

Ex Libris
C. K. OGDEN
ONAL
dor 20
s classicos,
s. etc. etc.
Museos
Atlas, Mappas e Globos geographicos
RIO DE JANEIRO



LES

MÈRES ILLUSTRES.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).



SAINT AUGUSTIN ET SAINTE MONIQUE.

D'après le tableau d'Ary Scheffer; la gravure appartenant à MM. Jourdan, Barbot et Cie, éditeurs, 14, boulevard Poissonnière, Paris.

LES

MÈRES ILLUSTRES,

ÉTUDES MORALES

ET

PORTRAITS D'HISTOIRE INTIME,

PAR

M. DE LESCURE.

OUVRAGE ORNÉ DE DOUZE GRAVURES SUR BOIS,

D'APRÈS LES DOCUMENTS ORIGINAUX.



PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET CIE,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

1882.

A MA MÈRE.

A TOUTES LES MÈRES.

a

INTRODUCTION.

Napoléon ayant, un lendemain de victoire, décrété que l'État se chargeait d'élever à ses frais les sœurs, les filles, les nièces des légionnaires de la Légion d'honneur, donna la direction de la maison d'Écouen, qui devait servir de type et de modèle aux établissements du même genre, notamment celui de Saint-Denis, à une femme d'un rare mérite, signalée à son choix par des talents et des succès pédagogiques de premier ordre, l'ancienne femme de chambre et lectrice de Marie-Antoinette, auteur des si intéressants mémoires consacrés à l'histoire intime de sa maîtresse, fondatrice, à Saint-Germain, de cette institution fameuse où furent élevées Émilie et Hortense de Beauharnais, fille et nièce de Joséphine; les demoiselles Auguié, dont l'une fut la maréchale Ney, et la plupart des jeunes femmes qui devaient faire l'ornement de la cour consulaire et impériale, Mme Campan.

L'Empereur, qui prenait avec raison le plus vif intérêt à cette création des pupilles féminines de la Légion d'honneur, création dont on peut dire que c'est une grande venue pensée du cœur, s'entretenait souvent des détails de l'organisation de la maison d'Écouen (si heureusement installée dans l'antique demeure des Montmorency et des

Condé) avec le grand chancelier, comte de Lacépède, chargé de sa haute surveillance, et avec Mme Campan.

Un jour, Napoléon lui dit : « Les anciens systèmes d'éducation ne valent rien; que manque-t-il aux jeunes personnes pour être bien élevées en France? — Des mères, lui répondit Mme Campan. — Le mot est juste, reprit Napoléon. Eh bien, Madame, que les Français vous aient l'obligation d'avoir élevé des mères pour leurs enfants. » La réponse de Mme Campan renferme l'idée principale de son système d'éducation (1).

Des mères! c'est bien en effet ce qui, en dehors de quelques trop rares exceptions, avait manqué à cette société élégante et frivole du dix-huitième siècle, que Rousseau avait éloquemment et inutilement rappelée à la pratique du premier des devoirs de la maternité, à cette société qui ne tomba si facilement sous les coups des réformateurs de 1789 que parce que ses étais domestiques étaient depuis longtemps minés par la décadence des mœurs publiques et privées, et qui s'écroula, on peut le dire, sur les ruines de la famille.

A cette époque, en effet, dans les hautes classes, le type (on ne peut dire le modèle) de la mère, c'est cette mère légère autant qu'épouse légère (tout cela se tient), cette belle et frivole indifférente qui se fait amener, le matin, par la gouvernante ou le précepteur, ses enfants à sa toilette, les embrasse sans les voir, et les congédie d'un geste distrait (1); c'est la sceptique sans préjugés

(1) *Mémoires sur la vie de Marie-Antoinette*, etc., par Mme Campan. *Notice* par M. F. Barrière, p. 30 et 37, édition F. Didot, 1855, in-18.

(2) V. l'ouvrage de MM. de Goncourt : *La Femme au dix-huitième siècle.*

et sans scrupules, digne pendant d'un lord Chesterfield, qui, se frottant les mains à la vue de sa fille, murmure : « Elle est charmante : espérons qu'elle nous donnera beaucoup de chagrin; » c'est cette sceptique qui, pour tout conseil à son fils entrant dans le monde, où elle a vu l'intrigue et la galanterie décider de tout, se borne à lui dire : « Soyez amoureux de toutes les femmes. » Ce n'était pas là une bonne façon, encore moins la meilleure façon d'être mère, et la suite l'a bien prouvé, quoi qu'en ait dit le prince de Ligne, auteur d'un paradoxe sur l'éducation, orné de propositions comme celle-ci : « Jamais éducation ne fut meilleure que celle que donnaient les mères dont la conduite avait été légère. »

Mais qu'est-ce à dire : des mères? Toutes les mères doivent-elles nourrir l'ambition d'élever des grands hommes et se préparer en conséquence de cette ambition? Non, certes : les grands hommes sont rares; et l'esprit de Dieu souffle le génie où il veut. Rares aussi, par conséquent, sont les mères qui peuvent s'attendre à être l'objet de cette prédestination divine, et à voir illustre le fruit humain sorti de leurs entrailles. Mais si toute mère n'est pas destinée à créer un futur grand homme, ce qui est l'exception, toute mère a pour mission de créer un futur honnête homme : ce qui est la règle. La tâche de l'éducation maternelle est assez belle, bornée à cette grande œuvre morale et sociale : faire un honnête homme, pour que l'ambition de toute mère s'en contente sans prétendre à ce chef-d'œuvre : un grand homme, mission réservée à quelques maternités héroïques, dont il faut avoir l'exemple sous les yeux pour l'admirer, et pour le perpétuer, si Dieu le veut. Car il y

aurait, à se croire tenue de se conformer en tout à ces grands modèles, une illusion aussi dangereuse que généreuse, et Joseph de Maistre, dans ses lettres à sa fille Constance, dont l'esprit et le cœur s'exaltaient et s'effrayaient à la pensée de tout ce qu'une si noble ambition, un si grand devoir exigeaient de connaissances et de forces viriles, l'a combattue avec raison en ces termes originaux et piquants :

« Voltaire, lui écrivait-il de Saint-Pétersbourg, le 5 novembre 1808, a dit, à ce que tu m'affirmes (car, pour moi, je n'en sais rien : jamais je ne l'ai tout lu, et il y a trente ans que je n'en ai pas lu une ligne), que *les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes, etc.* C'est un compliment fait à quelque jolie femme, ou bien c'est une des cent mille et mille sottises qu'il a dites dans sa vie. La vérité est précisément le contraire. *Les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre.* Elles n'ont fait ni l'*Iliade*, ni l'*Énéide*, ni la *Jérusalem délivrée*, ni *Phèdre*, ni *Athalie*, ni *Rodogune*, ni le *Misanthrope*, ni *Tartufe*, ni le *Joueur*, ni le Panthéon, ni l'église de Saint-Pierre, ni la Vénus de Médicis, ni l'Apollon du Belvédère, ni le livre des *Principes*, ni le *Discours sur l'Histoire universelle*, ni *Télémaque*. Elles n'ont inventé ni l'algèbre, ni le télescope, ni les lunettes chromatiques, ni la pompe à feu, ni le métier à bas, etc...; mais elles font quelque chose de plus grand que tout cela : c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent au monde : *un honnête homme et une honnête femme* (1). »

Voilà la leçon, aussi juste que piquante, donnée par Jo-

(1) *Lettres et opuscules inédits du comte Joseph de Maistre*, t. I, p. 191.

seph de Maistre à sa fille, et dans sa personne à toutes les futures épouses et futures mères, et répétée un jour d'une façon plus brutale par Napoléon à Mme de Staël (1). Dans la vie morale, au point de vue religieux, le devoir, c'est la piété; la perfection, c'est la sainteté. Tout le monde doit s'appliquer à remplir son devoir et à en dépasser, s'il se peut, la limite. Mais enfin nul n'est rigoureusement tenu que de son devoir. Dans la vie morale, au point de vue domestique, toute épouse, si Dieu lui a fait la grâce de la fécondité, est tenue d'être une bonne mère; si elle le peut, si l'occasion s'en offre à elle, si la voix de Dieu, la *vocation* l'appelle à plus et à mieux que cela; si elle est choisie, si elle est un vase d'élection, si de son sein doit sortir un enfant de cette élite supérieure, destinée à maintenir, par le génie ou la vertu, la tradition divine, et à empêcher de s'abaisser le niveau de la race humaine, qu'elle soit prête à cette mission délicieuse et redoutable, et pour cela qu'elle se pénètre de la façon dont d'autres mères l'ont remplie avant elle.

Le lui dire, le lui montrer par l'exemple, mettre d'accord la vérité morale et la vérité historique en prouvant : « qu'il n'est pas de grand homme qui n'ait eu une grande mère, » c'est-à-dire qui n'ait dû à l'influence maternelle une part de son génie, de sa vertu, de sa gloire, tel est, en deux mots, le but de ce livre.

S'il est vrai, comme l'histoire le démontre, que tout grand

(1) « Que peut-on être dans le monde, s'écriait-elle un jour (à l'époque de ses illusions sur Bonaparte), quand on n'est pas le général Bonaparte ? » Il lui répondit : « Madame, on peut être une bonne mère de famille. »

homme est le fils d'une grande mère; que l'influence maternelle, qui domine naturellement et légitimement l'éducation première, l'éducation du foyer, est prépondérante et décisive pour l'avenir de l'enfant (1), il est du devoir, il est de l'honneur de toute mère de ne jamais gaspiller, de ne jamais profaner cette influence inspiratrice et tutélaire, de la faire servir tout entière et chaque jour, sans négligence ou défaillance, au plus grand développement possible des facultés intellectuelles et morales de celui dont elle doit faire un grand homme quelquefois, un honnête homme toujours.

Ce devoir d'heureuse et féconde influence, cet amour qui ne finit jamais, commence, avons-nous dit, dès le premier mouvement de l'enfant, s'éveillant à la vie hors du sein maternel. Et la mère est si bien prédestinée à l'œuvre de sa première éducation, que certains savants ont pensé que cette éducation pouvait commencer même avant la venue au jour de l'enfant, et qu'il dépendait de la mère que son influence heureuse et salutaire s'exerçât dès l'état embryonnaire. Il y a là-dessus toute une théorie plus ingénieuse que précise, et plus poétique que scientifique de M. de Frarière. Mais si son système prête à la critique, et, malheureusement pour lui, à de trop faciles épigram-

(1) Il y a des physiologistes philosophes pour poser et défendre cette formule, peut-être un peu absolue, d'après laquelle l'influence maternelle serait non seulement prépondérante, mais exclusive sur le fils : le fils procéderait exclusivement de la mère et la fille du père. L'influence maternelle exclusive n'est pas démontrée; mais il est difficile de ne pas croire à l'influence prépondérante. Dans une discussion relative à l'enseignement de la gymnastique dans les écoles de jeunes filles (17 juin 1879), un médecin sénateur, M. Testelin, a pu dire, sans éveiller la moindre contradiction : « Il est physiologiquement reconnu que c'est la constitution de la mère qui influe le plus sur l'enfant mâle. »

mes, par ce qu'il a de trop vague et de trop absolu, il y a dans le livre qui en contient l'exposition et la défense plus d'une idée juste, plus d'un fin aperçu, plus d'un fait intéressant. Si, comme nous le pensons, le paradoxe n'est qu'une vérité poussée à l'excès, la forme paradoxale du livre de l'*Éducation antérieure* (1) ne doit pas nuire à ce qu'il contient au fond d'incontestable : à savoir, que l'influence maternelle s'exerce sur l'enfant avec une intensité dont il n'est pas plus possible de déterminer la mesure, d'apprécier la portée en deçà de la vie utérine qu'au delà ; que par conséquent la mère est tenue de veiller non seulement physiquement, ce qui va sans dire, avec une sollicitude jalouse sur le fruit de ses entrailles, mais encore moralement, évitant à la fois toute commotion nerveuse, toute secousse cérébrale, toute émotion fâcheuse, tout trouble de la conscience et du cœur. Elle doit être tout entière à l'œuvre de la nutrition physique et morale de son enfant, à l'attente sans impatience de l'heure terrible et bénie, n'entretenant son esprit que de nobles et pures pensées, ne nourrissant son imagination que d'images riantes, fermant les yeux à tout spectacle indigne de sa vue.

Il est certain que ce soin vigilant de sa santé physique et de son équilibre moral, que ces précautions, ces pudeurs, cette religion du beau, ce culte des arts, ne peuvent que contribuer à une parturition heureuse, et que le fruit humain, ainsi entouré de soins dévoués et en quelque sorte sacrés, dès la première fleur de vie, croîtra,

(1) *Éducation antérieure. Influences maternelles pendant la gestation sur les prédispositions morales et intellectuelles des enfants*, par M de Frarière. Nouvelle édition, revue et corrigée. Didier, 1862, in-18.

s'épanouira, mûrira mieux qu'un autre. C'est ce qu'a exprimé saint Augustin, sous une forme plus poétique et religieuse que scientifique, comme il convenait à un tel sujet, quand il a loué et remercié Monique de l'avoir, dès le jour où il remua dans le sein maternel, offert et dédié à Dieu. C'est ce qu'a répété, d'après lui, saint François de Sales, quand il offrait à sainte Chantal en modèle cette sainte Monique qui, étant enceinte du grand saint Augustin, le dédia par plusieurs offres à la religion chrétienne, et au service de la gloire de Dieu, ainsi qu'il le témoigna lui-même, disant « qu'il avoit déjà goûté le sel de Dieu dès le sein de sa mère. »

Blanche de Castille avait fait de même que sainte Monique; elle nourrissait son fils de bons principes et de bons exemples, moralement, comme physiquement elle le nourrissait de son lait. Et sur ce dernier point sa susceptibilité était si ombrageuse, si inflexible, qu'un jour une de ses dames ayant cru lui faire la cour en donnant son sein à l'enfant royal, la reine, indignée, obligea l'enfant à rejeter cet aliment étranger, ne voulant pas qu'il pût devoir à une autre qu'elle une part, si petite qu'elle fût, de sa vie.

Admirable mission, fonction privilégiée que cette mission, que cette fonction de la mère où elle trouve le devoir d'accord avec le bonheur, où elle est intéressée à remplir ce devoir par son affection même, où la perfection de l'amour est aussi celle de la vertu!

Ce devoir et ce bonheur maternels, car ils se confondent, ont cela de singulier, de délicieux et de douloureux à la fois, — le devoir n'est pas toujours doux et le bonheur maternel croît parfois dans les larmes, — qu'ils commencent

avec l'existence de l'être lui-même, objet du plus pur et du plus constant amour (on dit *l'amour* maternel, c'est Mme de Sévigné qui en fait la remarque dans une lettre à sa fille) (1), et qu'ils ne finissent qu'avec cette existence même. Que dis-je? et quel blasphème! ils lui survivent et sont immortels comme l'âme humaine.

C'est une des beautés et une des puissances de la foi qu'elle nous apprend à ne pas nous considérer comme séparés, en attendant le rendez-vous éternel, de ceux que nous avons aimés. La plus claire des preuves de l'existence d'une autre vie repose sur la perpétuité même de cet amour. La mère aime son fils même au-delà du tombeau, qui n'a pas de plus sûre et de plus inconsolable gardienne. Le fils aime sa mère morte, comme il l'aimait pendant sa vie, et il ne survivrait pas à sa perte, s'il ne goûtait la consolation de se sentir encore aimé d'elle, et d'espérer la retrouver un jour, toujours aimante et toujours fidèle. Mais c'est à une mère et à une grande mère qu'il faut laisser le soin de parler dignement de cette perpétuité de l'amour maternel. Mme de Gerando écrivait à son fils à ce propos, le 5 août 1821, dans une lettre en quelque sorte testamentaire, que celui à qui elle fut adressée regarde avec raison comme un des chefs-d'œuvre épistolaires de ce Recueil, publié par lui, qui en contient plus d'un :

Je veux t'écrire encore une fois, cher fils, avant notre heureuse réunion, et je veux que tu conserves cette lettre pour qu'elle répande sur toute ta vie la bénédiction maternelle; j'attache une grande influence de bonheur à cette bénédiction : père et mère

(1) Lettre du 19 avril 1680.

sont une providence terrestre pour leurs enfants; père et mère n'ont jamais d'autres intentions à leur égard, que celles d'accomplir les intentions de la Providence céleste et universelle.

. . . . En te nommant, mon cher fils, je n'ai trouvé à cette importante question que je me suis faite, qu'une réponse pleine de douceur et de consolation; je me suis dit : *Je suis sûre de lui; il sera, toute sa vie, un honnête homme.* O mon fils! que ces paroles demeurent en toi; et si jamais des peines trop accablantes oppressent ton cœur, répète-toi ces paroles; qu'elles te soulagent et te consolent, en récompense de la douce paix que tu as donnée à ta mère quand elle envisageait déjà les angoisses de la mort; et lorsque le temps qui doit venir un jour pour elle sera venu, que tu iras t'entretenir avec sa mémoire sur la tombe où elle reposera, dis-toi avec amour et reconnaissance : *Elle a eu toute confiance en moi, je ne la tromperai jamais, cette confiance.* Quelque silence qui semblera régner autour de toi, crois que je t'aurai entendu, crois que je t'aurai répondu; tu le sentiras au fond de ton cœur par la douceur qui s'y répandra.

Cet amour, cette influence de la mère servent de fondement à tous les systèmes pédagogiques; et c'est parce que l'influence maternelle est toute-puissante, prépondérante sur l'enfant, qu'Aimé Martin, dans son livre de *l'Éducation des Mères de famille* (1), couronné par l'Académie française; Mme Guizot, dans son livre sur le même sujet (2), honoré justement de la même récompense; M. Legouvé, dans sa belle *Histoire morale des femmes*, ont insisté fortement et éloquemment sur la nécessité pour la mère de se préparer, par une culture morale profonde et raffinée, à cette mission éducatrice qui lui donne l'honneur et lui crée les devoirs d'une double génération, d'un double enfantement.

(1) *Éducation des mères de famille, ou de la Civilisation du genre humain par les femmes*, par Aimé Martin, 9e édition. Charpentier, 1873, 2 vol. in-18.

(2) Nouvelle édition, 2 vol. in-18. Didier, 1881

On ne saurait s'y prendre trop tôt, on ne saurait développer avec trop de soin les premiers germes instinctifs de cette préparation à sa mission maternelle qui doit être l'objectif de prédilection de l'éducation féminine. Et c'est par un juste hommage à cette mission, et d'autant plus remarquable que chez elle le cœur était dominé et presque étouffé par la raison, que Mme de Maintenon avait fait reposer l'organisation intérieure de Saint-Cyr sur des groupes ou *familles* que dirigaient et gouvernaient sous l'autorité des maîtresses autant de précoces *mères;* titre envié et accordé aux meilleures élèves de l'institution, à titre de récompense.

Mme de Maintenon, qui n'avait pas eu une mère tendre, mais une mère aigrie par le malheur, fatiguée par la lutte et d'une piété farouche, Mme de Maintenon, qui ne fut jamais mère, mais qui était douée d'un génie pédagogique plein de divinations, auquel on n'a pas toujours rendu assez justice, avait ainsi deviné cette loi de l'influence, de l'hérédité maternelles, à laquelle un grand savant dans un grand écrivain, Buffon, se plaisait à donner l'autorité de son témoignage. Voici, en effet, ce que nous lisons dans les intéressants *Mémoires* de M. Humbert Basile, secrétaire de Buffon :

> Un de ses principes était qu'en général, les enfants tiennent de leur mère leurs qualités intellectuelles et morales; et lorsqu'il l'avait développé dans la conversation, il en faisait sur-le-champ l'application à lui-même, en faisant un éloge pompeux de sa mère qui avait, en effet, beaucoup d'esprit, des connaissances assez étendues, une tête bien organisée, et dont il aimait à parler souvent.

Moins heureux que Buffon, dont le génie et le caractère,

admirablement équilibrés, révèlent en effet l'influence d'une mère intelligente et d'une enfance bien cultivée, d'autres hommes célèbres ont eu des mères égoïstes, indifférentes, frivoles; nous les nommerons et nous n'aurons pas de peine à montrer en quoi leur esprit a eu à souffrir de ces privations de leur cœur, en quoi leur gloire incomplète a porté la peine de leur enfance disgraciée, en quoi enfin on sent que leur génie est pour ainsi dire un génie orphelin! Ces hommes sont trop peu nombreux pour qu'ils puissent fournir un argument contre notre thèse. Il n'est pas de règle sans exception, et l'exception confirme la règle.

Oui, il y a eu des grands hommes dont la mère a été une mère médiocre ou n'a pas eu du moins les qualités et les vertus de la grande mère. Oui, il y a eu des grands hommes qui, ayant perdu leur mère dès le berceau, comme Bossuet, n'ont rien dû à son influence et n'en ont pas moins fourni la carrière de gloire que l'on sait. Enfin, il y a eu de grandes mères admirablement douées de toutes les qualités nécessaires pour engendrer moralement un fils digne de la gloire, à qui il n'a manqué... que ce fils. Toute mère, même douée de ces attributs de la fécondité morale, n'est pas pour cela féconde, c'est-à-dire ne trouve pas à l'employer, faute d'objet, soit qu'il ne soit pas venu, soit qu'il lui ait échappé. Tout fruit ne mûrit point, même quand il n'a manqué ni de soleil ni de pluie. Mais, nous le répétons, ce sont là des exceptions qui ne sont pas assez nombreuses pour infirmer, qui confirment au contraire la règle : « que les grands hommes naissent des grandes mères. »

Il nous reste à expliquer comment nous avons procédé, et quelles raisons ont présidé à notre choix sur la liste de ces mères héroïques, exemplaires, qui ont mérité d'être associées par la postérité à l'admiration obtenue par leurs fils, qui partagent leur illustration, enfin qui ont été anoblies par la gloire filiale, comme en Chine, où le législateur a décidé que, contrairement à ce qui a lieu partout ailleurs, où l'enfant tient sa noblesse de ses parents, ce sont les parents qui sont anoblis lorsque leur fils a mérité d'être noble.

Et d'abord, il y a certains noms, certaines figures qu'on s'étonnera peut-être de ne pas trouver dans notre galerie. On n'y rencontrera ni la mère de Jeanne d'Arc, ni la mère de François Ier, ni la mère de Louis XIV, ni la mère de Fouquet, ni la mère des Corneille, ni Marie-Thérèse d'Autriche, ni la mère de Duclos, ni la mère des Mirabeau (la mère de *l'Ami des hommes*, la grand'mère du comte, le grand orateur, et du vicomte, le pamphlétaire et le ferrailleur), qui eurent une grand'mère admirable et au contraire une déplorable mère, ni la mère des Chénier, ni bien d'autres.

Les raisons de ces omissions sont diverses. Beaucoup de ces figures n'ont pas de portraits. Beaucoup de ces mères qu'on devine, qu'on sait avoir participé aux mérites de leurs fils et mérité une part de leur gloire, objet des respects du foyer, signalées comme admirables par la tradition de famille, n'ont pas d'histoire. Le bonheur et la vertu n'en ont pas. Rien n'est resté d'elles que leur fils.

Leur fils, on peut donner ce nom à la vierge au courage viril qui délivra la France du joug de l'Anglais. Nous avons toujours pensé (mais ce ne sont là peut-être que des induc-

tions et des conjectures controversables) que la mère d'une telle fille, cette Isabelle Romée qui poursuivit avec tant de patience et d'énergie l'œuvre de la réhabilitation de l'héroïne martyre, et qui mourut à Orléans, pensionnaire de la ville (1), n'était pas une femme ordinaire, si l'on juge de l'arbre par le fruit. Mais nous n'avons rien trouvé sur elle qui comportât et justifiât une étude développée.

La sage, pieuse, aumônière mère de Fouquet, cette Maupeou, de vieille souche parlementaire, qui traverse, vêtue d'une robe de serge noire, coiffée d'une simple cornette, en égrenant son rosaire ou en inscrivant sur ses tablettes quelque recette de ménage ou quelque remède pour les pauvres malades dont elle est la providence, les splendeurs dangereuses et les magnificences précaires de la fortune de son fils, et qui se félicitera, quand il sera foudroyé, de la disgrâce qui le rend à Dieu, eût mérité une histoire, si sa modestie ne nous en eût pas dérobé les éléments.

Il en est de même de la mère des Corneille. Elle était en son nom Marthe le Pesant de Boisguilbert, de la famille de ce Le Pesant de Boisguilbert qui fut, au siècle suivant, le premier des économistes et le plus ferme et le plus courageux magistrat de son temps. Ses fils conservèrent toute leur vie pour elle le plus profond respect et la plus vive tendresse. « On sent en effet, a dit un biographe, qu'une âme de femme, tendre, loyale et forte, a dirigé cette famille ex-

(1) En 1440, la commune d'Orléans fit à la mère de Jeanne d'Arc, qui était venue habiter cette ville, une pension de 48 sols parisis ou 60 sols tournois par mois, et la plaça chez un citoyen, où l'on paya ensuite le médecin, la garde et les médicaments qui furent nécessaires jusqu'à sa mort.

traordinaire. Corneille pensait à sa mère lorsqu'il mettait en scène les femmes romaines qui, par certains côtés (on ne l'a pas assez dit), sont de belles et nobles Normandes, comme il en eut dans sa propre famille. Qu'on voie en quels termes Fontenelle a parlé de sa mère, Berthe Corneille (1).

Nous eussions été encouragé à rechercher dans les œuvres de ses fils et les Mémoires du temps les traces de cette grande mère, si nous ne les avions, dès les premiers efforts, trouvées effacées à ce point qu'on n'a pu retrouver un portrait d'elle, — ainsi que nous l'a affirmé un homme des plus compétents, qui connaît à merveille son Rouen et son Corneille et bien d'autres choses encore, M. Eugène Noël, bibliothécaire de la ville, — pour le suspendre aux murs du musée cornélien établi dans la maison même où, pendant cinquante-six ans, vécurent et travaillèrent Pierre et Thomas, au Petit-Couronne.

Ceux qu'intéresse non la mère des Mirabeau, indigne d'eux, malgré leurs vices, et dont se fit sentir en eux la mauvaise plus que la bonne influence, mais leur grand'mère, la mère de *l'Ami des hommes* et de l'original bailli, Philinte de cet Alceste, vrai type de mère des anciennes races et des anciennes mœurs, exerçant sur ses fils, jusqu'au dernier jour, une autorité vénérée, trouveront dans les deux volumes consacrés à Mirabeau par le regretté M. de Loménie, de quoi satisfaire amplement leur juste curiosité.

Nous n'avons pas donné place dans notre galerie à Louise de Savoie, mère de François Ier, parce qu'elle gâta son fils autant qu'elle l'adora, et l'aima de cet amour ambitieux,

(1) *Magasin pittoresque*, 1879, p. 98.

orgueilleux, passionné, idolâtrique, égoïste, qui n'est pas le bon et le saint amour maternel, fait de sacrifices dévoués, de salutaires exemples, et au besoin d'utiles rigueurs. Anne d'Autriche fut la mère d'un grand roi, sans avoir possédé assez pour être donnée en modèle, toutes les qualités et surtout toutes les vertus de la mère héroïque. Marie-Thérèse appartient trop à l'Allemagne pour appartenir assez à la France. Il fallait d'ailleurs se borner. De même pour la mère d'André Chénier, encore récemment étudiée et révélée à fond par M. Robert de Bonnières, sans qu'il soit possible de séparer sur ce sujet la légende de l'histoire, de faire assez sûrement la part de son influence sur l'esprit et surtout sur le cœur de ses fils.

Une mère dont nous eussions volontiers essayé le portrait, si les *Mémoires* inachevés de son fils nous avaient laissé assez de matériaux pour cela, c'est la mère de Duclos, celle à propos de laquelle il a dit : « Qu'une mère est la seule personne dont on soit sûr d'être aimé. » Cet amour filial de Duclos, tendre sur ce seul point, défaut de sa cuirasse d'égoïste rudesse, et dont on peut dire qu'il fut l'unique passion, avec celle des choses de l'esprit et de la dignité des lettres, que se soit permise un philosophe qui économisait son cœur et sa fortune, est un trait trop honorable de son caractère pour avoir échappé à l'œil observateur de Sainte-Beuve. Il n'a pas manqué de le signaler (1), et dans un portrait récent un critique, qui est aussi un écrivain, a pris plaisir à l'accentuer et à le mettre en lumière dans une page charmante que nous prenons à notre tour plaisir à citer.

(1) *Causeries du lundi*, t. IX.

Cette mère de vieille roche, simple et digne femme, dont l'esprit paraît avoir été d'une rare solidité, mais qui sentit toujours pour son dernier né d'ineffables tendresses, fit tous les sacrifices qui étaient alors nécessaires pour que ce fils reçût une bonne éducation à Paris. Aujourd'hui cela paraît bien simple; c'était alors, pour une bourgeoise de Dinan, d'une audace inouïe. Après avoir rappelé les paroles mêmes qu'Horace a dites de son père, le bon affranchi, qui, tout enfant, osa le conduire à Rome pour y recevoir l'éducation que donnaient à leurs enfants les chevaliers et les sénateurs, Duclos s'écrie : « Ma mère eut la même audace; car je suis le premier bourgeois de Dinan, et jusqu'ici le seul, élevé à Paris dès l'enfance. Une certaine noblesse du canton trouvait presque insolent qu'une simple commerçante *osât*, pour me servir du terme d'Horace, donner à son fils une forme d'éducation qui ne convenait qu'à des gentilshommes, dussent-ils en profiter ou non. »

Chaque année, Duclos avait pris la douce habitude d'aller passer quelques mois en Bretagne, à Dinan, auprès de sa mère, à Rennes chez sa sœur, dans cette patrie à laquelle le Breton tient par toutes les fibres de son cœur.

Une année vint cependant où, au lieu de faire le voyage de Dinan, Duclos passa les Alpes et voyagea en Italie.

En traversant Gênes, Rome, Naples, Florence et Venise, Duclos, insensible aux chefs-d'œuvre de l'art antique, songeait sans cesse à sa terre de Bretagne, et surtout à sa mère, qui avait alors plus de cent ans. « Mon cœur se dilatait, a-t-il écrit, par l'espoir d'aller encore embrasser ma première et ma plus sûre amie. » Par une horrible fatalité, ce fut justement dans ces mois d'exil que la pauvre femme s'éteignit. En vain la sœur et les amis de Duclos firent tout au monde pour qu'il n'apprît pas en ce moment la mort de sa mère. Un journal lui apporta la nouvelle. D'abord il n'y put croire, il se flatta qu'on était dans l'erreur. Mais bientôt il entra dans une fureur terrible contre ceux qui l'avaient cette année privé de voir sa mère. « Je suis si agité en écrivant, que la main m'en tremble, » mandait-il de Rome à un de ses amis. Puis, il fait cette confession déchirante : « Croiriez-vous, ce qui est fort en pensant à une personne centenaire, que l'espoir de la revoir, après

l'erreur où j'ai été, ne s'efface que successivement de mon esprit? »

Il y a, dans presque toute existence humaine, de ces coups de la destinée qui abattent et jettent à terre les plus fiers athlètes. A soixante ans passés, Duclos vantait encore sa robuste santé; l'arbre était fort et vigoureux, mais c'est à la racine qu'avait porté le coup mortel. Dès lors Duclos sentit que quelque source vive était tarie en lui; il languit, s'affaissa, et ne se survécut que peu de mois à lui-même. Revenu en France, il résolut de retourner vivre et mourir dans le lieu de sa naissance.

Il revit dans le lointain les clochers de Dinan, qu'il avait tant de fois salués avec allégresse; il rentra dans la ville où tout enfant il avait joué; il traversa la place du Champ, où le chevalier Hamilton, prisonnier de guerre anglais, il y avait bien des années de cela, l'avait si souvent promené dans ses bras; il entra enfin dans la vieille maison de la rue de la Ferronnerie : elle était vide maintenant, et celle qui si longtemps en avait été l'âme, la digne et noble épouse de Michel Duclos, sa mère, son amie, la seule femme qui l'eût aimé, on l'avait empêché de recevoir son dernier souffle de vie, de fermer ses yeux qui l'avaient en vain cherché une dernière fois.

La mort surprit Duclos à Paris, où il était revenu pour mettre ordre à ses affaires, car il laissait quelque bien, deux cents et quelques milliers de francs. Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui l'assista à son heure dernière, paraît avoir pénétré le mal de cette âme blessée. Les pauvres de Dinan surtout, qu'il n'a pas oubliés dans son testament, le pleurèrent, car Duclos, sans doute à l'exemple de sa mère, était fort aumônier. Peut-être l'était-il devenu davantage, depuis qu'il ne pensait et n'agissait plus que comme sa mère, si elle eût été encore de ce monde, aurait agi et pensé (1).

Nous pourrions trouver dans les *Mémoires* de Marmontel quelques passages attendris et attendrissants où il parle

(1) Jules Soury, *Temps* d'octobre 1881.

avec une émotion sincère de sa mère et de ce qu'il lui dut d'affection et de dévouement. Et nous ne feuilleterions pas longtemps les *Mémoires d'Outre-Tombe*, de Chateaubriand, sans y rencontrer l'hommage à sa mère que la préface du *Génie du christianisme* répétera avec une pathétique éloquence au milieu des larmes expiatoires d'un deuil récent.

La tendresse filiale que je conservais pour Mme de Chateaubriand était profonde. Mon enfance et ma jeunesse se liaient intimement au souvenir de ma mère; tout ce que je savais me venait d'elle. L'idée d'avoir empoisonné les vieux jours de la femme qui me porta dans ses entrailles me désespéra : je jetai au feu avec horreur des exemplaires de l'*Essai sur les révolutions*, comme l'instrument de mon crime; s'il m'eût été possible d'anéantir l'ouvrage, je l'aurais fait sans hésiter. Je ne me remis de ce trouble que lorsque la pensée m'arriva d'expier mon ouvrage par un ouvrage religieux : telle fut l'origine du *Génie du Christianisme*.

« Ma mère, ai-je dit dans la première préface de cet ouvrage, après avoir été jetée à soixante-douze ans dans des cachots où elle vit périr une partie de ses enfants, expira enfin sur un grabat où ses malheurs l'avaient reléguée. Le souvenir de mes égarements répandit sur ses derniers jours une grande amertume; elle chargea en mourant une de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé. Ma sœur me manda le dernier vœu de ma mère. Quand la lettre me parvint au-delà des mers, ma sœur n'existait plus; elle était morte elle-même des suites de son emprisonnement. Ces deux vœux sortis du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort m'ont frappé; je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles : ma conviction est sortie du cœur; j'ai pleuré et j'ai cru (1). »

Chateaubriand n'est pas le seul fils ni le seul écrivain

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. A. Deros. Bruxelles, 1852, t. I, p. 243.

qui ait dû aux larmes du regret filial la revivification de sa foi flétrie, et c'est une observation d'un ordre général, et d'une grande finesse et d'une grande profondeur en même temps, que celle qui a constaté l'intime harmonie, l'étroit rapport qui unit l'un à l'autre le sentiment de l'amour filial et le sentiment religieux. L'un et l'autre sont dus à la mère dont l'amour est fait de foi, dont la foi est faite d'amour, et qui communique à la fois l'un et l'autre au cœur de son fils. Aussi Sainte-Beuve a-t-il justement remarqué l'absence des sentiments religieux chez tous les hommes dont l'enfance a été privée du bienfait de ces caresses maternelles, et a eu froid au cœur.

En jetant un regard en arrière et en embrassant toute cette période de ses premières années, Gibbon tient à indiquer qu'il n'y laisse rien de regrettable ni à plus forte raison d'enchanteur; que cet âge d'or du matin de la vie, qu'on vante toujours, n'a pas existé pour lui, et qu'il n'a jamais connu *le bonheur d'enfance.* J'ai déjà remarqué cela pour Volney; ceux à qui a manqué cette sollicitude d'une mère, ce premier duvet et cette fleur d'une affection tendre, ce charme confus et pénétrant des impressions naissantes, sont, plus aisément que d'autres, dénués du sentiment de la religion (1).

Ce que Sainte-Beuve a dit de Gibbon et de Volney, à propos de cette sécheresse de cœur (en dehors de l'exaltation oratoire, poétique, érotique qui provient de l'imagination et du cerveau et n'a rien de commun avec le cœur), de cette aridité des sources du sentiment due à la privation des bienfaits de l'influence maternelle, il aurait pu le

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VIII, p. 351.

dire de Mirabeau, de Voltaire, de lord Byron. M. Aimé Martin n'y a pas manqué. Il remarque justement cette absence de tendresse du patriarche de la philosophie du dix-huitième siècle et du héros de la poésie du dix-neuvième, et il trouve la même cause au scepticisme égoïste de l'un, à l'orgueil révolté, à l'inquiétude satanique de l'autre.

On a dit, et je le crois, que la femme qui donna le jour aux deux Corneille avait l'âme grande, l'esprit élevé, les mœurs sévères, qu'elle ressemblait à la mère des Gracques, que c'étaient deux femmes de même étoffe. Au rebours, la mère du jeune Arouet, railleuse, spirituelle, coquette et galante, marqua de tous ses traits le génie de son fils; elle anima ses cent âmes de ce feu violent qui devait à fois éclairer et consumer, produire tant de chefs-d'œuvre et se déshonorer partant de facéties.

Voltaire ne garda à sa mère, pour cette maligne influence, aucune reconnaissance et aucun respect, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs (1).

M. Aimé Martin ajoute, à propos de lord Byron :

Mais l'exemple le plus frappant de cette douce ou fatale influence, c'est aux deux grands poètes de ce siècle qu'il faut le demander : à l'un le destin rigide donne une mère moqueuse, insensée, pleine de caprice et d'orgueil, dont l'esprit étroit ne s'élargit que dans la vanité et dans la haine; une mère qui se raille sans pitié de l'infirmité native de son enfant, qui l'ir-

(1) « Il ne manquait à Voltaire, pour être perdu, que d'avoir une mauvaise mère. Il l'eut, égoïste, frivole, voluptueuse, sceptique, comme lui. Il ne l'eut pas longtemps; il n'avait que sept ans lorsqu'il la perdit. Mais il parle d'elle sans respect, sans piété, sans pudeur. Il n'a jamais eu une larme comme poète, il n'en a jamais eu une comme fils. Le souvenir de sa mère ne lui inspire que des plaisanteries qu'il n'eût jamais risquées, sans soufflet, sur la mère d'un autre... » (*Le vrai Voltaire*, *Correspondant* du 25 juin 1877.)

rite, le crispe, le froisse, le caresse, puis le méprise et le maudit. Ces passions corrosives de la femme se gravent profondément au cœur du jeune homme; la haine et l'orgueil, la colère et le dédain fermentent en lui, et comme la lave brûlante d'un volcan débordent tout à coup sur le monde dans les torrents d'une infernale harmonie.

A l'autre poète le destin bienveillant accorde une mère tendre sans faiblesse et pieuse sans rigidité; une de ces femmes rares qui naissent pour servir de modèle; cette femme jeune, belle, éclairée, répand sur son fils toutes les lumières de l'amour; les vertus qu'elle lui inspire, la prière qu'elle lui apprend ne parlent pas seulement à son intelligence; mais en tombant dans son âme elles lui font rendre des sons sublimes, une harmonie qui remonte jusqu'à Dieu. Ainsi environné dès le berceau des exemples de la plus touchante piété, le gracieux enfant marche dans les voies du Seigneur sous les ailes de sa mère; son génie est comme l'encens qui répand ses parfums sur la terre, mais qui ne brûle que pour le ciel (1).

Le philosophe et le moraliste de *l'Éducation des mères de famille* a cité quelques exemples (vingt volumes, dit-il avec un optimisme plein de bonhomie, ne suffiraient pas pour les recueillir tous) caractéristiques de cette influence maternelle si dignement louée par le froid et stoïque Bersot, quand il s'est échauffé jusqu'à dire : « Il y a bien des merveilles dans l'univers, mais le chef-d'œuvre de la création est encore le cœur d'une mère, » de cette influence maternelle passée aujourd'hui à l'état de vérité d'expérience, usuelle, pratique, de loi physique et morale, à ce point qu'elle sert de guide et de criterium aux inductions des chefs d'industrie dans le choix de leur personnel ouvrier (1).

(1) On rapporte que les directeurs d'une grande fabrique, avant de recevoir

Aimé Martin ne part, dans ses exemples, que de la Révolution. S'il eût voulu rebrousser plus en arrière, en outre de tous les noms que nous avons cités, il eût pu signaler et saluer encore celui de la mère du grand astronome Kepler, accusée de sorcellerie par la haine d'un magistrat prévaricateur, complice de la jalousie publique excitée contre cette femme qui, tout entière à son rêve d'orgueil et de souci maternels, ne regardait, disait-on, jamais les gens en face, et à qui on n'avait jamais vu verser une larme. Il y allait pour elle du bûcher, à ces griefs alors aussi dangereux qu'ils nous semblent aujourd'hui ridicules. Le résultat fatal était d'autant plus à redouter que la vieille Catherine Kepler ne baissait ni les yeux ni le front et se défendit vertement en faisant rougir le juge de reproches plus précis que les siens. Kepler accourut pour éviter à son intrépide mère, coupable de l'unique sortilège de s'être donnée tout entière à son plus cher devoir, l'affront et la douleur de la torture.

Pendant cinq années, remplies des plus cruelles appréhensions, il lutta sans relâche pour sauver sa mère. En démontrant avec l'ascendant d'une renommée déjà imposante « que ces épreuves de patience plus que de vérité, » comme avait dit notre Montaigne, exposent le juge à des condamnations plus criminelles que le crime, il ne put empêcher que l'on montrât à la vieille Catherine les instruments du supplice, en lui expliquant leur usage, et la menaçant de les employer pour vaincre l'obstination de son silence. On ne parvint pas cependant à ébranler sa constance; elle se déclara prête à tout souffrir, et son attitude

un enfant, s'informent avant tout du caractère de la mère. Il leur paraît que les bonnes impressions qu'il aura reçues d'elle auront plus d'influence, même que l'exemple des mauvaises habitudes paternelles. (*Magas. Pittoresque*, 1879, p. 146.)

hautaine et résignée la sauva du supplice mais non pas de la honte qui, d'après les préjugés du temps, rejaillit tristement sur son fils (1).

C'est Barnave, c'est Kant, c'est Cuvier, dont Aimé Martin célèbre la mère.

Jetez les yeux sur cette prison : au milieu de la foule qui va mourir, il y a là un jeune homme au front large et radieux qui écrit ses dernières pensées. C'est Barnave, l'un des plus grands orateurs de l'Assemblée constituante, le rival de Mirabeau. Dans ce moment terrible, il songe à sa mère, il lui rend grâce du courage qui l'anime et qu'il portera à l'échafaud. Au milieu des révolutions, c'est le plus beau présent qu'une mère puisse faire à son fils. Aussi écrit-il à sa sœur : « C'est ma mère qui doit élever vos garçons; elle leur communiquera cette âme courageuse et franche qui fait les hommes, et qui a été pour mon frère et pour moi plus que tout le reste de notre éducation. »

Cette femme énergique, elle avait armé l'âme de son fils contre la douleur et la mort, comme si elle eût prévu la tempête qui devait le lui enlever.

Un autre enfant du peuple, le célèbre Kant, aimait à répéter qu'il devait tout aux soins pieux de sa mère. Cette bonne femme, quoique sans instruction, l'avait instruit cependant dans la plus grande des sciences, celle de la morale et de la vertu. Dans ses petites promenades avec son fils, elle lui expliquait, à l'aide du seul bon sens, ce qu'elle connaissait des merveilles de la nature et elle parvint ainsi à lui inspirer l'amour de Dieu, son créateur : « Je ne l'oublierai jamais, disait Kant dans sa vieillesse; c'est elle qui a fait germer le bien qui se trouve dans mon âme!... »

Non moins heureux que l'enfant de Kœnigsberg, notre illustre Cuvier reçut de sa mère les premières leçons qui développèrent son génie. Par un instinct tout maternel, elle dirigeait ses goûts

(1) *Les Fondateurs de l'Astronomie moderne*, par Joseph Bertrand, membre de l'Institut.

vers l'étude de la nature : « Je dessinais sous ses yeux, dit Cuvier, dans des *Mémoires* manuscrits qu'il a laissés à sa famille, et je lisais tout haut des livres d'histoire et de littérature. C'est ainsi qu'elle développa en moi cette passion pour la lecture et cette curiosité de toutes choses qui furent le *ressort* de ma vie. » Le grand homme reportait à sa mère tout le bonheur de ses études et toute la gloire de ses découvertes (1).

Si nous n'avions été arrêtés par le manque de place, dans une galerie forcément limitée par le défaut de documents assez abondants ou par la réserve de discrétion qui nous a fait réduire la part du dix-neuvième siècle à trois figures de mères contemporaines, dont deux sont déjà entrées, dans la personne du fils illustre, dans la postérité, et dont la troisième a su borner son ambition à faire de son fils un grand honnête homme à défaut d'un grand homme, que de noms nous aurions pu ajouter à la liste des grandes mères de ce temps, parfois entièrement cachées dans l'obscurité de la vie domestique, la gardant humblement ou fièrement inaccessible même au rayon de la gloire filiale, comme la mère de de Maistre, d'Hercule de Serre, de Royer-Collard (2), de Mgr Dupanloup, de Mgr Pie, ou dans des rangs différents sinon opposés, la mère d'un François Arago (3), d'un Claude

(1) Aimé Martin, p. 57.

(2) « Jamais il ne parlait de sa mère qu'avec un profond respect et il rendait une sorte de culte à sa mémoire. Il aimait à raconter sa grave et rigide piété, et sa tendresse sévère pour ses enfants. » (*Vie de Royer-Collard*, par de Barante, p. 6.)

(3) Mme Arago était une femme héroïque. Appelé en 1789 d'Estagel à Perpignan, M. Arago fut chargé d'organiser la vente des biens nationaux. Resté pauvre au milieu des spéculateurs qui s'enrichissaient alors si aisément, M. Arago, quand les ennemis de la Révolution prirent le dessus, voulait rentrer à Estagel : Mme Arago s'y opposa ; il fallait rester pour l'éducation des enfants, et comme M. Arago lui manifestait des craintes pour l'avenir, avec une noble confiance Mme Arago lui répondit : « Nous vendrons tout. » Ce n'est pas qu'elle comptât sur les succès de ses enfants pour la payer de ses sacrifices ; on ne songeait guère alors à s'enrichir. « Ce

Bernard (1), d'un Ernest Renan, d'un P. Lanfrey (2), d'un Dumont-d'Urville, d'un lieutenant Belot (3), d'un Bosquet (4), d'un Quinet (5), d'un Buckle.

Nous nous arrêterons un instant devant cette dernière, type idéal de la mère du savant et de l'écrivain, qui demeura si intimement et étroitement associée à la vie de son fils, qu'il ne put survivre à la rupture de ce lien devenu organique et échappa par la mort trop lente à son gré à sa séparation d'avec celle que, par une familiarité où l'affection

qui m'étonne, disait un jour David à un représentant du Roussillon, Cassagne, c'est que ni vous ni vos amis n'ayez fait fortune. — Fortune, cria Cassagne, fortune! nous avions bien autre chose à faire! » M[me] Arago était dans les mêmes sentiments : Ce n'est pas pour moi que je vous ai enfantés, disait-elle à ses fils; c'est pour la patrie, » et tous, en effet, lui ont consacré leur intelligence ou donné leur sang. (Correspondance du *Temps*, fin septembre 1879.)

(1) « Bernard fut de bonne heure orphelin de son père; dans ses premières années, comme au début de la vie de presque tous les grands hommes, se place l'amour d'une mère qu'il adorait et dont il était adoré. » (Discours de M. E. Renan, 3 avril 1879.)

(2) C'est M. Ernest Renan, dans ces *Souvenirs* autobiographiques si vivants et si piquants qu'a publiés récemment la *Revue des Deux Mondes*, qui nous a fait connaître sa mère, peinte par lui avec une affection et une reconnaisance partagée entre elle et sa sœur Henriette Renan, sa seconde mère, qui n'ont pas porté malheur au talent de l'artiste. C'est M. le comte d'Haussonville qui, dans le même recueil, a étudié l'homme dans l'historien Lanfrey, d'après les révélations d'une correspondance intime où sa mère apparaît comme une maîtresse femme.

(3) La mère de Dumont-d'Urville avait défendu son mari devant le tribunal révolutionnaire de Caen et avait obtenu son acquittement de l'admiration des juges. L'amiral la vénérait et ne parlait d'elle qu'avec l'émotion filiale qui réchauffait aussi le cœur du lieutenant Belot, pendant les dures veilles de sa glorieuse et fatale exploration.

(4) La *Société des bibliophiles* du Béarn a publié la correspondance du maréchal avec sa mère (1829-1848), appréciée par M. Eugène Pelletan dans le *Journal officiel* du 20 novembre 1878, en ces termes :

« Bosquet avait pour sa mère plus que de l'affection; elle était pour lui une inspiration vivante, une seconde conscience; c'est par elle et pour elle qu'il pensait, qu'il agissait, à l'école comme sous la tente; il vivait de loin en présence de sa mère et en quelque sorte sous son œil. Il ne prenait pas une résolution sans la consulter de la pensée à défaut de la voix. Elle était pour lui, en toute circonstance, une Cornélie béarnaise qui l'excitait au bien à travers l'espace, et chaque fois qu'il avait fait son devoir il lui en reportait l'honneur. »

(5) Voir dans la *Correspondance* d'Edgar Quinet, le groupe des lettres à sa mère.

n'enlève rien au respect, il appelait, comme le fait du reste également M. de Serre dans sa correspondance, non *ma mère*, mais *mon amie, ma meilleure amie.*

Voici ce que nous lisons dans un travail biographique récent (1) sur Henry Thomas Buckle (né le 24 novembre 1822, mort le 29 mai 1862), auteur de l'*Histoire de la civilisation*, monument inachevé que sa mort prématurée, à quarante et un ans, a borné aux fondements (*Introduction générale à l'histoire de la civilisation*), à peine surmontés du commencement du premier étage (*Histoire de la civilisation en Angleterre*).

On comprendra, lorsqu'on lira les détails qui suivent que Buckle ait puisé dans son amour filial même l'inspiration de cet immense travail, dans lequel justice est éloquemment rendue à l'influence morale et sociale des femmes et des mères. C'est l'opinion du biographe, M. Léo Quesnel.

Il était trop « fils de la femme, » au moral comme au physique, pour ne point placer dans sa grandeur l'idéal de la société civilisée ; mais cette grandeur, il voulait la réaliser par des voies naturelles, et d'ordre, pour ainsi dire, divin. C'est dans cet esprit qu'il fit sa célèbre conférence : *De l'influence des femmes dans le progrès de la science.* Dans sa pensée, le premier des intérêts sociaux c'était d'élever de plus en plus, par une culture assidue, celle qui trois fois a fait l'homme : par la gestation, par l'éducation première, et plus tard, par l'amour (2).

(1) *Bibliothèque universelle* et *Revue Suisse*, décembre 1880.

(2) C'est une pensée identique d'Iselin que cite Jahn, dans *son Essai historique sur l'Allemagne :* « Je regarde comme incontestable que si l'on connaissait tous les hommes éminents par l'honnêteté et la vertu, on en trouverait toujours neuf sur dix qui en sont redevables à leurs mères. On ne réfléchit pas assez généralement sur ces vérités : « Qu'une jeunesse innocente et sans tache est de la plus

Et maintenant lisez sans émotion, si vous le pouvez, les détails qui suivent sur les rapports étroits et féconds de la mère et du fils :

Il s'enferma avec sa douce mère, *sa chère Jenny*, comme il l'appelle dans son *journal* avec une familiarité tendre qui surprend sans choquer, parce qu'on sait que cette infraction à l'usage ne cache point un manque de respect, il s'enferma avec cette femme intelligente et sage dans sa bibliothèque, et là, pendant quatorze ans, il travailla dix heures par jour sans aucun intervalle de repos. Celle qu'il appelait « *sa Jenny* » s'était faite sa compagne. La Bible ou son ouvrage de couture à la main, elle passait, assise à côté de son bureau, toutes les heures qu'il consacrait au travail; il lui lisait ses pages avant que l'encre en fût séchée, jouissant de son plaisir et de sa surprise. Jamais il ne sortait sans avoir sa mère à son bras. Quelquefois ils se promenaient ensemble dans la campagne, échangeant les mêmes pensées, savourant les mêmes émotions. Ce n'était pas seulement la tendresse mutuelle d'une mère et d'un fils, c'était cette communion d'âme qui fait le bonheur de deux êtres, cette fusion intime d'une nature d'homme et d'une nature de femme qui n'est possible qu'à l'abri des liens les plus étroits de la famille. Sa mère mourut, qui lui tenait lieu de femme et de sœur, et il la joignit au bout de trois ans.

Un mois après la mort de sa mère il écrivait à une amie : « Je ne suis point malade, mais ma douleur augmente à mesure que les associations de souvenirs se succèdent dans mon esprit et viennent me faire sentir tout ce que j'ai perdu. Je m'attache à une pensée : c'est la seule qui me soutienne. Je me dis que la fin de toutes choses n'est qu'apparente, que nous ne mourons pas tout entiers. J'en ai la conviction profonde, inaltérable.

« Je n'aurais pu supporter la vie sans elle, disait-il devant un écrivain de l'*Atlantic Monthly*, qui a rapporté ses paroles, si je

grande importance pour la vie de l'homme; — que presque tous ceux qui ont eu cet avantage en ont été redevables à leur mère; — que la perfection et le bonheur de l'humanité ont pour principales bases le bon sens et la vertu des femmes. »

n'avais pas eu la ferme confiance que je la reverrais un jour. »

Ce n'était qu'à des signes imperceptibles, à des mots entrecoupés qu'on pouvait deviner la pensée qui veillait au fond de son âme. Un jour, M. Capel le surprit tout en larmes. « Vous ne savez pas combien ma mère me manque ! » dit-il.

Et il se mit à pleurer à la fois sa mère, son courage, sa force et son génie, qui étaient morts avec elle.

Nous n'avons plus, en finissant cet exposé de nos idées sur le grand sujet de l'influence maternelle et les explications que nous devions à nos lectrices et à nos lecteurs sur la façon dont nous avons conçu notre ouvrage, qu'à remplir le devoir de remercier de leurs obligeantes et précieuses communications, de leur concours dévoué à une œuvre dont le principal succès à nos yeux sera d'avoir été pour nous l'occasion de si flatteuses marques d'intérêt, Mme Valentine de Lamartine, M. le baron de Gerando; M. Grimaud de Caux, chancelier de la légation de France aux États-Unis, qui a bien voulu y rechercher pour nous, sans succès, un portrait de la mère de Washington, que cette curiosité d'un écrivain français fera peut-être sortir de quelque collection de la famille, les Custis de Virginie ou les Ball d'Alexandrie près de Washington, au profit du recueil biographique et iconographique que prépare et qu'annonce Mlle Élisabeth Bryant Johnston ; M. l'avocat Piétro Desideri Sismondi, préteur à Antrodoco, digne héritier de Sismondi, digne propriétaire du domaine de Valchiusa, conservé par lui avec un soin pieux et jaloux.

Enfin et surtout nous devons remercier M. Guillaume

Guizot et Mme C. de Witt, grâce auxquels nous avons pu esquisser un portrait ressemblant et fidèle de cette grande mère par excellence, devant l'image de laquelle son fils s'arrêtait un jour, en présence d'un visiteur ami, avec une fierté attendrie, résumant son empire et son influence dans ces mots qui sont la brève et éloquente formule de l'éducation maternelle héroïque : « Quand j'étais enfant, elle m'a dit : « Tu seras le premier; » depuis, je me suis toujours efforcé de l'être (1). »

(1) *M. Guizot dans sa vie intime*, par Ch. de Loménie. *Correspondant* du 10 juin 1880.

M. de Lescure.

15 octobre 1881.

I.

CORNÉLIE

MÈRE DES GRACQUES.



CORNÉLIE, MÈRE DES GRACQUES.

Statue de Cavelier, au musée du Luxembourg.

I.

CORNÉLIE,

MÈRE DES GRACQUES.

189-110 av. J.-C.

Cornélie nous semble incontestablement la plus grande mère de l'antiquité, le plus beau type de la matrone romaine, celui qui réalise le mieux l'idéal païen.

La mère de César, Aurélia, n'a pas laissé de traces dans l'histoire, ni dans la vie de son illustre fils. Nous ne savons d'elle que son nom.

Nous regrettons d'en savoir beaucoup plus, et trop pour l'admirer, sur la mère d'Alexandre, Olympias, qui eut plutôt les passions que les vertus de la mère. Son influence sur son fils, qui l'aima malgré ses erreurs, qui la respecta malgré ses fautes, n'est pas contestable; mais elle fut loin d'être toujours salutaire, et on la retrouve moins dans les actions qui ont mérité à Alexandre le titre de Grand que dans celles qui ont failli l'empêcher de le mériter.

M. G. Perrot a tracé d'elle et de sa vie, terminée par un dénouement tragique, un croquis qu'il suffit de citer pour justifier notre appréciation.

Elle était fille de Néoptolème, roi d'Épire, et descendait des anciens rois molosses, qui se vantaient de tirer leur origine d'Achille. Philippe l'avait vue aux mystères de Samothrace, où il était venu se faire initier en même temps qu'elle. En 356, elle lui donna un fils, qui fut Alexandre le Grand. Elle perdit pourtant l'affection de Philippe, sans doute à cause de l'extrême violence de son caractère; par l'emportement de ses passions, par son humeur jalouse, vindicative et cruelle, Olympias rappelle ces reines de Perse que Plutarque nous a peintes d'une manière si intéressante, Amestris et Parisatis. Malgré sa prétendue origine hellénique, c'était bien plutôt une barbare qu'une Grecque. Les femmes épirotes, comme les Thraces, étaient très adonnées aux rites orgiaques du culte de Bacchus, qu'elles célébraient dans une farouche extase, sur les montagnes et dans les forêts désertes. Olympias était particulièrement accessible à cette sorte de délire religieux. Elle aimait, raconte-t-on, à jouer avec des serpents apprivoisés, à prendre part à des cérémonies de magie et à de nocturnes enchantements. De bonne heure détaché d'elle, Philippe finit même, à ce qu'il semble, par la répudier, après son mariage avec Cléopâtre; elle se retira alors chez son frère Alexandre, roi d'Épire, conduite par son fils Alexandre, qui avait épousé sa cause, et, à cause d'elle, s'était fortement brouillé avec son père. Quoiqu'une apparente réconciliation eût rapproché le père et le fils, il paraît très probable que Pausanias, l'assassin de Philippe, fut encouragé et poussé par Olympias.... L'épouse outragée était femme à ne reculer devant aucune vengeance (1)...

Entraînée par la logique fatale qui pousse le coupable d'un crime à un autre, Olympias, suspecte d'avoir con-

(1) G. Perrot, article *Olympias* dans la *Nouvelle Biographie générale;* Didot, éditeur.

tribué à la mort de son mari, justifia ce soupçon par la haine implacable dont elle poursuivit sa rivale, haine qui ne s'assouvit que dans son sang et celui de l'enfant qu'elle venait de donner à Philippe.

Elle mit le comble à sa honte et à son impopularité en osant décerner les honneurs funèbres à Pausanias, le meurtrier de son mari. Pendant l'absence de son fils Alexandre, combattant et triomphant en Asie, elle troubla la Macédoine par le scandale de ses démêlés avec Antipater, régent du royaume.

Alexandre, sans accueillir ses plaintes, lui témoigna toujours une affection et un respect qu'elle mettait sans cesse à de nouvelles et pénibles épreuves.

Après la mort de son fils, elle poursuivit le fils d'Antipater de l'accusation de l'avoir empoisonné. Forcée, par Antipater indigné, de se réfugier en Épire, elle y prit les rênes du gouvernement, que la mort de son frère avait laissées tomber entre ses mains. Sacrifiant à ses passions jusqu'à son ambition, elle ne revint en Macédoine, après la mort d'Antipater, que pour ordonner la mort d'un grand nombre de ses partisans, et faire périr les deux membres survivants de la famille d'Alexandre, le roi Philippe Arrhidée et sa femme Eurydice, livrant ainsi le glorieux héritage de son fils à ses généraux. Enfin Cassandre, fils d'Antipater, profitant de l'horreur que ces crimes avaient soulevée, envahit la Macédoine, assiégea dans Pydna la reine Olympias, l'y réduisit par la famine, l'obligea à se rendre et traîna sa prisonnière devant une assemblée macédonienne où les parents de ceux qu'elle avait immolés réclamèrent et obtinrent un arrêt de mort. « Mais tels

étaient, dit M. G. Perrot, les sentiments de respect presque religieux qu'inspirait encore, malgré ses crimes, la mère d'Alexandre, qu'on ne put trouver, pour exécuter la sentence, d'autres bourreaux que les fils mêmes de ses victimes. Elle mourut avec un courage digne de sa naissance et de son fils, l'an 306 av. J.-C. »

Bien différente d'une telle mère, aux passions sauvages, et tout entière à sa proie attachée, est la noble, la fière, la grave Cornélie, dont l'ambition unique fut de voir ses fils augmenter la puissance de leur patrie et l'honneur de leur maison, et qui les prépara à ce rôle par la sollicitude éclairée avec laquelle elle présida à leur éducation, confiée à des maîtres choisis, et surtout au meilleur de tous : le bon exemple.

Cornélie était la fille de Scipion, dit l'Africain, en souvenir de ses victoires et de ses conquêtes. Lorsqu'il mourut en exil, expiant sa gloire, comme il est ordinaire, par l'ingratitude populaire, il laissait une fille à qui sa famille dut chercher un protecteur dans un mari digne d'elle. Le choix des parents des Scipions se fixa sur Tibérius Sempronius Gracchus, deux fois consul et censeur, et le cœur de Cornélie semble l'avoir ratifié; car leur union fut heureuse et féconde. Il en naquit douze enfants, dont huit moururent en bas âge; les survivants furent deux filles dont l'une épousa le deuxième Africain, Scipion Émilien, l'autre Scipion Nasica, le chef de l'aristocratie, le futur meurtrier de son beau-frère Tibérius; et les deux frères éloquents, généreux, malheureux, qui épuisèrent tour à tour les faveurs et les disgrâces de la popularité, et périrent d'une

mort tragique, pour avoir essayé de prévenir la décadence de la grandeur romaine par des réformes hardies, mais nécessaires, que la passion fit avorter, dont les moyens et le but ont été longtemps calomniés, mais que le jugement impartial de l'histoire a réhabilitées en les plaçant au rang de ces tentatives auxquelles n'a manqué que le succès.

La mort de Sempronius Gracchus fut hâtée par un événement où, s'il faut en croire la tradition légendaire, la superstition antique joua un grand rôle, mais qui, en tout cas, clôt dignement sa vie et ouvre dignement devant Cornélie, jusque-là confinée dans l'obscurité domestique, la porte de la scène publique.

« On raconte, dit Plutarque, qu'un jour il trouva deux serpents dans son lit; que les devins, après avoir délibéré murement ce prodige, lui défendirent de les tuer ou de les lâcher tous les deux; que, par rapport au choix de l'un ou de l'autre, ils lui déclarèrent que, s'il tuait le mâle, il hâterait sa propre mort; et qu'en tuant la femelle, il avancerait celle de Cornélie. Tibérius, qui aimait tendrement sa femme et qui pensait d'ailleurs qu'étant déjà assez âgé, et Cornélie encore jeune, c'était à lui à mourir le premier, tua le mâle et lâcha la femelle; il mourut peu de temps après... »

Cornélie montra qu'elle méritait un pareil sacrifice, et empêcha de le regretter. Tout le monde convint que son mari avait eu raison de ne point craindre pour l'avenir, et de s'immoler à elle, quand on vit de quelle façon elle portait son deuil. Fidèle à une chère mémoire, elle refusa, pour garder intacte sa dignité de veuve et de mère, de partager le trône de Ptolémée (Ptolémée VI, *Philométor*). « On sait, dit un historien, comment Cornélie s'acquitta

de l'éducation de ses enfants. Elle les éleva en Romaine, en digne fille de Scipion, et aussi en femme distinguée. Elle en fit des hommes tempérants, sobres, courageux et invincibles au plaisir. Elle confia leur éducation morale à deux philosophes stoïciens, Diophane de Mitylène et Blossius de Cumes, qui leur inspirèrent l'amour de la vertu, et leur donnèrent ces principes fermes et inébranlables, appuyés sur la raison, qui soutiennent et dirigent l'âme dans les circonstances difficiles de la vie. L'amour des lettres, joint à leur génie naturel, fit des deux frères les plus grands orateurs de leur siècle (1). »

Cette éducation mâle et généreuse porta ses fruits, et on en retrouve l'influence non seulement dans les talents et les vertus publiques et privées dont les deux frères donnèrent l'exemple, qu'aucun de leurs détracteurs n'a osé contester, mais surtout dans l'œuvre de régénération politique et sociale à laquelle ils vouèrent leurs efforts, et dont ils furent tour à tour les héros et les victimes. Cette œuvre, tout en s'effaçant derrière ses fils pour leur en laisser l'honneur, et en ne se réservant que le poste de conseil et de dévouement en cas de danger, Cornélie l'encouragea, si elle ne l'a pas inspirée. Et c'est par un juste hommage de sa piété et de sa reconnaissance filiale, ratifié par les contemporains et par la postérité, que Caïus, aux jours d'illusion et d'espérance d'un passager triomphe, voulut y associer sa mère en lui consacrant, de son vivant, une statue qui portait cette simple et éloquente inscription : *A Cornélie, mère des Gracques*.

(1) *Histoire de l'éloquence latine depuis l'origine de Rome jusqu'à Cicéron,*

Cette incontestable quoique discrète participation aux actes de ses fils a fait accuser Cornélie d'ambition, et Michelet s'est fait l'interprète éloquent de ce reproche injuste.

Selon lui, « cette femme ambitieuse avait de bonne heure préparé à ses fils tous les instruments de la tyrannie ; l'éloquence, dans laquelle ils passaient tous les hommes de leur temps ; la valeur, Tibérius monta le premier sur les murailles de Carthage ; la probité même, car ce n'étaient point de telles ambitions qui pouvaient s'arrêter à l'avarice. » Selon le même historien, qui tranche ainsi une question fort controversée, et fait retomber jusque sur Cornélie et son fils Caïus la responsabilité de la mort mystérieuse de Scipion Émilien, ce dernier n'aurait péri que par les embûches de sa femme, de sa belle-mère et de son beau-frère. « Le dédain de Scipion pour sa femme, dit-il, lui eût attiré la haine de sa belle-mère Cornélie, quand même l'ambitieuse fille du premier Scipion n'eût pas vu avec dépit, dans le second Africain, l'héritier d'une gloire qu'elle eût voulu réserver à ses fils. Elle se plaignit longtemps d'être appelée la belle-mère de Scipion Émilien, plutôt que la mère des Gracques (1). »

Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ? Une mort prématurée et suspecte que Velléius Paterculus, Appien et Cicéron, se faisant les échos de l'opinion ou de la tradition, ont cru avoir été le résultat d'un crime, et même d'un crime de famille, sans en fournir la moindre preuve. Appien, le plus

d'après les notes de M. Adolphe Berger, professeur de la faculté des lettres de Paris, réunies et publiées par M. Victor Cucheval, etc.; Hachette, 1872, t. II, p. 148.

(1) Michelet, *Histoire romaine*, t. II, p. 160 à 162.

affirmatif, se borne cependant à énoncer l'hypothèse suivant laquelle ni Cornélie, ni Sempronia, ni Caïus n'auraient été étrangers à la mort de Scipion Émilien, leur gendre, leur mari, leur beau-frère. Mais cette hypothèse est contredite par celle d'un suicide qu'Appien mentionne également sans se prononcer entre l'une ou l'autre, mais en paraissant incliner davantage pour cette dernière. Donc rien de positif, de probant ; des hypothèses contradictoires, des témoignages plus ou moins partiaux, des bruits, des ombres : et en pareil cas l'histoire, comme la justice, doit s'abstenir, ou plutôt, en vertu de la présomption d'innocence, préférer l'opinion la plus favorable.

Quant à l'accusation d'aspirer à la tyrannie, elle est de celles qui, dans les républiques, sont banales à force d'être fréquentes, sans cesser d'être dangereuses ; car elles flattent les bas instincts de la multitude et cette incurable défiance, cette jalousie aveugle, qu'elle mêle à sa faveur et qui ne tardent pas à la corrompre. Rien ne la justifie dans la vie des deux frères ; ils semblent, au contraire, avoir échoué par trop de confiance dans la bonté de leur cause, dans la pureté de leurs intentions, et avoir moins recherché le pouvoir que le succès, comme le prouve le choix de leurs moyens, et la préférence, fatale pour eux, qu'ils donnèrent aux ressources de l'éloquence sur celles de la force.

Reste, contre Cornélie et ses fils, le grief de l'ambition, qui est plus justifié ; mais il y a lieu de distinguer entre l'ambition noble et légitime qui poursuit le triomphe d'une idée, et l'ambition basse et coupable qui ne recherche que la satisfaction d'une passion ou d'un intérêt. Cette ambition inférieure, subalterne, frivole, ni les Gracques ni leur mère

ne l'eurent; car les Gracques vécurent désintéressés et moururent pauvres; et leur mère, qui, de leur vivant, s'abstenait de porter des bijoux, disant qu'elle n'en avait pas de plus beaux que ses enfants, ne leur survécut que pour s'enorgueillir de leur gloire et se parer de leur souvenir. Ce fut là le plus riche héritage qu'ils lui laissèrent, et elle le revendiqua fièrement et justement comme sien; car elle avait participé à leurs efforts et contribué à leur éloquence, dans laquelle Cicéron retrouvait l'éloquence maternelle, attestée par des lettres, dont il avait lu le recueil, aujourd'hui perdu, moins deux fragments superbes, que nous ne tarderons pas à citer.

« On lui a reproché son ambition, » dit à ce propos avec raison un historien non moins éloquent parfois, mais plus grave et plus sûr que Michelet; « elle en eut une, il est vrai, mais grande et légitime : elle aurait voulu que ses fils sauvassent leur patrie; et l'on pardonne aisément à la fille de Scipion de s'être élevée au-dessus des faiblesses et de l'égoïsme de l'amour maternel. Pour elle-même, elle ne demandait d'autre parure que la gloire de ses enfants, et elle refusa, avec l'amour d'un Ptolémée, la couronne d'Égypte. Si Tibérius eût réussi, loin d'accuser Cornélie, on eût, comme elle le dit elle-même dans une lettre éloquente, adoré la divinité de sa mère (1). »

Ce n'est point ici le lieu d'entrer dans le détail de la vie politique des Gracques. Notre tâche se borne à montrer, chaque fois qu'elle se découvre, la part incontestable qu'y prit leur mère, et à montrer en même temps que, fidèle au

(1) Victor Duruy, *Histoire des Romains,* édition illustrée, t. II, p. 391.

devoir maternel, elle n'intervint que pour encourager, au début de la lutte, ses fils à la tenter, pour les modérer dans le triomphe et les consoler dans la défaite. Elle leur avait appris à vivre et à mourir. Leur vie fut pure, leur mort fut héroïque. Ils n'avaient pas ménagé leur vie au succès, ils ne marchandèrent par leur mort à l'honneur de la cause qu'ils avaient embrassée.

La seule figure de Cornélie que l'antiquité nous ait laissée exprime bien ce ministère de recueillement, d'effacement, de modération, de pacification qu'elle s'était donné auprès de ses fils. C'est cette figure de femme, assise un livre à la main, dans l'attitude de la méditation, connue sous le nom de *la Liseuse*, nom qui lui convient sans doute beaucoup mieux que celui de Cornélie (1).

La vie de Cornélie ne dément pas cette attitude de *Penserosa* romaine. Elle fut l'inspiration vivante, la conseillère attentive et tour à tour instigatrice et modératrice de ses fils. Considérons-la un instant dans ce rôle, et interrogeons l'histoire, à laquelle, malgré la modestie où elle mettait son orgueil, cette influence de Cornélie n'a point échappé.

Dès que Tibérius eut obtenu la puissance tribunitienne, le peuple attendit de lui le soulagement de ses misères (an 133). Les portiques, les murs des temples et des tombeaux furent couverts de placards qui l'excitaient à faire restituer aux pauvres les terres du domaine public. Blossius de Cumes, Diophanes de Mitylène, ses anciens maîtres, maintenant ses amis, *sa mère*, de graves sénateurs, l'encourageaient. Enfin, après avoir pris conseil de son beau-père Appius, du grand pontife Lucinius Crassus, de Mucius Scævola, le plus célèbre des jurisconsultes de ce temps et le consul de cette

(1) *Ibid.* — *Description des principales pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans,* t. II, pl. 18 et pl. 41.

année, il reprit le projet de Lælius, et il proposa dans une assemblée du peuple par tribus... etc.

Si le dévouement de Cornélie était infatigable, il n'était pas aveugle; et lorsque l'échec de la tentative de Tibérius et ce prix de la vie dont il l'avait payée, eurent dissipé ses illusions, elle renonça à des espérances qui lui avaient coûté si cher, et, la colère et la fierté cédant chez elle à la tendresse, elle recula et engagea son fils Caïus à reculer comme elle devant le succès problématique d'une nouvelle entreprise, qui était peut-être aussi chimérique que généreuse.

Nous possédons la lettre par laquelle elle adjure, non par un tardif repentir, comme le prétend Michelet, mais par une sage prévoyance, Caïus à abandonner la lutte et à ne pas briguer ces honneurs funestes du tribunat, déjà ensanglantés par le meurtre de son frère. Nous possédons aussi la lettre par laquelle, n'ayant pas réussi à détourner Caïus de la voie où il a cru devoir persévérer, elle l'exhorte à ne pas souiller la victoire par d'inutiles vengeances, à ne pas sacrifier Octavius Cæcina à la mémoire irritée de son frère, à ne jamais aller enfin au delà de son droit et de son devoir. Le premier des vœux maternels ne fut pas exaucé. Caïus ne se crut pas autorisé à répudier, précisément parce qu'il était dangereux, l'héritage de son frère, et regarda comme indigne de lui une de ces abstentions équivoques où la lâcheté peut emprunter, pour favoriser sa désertion, le masque du désintéressement; mais il céda sans peine au second des conseils de Cornélie, parce que sur ce point son esprit lui permettait d'écouter son cœur. Octavius, bien qu'ayant été, par sa résistance, la cause de l'échec et de la mort de Tibérius, fut non seulement épargné, mais sauvé par Caïus, et

la mémoire fraternelle ne fut pas apaisée par de sanglantes représailles.

C'est là un fait caractéristique à noter à l'honneur de la mémoire des Gracques, et qui n'a pas été sans influence sur le revirement d'opinion par suite duquel a été réhabilitée par les uns, et même glorifiée par les autres, leur doctrine longtemps méconnue. Ils avaient rêvé une révolution légale et pacifique, et, s'ils échouèrent à réformer une société corrompue et déjà vouée aux caprices du hasard et aux affronts de la force, c'est précisément à cause de cela. L'histoire ne peut reprocher aucune mesure violente, aucun excès d'autorité à ces héros d'un système qui ne comportait d'autre moyen que la persuasion, d'autre autorité que celle de la loi, et qui ne fit pas d'autres victimes que ses auteurs et leurs amis. C'est sous le bénéfice de ces observations qu'il faut lire les deux fragments des lettres de Cornélie, découvertes par Schott dans un manuscrit de Cornélius Népos appartenant à l'abbaye de Fésules, et qu'apprécie en ces termes l'historien de l'éloquence latine :

L'antiquité avait les lettres de Cornélie, et Cicéron en fait grand cas. Il s'est trouvé naturellement des savants allemands pour en contester, et d'autres savants pour en défendre l'authenticité. Indépendamment de certaines questions de style qui nous paraissent toujours hasardées et douteuses, quand il s'agit d'une langue morte, les uns se sont appuyés, pour attaquer ces lettres, sur la nature des sentiments qu'exprime Cornélie, sentiments contraires à la tradition d'après laquelle elle aurait encouragé Caïus à poursuivre ses desseins et à venger son frère. En revanche, les autres en ont soutenu l'authenticité au nom même de l'amour maternel. Les terreurs de Cornélie n'étaient-elles pas légitimes, au moment où elle voyait son dernier fils s'engager dans la voie péril-

leuse qui avait déjà été si fatale à Tibérius? Quoi qu'il en soit, voici cette lettre, œuvre de Cornélie ou de quelque déclamateur ancien. Le style élégant, malgré ses archaïsmes, n'est pas au-dessous des éloges de Cicéron.

« J'oserais jurer avec les paroles consacrées qu'après ceux qui ont tué Tibérius Gracchus, aucun ennemi ne m'a donné autant de chagrin ni autant de peines que toi par de pareilles choses, toi qui devais remplacer auprès de moi tous les enfants que j'ai perdus, veiller à ce que j'eusse le moins possible de soucis en ma vieillesse, n'avoir d'autre but dans toutes tes actions que de me plaire, et regarder comme un crime de rien faire d'important contre mon gré. Il ne me reste que peu de temps à vivre, et même ce court espace ne peut m'être en aide pour t'empêcher de m'être contraire et de désoler la république ! Quand viendra la fin de ces agitations? Quand donc notre famille cessera-t-elle de délirer ainsi? Quand donc y aura-t-il un terme à tout cela ?

« Quand finirons-nous, absents et présents, de nous causer tant de soucis ? Quand donc aurons-nous honte de troubler et de bouleverser la république ? Mais si cela est impossible, attends que je sois morte pour demander le tribunat; fais alors ce qui te plaira, quand je ne sentirai plus rien. Dès que je serai morte, tu m'offriras le culte des aïeux, et tu invoqueras la divinité de ta mère. Ne rougiras-tu pas alors d'implorer par tes prières ces divinités que, vivantes et présentes, tu auras négligées et délaissées ? Veuille ce Jupiter ne pas permettre que tu persévères davantage, ni qu'il te vienne dans l'esprit une si grande démence ! Car, si tu persévères, je crains bien que, pour toute ta vie, tu ne recueilles de ta faute une si grande douleur qu'en aucun temps, tu ne puisses être bien et en paix avec toi-même (1). »

Nous serions assez disposés à voir dans cette lettre une amplification de rhéteur, des variations de virtuose sur un thème à déclamation plutôt que l'expression authentique des sentiments de Cornélie, qui devait parler avec plus

(1) Berger et Cucheval, t. II, p. 164-165.

de simplicité et mêler plus de tendresse à ses colères mêmes. Mais il n'est pas douteux, et c'est là l'essentiel pour l'appréciation de son caractère et de son influence, qu'elle n'ait essayé de contenir et de modérer son fils sur la pente de la violence à laquelle inclinait assez naturellement le caractère de Caïus, plus âpre et plus ardent que celui de son frère, et que la voix maternelle n'ait joué auprès de lui, dans l'intimité, le même rôle qu'au Forum la flûte de l'aulète, chargé de ramener au ton juste la voix de l'orateur et de le préserver des discordances de l'emportement.

Quand, devenu tribun, son premier soin fut de venger son frère, par une loi qui excluait de toute charge publique, comme indigne, Octavius, collègue et rival du malheureux Tibérius, il retira lui-même sa proposition en déclarant qu'il le faisait sur les instances de sa mère. Et c'est ici le lieu de citer le second fragment de ses lettres qui se rapporte à cette intervention et à cette intercession pacificatrice.

Tu me diras qu'il est beau de se venger de ses ennemis. Rien ne paraît plus grand et plus beau à tout le monde, et tel est aussi mon avis, à la condition qu'on puisse satisfaire sa vengeance sans troubler la république. Mais cela est impossible : de longtemps les ennemis de notre parti ne périront pas. Ils seront comme ils sont aujourd'hui, et cela vaut mieux que de voir la république bouleversée et anéantie.

On le voit, les sentiments de Cornélie ne furent pas seulement ceux d'une noble femme, d'une grande mère, mais encore ceux d'une vraie Romaine, en qui l'amour de la famille n'étouffait pas l'amour de la patrie. C'est cet

amour de la patrie qui avait inspiré les entreprises que ses fils payèrent de leur vie. Aussi, rendant justice à leur mère avant de leur faire justice à eux-mêmes, les Romains récompensèrent par leur admiration et leur reconnaissance (la popularité n'est pas toujours aveugle, sans quoi il serait indigne de l'honnête homme de la rechercher) le dévouement maternel et le dévouement civique dont la grande veuve était l'héroïque personnification. Son deuil fut un deuil triomphal. Le peuple, en honorant la mémoire de ses fils par des statues, objet d'un culte pieux, lui avait interdit de pleurer comme des victimes ceux qu'il traitait comme des demi-dieux. Ces autels expiatoires, tardifs mais glorieux hommages du repentir de Rome, avaient désarmé la colère et apaisé jusqu'à la douleur de Cornélie. Elle ne pouvait plus songer à venger ceux qu'elle avait plus d'une fois dissuadés elle-même de la vengeance. Elle ne vécut plus que pour cultiver, pour glorifier leur souvenir et s'en glorifier elle-même avec un orgueil naïf et serein, parlant de ses fils, comme s'ils lui eussent été étrangers, dans le langage désintéressé de la postérité elle-même.

« Leur mère, dit Plutarque, supporta son malheur avec beaucoup de courage et de grandeur d'âme ; elle dit, en parlant des édifices sacrés qu'on avait construits sur les lieux mêmes où ils avaient été tués : « Ils ont les tombeaux qu'ils méritent. » Elle vécut le reste de ses jours dans une maison de campagne près du mont Misène, sans rien changer à sa manière ordinaire de vivre. Comme elle avait un grand nombre d'amis et que sa table était ouverte aux étrangers, elle avait toujours auprès d'elle beaucoup de Grecs et de gens de lettres ; les rois mêmes

lui envoyaient et recevaient d'elle des présents. Ceux qu'elle admettait dans sa maison étaient charmés de l'entendre raconter la vie et les actions de Scipion l'Africain son père; mais ils étaient ravis d'admiration lorsque, sans témoigner aucun regret, sans verser une larme, elle rappelait tout ce que ses deux fils avaient fait, tout ce qu'ils avaient souffert, comme si elle parlait de quelques personnages anciens qui lui auraient été étrangers. »

Telle fut la digne mère des Gracques, de ces deux généreux, éloquents, infortunés héros et victimes d'une réforme politique et sociale qu'il ne faut pas juger avec les idées de notre temps et considérer comme une entreprise révolutionnaire inspirée par l'ambition, mais apprécier en se rapportant aux circonstances, comme ne l'a pas fait Michelet, qui la déclare à la fois nécessaire et impossible, mais comme l'ont fait les historiens autorisés de la grandeur et de la décadence de Rome, des vicissitudes de son droit et des chefs-d'œuvre de son éloquence. Qui pourrait trouver exagérés la piété et l'orgueil maternel de Cornélie, en lisant les témoignages rendus aux Gracques par M. Troplong, disant de leur système : « C'était une idée généreuse, juste, utile et démocratique dans le bon sens du mot. Si Rome périt, c'est peut-être parce que la politique de ces grands citoyens ne fut pas écoutée (1) ; » par M. Duruy, qui a consacré un des plus beaux chapitres de son histoire à raconter la vie, à déplorer la mort, à exposer et à justifier les vues « de ces nobles, sincères amis du peuple et serviteurs prévoyants de l'État (2) ; » par M. Ber-

(1) *De la propriété d'après le Code civil*, p. 97.
(2) *Histoire des Romains*, t. II, p. 371 à 432.

ger, qui, après avoir expliqué la loi agraire, « contre laquelle on a tant déclamé dans l'antiquité et dans les temps modernes, » ajoute « qu'elle était pleine de mesure, de justice, et faisait honneur à la prudence et à la sagesse de tous ceux qui y prirent part (1). On peut ajouter à ces témoignages celui d'Ampère, dans son *Histoire romaine à Rome.* »

(1) Berger et Cucheval, *Histoire de l'éloquence latine*, t. II, p. 155.

II.

SAINTE MONIQUE,

MÈRE DE SAINT AUGUSTIN

II.

SAINTE MONIQUE,

MÈRE DE SAINT AUGUSTIN.

332-387.

Si Cornélie est le type de la grande mère païenne, donnant à ses fils le précepte et l'exemple de toutes les vertus profanes et les élevant en vue de la gloire, dans le sens antique et étroit du mot, c'est à Monique qu'appartient sans conteste le titre de la plus grande des mères chrétiennes, dont elle est demeurée à jamais le modèle. C'est son histoire que nous allons raconter, ou plutôt esquisser, en prenant pour guide le livre d'un prêtre éloquent où la probité de l'érudition, la pureté de la doctrine, sont parées des grâces et des élégances littéraires (1).

Il a pu, dans un tableau complet, placer un portrait achevé. Nous ne saurions nous flatter de trouver à glaner, après sa riche moisson, dans le double champ des

(1) *Histoire de sainte Monique*, par M. l'abbé Bougaud, vicaire général du diocèse d'Orléans. Paris; 8e édition, Poussielgue frères, éditeurs, 1878.

œuvres de saint Augustin, et des liturgies augustiniennes, tradition des ordres qui ont adopté les règles et le patronage spécial de l'évêque d'Hippone. Nous nous bornerons à puiser après lui à cette double source, recherchant de préférence les traits caractéristiques de cette influence salutaire et féconde par laquelle Monique fut deux fois la mère d'Augustin, et, après l'avoir enfanté à la vie, l'enfanta à la sainteté.

Vers le milieu de la route qui mène des ruines de Carthage à celles d'Hippone, en traversant l'ancienne Sicca-Veneria, à peu de distance du fameux champ de bataille de Zama, le village arabe de Souk-Arras étage ses maisons blanches au versant de deux collines verdoyantes d'oliviers. Le village occupe une partie de l'emplacement où les ruines de l'ancienne ville romaine de Thagaste exhument à demi de leurs tombes de sable les tronçons de colonnes et les débris de chapiteaux qui forment comme les ornements épars du gigantesque squelette de la ville ensevelie.

Autour de ces débris mélancoliques la luxuriante flore africaine déploie au soleil et jette sur les marbres gisants le voile de sa végétation vivace, brodant de bouquets de caroubiers, d'acanthes et d'angéliques le tapis, d'un vert sombre, des prairies qui s'étendent au pied du plateau.

Tels sont les premiers plans du paysage natal d'Augustin, celui sur lequel s'ouvrirent les regards souriants de son enfance, celui où ses rêveries de jeunesse s'habituèrent à la pensée de l'infini en contemplant la mer lointaine épandant ses lignes vagues à l'horizon au delà de cette vaste forêt de chênes-lièges qui l'encadre de son rideau.

C'est là que naquit Monique, d'une famille noble et pauvre où se conservaient intactes les traditions de cette fierté de race que Pline a signalée.

« C'était en 332. Il y avait dix-huit ans que le pape saint Sylvestre tenait le gouvernail de la barque de saint Pierre, et vingt ans que l'empereur Constantin, vainqueur de Maxence, avait fait asseoir sur le trône la religion chrétienne... L'Église se préparait à de sublimes enfantements. La même année que sainte Monique voyait le jour à Thagaste, saint Jérôme naissait à Stridon, en Dalmatie. Saint Grégoire de Nazianze venait également de naître; il avait déjà quatre ans. Saint Basile en avait trois; saint Grégoire de Nysse, deux. Saint Hilaire de Poitiers et saint Martin de Tours étaient un peu plus âgés; celui-ci entrait dans sa seizième année, et se préparait au baptême; l'autre touchait presque au sacerdoce. Ni saint Ambroise, ni saint Chrysostome, ni saint Paulin de Nole n'étaient encore nés; mais déjà les pieuses jeunes filles que Dieu appelait à l'honneur d'être leurs mères se recueillaient et se préparaient à leur grande mission, qu'elles ne soupçonnaient pas. Seul dans ce groupe brillant, saint Athanase était parvenu à âge d'homme. Il venait de monter, à peine âgé de vingt-sept ans, sur le siège archiépiscopal d'Alexandrie, et il allait y demeurer près d'un demi-siècle debout, invincible, portant le poids de toutes les luttes, comme pour donner à tous ces grands hommes que Dieu envoyait à son Église le temps d'arriver à maturité (1). »

C'est à ce moment glorieux où la foi catholique, long-

(1) *Vie de sainte Monique*, par l'abbé Bougaud, p. 59 - 60.

temps souffrante, sortait des catacombes pour célébrer à la face du ciel son culte délivré, où l'ère des luttes contre l'hérésie allait succéder à celle des persécutions, où l'influence des grands docteurs allait s'épanouir, fécondée par le sang des derniers martyrs, c'est à ce moment que naquit et que devenait naître l'enfant prédestinée à être un jour la mère d'Augustin.

C'est la mère surtout que nous voulons considérer en elle; aussi passerons-nous rapidement sur l'histoire de l'enfance et de la jeunesse de Monique, dont nous ne savons rien, d'ailleurs, que par le témoignage de la légende augustinienne et les souvenirs que son fils mêle à ses confidences. Il en résulte que Monique, dès son enfance, montra ce qu'elle devait être un jour, qu'elle fut la joie et l'honneur de sa maison, qu'elle donna l'exemple précoce d'une vertu pleine de grâces, que faisaient mieux ressortir encore, comme une ombre légère, quelques défauts dont elle se corrigea bien vite, et dont elle se complaisait à s'accuser plus tard devant son fils, par suite de cet excès de modestie qui lui faisait passer sous silence tout ce qui était à son éloge.

Comment Monique, jeune fille accomplie, tant sous le rapport des attraits physiques que sous celui des qualités morales, qui appartenait à une famille chrétienne et même fervente, fut-elle donnée en mariage, à l'âge de vingt-deux ans, à Patrice, un des *curiales*, c'est-à-dire des chefs municipaux, de Thagaste, qui avait le double de son âge, qui était demeuré païen, et dont le caractère violent et les mœurs relâchées n'étaient pas faits pour inspirer confiance à des parents éclairés? C'est un mystère qu'il

faut renoncer à éclaircir, faute de documents. Une union si disproportionnée peut s'expliquer par ces convenances de famille, ces calculs d'intérêt, ces illusions aveugles et ces imprévoyantes espérances qui président à tant d'alliances, et y couvrent de fleurs passagères des ferments trop durables de discorde et de trouble.

Une telle union ne pouvait être que malheureuse. Elle le fut en effet d'abord, par suite de la violence et des désordres du mari; elle cessa de l'être peu à peu, grâce aux vertus et aux charmes de l'épouse qui, à force de piété, de douceur, de patience, triompha des préventions de sa belle-mère, conquit l'estime et le respect de son mari, se fit adorer de ses serviteurs, chose plus sûre que de s'en faire craindre, et se consola de ce qu'il y avait d'irréparable dans ses déceptions par les joies de la mère et les espérances de la chrétienne.

Monique eut trois enfants, dont l'aîné fut Augustin (13 novembre 354), qui devait être la cause pour elle de tant de honte et de tant d'orgueil, de tant de tourments et de tant de bonheur. Son autre fils, Navigius, et sa fille Perpétue menèrent une vie obscure et pieuse et moururent en odeur de sainteté. Le vrai fils de ses entrailles, l'objet de sa prédilection, celui que, selon sa propre expression, elle « conçut dans son sein pour la vie temporelle et dans son cœur pour le faire naître à la vie éternelle, » ce fut Augustin.

Monique, qui avait épousé Patrice par obéissance au vœu de ses parents, et s'était immolée à son devoir conjugal dans un perpétuel sacrifice, dont elle ne devait recueillir tard que les fruits réparateurs, considéra de même comme

un perpétuel sacrifice cette maternité dont elle était destinée à épuiser les douleurs encore plus que les joies : renonçant à son droit de reproche ou à son droit de conseil, persuadée que l'épouse et la mère finissent toujours par obtenir les sentiments qu'elles savent mériter, c'est surtout par l'éloquence muette et l'autorité discrète de son exemple qu'elle chercha à conquérir l'amour de son mari et à gagner celui de ses enfants.

Saint Augustin, qui adorait sa mère comme il en était adoré, qui la voyait et l'entendait absente comme il la voyait et l'entendait présente, qui parle sans cesse d'elle dans ses lettres, dans ses sermons, et emprunte sans cesse un trait à son image, un exemple à son souvenir, a raconté avec son charme d'imagination et son art subtil, dans des termes d'une chaude, vive et tendre éloquence, tout ce qu'il dut à Monique, et comment son initiation à la double vie pour laquelle elle le préparait commença, avant même qu'il eût vu le jour et dès la mystérieuse incubation du sein maternel. Il faudrait citer, pour parler dignement de ces choses charmantes et sacrées, presque chaque page de ses *Confessions*, où il ne fait pas moins l'histoire intime de sa mère que la sienne.

C'est là qu'il nous apprend, en termes intraduisibles, et dont il faut chercher dans le latin original toute la saveur, comment sa mère, « formée à la modestie et à la sagesse, soumise à Dieu et à ses parents, obéit avec respect à l'époux qui lui fut choisi et, désirant le conquérir à Dieu, s'efforça de lui donner de lui, par la beauté de ses mœurs, une révélation capable de le toucher ; » comment elle savait gagner, à force de douceur et de patience, durant ses em-

portements, le droit de lui adresser impunément, quand ils étaient seuls, de tendres remontrances qu'il n'osait plus repousser; comment elle répondait en souriant aux jeunes femmes, ses amies, qui venaient se plaindre à elle de la brutalité de leurs maris et lui en montrer les traces : « Prenez-vous-en à votre langue, » leur expliquant que, par la puissance de son silence et la douceur de son regard, elle avait obtenu de son mari ce premier gage de son respect sinon de son amour, qu'il s'en était, dans ses plus grandes colères, tenu aux menaces, sans jamais oser la frapper, ce qui était, paraît-il, à Thagaste, sous ce ciel ardent, aux souffles orageux, propice à l'exaltation des passions et à l'âpreté des mœurs, une exception rare et un privilège envié.

Par ce que Monique parvint à faire de son mari, qui sous son influence se corrigea peu à peu de ses défauts, de ses vices même, et que, de son paganisme intolérant, elle ramena à la générosité et à la charité sinon à la vertu chrétiennes, on peut juger ce qu'elle fit de son fils, entrepris par elle dès le berceau, et même avant, et qu'elle n'eut qu'à disputer quelques jours, avec une autorité contre laquelle il ne se révolta jamais, aux égarements d'une jeunesse enivrée de désirs et de succès profanes.

Dès le sein maternel, Augustin avait été offert et dédié à Dieu. « Sainte Monique, » dit saint François de Sales, qui ne cessait de la présenter en exemple et en modèle à sainte Chantal, « étant enceinte du grand saint Augustin, le dédia, par plusieurs offres, à la religion chrétienne et au service de la gloire de Dieu, ainsi qu'il le témoigne lui-même, disant qu'il avait déjà goûté le sel de Dieu dès le sein de sa mère. »

Elle voulut le nourrir elle-même, matériellement comme moralement. Elle lui donna à la fois, dès le premier jour, son sein et son cœur, et il apprit la vie, comme il l'a dit, « par les délices du lait maternel. » En même temps, Monique formait son âme encore molle et lui donnait, au moule de l'Évangile, ces premières empreintes qui sont indélébiles; elle lui faisait cette conscience vivace du bien et du mal qu'aucune faute de son ardente jeunesse ne parvint à étouffer.

Dès qu'il fut né, Monique l'avait fait porter à l'église; mais ce n'était pas alors l'usage de baptiser les enfants au moment de leur naissance, ainsi qu'on le voit par l'histoire de Constantin, de Théodose, de saint Ambroise, de saint Martin, de saint Eusèbe et de tant d'autres, et c'était avec raison; on promettait l'enfant à Dieu, avant de le lui donner, et on attendait qu'il eût l'âge de discernement et de volonté pour ratifier l'engagement pris en son nom. Augustin fut seulement inscrit sur la liste des catéchumènes, et ce n'est que vingt ans après qu'il devait recevoir le baptême. Son père, durant une crise de son enfance qui semblait devoir l'emporter, avait consenti à devancer l'époque de son initiation; mais, l'enfant guéri, il exigea l'ajournement; et Monique s'y résigna, trouvant sa consolation à le préparer plus longtemps et plus sûrement à cette épreuve qui devait être le triomphe ou la condamnation de ses leçons.

En dépit de ses efforts, l'enfance d'Augustin comme sa jeunesse, où les bons et les mauvais instincts se le disputaient parfois au point de donner, sur l'issue de la lutte, de cruelles appréhensions à sa mère, ne furent pas ce qu'on

pourrait croire, à ne songer qu'au point où il parvint dans la gloire profane et sacrée; ses premiers maîtres furent tour à tour charmés par l'éclat précoce de son esprit et effrayés par les symptômes d'une humeur inconstante et passionnée.

Saint Augustin a fait allusion, d'une façon charmante, à ces premières erreurs, à ces premières fautes d'une nature exubérante et indisciplinée, quand il rappelle que, dès qu'il sut prier, il fit appel plus d'une fois à la bonté divine pour qu'elle le préservât « d'avoir le fouet à l'école, » bien qu'il l'eût mérité. Ce fut à ce point qu'espérant qu'un certain dépaysement lui serait utile, et que, pour le courber tout à fait au devoir, il y avait lieu d'user d'un joug étranger, Monique se résigna à se séparer de son fils, dont l'éducation exigeait, d'ailleurs, des maîtres plus instruits que ceux qu'on pouvait trouver dans la petite ville de Thagaste.

A six lieues de là, à Madaure, la patrie d'Apulée, une sorte d'Université où se conservaient les traditions d'un enseignement renommé, ouvrait autour du forum, orné des statues de tous les dieux, ses diverses écoles ; c'est là qu'Augustin, qui y arriva vers l'âge de treize ou quatorze ans (vers 367), devait apprendre dans Virgile, Homère, Cicéron, Ovide, l'éloquence et la poésie, et faire aussi, par les premières fautes et les premières douleurs de la passion, l'apprentissage de la vie.

Cet apprentissage ne pouvait être que difficile et orageux ; l'on ne s'étonne pas d'apprendre qu'il fut tel, quand on songe à la sensibilité profonde et ingénue d'Augustin, à cette tendresse d'âme qui explique sa prédilection pour Virgile et pour ce livre de l'*Énéide*, plein des désespoirs de Didon, qu'il ne put jamais lire sans larmes.

C'étaient là des sources pures en comparaison de celles que lui ouvrirent prématurément Plaute et Térence. Il ne lut pas seulement, il vit représenter ces comédies, tableaux trop fidèles de cette décadence de mœurs que la satire dramatique, en la faisant marcher sur la scène dans la nudité de son ivresse, corrigeait par une leçon cynique, presque aussi dangereuse pour une jeune imagination que le mauvais exemple; car il en résultait plus encore la connaissance du mal que le désir de l'éviter.

Des maîtres prudents et sages eussent pu tempérer, en y mêlant les conseils de la raison, cette effervescence d'imagination et de sensibilité; mais les maîtres d'Augustin, il l'a dit lui-même, comment l'eussent-ils préservé de cet enivrement qu'ils partageaient eux-mêmes, et qu'ils encourageaient même comme une exaltation féconde pour le travail?

La fièvre de succès précoces, dans ces déclamations et amplifications qui avaient pour sujet ordinaire la jalousie de Junon, les triomphes de Vénus ou les égarements passionnés de Didon, augmenta encore cette fermentation d'esprit et de cœur qui finit par la corruption. Avec quel charme et quelle vérité Augustin peint cette première effervescence du sang dans ses veines, cette première inoculation du poison des doux enivrements, des voluptueuses langueurs, des songes séduisants, des dangereuses rêveries. « Je n'avais plus qu'un souci : aimer et être aimé ; mais je ne demeurais pas dans les bornes de l'amitié chaste et lumineuse où l'âme embrasse l'âme. Les vapeurs grossières qui s'élevaient des plus basses régions de mon être et du bouillonnement de ma jeunesse obscurcissaient telle-

ment mon cœur, que je ne savais plus distinguer la clarté pure d'une affection légitime d'avec les images ténébreuses d'un amour coupable. Ainsi s'allumait en moi le feu dévorant, et ma jeunesse, emportée dans les dérèglements violents des passions comme au travers de rochers et de précipices, se plongeait dans le gouffre des péchés honteux. »

Augustin nous révèle ici, avec l'exagération de la pénitence, un état d'âme plus dangereux encore que coupable ; car les précoces ardeurs de ce feu profane qui naissait à peine en lui n'avaient consumé que la première fleur de sa pureté. Ce feu, qui couvait en lui secrètement, il le cachait encore à tous par une sorte de pudeur qui ne permit à ses maîtres de remarquer que ses dispositions pour les lettres, et des progrès déjà attestés par les premiers traits d'une éloquence qui annonçait un futur rhéteur, un futur avocat de premier ordre.

Ravi et flatté de ces succès et de ces horoscopes, Patrice, qui avait éloigné son fils de Thagaste pour l'initier à Madaure à un degré supérieur de l'enseignement, songea à faire plus et à lui procurer, au prix des suprêmes sacrifices, l'éducation raffinée qui ouvrait dans Carthage, à une nombreuse et brillante jeunesse, les trésors de ses écoles et de ses bibliothèques.

Malheureusement pour Patrice, sa médiocre fortune n'était pas en rapport avec le sacrifice que lui inspiraient à la fois l'affection paternelle et l'orgueil paternel, flattés par les précoces succès d'Augustin. Ce n'est qu'au prix d'une année d'économies qu'il pouvait amasser le modeste viatique, le modeste pécule nécessaires à son fils. Il le rappela donc auprès de lui à Thagaste, lorsque s'ouvrirent

les vacances de l'année 369; et c'est à la maison natale, dans une oisiveté rêveuse et langoureuse, trop favorable au développement de cette effervescence exaltée et passionnée dont la fièvre secrète le consumait, qu'Augustin passa de l'adolescence à la jeunesse, de la quinzième à la seizième année.

Au moment où Monique, inquiète de ces signes mystérieux pour l'esprit, mais clairs pour le cœur, dont s'alarme l'affection des mères avant leur raison, se préparait à étudier son fils de plus près et à combattre les dispositions dangereuses qui le lui disputaient, elle en puisa la force dans la consolation que Dieu lui accorda des premiers témoignages de la conversion de son mari.

Elle recueillait ainsi fort à propos, en regagnant sur son mari l'empire qu'elle allait, pour quelque temps, perdre sur son fils, les fruits de cet apostolat muet et d'autant plus éloquent, fait de patience et d'exemple, du foyer domestique. Ce n'est pas que même ce bonheur fût complet. Le revirement de Patrice n'était pas de ceux qui atteignent, d'un premier et unique élan, jusqu'au bout de la conversion. Patrice avait épuisé toute sa force dans ce premier pas du catéchuménat qui le laissait au seuil de l'église, et il était à craindre qu'il ne s'arrêtât là, ayant cessé d'être païen sans avoir fait que commencer d'être chrétien. Il en était ainsi de lui comme de tant d'autres, dont l'Église fut obligée de condamner alors solennellement l'indifférence ou la négligence, et qui, pouvant être convives, se contentaient d'être parasites et de contempler, du seuil de l'église, avec un front où s'était effacée depuis longtemps la trace du signe de croix, une lèvre depuis longtemps délivrée de l'a-

mertume du sel bénit, ces initiations baptismales devant lesquelles ils reculaient de jour en jour. Ces retards scandaleux obligèrent les conciles à déclarer exclus du bercail ceux qui n'y étaient pas rentrés avant le milieu du jour et à traiter avec raison en relaps les catéchumènes par trop âgés. Les épitaphes du quatrième siècle en mentionnent, — avant l'époque de l'anathème conciliaire, — qui étaient morts à quarante-trois et même cinquante-cinq ans sans baptême.

Patrice devenait peu à peu chrétien au moment où son fils redevenait peu à peu païen. « Les passions refroidies ramenaient le vieillard; les passions naissantes emportaient le jeune homme. » De plus en plus dévoré de ce feu non épurateur, mais corrupteur, dont il a décrit les progrès en psychologue consommé et dont il a dit « qu'il brûle la vie jusque dans ses racines, » Augustin, oisif et rêveur, prodiguait à la chasse ou en jeux frivoles, sans parvenir à l'apaiser, cette force impatiente d'action et de passion qui le tourmentait de ses bouillonnements. Le père, qui n'était qu'un catéchumène, et encore depuis peu de temps, souriait avec une indulgence mêlée d'orgueil de ces frémissements de la sève virile dans une nature précoce; la mère, plus clairvoyante et plus avancée dans les voies du Seigneur d'où elle voyait son fils s'écarter, était, au contraire, inquiète de ne plus voir son image se refléter tranquille, comme jadis, dans l'âme de son fils, miroir dont des souffles orageux avaient terni la pureté. Elle se troublait elle-même à voir Augustin se troubler devant elle, et l'éviter pour éviter ce regard pénétrant, dont l'interrogation faisait monter à son front une rougeur qui n'était plus de pudeur, mais de honte. Bientôt il s'aguerrit, s'endurcit et brava ces regards qu'il fuyait d'abord, et il haussa les épaules

à ces sollicitudes, à ces remontrances maternelles qui n'étaient pour lui que « le vain bruit des paroles de femme. » Ce jour-là l'affection de Monique connut son premier affront, son premier désespoir; elle reçut dans son cœur la première de ces flèches dont il devait être percé. Elle sentit que l'épreuve allait venir et elle s'arma de prières devant Dieu et de larmes devant son fils; et, prête pour tous les courages de la résignation, pour tous les miracles de la tendresse, elle conduisit elle-même Augustin à Carthage, dans cette grande ville, « reconstruite au moment le plus brillant de la civilisation romaine, » qui ne le cédait ni à Antioche ni à Alexandrie, et était une des capitales de l'empire.

Plus jeune que ces deux cités, elle avait cet aspect d'une ville neuve, qui plaît moins aux esprits d'élite, mais davantage à la foule. Un beau port, récemment creusé par Auguste, de larges quais, des rues longues, droites, aérées, arrosées de fontaines, pleines de peuple. L'une de ces rues, la rue Céleste, était pleine de temples. Une autre, celle des Banquiers, étincelait de marbre et d'or; plus loin, c'étaient de grandes fabriques d'étoffes précieuses, des marchés de blé, de fruits, de bestiaux, des changes de monnaie, tout le bruit d'une ville industrielle et commerçante, où vivait le vieil esprit carthaginois. Avec cela, elle ne négligeait pas les lettres. Peu grecque d'instinct et de goût, toute latine, tournée vers l'Occident plutôt que vers l'Orient, elle était pour le mouvement intellectuel sorti de Rome ce qu'Antioche et surtout Alexandrie avaient été pour celui qui était venu de la Grèce, un entrepôt et un foyer. Ses écoles, qu'on reconnaissait à de longs voiles blancs qui flottaient à la porte, étaient nombreuses et célèbres; on y enseignait l'éloquence et la philosophie; toute la jeunesse de l'Afrique y affluait; une jeunesse intelligente, mais légère, dissolue, sans frein, acclamant aujourd'hui un professeur, et, le lendemain, entrant en tumulte dans la classe et brisant tout avec fureur et moquerie. Les jeunes gens qui donnaient

le ton à tous les autres, les plus licencieux et les plus élégants, avaient pris ou reçu un sobriquet dont ils se faisaient gloire; ils se nommaient *eversores* (les *renverseurs*, ou les *tapageurs*).

A ce goût des lettres, Carthage unissait celui des arts. On représentait sur ses théâtres les chefs-d'œuvre de l'art grec, et les plus belles œuvres de l'art dramatique romain. Mais elle ne s'en tenait pas à ces représentations de Sophocle et d'Euripide, de Térence et de Plaute, elle y joignait les jeux du cirque, les combats d'animaux et de gladiateurs; et telle était l'avidité du peuple pour ce genre de spectacle, les paris que faisaient les jeunes gens pendant les luttes étaient si ardents, que presque toujours les jeux se terminaient par des injures, des coups, et souvent des émeutes. On entrevoit par ce peu de mots ce que pouvaient et devaient être les mœurs d'une ville pareille. Sous ce rapport, Carthage rivalisait avec Rome elle-même, et c'est tout dire.

Voilà ce qu'était cette ville, où arrivait un jeune homme de dix-sept ans, doué d'une vive imagination, consumé de passions à peine écloses, n'ayant encore entrevu qu'en rêve cette coupe enchantée dans laquelle on s'imagine à cet âge qu'on trouvera le bonheur, et décidé à la vider promptement et jusqu'au fond. Qu'étaient-ce que les périls de Madaure à côté des séductions de Carthage? Et si Augustin innocent avait si vite succombé à Madaure, qu'allait-il arriver d'Augustin entrant coupable à Carthage (1)?

Ce qui arriva, il est plus facile de le deviner que de le peindre. Augustin ne devait plus s'en tenir à ces désirs encore sans objet de la passion qui s'éveille; il ne devait plus s'en tenir à ce discret, à ce délicieux, à ce dangereux état d'âme qu'exprime si bien la formule *amare amabam*, « j'aimais à aimer, » je souhaitais d'aimer et d'être aimé. Il aima réellement et fut aimé de même; et à l'aube languis-

(1) *Histoire de sainte Monique*, p. 138-140.

sante de son cœur succéda vite l'ardeur d'un matin orageux. Ses succès ne l'enorgueillissaient pas pour lui-même, son ambition n'était pas égoïste; et les prémices de sa gloire profane, il s'empressa de les consacrer à une femme, d'en partager avec elle la douceur; cette femme n'était pas sa mère. Ici encore nous rendons la parole au prêtre biographe de sainte Monique, car il faut la prudence et la gravité sacerdotales pour parler comme il convient, sans erreur et sans complaisance, de ces égarements de la jeunesse d'Augustin, et traduire les aveux de ses *Confessions* en un récit dont la sincérité n'offense aucune pudeur, en une leçon qui demeure en tout salutaire.

Quelques auteurs ont cru que c'était dans une église, au pied de l'autel, en un grand jour de fête, qu'Augustin avait rencontré ce qu'il désirait depuis longtemps. Quoi qu'il en soit, la triste chute ne se fit point attendre : « Je tombai, dit-il, dans ces filets où je désirais tant être pris. O mon Dieu, de quelle amertume votre bonté assaisonna ce miel ! J'aimai, je fus aimé; et, m'enlaçant dans un réseau de douloureuses joies, je connus les ardentes jalousies, les soupçons, les craintes, les colères et les tempêtes de l'amour. » Quelle était cette malheureuse jeune fille qui, oubliant Dieu pour Augustin comme Augustin oubliait Dieu pour elle, captiva un tel cœur pendant quinze ans; qui le suivit par terre et par mer, à Thagaste, à Carthage, à Rome, à Milan; qui ne le quitta tout en larmes qu'au moment où il se convertissait, et, elle aussi, pour se convertir, et se jeter dans un monastère, et se donner enfin toute à Dieu? nous ne le savons pas : Augustin, par une réserve pleine de délicatesse, a caché son nom. Elle passe, comme une figure voilée, dans cette histoire. Il est probable que, tant que cela fut possible, Augustin cacha ce nom, avec plus de soin encore, à sa pieuse mère, ainsi que le lien dont il venait d'enchaîner sa vie, et que nulle prière de sainte Monique et nulles larmes n'auraient pu le décider à briser.

Bientôt cependant il fallut lui avouer le douloureux secret; car, en 372, Augustin eut un fils, ce brillant Adéodat, que plus tard, aux jours de son repentir, il n'osait plus nommer que le fils de son péché; mais alors, au jour de sa passion, dans le premier tressaillement de son triste bonheur, il l'appela *Dieudonné* (Adeodatus) : «Telle était alors ma vie, ô mon Dieu, s'écrie saint Augustin, si cela peut s'appeler une vie! »

Monique, lorsqu'elle apprit les désordres de son fils, dut faire appel à toute sa foi pour garder l'espérance, à toute sa tendresse pour se préserver de la colère. Elle versa tant de larmes, qu'à l'église la place qu'elle avait occupée en était toute baignée. C'est en souvenir de ces premières et cruelles épreuves de la mère chrétienne, de ses supplications et de ses effusions devant Dieu, que l'Église a institué la fête du 4 mai, consacrée à sainte Monique et à ses pieuses larmes (1). Elle est commémorative de ce moment où son cœur était percé de tous les côtés à la fois; où, à la joie de voir son mari abjurer ses erreurs et ses fautes, et recevoir le baptême, se mêlait la douleur de le perdre, car Patrice mourut en 371 ; où l'orgueil des succès oratoires et littéraires de son fils était empoisonné par la honte de le voir livré aux erreurs et aux passions d'une vie toute païenne.

Persuadée qu'elle n'obtiendrait la conversion de ce fils égaré qu'à force de la mériter, Monique, portant sur ses habits le deuil conjugal et dans son cœur le deuil maternel, s'efforça, par un redoublement de vertu, de piété et de charité poussé jusqu'au degré héroïque, de se rendre digne de la faveur qu'elle ne cessait de demander à Dieu, en échange de ses mérites, de ses sacrifices, de son exemple : la grâce

(1) *Histoire de sainte Monique*, p. 145.

d'Augustin. Elle devait être exaucée, mais après combien d'angoisses et de vicissitudes amères, qui devaient faire d'elle le modèle des veuves inconsolées et des mères souffrantes et militantes, avant d'en faire le modèle des veuves résignées et des mères heureuses et victorieuses !

Car Augustin, dont la conduite, d'ailleurs, ne souleva jamais le scandale, qui voila d'une pudeur préservatrice du mauvais exemple la faute unique, ne s'écartait pas seulement du seuil sacré de la religion qui avait reçu, comme catéchumène, ses premiers serments, par la passion à laquelle il avait donné son cœur en proie ; il s'en éloignait encore bien davantage, prêt à joindre la désertion à la négligence et l'hostilité à l'abandon, par les erreurs auxquelles il livrait son esprit.

Séduit par la nouveauté et la commodité de la doctrine manichéenne, il allait, après bien des vicissitudes et des péripéties d'un drame intellectuel, dont il ne nous est permis d'enregistrer que le dénouement, revenir à Thagaste, le cerveau plus troublé et plus souillé encore que le cœur ; et qu'allait faire sa mère en présence de cette double lèpre intellectuelle et morale, de ce double défi, de ce double affront à ses espérances : son fils ayant non seulement cessé de marcher vers le catholicisme, mais lui tournant le dos, en fugitif, prêt à se retourner peut-être en ennemi ; son fils lui rapportant, occupé et terni par des images étrangères, ce cœur qu'elle s'était flattée de posséder seule pour ne le partager plus tard qu'avec la fille adoptive, noble et chaste épouse du mariage rêvé ?

Il ne s'agissait plus pour Monique d'essayer des remèdes habituels. Si c'est avec des larmes qu'on attendrit et qu'on

féconde l'âme ensemencée des germes de la foi, ce n'est qu'avec le feu qu'on peut en extirper les herbes parasites, et la purifier du poison des mauvaises doctrines. Le temps des palliatifs était passé; celui des caustiques était venu. Elle n'avait opposé que les douces remontrances, la patience, les prières, les larmes à Augustin enlacé dans les nœuds d'une liaison coupable; elle se montra inflexible, implacable envers Augustin hérétique. Puisant dans sa colère de chrétienne une force et un courage qu'elle n'eût pas trouvés peut-être dans sa douleur de mère, elle refusa d'ouvrir ses bras à celui auquel elle eût pu pardonner les fautes de son cœur, mais ne pouvait pardonner ces erreurs de son esprit que son talent pouvait rendre si dangereuses. Elle l'arrêta sur le seuil du toit paternel, déshonoré, comme il eût été chassé du seuil de l'église profanée. Elle anticipa sur l'anathème du prêtre par la malédiction de la mère, dont un reste de tendresse et d'espérance arrêta sur ses lèvres la formule irréparable et la réduisit à la démonstration de ces yeux indignés, de ce front rougissant, de ce geste muet, plus éloquents dans leur silence et plus terribles que le plus solennel des châtiments.

Ce triste stage dans la passion et dans l'erreur d'Augustin, de catéchumène chrétien devenu catéchumène manichéen, et, doué de tous les dons, funestes alors, de l'apostolat, entraînant avec lui et gardant pour prosélytes un groupe d'amis, Romanien, Alype, Nébridius, Honorat, destinés à partager plus tard sa conversion, ce triste temps de recherche stérile de la vérité, de drame du cœur, de combat de l'esprit, de supplice de la conscience, dura des années.

L'indignation et le désespoir de Monique durèrent moins,

car le cœur d'une mère ne se ferme jamais entièrement à la pitié et à l'espérance. Après avoir accompli son devoir en chassant Augustin de sa maison, elle le fit encore en levant cette interdiction, attendant de sa patience, de ses prières, de ses larmes, un meilleur résultat que d'un châtiment fait pour ulcérer un cœur généreux. La fierté envenime les blessures faites par la colère. La douceur fait plus de conquêtes que la violence.

Monique avait été encouragée à propos à cette politique de la clémence, la plus habile de toutes, par une vision consolatrice, dont l'effet fut tel sur elle, qu'elle ne put résister à l'élan de son affection maternelle, et courut chez Romanien où son fils, exilé du toit paternel, avait trouvé asile, pour la lui raconter avec les larmes et les baisers du pardon.

Elle priait et pleurait comme mort son fils vivant de la vie terrestre, mais mort par le péché à la vie éternelle. Soudain elle vit venir à elle, d'un air souriant, un jeune homme au visage rayonnant qui lui dit: « Pourquoi pleurez-vous votre fils, puisqu'il est à côté de vous? » En même temps, en effet, elle constata qu'Augustin, jusque-là invisible, était assis à côté d'elle sur le même banc. Ravie de cette vision rassurante, qui promettait à ses prières et à ses larmes la rançon de l'égaré, et la fin prochaine de son double esclavage, Monique courut en faire part à son fils, dont la sincérité eut le courage de contrarier ses espérances, et refusa de devoir le pardon à une illusion. Contredisant l'interprétation maternelle, il dit que la vision signifiait qu'un jour elle viendrait où il était et serait assise à ses côtés dans ce qu'il croyait être encore la vérité, tant il était enfoncé dans l'erreur. — « Non, non, affirma Monique, illuminée d'une

tenace prescience de l'avenir, l'ange n'a pas dit : « Où il est, tu seras, » mais : « Il sera où tu es. » Admirable formule de l'influence prépondérante et triomphante de la mère digne et sûre de la victoire !

A quelque temps de là, ayant achevé le premier cycle de ses études, et pressé d'en tirer profit, Augustin, qui avait vingt ans (374), quitta définitivement Carthage, revint se fixer à Thagaste, et y ouvrit un cours public de grammaire. Comme il n'était pas seul, il n'accepta du pardon de sa mère que le droit de la visiter et de l'embrasser, et trouva chez Romanien l'asile indépendant dont il avait besoin.

Une mutuelle réserve, faite de patience et d'espérance d'un côté, de respect et de tendresse de l'autre, présida désormais aux rapports de la mère et du fils, que ne troubla aucune controverse importune. Mais si Monique se réduisit par modestie au silence, se considérant comme incapable d'engager avec Augustin, qui avait la force et l'orgueil de sa fausse science, une lutte inégale, elle recherchait l'occasion de le mettre en rapport avec des prêtres et des docteurs capables de la soutenir avec autorité et avec avantage.

Un vénérable et savant évêque, de passage à Thagaste, fut appelé par elle à son secours, et, avec la sagesse de l'expérience, la dissuada doucement de ce système. Il lui dit que le temps est le plus sûr allié du zèle apostolique, dont les victoires sont des victoires de cœur encore plus que d'esprit. Coupant court à son dessein de conversion par la discussion et ses combats souvent prématurés, souvent plus brillants qu'efficaces : « Laissez-le, dit-il. Seulement priez beaucoup. » Et comme Monique, à cet oracle qui, sans blâmer son zèle, ajournait ses espérances, pleurait abondamment, il la con-

gédia par cet adieu touchant et profond, dont le pressentiment ne fut pas trompé et ne peut jamais l'être. « Allez en paix; il est impossible que le fils de tant de prières et de tant de larmes périsse ! »

Augustin confirma lentement mais sûrement cet horoscope. Il avait gardé cette probité d'esprit qui ne s'endort pas dans une doctrine et, à force de chercher la vérité, doit nécessairement la trouver. Ses succès l'avaient laissé modeste. Attaché à une passion coupable, il avait préservé des souillures du vice les entraînements de son cœur; il était fidèle à celle qui l'avait égaré, et la faute de sa jeunesse demeura unique; de plus, il avait jeté sur elle un voile de décence et de mystère, et sa pudeur l'avait garanti du crime du mauvais exemple. Enfin l'égoïsme n'avait pas tari en lui la source d'affection; il aimait en dehors de l'amour; sa mère, ses amis, étaient l'objet de sa tendresse et de son dévouement; et bientôt la perte du plus cher de ses compagnons d'études le désabusa par un premier deuil des vanités de ce monde, et l'approcha de cette vérité à laquelle on n'arrive pas moins par les voies de la douleur que par celles de la vertu.

La douleur que lui causa la perte de son ami le plus cher, du premier frère selon son cœur, éloigné désormais de lui par une double séparation, car il était mort et il était mort chrétien, laissa dans l'âme d'Augustin une amertume que l'étude dans laquelle il se plongea n'adoucit point. L'étude n'a de douceur que pour celui qui y trouve la paix de la certitude. Mais cette paix, Augustin, inquiet et désenchanté, la demandait en vain à ces philosophies humaines dont l'aridité ne fait qu'altérer davantage ceux qui ont soif de vérité. De retour à Carthage,

car la vue des lieux où il avait perdu son ami irritait ses regrets et ajoutait à ses angoisses intellectuelles une tristesse qui rongeait sa santé, Augustin, amené, par l'expérience qu'il venait de faire de la vanité des affections humaines, à se méfier de la solidité des opinions humaines, sentit s'ébranler sa confiance dans le manichéisme. Ce qui lui en restait ne résista pas à l'épreuve des contradictions d'Helpidius, et de ses conférences avec l'évêque Fauste, le docteur le plus renommé de la dangereuse et décevante hérésie.

C'est durant ce dernier séjour à Carthage que se termina, par une désillusion douloureuse et salutaire, la crise des idées, chez Augustin, après la crise des passions. Il n'était pourtant encore qu'à demi racheté par les mérites de sa mère, qu'à demi-sauvé par ses larmes; car il était encore de nom manichéen, et d'habitude chef d'une famille irrégulière ; mais il s'était arrêté avant de toucher le fond de l'abîme de perdition et désormais il allait, sous l'influence de la grâce, en remonter les degrés jusqu'à la pleine lumière. Cette influence de salut, c'est dans sa mère qu'il la personnifiait plus tard, c'est sous son visage qu'il l'embrassait dans la pieuse effusion de sa reconnaissance, lorsqu'il s'écriait : « O mon Dieu! si vous ne m'avez pas abandonné en ce moment critique, c'est que ma mère pleurait jour et nuit et qu'elle versait pour moi en sacrifice tout le sang de son cœur. »

Lorsque Augustin adressait à Dieu et à sa mère ces actions de grâces, non seulement il était depuis longtemps sauvé du naufrage, mais il avait passé une longue vie à sauver les autres. Mais ce n'est pas d'un seul coup qu'on devient le grand docteur et le grand saint qu'il était alors ;

et entre ce premier dessillement de ses yeux fatigués de l'erreur, lorsqu'il quitta, en 383, Carthage pour Rome, malgré sa mère et sans sa mère, et la jouissance complète de la vérité, il devait s'écouler encore le temps de nouvelles épreuves pour lui, de nouvelles leçons pour nous. Il n'était point guéri certes encore, le fils qui, tout en rendant hommage à la tendresse de Monique, s'offusquait parfois de sa sollicitude inquiète, et, abusant d'elle par un subterfuge, fuyait son joug encore importun en l'abandonnant sur la côte africaine qu'il avait quittée à son insu. « Je mentis ainsi à ma mère, et à quelle mère ! » s'écriait-il plus tard, en se frappant la poitrine, dans ces admirables *Confessions*, monument non d'orgueil mais d'humilité, où il se dérobe aux hommages dus à sa gloire et à sa sainteté, en rendant à l'Église et à l'humanité le suprême service de ces aveux si pénétrants, de ces leçons si touchantes, de cet exemple de ses fautes non moins décisif, éloquent et salutaire que celui de ses vertus. Cette histoire de ses égarements, avant d'entrer dans la droite voie, continuera encore, et Rome ne sera que la seconde étape de ce retour du fils prodigue, qui ne rentrera définitivement qu'à Milan dans le giron de la foi désertée et de l'affection maternelle trahie.

Comme plus tard il a réparé le temps perdu pour le chrétien et pour le fils ! comme il a largement payé sa dette d'expiation et de réparation dans ces *Confessions* qui sont aussi, on ne l'a pas assez dit, en même temps que l'exaltation et la glorification de son Dieu, l'exaltation et la glorification de sa mère et de son double enfantement par elle à la vie du corps et à la vie de l'âme !

Il est demeuré peu de traces de ce séjour d'Augustin à

Rome pendant deux années. Nous savons seulement que, dégoûté de la philosophie à ce point de tomber dans le scepticisme absolu des Académiciens, il avait abattu la visière entre ses yeux et les choses invisibles, ne croyant plus qu'aux choses visibles, et préoccupé seulement d'ambitions et d'intérêts terrestres, avait brigué et obtenu, dans un brillant concours, la chaire publique d'éloquence à Milan. Il était déjà parti, en 385, pour aller l'occuper, quand sa mère, qu'il n'avait pas appelée, mais qui se sentait d'autant plus nécessaire, quitta l'Afrique pour venir le rejoindre à Rome, où elle ne le trouva plus. Sans se décourager, par un nouvel et énergique élan, elle vint le saisir à Milan de son irrésistible embrassement et le disputer victorieusement aux derniers efforts de ces deux rivales : la passion et l'erreur.

Dans cette œuvre du salut définitif qui allait encore lui coûter deux années de prières, de larmes et d'exemples, Monique devait trouver à propos un allié puissant et décisif dans saint Ambroise, évêque de Milan depuis 374, qui, comme Augustin, avait passé sa jeunesse dans l'étude et dans le monde, et s'était acquis au barreau un grand renom d'éloquence, avant de consacrer à l'Église, où il était demeuré simple catéchumène jusqu'à trente ans, ses talents et ses vertus.

Augustin visita Ambroise et en fut accueilli avec bienveillance et distinction. En l'écoutant, soit chez lui, soit à l'église, Augustin sentit tomber ses dernières illusions à l'endroit du manichéisme ; mais ses préventions contre le catholicisme n'avaient pas entièrement disparu, et cessant d'être manichéen, sans avoir la force de devenir chrétien, il sentit plus que jamais le vide de son âme, avide de foi et

flottant à la dérive au milieu du naufrage de toutes ses opinions. En pareil cas, de deux choses l'une : ou l'on se lasse d'errer ainsi sans objet et sans but, sans boussole et sans étoile, de tournoyer au vent sous les lames, et l'on se laisse tomber dans l'abîme du désespoir ou de l'anéantissement; ou l'on s'indigne, on saisit la rame et l'on aborde au havre de reconfort et de paix, de sécurité d'esprit et de rectitude de cœur. C'est ce moment de noble dégoût, de désespoir suprême et de victorieux salut qu'attendait Ambroise avec la patience de la sagesse, et qu'implorait Monique, suppliant Dieu de mettre fin à ses angoisses, et de trouver comble la mesure de sa rédemption.

Deux ans encore, de 384 à 386, Augustin se débattit sous le double joug de la passion expirante, aux derniers nœuds si difficiles à dénouer qu'on ne peut que les trancher, et de l'erreur déjà méprisée, mais non encore abjurée, dont la raison écarte et où retient l'habitude. Le véritable obstacle, et celui-là méritait la pitié sinon le respect, c'étaient les scrupules généreux qui empêchaient Augustin de reprendre sa liberté; il ne pouvait le faire en effet sans abandonner la mère de son fils Adéodat, celle qui l'avait suivi à Rome, à Milan, et qui était depuis quatorze ans la compagne irrégulière, mais dévouée, de sa vie. Des raisons que nous ignorons s'opposaient à ce que cette liaison fût légitimée et consacrée par le mariage. De là la nécessité d'une rupture, d'un déchirement devant lesquels il reculait. C'est Monique qui trouva, dans les inépuisables délicatesses de son cœur de mère, les moyens de ménager, d'exposer, de provoquer la seule solution qui pût dénouer dignement une union indigne.

Saint Augustin n'a dit qu'un mot de cette séparation ; mais quel mot ! « Je me laissai arracher celle qui partageait ma vie ; et comme mon âme adhérait profondément à son âme, elle en fut déchirée et brisée, et mon cœur en versa du sang. » Et plus loin il ajoute : « La blessure que me causa cette séparation ne voulait pas se guérir, et pendant longtemps elle me causa les plus cuisantes douleurs. »

Quant à la mère d'Adéodat, on imagine aisément ce que furent ses gémissements et ses larmes ; mais l'histoire n'en dit rien. Ce qu'on sait du moins, ce qu'on aime à apprendre, c'est que cette femme, qui pendant quinze ans avait disputé à Dieu le cœur d'Augustin, touchée enfin de la grâce, et au moment où l'abandonnaient les affections de la terre, se retournant vivement vers le ciel, s'alla cacher dans un monastère, et y employa le reste de sa vie à demander pardon à Dieu d'avoir enchaîné un tel cœur, et d'avoir retardé de quinze ans le triomphe que ce grand génie préparait à l'Église. « Elle valait mieux que moi, dit saint Augustin, et elle fit son sacrifice avec un courage et une générosité que je n'eus pas la force d'imiter (1). »

Cette séparation douloureuse ne fut d'abord qu'à demi salutaire, et, dans ces *Confessions* où il ne nous cèle rien de ce qui peut dans ses fautes servir de leçon, Augustin ne dissimule pas que l'infirmité humaine en lui ne fut pas guérie du premier coup, et qu'il trouva moyen de tomber encore plus bas que sa mère Monique ne l'avait jamais vu. C'est encore elle qui vint à son secours et empêcha que fussent à jamais dégradés non plus par la passion, mais par le vice même, les caractères de consécration qu'elle avait imprimés sur l'âme de son fils, dès ses premières années. Enfin, dans la paix de la pureté reconquise, Augustin reçut les dernières illuminations de la vérité tant

(1) *Histoire de sainte Monique*, p. 297.

appelée. La lecture de Platon qu'il ne connaissait pas, et que lui permit la traduction latine de Victorin, commença l'initiation suprême qu'acheva celle de saint Paul. « Le plus grand des docteurs, a dit Fléchier, devait être la conquête du plus grand des apôtres. »

Enfin luit le grand jour de la résurrection morale d'Augustin. Les dernières écailles sont tombées de ses yeux ravis; les derniers liens sont rompus; le vieil homme en lui est entièrement dépouillé. Les entretiens avec Alype, avec le vieux prêtre Simplicien, avec Potitien; l'exemple de Victorin, les prières de Monique et d'Ambroise, ont triomphé des suprêmes hésitations, des suprêmes résistances. Tout frémissant du souffle de la grâce, le cœur percé des traits divins, Augustin va s'agenouiller sous le figuier du jardin de Milan, et là il est foudroyé par son éclair du chemin de Damas; là il entend l'appeler doucement la voix du céleste pardon, et Paul a un frère cadet, digne de son aîné, et l'Église se pare de joie pour célébrer sa victoire définitive sur cette âme qui s'est disputée durant dix-sept ans et qui est une de ses plus belles conquêtes. Tout le monde a lu cette immortelle page où Augustin raconte l'extase décisive, la vision révélatrice et régénératrice, sa mystique initiation aux délices de la vie nouvelle.

Après que j'eus condensé ainsi, par une profonde méditation, et mis devant mes yeux toute l'étendue de ma misère, je sentis s'élever dans mon cœur un affreux orage chargé d'une pluie de larmes. Pour le laisser éclater tout entier, je me levai et je m'éloignai d'Alype. J'avais besoin de solitude pour pleurer plus à mon aise; je me retirai donc assez loin et à l'écart pour n'être pas gêné même par une si chère présence. Alype le comprit; car je ne sais quelle

parole m'était échappée d'un son de voix gros de larmes. J'allai me jeter à terre sous un figuier, et ne pouvant plus retenir mes pleurs, il en sortit de mes yeux comme un torrent. Et je vous parlai sinon en ces termes, du moins en ce sens : « Eh ! jusques à quand, Seigneur, jusques à quand serez-vous irrité ? Ne gardez pas souvenir de mes iniquités passées, » car je sentais qu'elles me retenaient encore. Et c'est ce qui me faisait ajouter avec des sanglots : « Jusques à quand ? jusques à quand? Demain ! Demain ! Pourquoi pas à l'instant ? pourquoi pas sur l'heure en finir avec ma honte ? »

Et tout à coup, pendant que je parlais de la sorte, et que je pleurais, dans l'amertume de mon cœur brisé, j'entendis sortir de la maison voisine comme une voix d'enfant ou de jeune fille, qui chantait et répétait ces mots : « Prends, lis ! prends, lis ! »

Je m'arrêtai soudain, changeant de visage, et je me mis à chercher, avec la plus grande attention, si les enfants, dans quelques-uns de leurs jeux, faisaient usage d'un refrain semblable. Mais je ne me souvins pas de l'avoir jamais entendu. Alors, comprimant le cours de mes larmes, sûr que c'était là une voix du ciel qui m'ordonnait d'ouvrir le livre du saint apôtre Paul, je courus au lieu où était assis Alype, et où j'avais laissé le livre. Je le prends, je l'ouvre, et mes yeux tombent sur ces paroles que je lis tout bas : « Ne vivez pas dans les festins, dans les débauches, dans les plaisirs et les impuretés, dans les jalousies et les disputes ; mais revêtez-vous de Jésus-Christ, et ne cherchez plus à contenter votre chair, selon les plaisirs de votre sensualité. » Je n'en voulus pas lire davantage, et aussi qu'était-il besoin ? car ces lignes étaient à peine achevées, qu'il se répandit dans mon cœur comme une lumière calme qui dissipa pour jamais toutes les ténèbres de mon âme.

Alors, ayant laissé dans le livre la trace de mon doigt ou je ne sais quelle autre marque, je déclarai tout à Alype. Lui, de son côté, me découvrit ce qui se passait en son âme, et que j'ignorais. Il désira voir ce que j'avais lu. Je le lui montrai ; et lisant plus loin que moi, il recueille ces mots que je n'avais pas remarqués : « Assistez le faible dans la foi, » ce qu'il prend pour lui. Et, fortifié par cet avertissement, plus prompt à revenir à la foi, à cause de la pureté de ses mœurs, il se joint à moi, et nous courons à ma mère.

Quel beau jour pour Monique! quel triomphe, mais quel triomphe mérité par dix-sept ans de combats! En vain repoussait-elle avec modestie les hommages reconnaissants de son fils, et ne voulait-elle accepter que les témoignages de son affection. Elle avait droit aux prémices de la bonne nouvelle. Et c'est avec raison que son fils l'embrassait la première, parce que la première elle avait été à la peine et devait être à l'honneur. Et c'est une dette juste que celle qu'il payait, en voulant en quelque sorte, avant l'eau lustrale de l'Église, être baptisé par les larmes de joie de celle qui surtout l'avait fait chrétien.

A chaque page non seulement des *Confessions*, mais de ses autres et si nombreux écrits, Augustin célèbre l'influence maternelle, et lui dédie cette conversion, son chef-d'œuvre, dont l'Église a fixé la solennité commémorative au 5 mai, c'est-à-dire au lendemain du jour de la fête de la sainte elle-même, par un rapprochement qui n'est que la traduction muette, d'autant plus éloquente, de l'hommage rendu par le fils à sa mère chaque fois qu'il en trouve l'occasion : « Oui, si je suis votre fils, ô mon Dieu! c'est que vous m'avez donné pour mère une de vos servantes. » Et encore : « C'est à ma mère, à ses prières, à ses mérites, que je dois d'être devenu tout ce que je suis ». Et ailleurs : « Si je préfère la vérité à tout, si je n'aime qu'elle, si je suis prêt à mourir pour elle, c'est à ma mère que je le dois, Dieu n'a pu résister à ses prières. » Et enfin : « Si je n'ai pas péri dans l'erreur et dans le mal, ce sont les larmes de ma mère, ses longues et fidèles larmes, qui me l'ont obtenu (1). »

(1) *Histoire de sainte Monique*, p. 347.

Monique justifie ces éloges non seulement par la part de cœur, mais encore par la part d'esprit qu'elle prit à la conversion de son fils, car son intelligence, vivifiée par la sainteté, était arrivée, comme son dévouement, au degré héroïque; et elle émerveillait, dans ces conférences philosophiques où elle n'était entrée, malgré ses protestations d'humilité et d'ignorance, que sur la prière impérieuse de son fils, les plus éloquents, les plus savants, les plus subtils, par sa perspicacité, sa sagesse, sa raison inspirée.

C'est à Cassiacum, dans cette maison de campagne placée sur la hauteur, au milieu de ces ombrages et de ces eaux dont le murmure accompagne si bien tour à tour les méditations de la solitude et les graves propos des promenades philosophiques, qu'Augustin, entouré de sa mère, de son oncle Navigius, de son fils Adéodat, de ses meilleurs élèves et de ses meilleurs amis, se préparait au baptême en agitant avec eux les plus grands problèmes de la conscience et de la destinée humaine. Ces entretiens familiers ne fatiguaient point comme ses leçons sa poitrine délicate; et il s'est plu, dans les premiers de ses écrits, à les reproduire avec une variété d'émotions et de sentiments qui rappellent ces paysages qui leur servirent de cadre pendant six mois, de septembre 386 à avril 387. Ces entretiens se déroulent comme eux, tantôt parés des poésies mélancoliques de l'automne, tantôt rayonnants de ces feux du printemps qui remplissent la nature et les hommes de la joie d'une sorte de renaissance.

Enfin, le 25 avril 387, la nuit qui précède le jour de Pâques, dans la petite église dédiée à saint Jean-Baptiste et, après la mort d'Augustin, à lui-même, eut lieu cette céré-

monie si auguste dans ses anciens rites, dans son symbolisme alors aussi pittoresque et aussi poétique à la fois qu'il l'est aujourd'hui trop peu, de l'initiation d'Augustin. C'est là qu'il s'agenouilla près de la cuve baptismale, le visage tourné vers l'occident, et, au signe de l'évêque Ambroise, se leva pour saluer à l'orient la lumière qui s'y levait pour lui. C'est là qu'il se plongea trois fois dans les fonts sacrés, affirmant successivement, à chaque sursaut, sa foi au Père, au Fils et au Saint-Esprit. C'est là que, sous la même triple invocation, l'évêque versa trois fois sur la tête du catéchumène agenouillé et se frappant la poitrine l'eau lustrale, puis s'agenouilla à son tour devant lui et lui lava les pieds. C'est là que, revêtu de la longue tunique blanche que sa mère avait tissue elle-même, Augustin s'avança vers l'autel pour y recevoir, au milieu des flambeaux au feu pur et doux, la manne eucharistique. C'est là enfin qu'entre l'évêque et lui, tous deux saisis d'une sorte de pieux délire, éclata cet hymne improvisé, alterné d'actions de grâces, que l'Église chante depuis sous le nom de *Te Deum*.

Augustin était chrétien; il était déjà saint et déjà fleurissait en lui, en paroles et en actes, cette fécondité sublime qui allait porter, à l'honneur de l'Église, de si beaux fruits. Admis au baptême à trente-deux ans seulement, il allait réparer le temps perdu par d'infatigables travaux, et réparer le passager mauvais exemple de ses fautes par l'inépuisable leçon de ses vertus. Monique, qui avait voué sa vie au salut de son fils, n'avait plus rien à faire sur la terre qu'à songer au sien. Sa mission était remplie, son long sacrifice touchait à sa récompense. Elle la souhaitait avec une ardeur qu'excitaient, loin de l'apaiser, de fréquentes ex-

tases. Elle ne cachait pas cette sublime impatience de voir Dieu de plus près qu'on a appelée le *mal du ciel*.

Pourtant, en attendant l'heure d'être rappelée de son exil, elle ne refusait de s'associer à aucun des desseins, à aucune des espérances de son fils; et quand il lui exposa son désir d'aller évangéliser, par un exemple si différent de l'ancien, la patrie africaine, d'aller fonder sous sa direction au pays natal, aux lieux familiers, avec Navigius, Adéodat, Évode, Alype, la première communauté de la règle augustinienne, elle y applaudit avec un sourire attendri par le pressentiment. A la fin d'octobre 387, ils reçurent la bénédiction d'Ambroise, et partirent ensemble pour Ostie, d'où ils comptaient faire voile vers l'Afrique.

Là ils séjournèrent quelque temps, Augustin dans l'attente du vaisseau ou du vent favorable, Monique dans une autre attente qu'elle ne prenait plus la peine de dissimuler, car la séparation entre chrétiens n'est que passagère, et leur adieu est un rendez-vous. Elle avait souvent des extases qui la rapprochaient momentanément, par une vision trop courte, du but auquel elle tendait. Elle l'entrevit à Ostie, où elle monta, en compagnie de son fils, et l'attirant à sa suite, jusqu'au dernier degré du ravissement, et n'en redescendit qu'avec peine, repliant tristement les ailes qu'elle avait pour ainsi dire essayées dans un de ces élans qui ne peuvent que précéder le départ. Qui ne connaît encore cette page des *Confessions* où Augustin a raconté, en termes si pénétrants, cette contemplation en commun avec sa mère au bord de la fenêtre de la maison d'Ostie ouverte sur l'infini de la mer, à cette heure nocturne où elle reflète le ciel brillant d'étoiles et se confond avec lui ?

Dans un tableau digne du sujet et qui en est la traduction aussi éloquente que peut l'être la muette peinture, Ary Scheffer a retracé la scène où, dans une de ces conversations exaltées par la double et douce fièvre de la foi et de l'amour qui ne sont plus de la terre, la mère et le fils, la main dans la main, s'élevèrent jusqu'à la hauteur du ciel « et eurent vers Dieu, suivant le mot des *Confessions*, un tel élan, si hardi et si puissant, qu'ils touchèrent en quelque sorte, par un bond de cœur, » à la vue de la vérité pure, et goûtèrent aux délices de la vie éternelle.

Monique ne retomba à terre que pour y soupirer après le moment où , délivrée de son enveloppe mortelle elle pourrait se désaltérer à jamais à ces sources divines, qui rendent la lèvre indifférente à tout ce qui est humain, une fois qu'elle y a touché. Cinq jours après le sublime entretien de la fenêtre d'Ostie, Monique se coucha, pour ne plus se relever, arrivée au dernier période du mal de l'infini qui la consumait, et, l'un des premiers jours de novembre 307, elle s'endormit doucement, entourée de son fils, de son petit-fils, de son frère et de ses amis, dans la paix du Seigneur, si ardemment souhaitée.

Son fils, suivant son vœu unique, ne l'oublia jamais à l'autel. Et non seulement à l'autel, mais à tout moment, en chaire ou dans ses écrits, le grand évêque d'Hippone la citait en exemple et honorait son souvenir. Les *Confessions* se ferment sur une longue et admirable prière d'Augustin pour Monique, la plus éloquente et la plus touchante des oraisons funèbres qui aient embaumé une mémoire humaine, le plus digne hommage qui ait été rendu à la plus illustre des mères par le plus illustre des fils.

III.

LA REINE BLANCHE,

MÈRE DE SAINT LOUIS.

III.

LA REINE BLANCHE,

MÈRE DE SAINT LOUIS.

1187-1252.

Quand bien même l'histoire ne rendrait pas témoignage de l'influence salutaire et féconde de Blanche de Castille sur son fils, il faudrait suppléer à ce qu'elle ne dit pas ; car, à ne juger de l'arbre que par les fruits, la mère de saint Louis n'a pu être ni une femme, ni une reine, ni une mère ordinaire. Elle ne le fut point en effet, comme le portrait ou plutôt l'ébauche que nous allons tracer d'elle permettra de le voir.

Blanche de Castille était née en 1187, fille d'Alphonse IX, roi de Castille, et d'Éléonore, fille de Henri II, roi d'Angleterre. Son mariage avec Louis, fils de Philippe-Auguste, plus tard Louis VIII, avait été une des clauses de la paix entre la France et l'Angleterre, Philippe-Auguste et Jean-sans-Terre. Éléonore de Guyenne, son aïeule, qui avait quitté son pays sous des auspices si différents, et dont le mariage

avait été la cause de tant de discordes et de tant de querelles entre les deux peuples, avait tenu à réparer, autant qu'elle le pouvait, cette funeste influence et à conjurer toute fatalité nouvelle en conduisant elle-même en France la princesse dont les fiançailles avaient scellé la réconciliation des peuples et des rois ennemis.

Contrairement à cette espérance, — si elle fut sincère et ne fut pas surtout affichée par le désir de flatter l'hospitalité parisienne, — l'antique et longue querelle ne fut que momentanément apaisée. En ces temps de formation violente des États, où le fer taillait la carte d'Europe, où la ruse et la force nouaient et tranchaient les affaires humaines, où le droit n'était guère que le fait triomphant, la guerre renaissait sans cesse de la paix et, à la première occasion, rallumait ses flambeaux à ceux mêmes de l'alliance.

C'est ainsi que Louis, futur Louis IX, futur saint Louis, vint au monde au milieu du bruit des armes. Philippe-Auguste avait cité devant sa cour des pairs Jean-sans-Terre, convaincu d'avoir assassiné son neveu et pupille Arthur, duc de Bretagne, pour s'approprier son héritage. Condamné par la juridiction des hauts barons, Jean fut à son tour dépouillé des plus beaux fleurons de sa couronne française, la Normandie, le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou. Excommunié puis déposé par Innocent III, il ne garda sa couronne anglaise, offerte par le pape à Philippe-Auguste, qu'en se reconnaissant le vassal du Saint-Siège et en payant à ses barons, révoltés, par la grande charte, la rançon de son autorité. Les barons, trompés par lui, car il s'était fait délier de son serment envers eux par le pape, offrirent à leur tour le trône à Philippe-Auguste, qui le laissa

accepter par son fils au nom des droits que sa femme, Blanche de Castille, tenait de Henri II, son aïeul maternel. La mort de Jean, le revirement des barons, aboutirent à l'avortement de cette combinaison, et Louis, futur Louis VIII, dut se rembarquer, abandonnant sa précaire conquête. Mais avant de s'attrister du deuil de cet échec (1217), le berceau de Louis s'était pavoisé joyeusement des drapeaux victorieux de Bouvines, mémorable bataille gagnée par son grand-père Philippe-Auguste sur l'intervention et l'invasion allemande. C'est cette année même de la défaite de l'empereur Othon, qui voulait encore se croire le souverain des rois, que naquit saint Louis.

Le 25 avril 1214, jour de la Saint-Marc, vint au monde, à l'ombre de l'église de Poissy, au son de ses cloches, celui qui devait être le roi religieux par excellence, et qui dès son enfance fut élevé à la fois, par une mère pieuse et fière, en vue des devoirs de la royauté et des vertus de la sainteté. Ce double idéal de la vie publique et de la vie privée se confondait encore alors en un seul, et les titres de bon chevalier et de bon chrétien ne se séparaient pas, dans les modèles et les exemples offerts à l'émulation des princes et des seigneurs.

Pour comprendre et apprécier cette faveur, cette priorité donnée sur toute autre à l'éducation religieuse, il faut se reporter au temps. L'Église était alors maîtresse de la force morale et intellectuelle, dépositaire des lumières dont elle avait préservé dans ses cloîtres le flambeau des atteintes du vent furieux des tempêtes de l'invasion barbare. Son chef, l'évêque de Rome, citait les rois à sa barre, disposait des couronnes, possédait sa chevalerie spéciale dans les Tem-

pliers, et poursuivait son roman militaire dans les aventures grandioses de sa guerre à l'infidèle et de sa conquête de Jésusalem. Au lendemain des croisades de Philippe-Auguste et de Richard Cœur de Lion, le futur chef de ces nouvelles expéditions d'outre-mer, qui devaient effacer en succès et en revers, en gloire et en infortune, toutes les précédentes, ne pouvait recevoir qu'une éducation profondément, essentiellement, sinon exclusivement religieuse.

La mère qui y présida avec une sollicitude vigilante avait la ferveur passionnée de la foi espagnole, et on ne peut attribuer qu'aux secours que la piété porte aux âmes généreuses le courage et l'énergie dont elle fit preuve, quand elle se trouva veuve et étrangère, obligée de défendre contre les révoltes des grands feudataires, ligués avec l'étranger, les prérogatives de l'autorité royale encore militante, et l'intégrité de l'unité nationale naissante et sans cesse menacée.

Cette femme, cette reine, cette mère, qui n'hésitait pas à dire qu'elle aimerait mieux voir son fils mort que coupable d'un péché mortel, fut récompensée de ses soins par les vertus dont ce fils fut un modèle précoce et par cette pureté admirable d'une vie où, en dépit des tentations du pouvoir suprême, des occasions et des corruptions de la guerre étrangère et lointaine, les chroniqueurs les plus indiscrets n'ont pu trouver une tache.

Pour la première fois on devait voir au milieu des camps, sous le voluptueux soleil d'Orient, un roi associant à l'ardeur héroïque d'une guerre sacrée les plus naïfs scrupules et les inspirations les plus touchantes de l'humilité et de la charité chrétiennes, donnant à la fois à ses compagnons édifiés, à ses ennemis charmés tous les bons exemples, et

gardant immaculés de la moindre souillure les lis de sa couronne.

Une part de l'admiration émue qu'inspire un tel prince, type et modèle achevé de la prud'homie chevaleresque, de la royauté paternelle et populaire, de la filiale obéissance, de la fidélité conjugale, doit revenir à la mère qui déposa dans le cœur de l'enfant le germe des vertus publiques et privées destinées à s'épanouir dans l'homme, et à rayonner en lui de l'éclat du trône.

Cette influence maternelle n'échappa à aucun des contemporains, qui ne manquent pas de la glorifier dans un de ses plus incontestables chefs-d'œuvre. C'est elle qui avait dirigé saint Louis enfant dans ces voies du devoir et de l'honneur dont il ne devait plus s'écarter. « Dieu, dit Joinville, le garda par les bons enseignements de sa mère qui lui enseigna à croire en Dieu et à l'aimer, et attira autour de lui toutes gens de religion. Et elle lui faisait, si enfant qu'il fût, toutes ses heures et les sermons faire et ouïr aux fêtes. »

Mais la sollicitude de Blanche de Castille ne fut pas étroite et ne se borna pas aux pieuses leçons, aux exemples religieux. Si elle tendit à faire de son fils un saint, elle tendit aussi à en faire un roi. Elle ne lui apprit pas seulement ses devoirs de chrétien, elle lui apprit aussi ses devoirs de prince, et le mit de bonne heure à l'école de l'expérience et de l'exemple. Si Louis lui dut de pratiquer sur le trône les vertus monacales, la chasteté, la sobriété, la charité, la piété, le respect des humbles et l'amour des pauvres, à ce point que le religieux qui, pendant vingt ans, l'ouït en confession, Geoffroi de Beaulieu, lui a rendu devant

l'histoire ce témoignage que jamais il n'a commis une faute où fût engagé le salut de son âme, il lui dut aussi d'être le souverain justicier par excellence, incorruptible à tout intérêt personnel, inaccessible à toute crainte vulgaire, soucieux de son autorité, ménager du sang et des deniers de ses sujets, mais n'oubliant pas qu'il est des heures où la force est l'arme de la raison, et où le meilleur des sceptres est une épée.

Ce métier de roi, Blanche de Castille en fit faire de bonne heure l'apprentissage à son fils. Il avait à peine douze ans quand la mort de Louis VIII exposa la veuve, la tutrice à toutes les difficultés d'une régence exercée par une étrangère, et le pupille à tous les dangers d'une minorité au milieu d'une famille divisée, et d'une aristocratie turbulente et mécontente. Heureusement le peuple, satisfait de l'affranchissement des communes, ne partageait ni ces ambitions, ni ces jalousies, ni ces ingratitudes, et il devait, par sa fidélité, sauver de l'anarchie la royauté qui l'avait sauvé de la servitude.

Le problème qui se posa devant Blanche de Castille, lorsque la mort prématurée de son mari, Louis VIII, la laissa en proie, en des circonstances faites pour effrayer toute autre qu'elle, aux difficultés de son rôle de régente et de tutrice, fut résolu par elle avec une habileté et une décision qui donnent la mesure de son génie politique et de son dévouement maternel. Laissons parler ici l'éminent historien de saint Louis :

La question qui se posait à la mort de Louis VIII était nouvelle. Pendant les cinq premières générations, les successeurs de Hugues Capet ne s'étaient crus assurés de la transmission du pouvoir dans leur race qu'en faisant couronner leur fils aîné de leur vivant.

Philippe-Auguste, le premier, s'était affranchi de cette précaution à l'égard de son fils; mais jusque-là des fils parvenus eux-mêmes à l'âge d'homme avaient succédé à leur père. Louis VIII laissait le trône à un enfant de douze ans. Les droits du jeune prince ne devaient pourtant pas être contestés; à défaut du principe d'autorité, qui avait prévalu, la rivalité des barons aurait suffi pour écarter de lui tout compétiteur. Mais, pendant son enfance, en quelles mains devait être remis le pouvoir ? Les mêmes raisons qui excluaient les femmes du trône devaient les écarter de la régence ; car c'est précisément du commandement, c'est de porter l'épée que cette vieille coutume les jugeait incapables. Nul cependant n'était, par la virilité du caractère autant que par l'énergie du dévouement, plus capable de tenir le sceptre au nom du jeune roi, et Louis VIII l'avait senti quand, laissant de côté son frère Philippe Hurepel, qu'il savait hors d'état d'y suffire, et se défiant de l'ambition des barons, il avait exprimé le vœu que la tutelle de son fils restât à sa veuve. C'est au moins ce dont témoignaient l'archevêque de Sens et les évêques de Chartres et de Beauvais. Blanche résolut de prévenir toute contestation à ce sujet. Soutenue par l'Église et notamment par le légat du pape, Romain, cardinal de Saint-Ange, elle hâta la cérémonie du sacre de son fils. Louis, une fois sacré, tout se ferait en son nom. C'est à lui que l'on obéirait; et la reine, placée près de lui, ne ferait que remplir, en le guidant, les devoirs que lui imposait la nature. Louis VIII était mort le 8 novembre (1226); les évêques et les seigneurs furent invités à se rendre dès le 29 du même mois à Reims, où le sacre devait s'accomplir et s'accomplit en effet (1).

Toute cette grande affaire de la succession de Louis VIII à préserver, à défendre, tantôt contre l'Angleterre, tantôt contre les grands vassaux, qui occupa presque exclusivement la régence de Blanche de Castille, de 1226 à 1234, fut conduite avec une habileté consommée, un mélange de

(1) *Saint Louis et son temps*, par M. Wallon. Hachette, 1875, t. I, p. 4 et 5.

finesse féminine et d'énergie virile qui en font un chef-d'œuvre de combinaison. Quelques détails suffiront à donner une idée de ce jeu si serré, si subtil, qu'on n'y trouve pas une faute et que le succès en justifia chaque coup et nous permettront d'apprécier ce nouveau miracle de l'amour maternel qui fit d'une femme une reine et une reine politique, étonnant et déjouant, par les calculs instinctifs d'un génie subitement éveillé, les hommes d'État de son temps.

Tout d'abord, par une convocation à bref délai au rendez-vous de la fidélité, au sacre de Reims, elle jette l'embarras et le trouble dans les résolutions des barons mécontents, auxquels elle ôte le temps de se concerter, les moyens de résister. Frappés en pleine hésitation par l'invitation impérieuse qui ne leur laisse d'autre alternative que l'obéissance ou la lutte, ils tentent en vain d'éluder, d'atermoyer, en demandant la mise en liberté de Ferrand, comte de Flandre, et de Renaud, comte de Boulogne, retenus en prison depuis la bataille de Bouvines. Ils cherchent à chicaner et à marchander à propos de terres dont Philippe-Auguste et Louis VIII les ont, prétendent-ils, dépouillés indûment, sans le préliminaire de la citation devant les douze pairs, ou d'une déclaration de guerre précédant l'attaque d'un an.

Blanche n'a garde de tomber dans ces pièges. Le sacre a lieu au jour dit, et par l'effet de cette ponctualité qui annonce une maîtresse en attendant un maître, qui affirme qu'elle est prête à tout et déconcerte ceux qui ne le sont pas, par un mélange adroit de fermeté et de patience, d'exigences sur l'essentiel et de concessions sur le discutable, elle obtient le concours nécessaire au prestige de la

souveraineté aux yeux des grands, de sa popularité aux yeux des petits. Elle neutralise l'absence du comte de Flandre par la présence de sa femme, que lui a gagnée une promesse de clémence. Elle a l'art d'attirer et de retenir auprès d'elle le chef présumé des mécontents, son beau-frère Philippe Hurepel, dont elle consacre et paie l'acquiescement par des sacrifices opportuns. Elle remplace le comte de Champagne, qui boude à l'écart, et dont elle fera bientôt son plus dévoué serviteur, par sa mère.

Malgré tout, la ligue hostile se forme et prend les armes, appelant à son aide le roi d'Angleterre. Blanche, au lieu de s'attarder à des fêtes dont son deuil la dispense, marche vers la Loire et somme les conjurés de venir au parlement ou à la bataille. Le comte Thibaut de Champagne, ébranlé, donne le signal de la défection et, à la troisième citation, les comtes de la Marche et de Bretagne viennent rendre hommage au jeune roi à Vendôme (16 mars).

Deux ans plus tard, un peu après Pâques 1228, les plus hauts barons, revenant sur leur soumission, deviennent de nouveau menaçants et tentent d'enlever le roi au passage, à son retour d'Orléans vers Paris. Blanche appelle les Parisiens et les seigneurs de l'Ile-de-France à son secours. Ils accourent en nombre à Montlhéry et font une escorte enthousiaste au roi et à sa mère, qui passent inviolables devant l'embuscade des conjurés de Corbeil déjoués.

Mais, en ces temps brutaux, ce n'était rien que d'avoir mis de son côté le droit et la raison, et les succès passagers d'une politique habile : tout demeurait en question, tant que la force n'avait pas fait sa preuve décisive et frappé les derniers coups. Blanche le savait, et, si elle l'eût ignoré,

l'attitude toujours ambiguë des barons le lui eût appris. Elle se prépara donc à une lutte définitive, se ménageant tour à tour le dévouement des communes, l'appui moral et même financier du Saint-Siège dont le légat, le cardinal Romain de Saint-Ange, la secondait puissamment, et jusqu'à la connivence du comte de Champagne, devenu son principal allié, par un revirement dû autant aux grâces qu'aux vertus de la femme dans la reine. Thibaut ne se contenta pas de la chanter dans ses vers, il la servit plus efficacement, avec un zèle où l'intérêt ne nuisait pas au sentiment. Attaqué par Pierre Mauclerc, comte de Bretagne, il fut défendu par le roi, qui prit sa cause en main, et reçut à son tour, dans une démonstration décisive de Thibaut délivré, le prix de sa protection. Mauclerc avait fortifié le château de Bellesme et y défiait l'autorité royale, en attendant la diversion promise d'une invasion anglaise. Blanche vint, au mois de mars 1229, malgré les rigueurs de l'hiver, suivie du roi adolescent, investir la forteresse rebelle, et obligea la garnison, privée de secours, à y capituler.

L'effet de ce coup d'autorité et de ce succès militaire fut considérable. Il décida l'Angleterre à se retirer de la lutte, et le comte de Toulouse, n'espérant plus de l'alliance étrangère la revanche de ses revers, fit sa soumission, terminant le différend né de la guerre des Albigeois par une paix que scellait le mariage de sa fille et unique héritière avec le frère du roi (12 avril 1229).

Mais l'ambition et la haine de Mauclerc n'étaient pas de celles qui profitent des leçons de la fortune et ne s'obstinent pas contre ses rigueurs. Exaspéré et non déses-

péré par ses revers, il négocia une nouvelle ligue des barons, avec l'alliance intéressée du roi d'Angleterre, auquel, au mépris de son serment et des droits de son fils, il osa faire hommage de la Bretagne. Le roi, conduit par Blanche, entraîna les barons, tenus, bon gré mal gré, à lui faire service sous peine de forfaiture, et vint à Ancenis, proclamer, l'épée à la main, en guise de sceptre, la déchéance du comte, coupable à la fois de parjure et de trahison (juin 1230). Mais il fut bientôt obligé de se retirer, les barons ayant refusé de marcher sous sa bannière, une fois les quarante jours du service féodal expirés, et, par une volte-face aussi dangereuse qu'imprévue, devenus d'amis ennemis et présentant la bataille à ceux dont ils venaient de quitter les rangs.

Dans cette conjoncture critique, le roi était menacé en Champagne, dans la personne de son féal Thibaut, victime de son dévouement, par deux armées, l'une au nord, conduite par les comtes de Guines, de Saint-Paul, et son propre oncle, le comte de Boulogne, rallié à la révolte par l'appât de la régence et peut-être de la couronne; l'autre au sud, commandée par le duc de Bourgogne. La ferme attitude du roi, secondé par le duc de Lorraine et le comte de Champagne, déjoua encore les desseins et déconcerta les espérances de Mauclerc. Des négociations habiles détachèrent le comte de Boulogne d'une ligue dont il était le chef nominal plus que réel, et le ramenèrent dans la voie du devoir et de l'honneur. Sa défection désorganisa la coalition, dont les liens n'étaient pas bien solides, et intimida ses compagnons dont la plupart abandonnèrent Mauclerc, qui, au lieu des avantages de la guerre qu'il se promettait, eut

à supporter les conséquences de la paix faite à ses dépens (fin de 1230).

En 1234, grâce au dévouement et à l'habileté de sa mère qui s'effaçait modestement derrière lui, pour l'honneur, mais pour le péril se plaçait toujours devant lui, Louis IX, à peine âgé de vingt ans, avait triomphé définitivement tantôt par les négociations, tantôt par les armes, de cette coalition des hauts barons, le plus grand danger qui menaçât son autorité désormais incontestée, et Blanche de Castille abdiquait dignement entre ses mains, ne se réservant plus que le droit de conseil, en couronnant son œuvre par la conclusion d'un heureux et avantageux mariage.

Le 27 mai 1234, Louis épousa à Sens Marguerite, fille aînée du comte de Provence, qui, le lendemain, jour de l'Ascension, fut couronnée dans la cathédrale.

Comme présent nuptial digne d'elle, Blanche, qui ne quitta effectivement la régence que le 25 avril 1235, jour où son fils atteignit les vingt-un ans de sa majorité, lui assura la soumission définitive, si longtemps disputée, du comte de Bretagne, en même temps qu'un traité conclu avec Thibaut, devenu roi de Navarre, arrondissait la France capétienne, déjà agrandie par la succession du comte de Toulouse, de l'annexion des quatre comtés de Blois, de Chartres, de Sancerre et de Châteaudun.

Blanche avait fait de Louis un trop bon fils pour qu'il ne fût pas un bon mari et un bon père. Il donna en effet l'exemple de toutes les vertus domestiques, les plus difficiles peut-être à pratiquer pour un roi. Aussi son intérieur fût-il aussi heureux qu'exemplaire. A peine pourrait-on signaler au passage, dans ce bonheur par le devoir, quel-

ques-uns des fugitifs nuages qui en font mieux ressortir l'inaltérable azur. Ces nuages étaient dus aux légers froissements, aux susceptibilités discrètes qu'engendraient la vigilance parfois importune et la sollicitude, qui semblait jalouse, de la reine mère. Habituée à une autorité sans partage, et d'un esprit un peu impérieux, un peu enclin à la principauté, la mère de saint Louis intervenait un peu trop parfois, au gré des deux époux, dans leurs affaires de ménage, et Marguerite, moins accoutumée au joug, le trouvait moins léger que son mari. Cette émulation d'affection dégénérait parfois en une sorte de rivalité entre la mère et l'épouse, entre l'expérience et l'illusion, entre les souvenirs du passé et les espérances de l'avenir.

Mais comme il arrive de ces nobles jalousies entre femmes vertueuses, jamais elles ne furent envenimées par le conflit. Rendant hommage aux scrupules de haute piété et d'ardent dévouement qui inspiraient et excusaient cette tutelle trop prolongée de la grave et sévère reine mère, son fils et sa bru se soumettaient, en souriant le plus souvent, à cette chère domination, parfois en soupirant se résignaient au partage. Les chroniqueurs intimes, comme Joinville, n'ont pas manqué de remarquer et de signaler d'un trait, où une malice naïve n'enlève rien au respect, ces petits orages de l'intérieur royal.

Si Louis IX n'obéit qu'à une inspiration de sa foi en prenant la détermination, que sa mère elle-même blâma au nom de la raison politique, de venger son Dieu des insultes des infidèles, et de reconquérir le tombeau du Christ, il est certain que, pour Marguerite, au plaisir d'accompagner son époux se joignit celui d'échapper à sa belle-mère. Mais Louis,

qui devait pousser la vertu jusqu'à la sainteté, tandis que sa courageuse et généreuse femme s'arrêta à l'héroïsme, ne murmura jamais contre la contrainte de l'ingérence maternelle jusque dans les intimités du foyer conjugal. Il comprit que sa mère craignait de le voir négliger, pour ses devoirs de mari et de père, ses devoirs de roi; qu'elle veillait sur son bonheur au risque de le troubler parfois, pour qu'il en sût toujours garder la dignité et l'économie; enfin que, préoccupée surtout de son salut éternel, elle l'avertissait, en rompant parfois par sa présence de doux entretiens, qu'il ne faut point se laisser amollir même aux caresses légitimes et aux délices permises du mariage, et qu'une union chrétienne ne doit connaître que des joies assez pures pour réfléchir le ciel.

Cette piété scrupuleuse et cette foi jalouse se conciliaient, chez Blanche de Castille, avec un sentiment des droits et des devoirs de l'autorité royale et de la juridiction civile qui ne permettait pas au clergé d'outrepasser ses privilèges, et le ramenait impérieusement, au besoin, dans les limites, indiscrètement franchies, de son domaine. Blanche ne se permit, mais ne toléra aucun empiétement, et dans plusieurs conflits de ce genre, maintint toujours énergiquement, dans son équilibre nécessaire, la balance des deux pouvoirs spirituel et temporel. Elle traitait avec l'empereur Frédéric II, quoique excommunié; elle défendit, et fit prévaloir au besoin jusqu'à la sanction de la saisie du temporel, les prérogatives de la couronne contre l'archevêque de Rouen et l'évêque de Beauvais. On peut même reprocher à la mère du roi saint Louis, en ces deux affaires, un peu de la roideur anglaise et de la fierté espagnole qui étaient chez elle les défauts de ses qualités et les épines de ses

vertus. Elle adorait son fils par exemple, mais elle le lui prouva autant par les reproches de sa sagesse un peu farouche et les susceptibilités de son affection un peu jalouse que par les services de son dévouement. Elle l'assujettit et disciplina de bonne heure à une éducation d'une rigidité monacale ; et nous sommes plus étonnés qu'elle, à coup sûr, d'apprendre que, jusqu'à quatorze ans, le roi saint Louis fut plus d'une fois fustigé par le rude maître préposé par la reine à son éducation.

A ce régime sévère, du moins, Louis prit ce mépris du corps, cette pitié des humbles et ce goût de la vérité qui rendent si attrayante sa physionomie. Cette vérité, la reine sa mère la lui dit toujours, mais elle dut reconnaître parfois, non sans quelques regrets, à l'échec de ses conseils et de ses représentations, que son influence sur son fils, en général si salutaire, lui avait inculqué aussi quelques-uns des traits de son caractère, notamment ce doux entêtement qui provenait évidemment de l'opiniâtreté maternelle.

En 1244, le roi, souffrant, à faire craindre pour ses jours, des suites du mal contracté par lui durant son expédition victorieuse de la Saintonge, s'obstina, malgré les représentations de l'évêque de Paris et de l'évêque de Meaux, malgré les prières et les larmes de sa femme et de sa mère, à prendre la croix et à s'engager à venger la prise de Jérusalem. Moins heureuse en cette circonstance qu'en tant d'autres où sa médiation avait été décisive, la reine Blanche dut s'incliner devant une résistance fondée sur les plus impérieux scrupules de la foi et de la reconnaissance, car Louis attribuait son salut à ce vœu. Il l'accomplit, on sait avec quelles alternatives de succès et de

revers. La reine mère, à qui il laissait la régence pendant son absence, n'avait pas été consolée, par témoignage de sa confiance doux à son orgueil, de la déception d'un départ si cruel à son affection. Elle avait embrassé son fils avec le pressentiment qu'elle ne le reverrait plus ici-bas, et quand à la douleur de ces adieux se mêla celle de tant de funèbres nouvelles, atteinte irréparablement par la blessure de la séparation, envenimée par celle de la défaite et de la captivité, elle ne fit plus que languir et succomba, à la fin de novembre 1252, au deuil de la France et au sien. C'est ainsi que sa mort fut un exemple de ce que peut la douleur maternelle, comme sa vie avait été un exemple de ce que peut l'amour maternel, et qu'elle fut la victime de l'une, après avoir été l'héroïne de l'autre.

IV.

JEANNE D'ALBRET,

REINE DE NAVARRE.

MÈRE DE HENRI IV.



JEANNE D'ALBRET.

D'après le portrait de François Clouet, appartenant à M. le duc d'Aumale.
Photographie de Braun.

IV.

JEANNE D'ALBRET,

REINE DE NAVARRE,

MÈRE DE HENRI IV.

1528-1572.

Le 14 décembre 1553, dans une des chambres du vieux château de Pau, le silence de la nuit fut tout à coup interrompu par une voix de femme, plus joyeuse que plaintive, dont le pénétrant appel fit affluer, de toutes les parties du manoir royal, les serviteurs de la maison de Navarre qui veillaient à la lueur des flambeaux, attendant impatiemment le signal de ce rendez-vous.

Cette voix chantait une vieille complainte, chère aux Béarnaises en couches, qui avaient coutume d'appeler *Notre-Dame-du-Bout-du-Pont* au secours de leur faiblesse pour leur aider à supporter dignement cette épreuve délicieuse et terrible de l'enfantement.

Nouste Dame deü cap d'eü poun
Adjudat me à d'aqueste ore;
Prégats aü Diü doü ceü
Qu'em boulte bié deliura leü;
Qué mon frut qué sorté dehore;

D'ü magnat que'm hassie lou doun;
Tout d'in qu'aü haüt deüs monts l'implore
Nousté Dam deü cap deü poun
Adjudat me à d'aqueste ore (1)!

La femme qui chantait ainsi, à l'heure où tant d'autres pleurent, s'appelait Jeanne d'Albret, duchesse de Vendôme, future reine de Navarre. Elle chantait encore, la vaillante femme, quand son enfant vint au monde, tout souriant, sans le moindre gémissement, sans le moindre cri, digne en tout de la femme forte qui lui souhaitait si courageusement la bienvenue.

A la première nouvelle de l'événement qui mettait le château en rumeur et en liesse, on vit arriver, dans la chambre de l'accouchée, un grand vieillard, à barbe blanche, dont le visage, grave et triste d'habitude, rayonnait d'une cordiale joie. Ce personnage, vêtu d'une simple robe de chambre, n'en était pas moins l'objet de respects qui attestaient son rang. C'était, en effet, le maître du royal logis, le père de l'illustre accouchée, Henri d'Albret, qui, s'arrachant à la solitude d'un inconsolable veuvage (2), venait saluer son petit-fils et héritier. Il s'avança au milieu des respectueux saluts et des joyeux *vivats* des assistants, prit le nouveau-né dans un pan de sa robe fourrée, l'y enveloppa, le baisa, et remettant à l'accouchée une boîte d'or qu'il avait

(1) Voici la traduction, aussi littérale que possible, de cette naïve invocation : « Notre-Dame-du-Bout-du-Pont, — Aidez-moi à cette heure ; — Priez le Dieu du ciel qu'il daigne me soulager tôt, — Que je sois heureusement délivrée, — Et qu'il me fasse la grâce d'un aîné. — Notre-Dame-du-Bout-du-Pont, — Secourez-moi à cette heure !

(2) Henri II, aîné des quatorze enfants de Jean d'Albret, avait épousé en janvier 1528 Marguerite, veuve du duc d'Alençon, sœur de François Ier et auteur de l'*Heptameron*. Il la perdit le 21 décembre 1549 et mourut lui-même le 25 mai 1555.

apportée avec lui : *Voilà, ma fille, qui est à toi*, lui dit-il ; et montrant l'enfant : *Mais voilà qui est à moi!*

Puis, chargé de son précieux fardeau, il reprit triomphalement le chemin de son appartement.

Là, il remit le nouveau-né à la nourrice, qui, sur son ordre, l'avait suivi. Puis, prenant une gousse d'ail, il lui en frotta les lèvres; pour corriger l'âcreté de ce rustique baume et compléter l'initiation, il inclina sur sa bouche une coupe d'or pleine de vin de Jurançon et lui en fit avaler quelques gouttes (1). Il le regarda avec orgueil soulever, à l'odeur du vin, sa petite tête, et sucer sans répugnance le jus ambré de la célèbre vigne ; transporté de joie par ce succès de son épreuve, il contempla longtemps ce front déjà résolu et ce sourire gaillard de l'enfant égayé par cette première et chaude lampée, puis il s'écria : *Va, tu seras un vrai Béarnais!* Opposant ces heureux présages à l'insultante épigramme des Espagnols, qui, à la naissance de sa fille, avaient dit : *La vache a enfanté une brebis!* il répétait, en montrant l'enfant destiné à la venger : *Voyez, la brebis a enfanté un lion!* (*Mire, agora esta ovieja pario un leone*) (2).

C'est bien ainsi que devait naître Henri IV, le roi militaire et populaire, qui reprit son royaume à la pointe de l'épée, et qui voulait donner la poule au pot le dimanche à ses moindres sujets.

Pour expliquer cette scène caractéristique, chère à la

(1) Henri d'Albret se conformait-il en cela à un antique usage béarnais, ou copiait-il le cérémonial rabelaisien? La publication du *Gargantua* est de 1534, et Henri d'Albret l'avait certainement lu.

(2) Les Espagnols s'exprimaient ainsi par allusion méprisante à ce petit royaume de pasteurs, perché sur les montagnes, et aux deux vaches des armes du Béarn.

poésie et à la peinture (qu'elle a si souvent inspirées) et qui encadre si heureusement la naissance du Béarnais, il importe de rappeler que Jeanne d'Albret, parvenue au terme de cette grossesse qui ne l'empêchait point de suivre à cheval, infatigable amazone, l'armée que son mari commandait en Picardie en présence des Espagnols, avait été rejointe à la Flèche par une députation de notables béarnais. Ils venaient la supplier, au nom de ses sujets, de faire ses couches à l'abri de leurs montagnes, et de leur réserver la première vue du prince qu'ils désiraient comme elle avec une ardeur excitée par une double déception (1).

Exauçant cette requête, formulée en termes naïfs et touchants, Jeanne avait pris congé de son mari à Compiègne, le 15 novembre, avait traversé au milieu d'un hiver rigoureux toute la France et était enfin venue, le 4 décembre, s'aliter en son château de Pau, ce nid royal des chères Pyrénées.

En se rendant au vœu de ses futurs sujets, Jeanne cédait aussi à une double et légitime impatience. Son affection filiale lui faiasit un plaisir de revoir son père; son intérêt, ou plutôt celui de l'enfant qu'elle portait dans son sein, lui en faisait un devoir. Elle n'était pas sans quelque appréhension au sujet des dispositions testamentaires que le vieux roi, en prévision de sa fin, qu'il désirait plus qu'il ne la craignait, puisque la mort seule pouvait le réunir à sa chère Marguerite, avait récemment consignées dans un acte demeuré secret et sur lequel planait un irritant mystère. Jeanne pouvait redouter que, profitant de son absence, cer-

(1) Jeanne d'Albret avait déjà eu deux fils : le duc de Beaumont et le comte de Marle; le premier mort à vingt-trois mois, le second également en bas âge : l'un par suite de trop de soins, l'autre de pas assez.

taines influences toutes-puissantes sur le vieillard, eussent travaillé à léser ses droits (1).

Elle avait cherché en vain à éclaircir ses doutes et à dérober à son père le secret de ce testament, objet de ses sollicitudes filiales et maternelles, en rendant, par ses caresses, ses questions irrésistibles. Un jour, en effet, qu'elle était seule avec lui dans son cabinet, le roi, qui avait deviné ses inquiétudes, la rassura d'une façon assez originale. Il tira d'un de ses coffres une boîte d'or, attachée à une chaîne du même métal, assez longue pour faire trente fois le tour du cou. Il la montra à sa fille et lui dit : « Tu vois cette boîte : je te la donnerai, avec le testament qu'elle renferme, si tu as le courage, en accouchant, de me chanter une chanson béarnaise, afin de ne pas mettre au monde un enfant *pleureux et rechigné.* »

Et voilà pourquoi, le 14 décembre 1553, dans une chambre du premier étage du château de Pau, s'éleva, entre une heure et deux heures du matin, cette voix maternelle, à la fois joyeuse et plaintive, qui invoquait *Notre-Dame-du-Bout-du-Pont* et annonçait Henri IV à la France.

Si donc Jeanne d'Albret mit au monde son fils en chantant, ce n'est pas qu'elle ait été dispensée, par une faveur de la nature, de la douleur qui préside à tout enfantement.

(1) Henri désirait passionnément un héritier. La mort successive et prématurée des deux premiers enfants de sa fille, qu'il reprochait injustement à l'inexpérience maternelle de Jeanne d'Albret, l'avait un peu prévenu contre elle et avait aigri leurs rapports. Le bruit avait couru qu'il songeait à un nouveau mariage avec Catherine, sœur de Charles-Quint ; on parlait aussi de dispositions testamentaires faites en faveur d'une grande dame qui lui avait inspiré des sentiments très vifs parce qu'elle ressemblait à celle qu'il avait perdue. Tels sont les motifs qui décidèrent Jeanne, malgré les difficultés du voyage et les rigueurs de la saison, à venir faire ses couches au château de Pau, selon le vœu impérieux de son père.

La même égalité se remarque dans la façon dont nous sortons de la vie et dans la façon dont nous y entrons. Les reines souffrent, comme les autres femmes, pour devenir mères, et le palais n'est pas exempt, dans cette circonstance comme dans bien d'autres, des cris et des pleurs qu'entend la chaumière. Mais il est des femmes plus courageuses que le commun des femmes, et des reines plus courageuses que le commun des reines. Jeanne d'Albret, d'un esprit et d'un cœur tout virils, était de ces femmes militantes, de ces vaillantes reines, élevées à la bonne école du devoir et de l'adversité, qui savent comprimer le cri de la faiblesse humaine, qui, dans l'enfantement, ne sentent que la délivrance, et dans la maternité que le triomphe.

Une telle femme devait exercer sur son fils une grande et féconde influence, et nous ne sommes pas étonnés d'apprendre de l'histoire, confirmant par son témoignage les données de la science physiologique, qu'elle fut prépondérante à ce point d'en effacer presque toute autre, et de s'accentuer même avec le temps, comme il arrive pour ces médailles de choix où le balancier frappe l'empreinte la plus pure et la plus profonde. Il ne pouvait sortir qu'un homme, qu'un roi, dans le meilleur sens du mot, de ce moule du sein maternel d'une femme douée à la fois des grâces féminines et des vertus viriles. Jeanne d'Albret, digne fille de la première Marguerite de Navarre, la tendre et spirituelle sœur de François Ier, était savante, diserte, sensée; mais l'aimable et subtil esprit des Valois n'était en elle que l'ornement d'une âme forte et fière, trempée pour la lutte et prête à tous les courages. Elle devait traverser, sans s'y amollir l'esprit, le mauvais goût d'un siècle mignard, et,

sans s'y endurcir le cœur, les férocités d'ambition et d'intolérance d'un siècle fanatique. Admirable épouse d'un prince prodigue, violent, inconstant, qu'elle suivait fidèlement, conseillère avisée et compagne intrépide, à travers les intrigues des cours et les dangers des camps, elle fut encore une plus admirable mère, et l'éducation d'Henri IV est son chef-d'œuvre.

De son père, grand, bien fait, de nobles manières, brave jusqu'à la témérité, « car, de cette race des Bourbons, dit Brantôme, il n'y en a point d'autres, » généreux, éloquent, goguenard, gai convive, de son père mort enfin d'un coup d'arquebuse dans la tranchée de Rouen, « où il n'épargnait ni ses pas ni sa peau, non plus que le moindre soldat du monde, » Henri devait faire revivre, avec un visage plus doux, plus fin, plus cordial, les qualités sympathiques, et aussi, il faut le dire, les erreurs, les faiblesses, les défauts.

De sa mère, il ne devait hériter que des vertus et des charmes : la foi en Dieu, en lui et dans les autres, la bonté parée de grâce, la finesse armée de malice, l'art des lettres décisives, des entraînants discours, et aussi des alertes ripostes qui déconcertaient l'adversaire (1); et avec tout cela ce je ne sais quoi de l'âme peinte sur le visage, de loyal et de jovial, qui séduisait les yeux et les cœurs.

Nous ne nous devons donc pas étonner de trouver Henri grand chevaucheur, grand batailleur, grand chasseur comme son père, mais portant jusque dans les excès une

(1) Avec Agrippa d'Aubigné, par exemple, le fidèle mécontent, le dévoué boudeur, combien de fois, dans les alternatives de leur commerce intime, coupé de brouilleries, n'eut-il pas de ces mots dignes de celui de sa mère à la Mothe-Gondrin qui lui disait insolemment : « Je franchirais votre royaume en un cloche-pied. — Eh bien ! saute tout à l'heure, » avait-elle répliqué, pour toute vengeance.

sorte de grandeur et de gaieté héroïque, mais aussi et surtout grand discoureur, grand disputeur, grand deviseur comme sa mère, si insinuante, si sagace, si politique enfin, pour tout dire en un mot du temps qui la peint à merveille, si justement redoutée de Catherine, dont une mort précoce l'empêcha de devenir la rivale peut-être victorieuse, à cause de sa finesse, de son courage et de sa vertu.

Le futur Henri IV fut élevé, comme on va le voir, d'une façon tout à fait conforme aux vœux de son grand-père, aux sentiments de sa mère, et, grâce à une sorte de pressentiment que l'un et l'autre en avaient, à sa glorieuse destinée.

Les premiers jours de son enfance furent assez précaires. Une épidémie menaça son existence; il eut successivement huit nourrices qui toutes péchaient par quelque défaut. Enfin, la duchesse de Vendôme rencontra celle qu'il lui fallait dans la personne de Jeanne Fourcade, femme de Jean Lassansaa, laboureur du village de Bilhères, encore existant sur la limite de la commune de Pau. Sa maison est aussi encore à peu près ce qu'elle était lorsque Henri de Navarre y fut nourri.

C'est une maison de paysan avec un jardin d'un demi-arpent fermé d'un mur à hauteur d'appui. Sur le fronton du portail de la cour d'entrée est un écusson aux armes de France avec les mots sacramentels : *Saube garde dou rey* (sauvegarde du roi), qui rendaient inviolable la demeure de la nourrice du roi. Les descendants de Jeanne Lassansaa, qui reçut une pension et la noblesse pour récompense de ses services, et pour qui Henri garda toujours une vive affection, existent encore, et font honneur à leur nom.

Au sortir de ce patriarcal intérieur qui fut, avec le parc du château de Pau (qui s'étendait le long de la rivière du Gave jusqu'aux premières maisons du village de Bilhères), le théâtre de ses premiers jeux, Henri passa aux mains d'une noble gouvernante, dont la grave figure traverse toute la légende populaire de son enfance. C'était Suzanne de Bourbon-Busset, femme de Jean d'Albret, baron de Miossens. C'est sous cette sage et digne tutelle que Henri alla habiter le château de Coarraze, dans la vallée du Gave, au pied des Pyrénées. Là, le royal enfant fut élevé mâlement, frugalement, rudement, à la *béarnaise* et non à la *française*, en Bourbon et non en Valois, formé en vue des camps et non en vue de la cour.

Les vieux chroniqueurs, et, parmi les plus récents, l'auteur de *l'Éducation de Henri IV* (1), nous ont laissé, sur cette enfance abandonnée à l'air vif et pur des montagnes, sur ces courses dans les gorges, sur ces jeux en troupes, sur cette bande de paysannots alertes et hardis qui fut la garde enfantine du prince, des détails pleins de charme et de naïveté. On ne s'étonne plus, en les lisant, du contraste si frappant qu'offrira, en dépit de l'influence de la cour qui énervera un moment plus tard l'effet de ce dur noviciat de la montagne, le mâle et cordial visage du Béarnais avec les traits efféminés de ces hommes-poupées, de ces freluquets frisés et fardés, à pendeloques et à mouches, qu'on verra minauder et parader autour du sardanapalesque fantôme d'Henri III. Certes, il n'eut jamais face de mignon, notre Henri, même aux jours les plus amollis de sa jeunesse ;

(1) Duflos; son ouvrage, publié en 1790, est devenu rare.

lui seul a gardé figure française au milieu de cette prostitution générale aux mœurs et aux façons italiennes. Il doit d'avoir conservé le bienfait de cette verdeur physique, de cette santé morale, qui font son attrait, à la sollicitude jalouse de sa mère, à cette première éducation, la seule vraiment digne d'un roi national, à cette trempe ineffaçable que donnent au tempérament et au caractère la liberté, l'égalité et la fraternité de la vie de montagnard et de chasseur.

Il était à jamais sauvé des hontes de l'abâtardissement, cet enfant qui avait mérité, auprès de ses petits compagnons, par la force et le courage, le titre qu'il tenait de sa naissance, cet enfant, « qui fut élevé petit garçonnet par le roi de Navarre, son aïeul maternel, *en lieux fort rudes et pierreux, le plus souvent tête nue et pieds nus,* » cet enfant dont sa mère disait *qu'elle le vouloit rendre capable et instruit par les peines et le labeur* (1).

Certes, en voyant son petit-fils, vêtu en hiver du sayon montagnard, en peau de chèvre ou d'agneau, en été d'une courte tunique de toile serrée à la taille par une ceinture de cuir, courant dans la neige ou dans la poussière, les pieds nus ou chaussés d'espadrilles, certes l'élégante et gracieuse Marguerite de Valois eût poussé les hauts cris. Elle se fût indignée peut-être de cette éducation à la Plutarque, à la Lycurgue. Elle eût rougi de trouver son petit-fils, un futur roi, dans ce petit garçon hâlé, à l'œil vif, nourri de pain bis, de bœuf et de biquet, de lait et de fromage, et trahissant, par une forte odeur d'ail, sa complète initiation

(1) *Recueil sommaire des généreuses et héroïques actions de Henri IV*, 1609. — Jérôme de Benavent. *Discours des faits héroïques d'Henri le Grand*, 1611.

aux mœurs pastorales. Elle eût frémi de l'entendre tutoyer et même de le voir gourmer sans façon par ces petits compagnons farouches, avec lesquels il grimpait dans les sentiers abrupts, connus du chamois seul ou du contrebandier, s'exerçant à faire tournoyer la fronde ou à renvoyer l'épieu, ou, dans la plaine, le béret campé sur l'oreille, organisant la partie de *barincole* ou de *tastoure,* et autres jeux du pays.

Mais à cette vie aventureuse et vagabonde Henri gagnait la santé, la vigueur, l'adresse, dont il devait avoir tant besoin dans les hasards de vingt années de combats. Il y gagnait le meilleur noyau de ses futures armées. Car tous ses petits amis d'enfance se fussent tous fait tuer jusqu'au dernier pour leur prince, pour leur *Henric*, et ce sont eux qui formeront plus tard, derrière le panache blanc d'Arques, d'Ivry et de Fontaine-Française, l'escadron sacré, le groupe de ceux qui suivent le Béarnais jusqu'au plus fort de la mêlée, y recevant la mort quand elle l'approche de trop près.

En est-il un seul, de ces compagnons d'enfance, nobles ou vilains, fils des seigneurs ou bourgeois ou des pâtres et laboureurs voisins, qu'on voyait avec Henri parcourir les vallées, gravir les montagnes, dénicher les oiseaux de proie, manœuvrer la fronde ou lancer la paume, en est-il un seul de ces amis d'école et d'école buissonnière, de ces hardis grimpeurs et sauteurs, qui ait entendu, sans descendre de sa montagne et sans courir à lui, l'appel du roi de Navarre, s'échappant à la faveur d'une partie de chasse et fuyant les pièges d'une cour perfide et dissolue?

Au premier son de ce cor d'Henri IV, comme à celui d'un cor enchanté, ne vit-on pas tout le Béarn, nobles, bourgeois, manants, se ranger autour de lui? Qui dira com-

bien de ces braves gens, de ces féaux de la première heure, ont survécu aux guerres hâtives et aux champs de bataille nomades de la conquête de la France? Combien sont entrés dans Paris, derrière leur Henri? Eh bien! c'est en vivant avec ses sujets, dès son enfance, qu'Henri leur apprit à mourir pour lui. Pas un n'y manqua. Et qui les plaindrait? Ils sont morts à la bonne heure, à ce brûlant et charmant midi de la jeunesse, de l'amour et de la gloire! Ils n'ont pas vu une reine italienne, une autre Médicis, remplacer de son vivant la gente Marguerite qui les avait, elle aussi, ensorcelés! Ils n'ont pas vu leur roi tomber sous le couteau d'un fanatique excité par des traîtres. Ils sont morts, les compagnons de Coarraze (1)! Henri leur a donné à chacun une larme, eux, ils n'ont pas eu à le pleurer. Ils ne l'ont connu que militant ou triomphant, riant au milieu d'eux, avec la gaieté héréditaire des d'Albret, des disgrâces de la fortune, des vicissitudes de ce métier de roi obligé de conquérir son royaume, puis se complaisant avec eux, sous les lambris dorés du Louvre, ou dans les féeriques jardins de Fontainebleau, à la douceur des souvenirs d'enfance, leur rappelant et regrettant avec eux le passé, l'appétit avec lequel il mangeait jadis, en leur compagnie, la *garbure* (2) ou les *armottes* (3), le plaisir avec lequel il pêchait les truites du Gave, au *rapetout* (épervier), ou prenait les alouettes dans le sillon de blé

(1) Henri IV, qui connaissait la valeur de ses montagnards, en fit une abondante consommation. La plupart de ses lettres le montrent songeant à son cher Béarn; tantôt demandant des hommes pour renforcer ses régiments décimés, tantôt des oies grasses pour renforcer sa table, des muscats, des figues et surtout des *persègues* (pêches du pays).

(2) Soupe aux choux et au lard.

(3) Bouillie épaisse de farine de maïs.

noir, à la *matole* (1) ou à l'*escrepet* (2). Heureux les enfants de Coarraze, ils sont morts, tous morts à l'heure du compagnon et du soldat, avant l'heure du courtisan et du traître !

Henri n'avait guère que cinq ans, lorsque Antoine de Bourbon, son père, le conduisit à Paris pour le présenter au roi de France. Le lourd et morne Henri II, sombre fils du gai François I[er], se dérida aux naïves, fines et malignes reparties du petit prince, et manifesta le désir de le garder à la cour. Antoine eût peut-être cédé, mais la prévoyante sollicitude de Jeanne d'Albret, toujours en éveil, éluda les offres royales, si avantageuses qu'elles parussent. Elle se réserva, avec une noble jalousie, la direction d'une éducation qui lui tenait tant à cœur, et préféra avec raison, pour son fils, l'air pur des montagnes à l'air de la capitale et les exemples d'une cour patriarcale à ceux d'une cour corrompue. Dès son retour de Paris, le prince de Navarre fut retiré des mains de sa gouvernante, Suzanne de Bourbon, et passa aux mains des hommes. Le choix d'un gouverneur préoccupa longtemps sa digne mère. Elle était trop éclairée pour ne pas sentir combien il est important, et quelles conséquences il peut avoir pour l'avenir d'un prince et celui de ses sujets. Il lui fallait un homme qui fût à la fois homme de guerre et de cabinet, de science et de conseil, de spéculation et d'action. Ce gouverneur, sans négliger l'équitation, l'escrime, la danse et toute cette noble gymnastique qui forme le corps, devait être capable de cultiver avec soin un esprit si vif et si hardi. Jeanne, qui savait le grec, le

(1) Piège de gazon.
(2) Filet d'osier.

latin, et parlait la plupart des langues de l'Europe, qui devait pousser jusqu'à l'héroïsme le sentiment des devoirs de l'épouse, de la mère, de la reine, et laisser une mémoire parfumée d'éloquence, de grâce et de vertu, était parfaitement à même de se décider en connaissance de cause.

Elle se détermina, après mûre délibération, pour un laïque, l'éducation donnée par un ministre du culte en des temps où l'anarchie était dans les consciences, et où commençait à s'aigrir le ferment des guerres religieuses, lui paraissant trop exclusive pour un prince, obligé de présider, avec impartialité et sans s'y mêler, au conflit des opinions et des passions.

Charles de Beaumanoir-Lavardin fut celui que la reine de Navarre honora d'abord de sa confiance; mais la santé de ce vertueux personnage ne lui ayant pas permis de supporter longtemps le fardeau dont il s'était chargé, il fut remplacé par le sieur de la Case, de l'illustre maison de Pons, qui le fut à son tour par le baron de Beauvoir, chevalier de l'ordre du roi.

Jeanne associa au gouverneur de son fils un sage précepteur appelé la Gaucherie, homme de mœurs austères et d'une vaste érudition. La Gaucherie nourrit son élève de la plus pure moelle de l'antiquité. Il lui apprit le latin comme une langue vivante, non en le lui faisant écrire, mais en le lui faisant parler. Le caractère original de ses leçons consista d'ailleurs en ce qu'elles furent plus morales encore que littéraires. Henri y puisa sa prédilection pour trois maximes qui devaient être la règle de sa conduite et qui résument sa vie : *Il faut chasser de l'État la discorde*, — *Épargner les vaincus et terrasser les superbes*, et surtout l'axiome spartiate et français : *Vaincre ou mourir*.

Henri lut peu, mais il lut bien; son livre de prédilection, de promenade et de chevet fut Plutarque. Il dut beaucoup à ce maître par excellence des enfances héroïques. Il lui a plus tard rendu justice dans une admirable lettre du 3 septembre 1601 adressée à la reine (Marie de Médicis), et que nous citons immédiatement, parce qu'elle se rapporte à notre sujet et qu'elle est de celles qui peignent un homme. Voilà donc ce que Henri, roi de France, écrivait à la reine sa femme, au souvenir de celui qui lui avait le premier inspiré, après sa mère, le goût de la grandeur et l'amour de la gloire :

« M'amie, j'attendois d'heure à heure votre lettre; je l'ai baisée en la lisant. Je vous réponds en mer, où j'ai voulu courre une bordée par le doux temps. Vive Dieu! Vous n'auriez rien su mander qui me fût plus agréable que la nouvelle du plaisir de lecture qui vous a pris. Plutarque me sourit toujours d'une fraîche nouveauté; l'aimer, c'est m'aimer, car il a été l'instituteur de mon bas âge. *Ma bonne mère, à qui je dois tout*, et qui avait une affection si grande de veiller à mes bons déportements et ne vouloit pas, ce disoit-elle, voir en son fils un illustre ignorant, me mit ce livre entre les mains, encore que je ne fusse à peine plus un enfant de mamelle. Il m'a été comme ma conscience et m'a dicté à l'oreille beaucoup de bonnes honnêtetés et maximes excellentes pour ma conduite et pour le gouvernement des affaires. A Dieu, mon cœur, je vous baise cent mille fois. Ce 3me septembre à Calais (1). »

(1) Cette admirable et charmante lettre, sortie d'un cabinet célèbre, insérée au t. V, p. 462, du grand recueil des *lettres missives d'Henri IV*, publié de 1843 à 1876 par le ministère de l'Instruction publique, n'a fait l'objet d'aucun doute ni pour

Nous venons de voir l'hommage ému que Henri IV rendait à sa mère. Il avait raison dans cet aveu de son esprit inspiré par son cœur. Pourtant Jeanne ne gâtait pas son fils. Elle l'aimait pour lui, non pour elle. Le véritable amour maternel est celui qui s'est dépouillé de tout égoïsme. Elle le gourmandait de ses erreurs, le châtiait de ses fautes. *Qui aime bien châtie bien*, dit le proverbe. Henri avait été châtié plus d'une fois. Jusqu'en pleine adolescence, il recevait le fouet, quand il le méritait, et il avait déjà, quoique fort jeune, il est vrai, et plus nominalement que réellement, commandé une armée, que sa mère parlait encore de lui faire infliger par son gouverneur le supplice enfantin, un jour qu'il avait gagné de l'argent aux dés, quoiqu'elle lui eût défendu tout jeu de hasard. Il n'échappa à cette punition qu'en désarmant, à force de protestations et de caresses, cette sévère autorité qui ne l'avait jamais trouvé rebelle. « Il lui remontra, » dit le biographe, — non sans la faire sourire, ce qui la désarma, — « que ce seroit peu de gloire à elle, et trop de moquerie pour sa réputation d'être traité en enfant, ayant déjà eu l'honneur de porter le titre de général. »

Plus tard, quand il fut père lui-même et le meilleur des pères, il n'hésita pas à recommander aux gouverneurs du futur Louis XIII cet instrument de correction qui était encore, à son sens, le plus efficace. Le Dauphin avait plus de six ans, qu'Henri IV écrivait encore à sa gouvernante, madame de Montglat, le 14 novembre 1607 :

les savants éditeurs MM. Berger de Xivrey et Guadet, ni pour Sainte-Beuve, ni pour M. E. Yung, l'auteur de *Henri IV, écrivain*. Seul M. L. Dussieux, éditeur du recueil des *lettres intimes de Henri IV*, Baudry, 1876, la conteste formellement, et légèrement, selon nous, puisqu'il n'a pas vu l'original et se fonde sur des intuitions plus spécieuses que décisives (p. 352-353).

« Je me plains de vous de ce que vous ne m'avez pas mandé que vous aviés fouetté mon fils; car je veulx et vous commande de le fouetter toutes les fois qu'il fera l'opiniastre ou quelque chose de mal, saichant bien par moy-mesme qu'il n'y a rien au monde qui luy face plus de profict que cela; ce que je recognois par expérience m'avoir profité, car, estant de son aage, j'ay été fort fouetté. C'est pourquoi je veulx que vous le faciés et que vous luy faciés entendre (1). »

Ces recommandations furent suivies, même après la mort d'Henri IV, et le gouverneur de Louis XIII, M. de Souvré, ne se montra pas moins empressé que M[me] de Monglat à se servir de ces verges dont la garde qui veille aux barrières du Louvre ne préservait pas alors même les rois. Car Louis XIII porta ce titre avant d'en avoir encore l'inviolable majesté; et il avait depuis longtemps déjà été sacré, qu'il recevait encore le fouet, comme le constate le curieux journal de son médecin Héroard, à l'âge de dix ans, pour avoir heurté trop fort à la porte du cabinet de la reine (19 septembre 1611), et plus tard, âgé de plus de onze ans, pour n'avoir pas voulu prendre médecine.

Nous ne saurions entrer dans le détail des événements auxquels, à cause de son âge, Henri ne put être mêlé à titre d'acteur, mais seulement de précoce spectateur. Il faudrait, d'ailleurs, plus de place que nous n'en avons pour essayer de démêler les fils de ces intrigues complexes et entre-croisées qui faisaient toute la politique d'un temps où l'ambition, la haine, la peur, se permettaient tous les moyens. La lutte de

(1) *Recueil des lettres missives d'Henri IV.*

la Navarre et de l'Espagne; les disputes entre princes, les assassinats impunis, les trahisons récompensées; les honteuses tergiversations d'un père tour à tour, selon le vent, protestant ou catholique, ses fautes, ses infidélités; les malheurs intimes ou publics d'une mère persécutée, menacée d'une répudiation : telles furent les leçons douloureuses que Henri IV enfant reçut des faits, toujours plus éloquents que les paroles, et qui commencèrent son expérience. Henri, qui depuis 1561, séjournait à la cour de France, eut, dès l'âge de huit ans, à intervenir entre son père et sa mère, que brouillaient l'ambition et la jalousie; et peut-être reçut-il plus d'une fois le fouet pour avoir fait preuve, dans sa médiation indiscrète, d'une sagacité précoce ou d'une obstination déjà intrépide.

Le 17 novembre 1562, Antoine de Bourbon, père d'Henri, fut frappé au siège de Rouen d'un coup d'arquebuse dont les suites, aggravées par son intempérance, causèrent sa mort. Il ne quitta point la vie sans reconnaître ses torts envers sa femme, sans solliciter son pardon, et sans lui recommander son royaume et son fils.

Celui-ci était demeuré à Montargis, malade de la petite vérole; dès qu'il fut rétabli, la reine eût voulu le ramener avec elle en Béarn, où le devoir et les intérêts de la succession de son mari la rappelaient impérieusement. Mais Catherine insista pour garder à la cour le jeune prince, qu'elle regardait comme une sorte d'otage; et Jeanne dut céder, pour ne pas ajouter aux embarras de sa situation ceux que n'eût pas manqué de lui attirer un refus.

Catherine, d'ailleurs, n'avait garde de s'opposer à ce que le prince de Navarre fût élevé dans les principes de la Ré-

forme, que sa mère avait embrassés, et auxquels elle s'était attachée de toute la force que donnent à l'adhésion d'un esprit vigoureux et d'un cœur fier la contradiction et la persécution. Il ne déplaisait pas à Catherine, à ses desseins, à ses espérances, à ses craintes, que le jeune prince fût protestant; elle regardait, en effet, cette religion comme un obstacle insurmontable à son élévation au trône, même en cas de vacance du pouvoir par défaut d'héritier légitime, et à l'accomplissement de cette destinée dont l'indiscret horoscope importuna plus d'une fois ses oreilles.

Jeanne laissait auprès de son fils Beauvoir et la Gaucherie; dans le but d'ajouter l'émulation à leurs moyens d'influence, elle lui avait donné pour compagnon d'études Agrippa d'Aubigné, de trois ans seulement plus âgé que lui, et dont l'enfance prodige (à huit ans, il avait traduit le *Criton* de Platon) promettait un grand homme. Enfin, pour augmenter son zèle, et aiguillonner ses progrès, elle voulut qu'il suivît les leçons du collège de Navarre, *pour y estre institué aux bonnes lettres*.

Là, par une coïncidence étrange, il eut pour condisciples et camarades trois princes, qui portaient le même prénom que lui, qui avaient comme lui pour parrain le roi Henri II, qui devaient comme lui jouer un grand rôle dans les affaires du temps, et qui enfin devaient tous trois comme lui périr d'une mort tragique : Henri, duc d'Anjou, né en 1551, qui fut dans la suite son roi; Henri de Guise, né en 1550, qui fit tout pour le devenir; Henri, prince de Condé, né en 1552, qui fut son compagnon d'armes contre les deux autres.

C'est à ce moment de son adolescence et à l'influence de la Gaucherie que se rapporte l'anecdote suivante : il avait

à jurer Dieu une propension que ne favorisait que trop l'exemple des courtisans qui l'entouraient. C'est, dit-on, pour rendre cette habitude inoffensive que la Gaucherie, en précepteur bien avisé, affecta de répéter devant lui ce *Ventre-saint-gris*, juron qui n'offensait que la langue, qu'adopta son élève, et qui devint depuis, par lui, si populaire.

Henri revint définitivement à Pau en 1566. Son excellent maître, la Gaucherie, était mort, pleuré de son élève. La reine de Navarre confia l'achèvement de son éducation à un fameux humaniste appelé Florent Chrestien, en même temps qu'elle le mettait à l'école de la vie elle-même, l'initiant à l'accomplissement des devoirs de son rang, surtout au plus doux de tous : se faire aimer, et lui apprenant à goûter la popularité, mais surtout à la mériter.

Mais il fallut bientôt renoncer à la vie calme et austère de ce *petit Genève* de Pau, à la lecture de Plutarque et de César, aux exercices équestres et militaires, à la chasse, image de la guerre, aux ovations naïves et aux fêtes triomphales des promenades dans le Béarn, ou du voyage en Guienne. L'heure n'était point propice aux longs noviciats et aux tranquilles stages. Les luttes perpétuelles de ces temps troublés usaient vite les hommes et ne leur permettaient guère de mûrir. Henri avait eu à peine le temps de goûter aux douceurs de son rang qu'il en sentit les amertumes, et les âpres réalités de cette existence militante, qui n'allait plus compter que de rares intermèdes de loisir et de repos, l'arrachèrent, aussitôt adolescent, à la royauté patriarcale et pastorale pour le jeter, le harnois sur le dos, au milieu des hasards des camps et des disgrâces de la fortune.

Henri, durant toute sa jeunesse héroïque, fut plus que le

fils, dans le sens ordinaire du mot, il fut l'élève de cette mère généreuse et éclairée, dont la tutelle vigilante et jalouse ne l'abandonnait jamais, soit qu'elle le protégeât de sa présence, soit qu'elle l'inspirât encore, quand les soins de son gouvernement la retenaient à Pau malgré elle, de ses préceptes et de son exemple. Ses préceptes peuvent se résumer dans la devise qu'elle avait fièrement choisie pour indiquer qu'elle avait une âme au-dessus des revers et du succès : *Ubi spiritus, ibi libertas*, « Là où est l'esprit, est la liberté, » et dans celle qu'elle avait choisie non moins fièrement pour son fils : une image d'Hercule avec ces mots : *Invia virtuti nulla est via*, « Nulle route n'est fermée au courage. »

C'est grâce à l'influence de sa mère, dont d'Aubigné disait « qu'elle avoit l'âme entière aux choses viriles, l'esprit puissant aux grandes affaires, le cœur invincible aux adversités, » qu'Henri se montra précocement à la hauteur de toutes les circonstances, bravant avec un égal bonheur les dangers de la guerre et ceux, pires encore, de la paix, les menaces de la force et les pièges de la ruse employés à la fois contre lui.

La première des huit campagnes successives qui devaient fatiguer, sans la rassasier, la haine des deux partis acharnés à se disputer la prépondérance et à déchirer la France, est de 1563.

L'assassinat de François de Guise, par Poltrot de Méré, au siège d'Orléans, marque tragiquement cette première prise et ce premier choc d'armes entre les princes de Lorraine, chefs du parti de la cour et des catholiques, et l'amiral de Coligny et ses frères, chefs de la faction protestante, luttant pour obtenir la libre pratique du culte réformé, et aussi

pour faire triompher la rivalité d'influences qui est au fond de toutes ces querelles. La bataille de Saint-Denis et la mort du connétable de Montmorency signalent en 1567 le second réveil des hostilités. Enfin, en 1569, la reine Jeanne d'Albret prit résolument et passionnément en main la cause de la Réforme, accepta le protectorat du parti huguenot, et voua son fils, à peine âgé de quinze ans, à la défense de la foi nouvelle et à la conquête de son indépendance. Comme gage de ce don, à la cause qu'elle préférait à tout le reste, de ce qu'elle avait de plus cher, la savante et énergique reine fit frapper à la Rochelle une médaille destinée à servir de ralliement à ses fidèles. Cette médaille portait, d'un côté, accolées, son effigie et celle de son fils; de l'autre, la devise stoïque : *Pax certa, victoria integra, mors honesta,* « Paix certaine, victoire entière, ou mort honnête. »

Henri entra rudement en apprentissage, et ce n'est pas de la victoire qu'il reçut ses premières leçons. La campagne de 1569, bien que couronnée en 1570 par une paix aussi honorable qu'illusoire, devait être signalée, pour le parti protestant, par des pertes tragiques et des revers inouïs. Jeanne d'Albret et son fils n'échappèrent que par miracle à la poursuite du maréchal de Montluc, qui avait ordre de les conduire prisonniers à Paris, en otages de cette foi nouvelle que la persécution rendait indomptable. Enfin la paix de Saint-Germain (8 août 1570) survint pour confondre en apparence les partis dans une réconciliation fraternelle, en réalité pour leur permettre de panser les blessures de Jarnac et de Moncontour, qui avaient également épuisé le vainqueur et le vaincu, et de cacher les préparatifs d'une lutte suprême, qui, après avoir couvé deux ans dans des intrigues

de cour, éclata soudain en massacres populaires et ensanglanta jusqu'au Louvre.

La principale des négociations qui s'ouvrirent fut celle du mariage d'Henri de Navarre, fatal chef-d'œuvre de la politique de Catherine de Médicis, qui commence comme une comédie pour finir comme un drame. Les péripéties devaient en inquiéter et fatiguer à ce point Jeanne d'Albret qu'elle y succomba, heureusement pour elle, peut-on dire, en pensant à ce dénouement tragique de la Saint-Barthélemy, dont une mort prématurée la dispensa d'être témoin, et peut-être victime.

Il s'agissait, au dire des auteurs de ce projet de mariage, qui dissimulaient sous le prétexte du bien public les plus sinistres espérances de vengeance et comptaient changer, au moment propice, les flambeaux d'alliance en flambeaux de discorde, d'unir ensemble la France et la Navarre, le catholicisme et la réforme dans la personne de Marguerite, fille de Catherine de Médicis, sœur de Charles IX, et d'Henri de Navarre.

Jeanne d'Albret, soucieuse, tourmentée de sombres pressentiments, hésitait à venir se jeter de nouveau dans la gueule du lion, à s'exposer aux hasards d'un séjour au milieu de ce peuple de Paris, *peuple mutin*, disait-elle, *ennemi de moi et des miens*. Elle savait que le fanatisme catholique n'avait désarmé qu'en apparence, et que, si à la cour il se pliait aux démonstrations affectueuses et aux gracieux sourires, plus d'une église, plus d'une maison retentissaient encore de discours exaltés, de pactes menaçants, de serments vengeurs, d'appels à la guerre sainte, à la destruction de l'hérésie et des hérétiques.

Plus Jeanne se méfiait, plus Catherine redoublait de caresses et de promesses; plus Charles IX, son instrument, multipliait les assurances de protection et d'amitié, les avances flatteuses, les fêtes enivrantes.

Coligny, amolli par le bonheur d'un récent mariage avec cette Catherine d'Entremont qui a tout quitté pour venir être la Marcia du nouveau Caton, désireux de ménager un sort digne de lui à Téligny, l'intrépide capitaine à qui il vient de donner sa fille, se hasarde à aller à la cour, y est reçu comme en triomphe, et laisse s'engourdir en lui les restes de l'ancienne méfiance. Après avoir pu redouter en lui un adversaire, Catherine a l'art de se le ménager comme allié. Comment pourrait-il résister aux honneurs qu'on lui prodigue, à ce jeune roi qui l'appelle publiquement *son père, son maître*, qui le leurre de l'espoir le plus doux à ce mâle cœur, qui lui promet de l'accompagner, pour y prendre ses leçons, à cette grande et décisive expédition de Flandre, rêve favori du génie huguenot, la seule revanche possible des injures de l'Espagne, à son tour frappée au cœur?

Coligny, gagné, ensorcelé par cet irrésistible manège, cédait et employait son crédit à faire céder Jeanne à son tour, sans crainte d'être contredit par le prince de Condé qui venait, lui aussi, d'énerver son âme aux douceurs domestiques, et d'épouser la belle Marie de Clèves.

Jeanne, pressée par les conseils d'un homme qu'elle vénérait, harcelée par d'insinuants négociateurs, ne voulut point se décider d'elle-même et ne se rendit qu'à l'avis de la majorité de ses plus fidèles serviteurs. Devant eux *le pour et le contre* furent scrupuleusement débattus. Les pes-

simistes objectaient les inconvénients de la différence de religion, la trop grande jeunesse des deux futurs époux, les charmes dangereux et les grâces suspectes d'une fille élevée par Catherine de Médicis. Les optimistes voyaient dans l'hymen projeté le coup de grâce porté à l'influence rivale de la maison de Lorraine ; ils exagéraient les bonnes qualités de sa fille, pesaient les avantages de l'acceptation, et ne leur montraient d'égaux que les dangers d'un refus.

Parmi les opposants figuraient seulement le prince Louis de Nassau, sincère ami de Jeanne, rendu incurablement méfiant par ce dévouement même, et le vieux baron de Rosny, père du futur Sully, qui déplorait ce funeste mariage et prédisait hautement que, *si les noces se faisoient à Paris, les livrées en seroient vermeilles.*

Les optimistes, Coligny, Beauvoir, Francour, et les autres, dont la plupart devaient payer de la vie leur téméraire confiance, l'emportèrent; et Jeanne, dont la prévoyance maternelle protestait sourdement contre cet entraînement de sa volonté, se soumit ou plutôt se résigna, espérant n'avoir à craindre que pour elle-même.

Alors, par une précaution qui, sans être utile à son fils, devait être fatale à ses amis, elle multiplia les lettres et les messagers, convoquant au rendez-vous des noces le ban et l'arrière-ban des fidèles, plus de cinq cents gentilshommes, et en tête le jeune Ségur, le jeune la Rochefoucauld, les amis de prédilection, les frères de cœur d'Henri, Rohan, Lavardin, la Noue, de Piles, l'intrépide capitaine, Pardaillan, la première épée de France.

Nous possédons quelques-unes des lettres de Jeanne re-

latives à cette grande affaire du mariage qui lui donna tant de soucis, soit comme mère, soit comme reine, soit comme chrétienne. Ces lettres nous la montrent pendant tout le commencement de l'année 1572 occupée à lutter avec la finesse française contre la ruse italienne, disputant le terrain pied à pied sur le sol mouvant de la cour, défendant son fils contre ses ennemis et contre lui-même, assurant son succès comme fiancé et comme roi, mais échouant à obtenir le gage qui seul lui paraissait décisif, dans l'intérêt de la dignité et de la sécurité de ses coreligionnaires, de la conversion de Marguerite aux principes de la Réforme.

Jeanne écrit à son fils, le 21 janvier 1572, et sa sollicitude maternelle et ses scrupules de conscience se trahissent dans les recommandations qu'elle lui fait.

« Je vous prie vous assujettir à vostre conseil plus qu'à vostre plaisir, et surtout être soigneus, tant pour vostre devoir que pour l'exemple, d'ouir souvent les presches et tous les jours les prières, et obéir et croire M. de Beauvoir, comme vous avés tousjours bien faict, et ne faillir à ouir quelques leçons de M. de Francour (1) comme vous m'avés promis... »

Le 21 février, insistant sur la nécessité, pour le bien des églises et des peuples, de l'entrée de Marguerite dans la confession réformée, elle ajoute :

« Parquoy, mon fils, si jamais vous priastes Dieu, je vous prie que ce soit maintenant; vous asseurant que je

(1) Barbier de Francour, chancelier du roi de Navarre, massacré à la Saint-Barthélemy.

le prie incessamment, afin qu'il m'assiste en ceste négociasion, et que ce mariage ne se fasse en son ire pour nous punir, mais en sa miséricorde pour sa gloire et nostre repos... »

Dans une autre lettre elle s'inquiète de ses succès personnels dans une cour élégante, frivole, maligne, et lui donne des avis qui touchent au physique comme au moral.

« Je vous prie reguarder à trois choses : d'accommoder vostre grasse, de parler hardiment et mesme en lieux où vous serez appellé à part; car notez que vous imprimerez à vostre arrivée l'opinion que l'on aura de vous sy après. Accoustumez vos cheveux à se relever, mays non pas... »

La fin de la phrase est illisible; mais, quand on a vu les portraits de jeunesse d'Henri IV, notamment le crayon de Demonstier, on devine parfaitement que sa mère lui recommande de relever ses cheveux de façon à dégager le front, selon la mode du temps, mais à ne pas les laisser hérissés et en désordre, à la façon montagnarde.

D'autres lettres de la reine à M. de Beauvoir, d'une sincérité qui témoigne de sa confiance, attestent l'énergie qu'elle apportait dans cette lutte de tous les instants dont les contre-coups intérieurs ébranlaient sa santé. Nous lisons notamment dans celle du 11 mars 1572 :

« Et de vray, vous avez grande occasion d'avoir pitié de moy et me plaindre, car jamais je ne fus menée à la court comme je suis avec desdain. Quant aux honneurs externes, l'on m'en faict assez encores, comme vous sçaurez par ce porteur.

« Ils me voulurent bien faire perdre, par subtilité, celuy

que j'avois accoustumé, que le roy viendroit au devant de moy et me rameneroit jusque vers la reyne. Mais par contre finesse je l'emportay, car ce que l'on veut avoir de bon icy, il le faut avoir par surprise et avant qu'ils y pensent; et encores en ce qu'ils promettent ils ont leur dict et leur dédict, comme du contract d'Angleterre. »

La patience est parfois près de lui échapper en présence du manque de foi de Catherine de Médicis qui allèche tout le monde de promesses, feignant de vouloir les satisfaire tous, mais qui surtout voudrait bien les pouvoir tous tromper.

« Quant à moy, je me fortifie d'heure à aultre par la grâce de Dieu, et vous asseure que je retiens bien vostre leçon de ne me mettre en colère, car l'on m'en tente jusqu'au bout. J'ay la plus belle patience que vous ouistes jamais dire : je pense bien que l'on me rebutte ainsy pour me faire rapporter à des arbitres. »

La séduction de Marguerite ne l'empêche pas de voir avec une certaine prévention sa coquetterie trop encouragée par les hommages de cette cour fardée comme une troupe de théâtre.

« Quant à la beauté de Madame, j'advoue qu'elle est de belle taille, mais aussy elle se serre extrêmement; quant au visage, c'est avec tant d'ayde que cela me fasche, car elle s'en gastera; mais en ceste court le fard est presque commun comme en Espaigne. »

Un soupir de lassitude, un mélancolique aveu de souffrance, attristent régulièrement sur la fin ces lettres alertes et joviales à son confident Beauvoir : « Plaignez-moi pour estre la plus travaillée personne du monde. Car,

comme vous m'escryvez, je suis assaillie estrangement d'ennemys et d'amys et ne suis assistée de guère de gens...

« Je vous diray encores que je m'esbahis comme je peux porter les traverses que j'ay, car l'on me gratte, l'on me picque, l'on me flatte, l'on me brave, l'on me tire les vers du nez sans se laisser aller; bref je n'ay que Martin seul qui marche droict encores qu'il ait la goutte et Monsieur le comte (*de Nassau*) qui me faict tous les bons offices qu'il peut, et voids bien qu'il n'y a pas grande fiance aux hommes courtisans.

«... Je vous diray encores que s'il me falloit estre encores un moys comme je suis, je serois malade et ne sais si je le suis, car je ne me trouve point à mon ayse (1). »

Le contrat de mariage fut signé à Blois, le 11 avril 1572. Charles IX envoya en même temps, dans tout le royaume, des lettres pour confirmer l'édit de pacification, et il accorda aux réformés au delà même de leurs prétentions, *seulement pour les apprivoiser*, ajoute un chroniqueur du temps; *car en derrière, il disoit en riant qu'il faisoit comme son fauconnier, qu'il veilloit les oiseaux.*

Jeanne partit de Blois le 15 mai et arriva, huit ou neuf jours après, à Paris en grand cortège des siens.

La reine de Navarre s'occupa aussitôt, avec son activité ordinaire, qu'aiguillonnaient encore d'inquiets pressentiments, des préparatifs du mariage, des acquisitions nuptiales, courant tout le jour les boutiques et les ateliers.

(1) Voir le recueil des lettres d'Antoine de Bourbon et de Jehanne d'Albret, sa femme, publié pour la Société d'histoire de France par le marquis de Rochambeau, 1877, pp. 337 à 358.

Le mercredi 4 juin au soir, elle fut tout à coup saisie d'une fièvre violente. Elle s'alita et ne se releva plus. Le lundi 9 juin 1572, elle succombait, dans sa quarante-quatrième année, aux atteintes de ce mal foudroyant, mystérieux, suspect aux contemporains, demeuré suspect à la postérité. C'est en vain que quelques historiens ont absous Catherine du soupçon, parce que, selon eux, elle n'avait aucun intérêt au crime. Une innocence qui n'a en sa faveur que de tels arguments n'est pas de celles qu'on ne peut inculper. Il est certain que Catherine haïssait Jeanne d'Albret et en était méprisée. Elle gagnait trop à cette mort qui la délivrait de la seule contradiction qu'elle fût obligée de respecter, de la seule opposition qui pût contrarier ou même déjouer ses desseins, elle gagnait trop à cette mort pour n'avoir pas été accusée d'y avoir aidé. Mais si la haine et l'intérêt sont incontestables, les preuves manquent. Et on peut croire que Catherine ne fit aucun effort pour en fournir à ceux qui doutaient, se rappelant que la reine de Navarre avait acheté des gants et des collets parfumés au pont Saint-Michel chez le Florentin René, parfumeur (et, disait-on, empoisonneur) attitré de la reine mère. On fit, il est vrai, une autopsie pour donner une apparence de satisfaction à l'opinion, mais on n'ouvrit point, paraît-il, le cerveau, et cependant le bruit public était que Jeanne d'Albret avait été empoisonnée par inhalation.

Quoi qu'il en soit, et pour être juste même envers une reine qu'il est difficile de calomnier, il faut reconnaître que l'éditeur des lettres de Jeanne d'Albret, M. de Rochambeau, n'attribue la mort de Jeanne qu'à une simple pleurésie, et que l'éditeur des lettres d'Henri IV, M. Guadet,

croit aussi à une mort naturelle. Peut-être, en effet, suffit-il, pour expliquer la fin subite et prématurée de Jeanne d'Albret, des inquiétudes de son génie politique, des émotions de son cœur maternel, des fatigues de ces voyages et de ces négociations où elle ne prodiguait sa vie qu'en l'épuisant, de l'intensité dévorante de cette flamme intérieure qui n'éclaire l'âme qu'à la condition de consumer le corps, et, suivant l'énergique locution populaire, « brûle le boisseau. »

Henri de Navarre, qui arrivait à petites journées, apprit à Chaunay en Poitou la nouvelle de la mort de sa mère. Il en fut atterré et tomba malade. Pendant sa convalescence il écrivit au fidèle d'Arros, lieutenant général de la reine, et au conseil souverain du Béarn, pour leur défendre de rien changer à ce que sa mère avait ordonné, afin de l'honorer par ce culte pieux de sa volonté et de laisser sa mémoire et son image, à défaut d'elle, en possession du gouvernement.

Le samedi 16 août 1572, le mariage fatal fut célébré et eut pour lendemain le massacre de la Saint-Barthélemy, qui, Jeanne d'Albret vivante, n'eût peut-être jamais eu lieu.

Combien elle manqua, en ce moment terrible, à son fils et aux siens, il est facile de le deviner. Il n'est pas possible non plus de ne pas regretter, pour la gloire d'Henri IV, que sa mère n'ait pas pu plus longtemps veiller auprès de lui, afin de tempérer les ardeurs de sa jeunesse, de le préserver des corruptions et des tentations du pouvoir et de lui éviter les fautes dont le souvenir se mêle à celui de ses qualités et de ses exploits. A mesure que s'éloignera cette influence tutélaire, à mesure que s'effacera l'empreinte

des premières leçons, nous verrons, chez Henri IV, la ressemblance physique et morale qui en fit longtemps l'image de sa mère se modifier, se déplacer et passer du côté paternel. Mieux eût valu pour lui et pour la France, le contraire. Mieux eût valu, qu'une plus longue vie permît à Jeanne d'Albret d'accentuer, de fortifier, de façon à la rendre indélébile, cette influence si prépondérante pendant l'enfance et la jeunesse d'Henri IV, de son esprit et de son cœur, qu'un historien à pu dire, en pensant à ce moment, qu'Henri IV fut moins le fils de son père Antoine de Bourbon que de sa mère Jeanne d'Albret et de sa grand'mère Marguerite d'Angoulême.

V.

LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ.



MADAME DE SÉVIGNÉ.

Réduction de la belle gravure exécutée, en 1874, par E. Rousseaux, pour la *Société française de gravure*, d'après un pastel de Nanteuil (1666) appartenant au comte Léonel de Lambespin.

N. B. Nous devons à la bienveillance de la Société française de gravure l'autorisation de publier cette reproduction.

V.

LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ,

5 février 1626 — 17 avril 1696.

Si Mme de Sévigné ne figurait pas dans notre galerie des *Mères illustres*, il n'y aurait qu'un cri contre cet oubli, encore plus contre cette exclusion. Nous ne nous hasarderons pas à provoquer une telle surprise, nous nous garderons de braver un tel mécontentement; car il est des étonnements qui valent une critique et des mécontentements qui sont les pires des jugements, puisqu'ils condamnent et sans appel. Qu'importe qu'un procès puisse être plaidé, s'il doit être perdu? Et le nôtre serait perdu d'avance.

C'est en vain que nous objecterions que Mme de Sévigné doit moins sa gloire à l'usage qu'elle a fait du pouvoir maternel (sur ce point, il y aurait plus d'une réserve à faire, comme on le verra) qu'à la façon dont elle a exprimé le sentiment maternel, à l'art si plein de naturel, au naturel si plein d'art qu'elle a su mettre au service de son unique passion, à l'éloquence qu'elle a prêtée à sa tendresse, à l'esprit qu'elle a donné à son cœur. C'est en

vain que nous ferions remarquer que ses enfants n'ont eu d'illustre que ce qui de son illustration a rejailli sur eux; qu'elle les a, en somme, assez mal élevés, gâtant sa fille par ses éloges outrés et son fils par une trop insouciante indulgence; de telle sorte qu'elle est beaucoup plus admirable comme écrivain que louable comme mère, qu'elle a beaucoup mieux parlé qu'elle n'a agi, et que son histoire offre plus de leçons à méditer que d'exemples à suivre.

Soit, nous dirait-on; mais convenez qu'on ne saurait garder rigueur à la femme qui a trouvé dans son affection maternelle un génie d'écrivain, qui a fait un chef-d'œuvre de ses lettres, qui a renouvelé la langue et épuisé les ressources d'un sentiment qu'on aurait cru réduit, avant elle, au style vulgaire, et qu'elle a élevé à la dignité de l'art, en fournissant une gamme à toutes ses variations, un clavier à toutes ses nuances.

D'accord, répondrons-nous à notre tour. Il faudrait être illettré pour résister au charme de ce style; il faudrait être insensible pour n'être pas touché par cette tendresse. L'admiration qu'accorde le critique à Mme de Sévigné est donc sans réserve; il n'en saurait être de même de l'hommage du moraliste. Il ne peut s'empêcher de remarquer que ces lettres, chefs-d'œuvre littéraires de l'amour maternel, mais non pas, tant s'en faut, chefs-d'œuvre de l'éducation maternelle, n'ont fait en somme que d'assez médiocres enfants; et même de se demander si nous ne serions pas, au point de vue non certes de la sincérité, mais de la valeur du sentiment maternel chez Mme de Sévigné, les dupes d'une illusion, et si la magie du style ne

cacherait pas, ne draperait pas trop noblement, trop héroïquement quelque chose de cet égoïsme des passions profanes, qui consiste à s'aimer et à s'admirer encore dans les autres.

Examinons : la thèse, sous son air irrévérent et paradoxal, se peut soutenir avec agrément, puisque c'est aux propres aveux, aux propres confidences de Mme de Sévigné que nous emprunterons nos témoignages, nos armes contre elle ; et il y a profit à l'essayer pour l'honneur même de cet amour maternel, qui, pas plus que l'autre, n'admet, quand on le veut donner en exemple, d'altération à sa pureté et ne comporte l'alliage d'aucune défaillance, d'aucune erreur, d'aucune faute. Or, nous allons le voir, nous allons l'entendre confesser à Mme de Sévigné elle-même, on ne saurait dire de sa façon de pratiquer l'affection maternelle, dont elle demeurera, malgré tout, une si aimable et si respectable image, qu'elle a été sans défaillances, sans erreur, sans faute.

Chose remarquable : Mme de Sévigné, qui devait être une si excellente, une si adorable mère, n'avait pas eu le bonheur de jouir, pour son compte, de l'affection qu'elle prodigua à ses enfants; son cœur n'avait rien appris, par une expérience personnelle, des devoirs et des bonheurs de la maternité; il avait dû tout deviner. Cette illustre mère avait été une précoce orpheline, sevrée de trop bonne heure des soins et des dévouements maternels.

Son grand-père, Christophe de Chantal, était mort à trente-sept ans, au cours d'une chasse, des suites d'un accident tragique. Sa grand'mère, Jeanne-Françoise Frémyot, baronne de Chantal, emportée par une vocation irrésistible,

avait, obéissant à l'appel du Dieu jaloux, sacrifié la terre au ciel et ses enfants à son salut. Son fils, Celse-Bénigne de Rabutin, né en 1596, avait quatorze ans, lorsqu'en 1610 elle partit pour aller fonder à Annecy l'ordre de la Visitation de Sainte-Marie. « Lorsque sa mère voulut quitter la maison où elle laissait sa jeune famille, il se coucha sur le seuil de la porte pour lui barrer le chemin. Il fallut passer malgré les cris et les supplications de l'enfant. Quel combat l'amour maternel et l'amour de Dieu durent se livrer ce jour-là dans le cœur de Mme de Chantal ! Que Dieu lui-même soit ici le seul juge (1). »

Ce fils, élevé par son grand-père le président Frémyot, épousa Marie de Coulanges et fut le père de Mme de Sévigné. Tué à la pointe de Samblanceau, à l'île de Ré, dans un combat contre les Anglais de Buckingham, il laissa, à trente-un ans (22 juillet 1627), sa femme veuve; et elle laissa elle-même sa fille orpheline quelques années après (28 août 1633). A sept ans et demi, Marie de Chantal, future Mme de Sévigné, destinée elle-même à un précoce veuvage, causé par un duel malheureux, n'avait ni père ni mère. C'est son grand-père maternel, Philippe de Coulanges, et sa grand'mère qui la recueillirent auprès d'eux jusqu'à leur mort, arrivée malheureusement trop tôt. Le 5 décembre 1636, à la mort de son grand-père maternel, Marie de Chantal, à dix ans, n'avait plus, pour représenter auprès d'elle la famille, que la baronne de Chantal, toute à sa foi, toute à ses œuvres, toute à la conquête de la sainteté, qui

(1) Paul Mesnard, *Notice biographique sur madame de Sévigné*, en tête de l'édition Hachette, t. Ier, p. 7.

lui consacre à peine dans sa correspondance quelques lignes d'une tendresse hâtive et distraite, et qu'il n'est pas bien sûr qu'elle ait jamais vue.

On le voit, Mme de Sévigné put répandre à flots sur ses enfants, et peut-être vit-elle là une noble revanche, une sublime réparation des torts de sa propre destinée, ces abondances de cœur que son enfance orpheline avait si tristement économisées. Comme ce cœur sans emploi, réduit au strict nécessaire des affections de l'enfance et des bonheurs du mariage, devait réparer le temps perdu! et est-il bien étonnant qu'elle se soit jetée d'un élan si fougueux, d'une si ardente soif, à ces délices de l'amour maternel, privée comme elle l'avait été de celles de l'amour filial et de l'amour conjugal ?

Marie de Chantal avait épousé, le 4 août 1644, le marquis de Sévigné. Ce mariage ne fut guère heureux, s'il faut s'en rapporter aux mémoires du temps, et le juger d'après le duel tragique, causé par une infidélité du mari, qui lui coûta la vie à trente-deux ans, et rendit sa femme veuve le 4 février 1652. Elle avait vingt-six ans. C'est le 10 octobre 1646 que naquit à Paris, c'est le 28 octobre que fut baptisée à l'église Saint-Paul, Françoise-Marguerite, future comtesse de Grignan, celle que sa mère, de son propre aveu, devait aimer « préférablement à toutes choses. »

Mme de Sévigné fit à cet amour pour sa fille, dont son fils ne fut pas sans avoir sa part, mais réduite, on peut le dire, aux miettes de la table, ce premier sacrifice de ne point se remarier, bien qu'elle fût d'un rang, d'un âge, d'une fortune, d'une beauté et d'un esprit à trouver facilement à son mari des successeurs plus di-

gnes d'elle. Elle écarta d'elle systématiquement, pour ne garder qu'en qualité d'amis ceux qui en valaient la peine par leur mérite, tous les prétendants qui aspiraient à sa main. A ce sacrifice, elle ne chercha point d'autres dédommagements que ceux qu'elle pouvait trouver dans le dévouement maternel qui le lui inspirait. Il ne coûta rien à sa vertu, qui demeura intacte comme sa réputation, en dépit des commérages vaniteux, rancuniers et jaloux de son cousin Bussy, qu'elle obligea à faire amende honorable et qui lui rendit hommage comme à la vérité même en reconnaissant qu'elle était la plus honnête femme du monde, compliment rare dans sa bouche et qui, si on songe aux mœurs du temps, n'était en soi rien moins que banal. Un de ses biographes a touché toutes ces questions avec une délicatesse digne du sujet dans une page que nous reproduisons avec plaisir.

Nous avons un peu longuement parlé des amoureux de Mme de Sévigné, des dangers dont son jeune veuvage fut entouré, et de sa résistance toujours victorieuse; ce n'a pas été parce qu'un tel sujet amuse généralement la curiosité. Il y avait ici un intérêt plus sérieux. Mme de Sévigné a été mère avant tout, l'amour a réellement tenu peu de place dans sa vie; mais la période de cette vie que nous venons de traverser est une des explications de cette affection passionnée pour sa fille qui étonne parfois par sa ressemblance frappante avec un autre sentiment. Si Mme de Sévigné eût cédé à l'amour, ou si elle eût été incapable de le sentir, son cœur n'eût pas éprouvé au même degré le besoin de répandre tous les trésors, toutes les épargnes de sa tendresse. Elle n'avait point trouvé (ce ne fut pas sa faute) l'amour dans le mariage; elle ne voulut pas le chercher ailleurs. Mais les dons de Dieu ne se perdent pas. Quand l'épanouissement des sentiments naturels est contrarié, ils ne se replient, pendant un temps, sur eux-mêmes, que pour éclater

un peu plus tard, souvent en se transformant. Bussy a voulu rendre raison de la vertu de Mme de Sévigné en l'attribuant à la froideur; et c'était également, s'il faut l'en croire, l'opinion du marquis de Sévigné. Telle est l'explication favorite des hommes grossiers. Elle n'est pas toujours aussi vraie qu'ils le croient. Mme de Sévigné avait un esprit ardent et un cœur très tendre. Il est certain qu'elle a été plusieurs fois bien près d'aimer. Mais elle avait de la sagesse et de l'honnêteté; et en outre ses enfants la gardaient des entraînements. Elle fut jalouse d'elle-même pour eux, et leur conserva sa tendresse tout entière. Ce furent eux qui dans ses combats la soutinrent et la sauvèrent. Elle-même l'a bien dit, laissant voir qu'elle avait lutté et par quelle force elle avait triomphé (1).

Faisant allusion, dans une de ses lettres à Mme de Grignan, à son amie, la princesse de Tarente, « dont *le cœur étoit comme de cire*, » elle ajoutait : « Je ne crois pas qu'elle ait eu assez de loisir pour aimer sa fille, au point d'oser se comparer à moi. Il faudroit plus d'un cœur pour aimer tant de choses à la fois. Pour moi, je m'aperçois tous les jours que les gros poissons mangent les petits. Si vous êtes un préservatif, comme vous le dites, je vous suis trop obligée, et je ne puis trop aimer l'amitié que j'ai pour vous; je ne sais de quoi elle m'a gardée, mais quand ce seroit de feu et d'eau, elle ne me seroit pas plus chère (2). »

Par tout ce que nous savons de l'amour que Mme de Sévigné eut pour sa fille, cet amour « qui fut, c'est elle qui le dit, l'unique passion de son cœur, le plaisir et la douleur de sa vie, » qui fut aussi, selon un de ses biographes (3), « sa plus touchante vertu et sa plus grande

(1) M. Paul Mesnard, *Notice*, p. 75.
(2) Lettre du 13 novembre 1675.
(3) M. P. Mesnard, *Notice*, p. 88

faiblesse, l'excès qu'on doit reprendre en elle, et ce qui la fait le mieux aimer » il est facile de deviner qu'elle ne consentit pas longtemps à se séparer d'elle, à la confier à des mains étrangères, et qu'elle ne s'en rapporta qu'à elle-même du soin de la former, par une éducation qui eût été, en effet, le chef-d'œuvre de l'art maternel, si elle eût été aussi parfaite au point de vue moral qu'au point de vue intellectuel.

Mlle de Sévigné quitta de bonne heure ses premières maîtresses, les Filles de Sainte-Marie, à Nantes, pour n'en avoir plus d'autre que sa mère, qui lui apprit elle-même l'italien, probablement aussi le latin, qu'elle savait assez pour lire Virgile et Tacite dans l'original. Son maître de philosophie fut l'abbé de la Mousse, parent et commensal fidèle de tous les logis des Sévigné, qui fit de son élève une zélée et subtile cartésienne, et se complut un peu trop dans son ouvrage; car il semble que cette trop solide et trop forte nourriture d'esprit ait exalté l'orgueil de la jolie raisonneuse et contribué à tarir en elle les sources du sentiment.

En dehors de cet excès de lumières, de ce luxe d'esprit, de ce superflu qui nuisit parfois au nécessaire de façon à faire regretter à Mme de Sévigné d'avoir laissé sa fille pousser jusqu'à l'inutile philosophie la curiosité d'une intelligence précoce, le témoignage des contemporains n'était pas nécessaire pour nous faire croire qu'une mère comme Mme de Sévigné dut cultiver à merveille les bonnes dispositions d'une fille comme la sienne. Et nous n'avions pas besoin de la confirmation de l'éloge de Bussy quand il dit « que la bonne nourriture qu'elle donna à sa fille

et son exemple sont des trésors que les rois mêmes ne peuvent toujours donner à leurs enfants. »

Pourquoi faut-il qu'une juste mesure ait été dépassée, et que les sollicitudes de Mme de Sévigné, exaltées par les succès de beauté et d'esprit de sa fille, se soient portées de préférence sur le soin des qualités qui lui donnaient ces succès plutôt que sur le soin de celles qui lui eussent permis de s'en passer? Ici encore, faute de pouvoir mieux dire, ni même aussi bien, il convient de citer son dernier biographe.

Parlons avec franchise : il est à craindre que la nourriture morale n'ait pas été aussi excellente. Cette imprudente adoration de sa fille, continuelle dans les lettres de Mme de Sévigné, cette extase devant ses perfections, ces louanges vraiment amoureuses données à sa beauté autant qu'à son esprit, comment croire que ce dangereux abus n'avait pas commencé de bonne heure ? L'excessive tendresse des parents (ce sont trop souvent les meilleurs qui ont besoin qu'on le leur rappelle) cultive l'égoïsme des enfants, et la punition de ceux qui aiment trop est de n'être pas assez aimés. Le vieil Arnauld d'Andilly était bien sage quand il grondait si fort Mme de Sévigné, quand il lui disait qu'elle était une jolie païenne, qu'elle faisait de sa fille une idole dans son cœur, et que cette sorte d'idolâtrie, quoiqu'elle la crût moins criminelle qu'une autre, était aussi dangereuse.

Ce qu'il y a de piquant, et ce que Mme de Sévigné dut trouver amer, c'est que la mère et la fille, celle-ci surtout qui faisait profession d'être sincère, et qui l'était parfois jusqu'à la rudesse, se disaient leurs vérités. Mme de Grignan, convenant de ses défauts, écrivait à sa mère « qu'elle l'avait mal élevée » reproche doublement pénible pour la pauvre mère qui en reconnut dans sa conscience la justice, en

même temps qu'elle en sentait l'injustice dans son cœur, et ne trouva à répondre que trois mots, trois soupirs : *Vous avez raison.*

Ainsi elle était punie par où elle avait péché, par la franchise, où l'on peut voir aussi de l'ingratitude, de celle à qui elle avait tout sacrifié, jusqu'aux droits de son frère à une égalité qu'il n'obtint jamais, quoiqu'il l'eût, à tout prendre, méritée plus que sa sœur. Heureuse pourtant malgré son erreur et, il faut avoir le courage de le dire, sa faute, car cette trop complaisante et trop aveugle prédilection en fut une, si Mme de Sévigné ne se l'était entendu reprocher qu'une fois par celle même qui en était l'objet! Mais que de fois au contraire elle sentit le trait s'enfoncer dans son cœur et les larmes en monter à ses yeux durant ces crises de doute et de jalousie de sa passion maternelle, où elle en venait jusqu'à se croire non pas seulement mal ou point aimée par sa fille, mais même haïe. Ce sont ces visions de ses insomnies, ces cauchemars de son affection que Mme de Sévigné appelait *ses dragons*. Elle en plaisantait alors, mais que de fois elle s'était cachée pour pleurer de ces craintes, qui, une fois calmées, la faisaient rire!

A vingt-trois ans, Mme de Grignan, baptisée par Bussy « la plus jolie fille de France » remarquée à la cour pour sa beauté, son esprit et aussi pour sa sagesse, n'était pas encore mariée, un peu par la faute sans doute de cette indifférence dédaigneuse qui était un des traits de son caractère et de sa physionomie. Cette indifférence dédaigneuse n'était pas faite pour attirer des prétendants qui savaient Mlle de Sévigné doublement armée d'esprit et de raison,

dans la personne de sa mère et la sienne, et fort capable d'ajouter le ridicule à l'affront d'un refus. Très peu affrontèrent l'épreuve d'un choix si difficile ; et si justifiées que fussent les prétentions de Mlle de Sévigné, riche et belle héritière, il en fallut fort rabattre, puisque enfin on s'arrêta à la demande du comte de Grignan, lieutenant général du roi en Languedoc, homme de fort bonne maison, bien apparenté, mais âgé de quarante ans, d'une fortune obérée et déjà veuf de deux femmes dont la première, Angélique-Clarice d'Angennes, sœur de la célèbre Julie d'Angennes, fille de *l'incomparable Arthémise*, lui avait laissé deux filles.

M. de Grignan vécut en bonne intelligence avec Mme de Sévigné, qui ne fut pas moins aimable et moins accomplie comme belle-mère que comme mère. Son gendre se faisait pardonner le crime de lui avoir enlevé sa fille adorée, en favorisant les voyages et les longs séjours qui interrompaient la séparation dont Mme de Sévigné se dédommageait en écrivant par chaque ordinaire, c'est-à-dire deux fois par semaine, ces lettres qu'elle ne croyait destinées qu'à la poste, et qui sont arrivées à la postérité, bien qu'elles ne lui fussent pas adressées. Dans ces lettres il y a toujours quelque chose d'aimable, fût-ce un simple *P. S.*, et l'on sait la valeur particulière du *P. S.* en matière épistolaire, pour M. de Grignan, afin de l'empêcher de s'offusquer de la trop complète intimité du commerce de la mère et de la fille, de ménager ses susceptibilités, de lui éviter jusqu'à l'ombre de la crainte d'un empiètement sur ses droits.

Dès le premier jour, par ces insinuations caressantes, par

cet habile partage, et à chaque occasion, par d'effectifs services, il fut ménagé, séduit, conquis, pris à la glu de ces compliments si spirituellement tournés que l'intérêt qu'on avait à lui plaire s'effaçait à ses yeux dans l'envie qu'on lui en témoignait. Les lettres de Mme de Sévigné ne sont pas seulement des chefs-d'œuvre et des modèles pour les mères, mais aussi pour les belles-mères, et on en ferait, à ce point de vue spécial, un aussi agréable qu'utile recueil.

C'est le 27 janvier 1669 que le contrat qui unissait les intérêts de M. le comte et de Mme la comtesse de Grignan fut signé, et c'est le 29 janvier que fut célébré le pacte religieux qui unissait leurs sorts, et, autant que le comporte un mariage de raison, leurs cœurs. Nous nous hâtons de dire que les deux époux ne donnèrent jamais aucune prise à la calomnie, ni même à la médisance, et que leur ménage fut heureux de ce bonheur tempéré dont l'atmosphère s'échauffe rarement et ne comporte pas les orages. Mme de Grignan fut une bonne épouse et une bonne mère dans le sens ordinaire du mot, c'est-à-dire ne consacrant à ses devoirs que la dépense de sensibilité dont elle était capable sans prodigalité, s'en tenant au nécessaire, et ne se risquant pas au superflu.

Si ce système de modération, qui s'accommodait très bien au caractère de son mari, contribua au bonheur conjugal de Mme de Grignan, il ne contribua pas au bonheur maternel de Mme de Sévigné, qui ne trouvait pas son compte à cette sécheresse, pour ne pas dire à cette aridité de sentiments dont les rares abondances étaient loin de répondre à son intarissable veine d'affection et de dévouement.

Elle se plaignait souvent, s'indignait parfois d'être réduite à la portion congrue et de recevoir avec peine, non sans en provoquer le payement, l'intérêt de ce capital d'affection et de dévouement qu'elle dépensait pour sa fille, en toute occasion, en vraie mère prodigue. C'est le double et perpétuel refrain, l'invariable ritournelle, car l'amour maternel comme l'autre est, suivant le joli mot de Bussy, *grand recommenceur*, de ces lettres où une inépuisable fécondité d'imagination et de sentiments brode de variations toujours nouvelles ce thème des tendres adieux, des tendres reproches, des regrets du souvenir adoucis par les illusions de l'espérance.

Ce sont ces doutes, ces méfiances, ces inquiétudes, ces jalousies, ces déceptions de son amour maternel que Mme de Sévigné appelait *ses dragons*. Quelquefois, en songeant à tout ce qu'elle avait donné et au peu qu'elle recevait, en prévenances, en caresses, en effusions, elle mêlait une plainte à ses éloges, un soupir à ses baisers; parfois, enhardie jusqu'au reproche, elle comprimait avec peine un sursaut de révolte; elle parlait alors de cette façon badine qui cache un fonds sérieux, et ayant bien soin de dorer de miel la pilule de l'ingratitude de sa fille.

Mais c'étaient là de ces orages passagers qui se résolvent, au premier éclair, en une pluie légère de larmes. Alors, pour peu que sa fille fît un pas en avant, convînt de ses torts, se rejetât sur les soucis des intérêts ou des affaires, ou ses propres sollicitudes maternelles, tout était oublié, la paix était faite et scellée aux dépens du vainqueur. Car c'est Mme de Sévigné qui s'accusait et s'excusait à son tour de ses exigences, se reprochait ses reproches, et demandait à sa

fille un pardon qui lui était généreusement octroyé. D'autres fois, et c'était le plus terrible, Mme de Sévigné, honteuse de se plaindre, lasse de se révolter, s'abandonnait sans rien dire aux *dragons* qui dévoraient son cœur; et Dieu sait les vicissitudes par lesquelles elle passait durant ces si amers silences, où elle en arrivait jusqu'à craindre non plus seulement de n'être pas aimée par sa fille, mais d'en être haïe, et de le mériter. Car une mère n'est malheureuse que par sa faute, et si elle est payée en menue monnaie de tendresse, c'est qu'elle n'a pas su gagner l'or.

Tout ce petit drame intérieur, si touchant et si instructif, se trahit dans les lettres de Mme de Sévigné, que le choix pieusement sévère de sa petite-fille ne nous a pas, tant s'en faut, toutes conservées. Il eût été bien plus facile à saisir dans ses vicissitudes si Pauline de Simiane n'avait cru devoir sacrifier les lettres de sa mère, par un auto-da-fé expiatoire, a-t-on dit, des hardiesses philosophiques qu'elles contenaient, mais plus encore, car il y eut double scrupule, pour dérober au public le témoignage d'indifférence, d'égoïsme, d'ingratitude qu'elles portaient parfois contre celle qui les avait écrites.

Quelques détails précis ajouteront à notre synthèse l'autorité de l'analyse et donneront une idée de ces ombrages, de ces douleurs d'une affection passionnée, de ces orages qui parfois troublèrent et aigrirent non seulement le commerce épistolaire de la mère et de la fille absente, mais jusqu'à leur intimité quand elles étaient réunies, à ce point qu'une fois, se rendant malheureuses l'une l'autre à force de vouloir se rendre heureuses, elles durent prendre le parti de se séparer pour ne pas se brouiller et rendre à leur af-

fection, que corrompait un contact quotidien, la sérénité de l'éloignement et la paix de l'absence.

Lorsque Mme de Grignan s'était mariée, il y avait lieu d'espérer qu'une charge de cour fixerait son mari dans le voisinage de sa belle-mère en n'exposant celle-ci qu'à des séparations passagères d'avec sa fille. Il n'en fut pas ainsi quand M. de Grignan cessa d'être lieutenant général en Languedoc, où il cumulait cette fonction avec deux collègues, sous la direction d'un gouverneur effectif, ce qui le dispensait à peu près de la résidence. Elle devint obligatoire quand, nommé lieutenant général en Provence, il dut y faire fonction effective de gouverneur, ce titre appartenant au duc de Vendôme alors âgé seulement de treize ans (29 novembre 1669). A la faveur d'une seconde grossesse de sa fille, Mme de Sévigné put la garder près d'elle, loin de son mari absent, jusqu'au 5 février 1671. Alors eut lieu le premier et le plus cruel déchirement, celui dont plus d'une séparation nouvelle devait raviver la blessure. Dès ce moment la mère et la fille furent « dans les lettres, » comme le disait tristement la première. Dès ce moment commencèrent aussi ces effusions d'affection auxquelles se mêlent de tout temps ces plaintes et ces reproches d'un cœur inassouvi que Mme de Sévigné ne peut toujours étouffer, et cette crainte de n'être pas assez aimée qui fut pour elle l'expiation de la faute de trop aimer.

Dès le 11 février 1671, Mme de Sévigné, se réjouissant d'une tendre lettre qu'elle avait reçue de sa fille et dont l'expression naturelle et vraie l'avait persuadée, lui disait : « Vous pouvez juger par là de ce que m'ont fait les choses qui m'ont donné autrefois des sentiments contraires. » Et quelques jours après : « Mé-

chante! pourquoi me cachez-vous quelquefois de si précieux trésors? Vous avez peur que je ne meure de joie; mais ne craignez-vous pas aussi que je ne meure du déplaisir de croire voir le contraire? Je prends d'Hacqueville à témoin de l'état où il m'a vue autrefois. Mais quittons ces tristes souvenirs. » Et voici qui est plus fort encore : « Vous me dites que j'ai été injuste sur le sujet de votre amitié; je l'ai encore été bien plus que vous ne pensez. Je n'ose vous dire jusqu'à quel point a été ma folie. J'ai cru que vous aviez de l'aversion pour moi, et je l'ai cru parce que je me trouvois, pour des gens que je haïssois, comme il me sembloit que vous étiez pour moi; et songez que je croyois cette épouvantable chose au milieu du désir extrême de découvrir le contraire... Il faut que je vous dise toute ma faiblesse : si quelqu'un m'eût tourné un poignard dans le cœur, il ne m'auroit pas plus mortellement blessée que je ne l'étois de cette pensée. J'ai des témoins de l'état où elle m'a mise (1). »

Même en faisant la part de l'exagération naturelle à des confidences qui veulent être flatteuses, il n'est que trop certain que ce n'est pas sans motifs que Mme de Sévigné se plaignait, que ses reproches ne tenaient pas toujours à des griefs imaginaires, et que c'est par une générosité qui eut son héroïsme qu'elle prenait sur elle la faute de ces mésintelligences et souriant jusqu'en plein supplice de son âme de feu aux prises avec une âme de glace, écrivait : « Si mes délicatesses ont donné quelquefois du désagrément à mon amitié, je vous conjure de tout mon cœur, ma fille, de les excuser en faveur de leur cause. »

Mme de Grignan ne pardonnait pas toujours à sa mère les torts qu'elle avait envers elle. Elle la grondait, elle la rabrouait, elle chantait pouille à ses faiblesses. C'est elle qui, préférant, malgré tous les soucis qu'elle lui donnait, à

(1) P. Mesnard, *Notice*, p. 121-122.

cause des hommages qu'elle attirait à son orgueil, la charge de lieutenant général en Provence, à une fonction de cour qui l'eût rapprochée de sa mère, dissuadait son mari d'acheter celle du maréchal de Bellefonds, premier maître d'hôtel du roi. Mme de Sévigné ne pouvait s'empêcher de protester contre cette opposition, venant d'où elle devait si peu l'attendre, faite à son dessein favori : « Votre grande paresse de ne vouloir pas seulement penser à sortir un moment d'où vous êtes, me blesse le cœur... Vous avez une vertu sévère, qui n'entre point dans la faiblesse humaine. »

Pour se dérober ainsi, par des motifs qui s'inspiraient plus de la raison que du sentiment, aux empressements de sa mère, Mme de Grignan n'avait pas en 1672 l'excuse, qu'elle eut plus tard, de l'expérience. Peut-être plus sage que sa mère, parce qu'elle était moins bonne, pressentait-elle le résultat fâcheux d'une épreuve qui, tentée plus tard, ne tourna à la satisfaction ni de l'une ni de l'autre, puisqu'elles furent obligées de se séparer pour pouvoir continuer à s'aimer. C'est une curieuse scène et une instructive leçon que celle-là, et nous devons noter d'un trait précis les circonstances dans lesquelles et les motifs pour lesquels le joug de l'affection maternelle put être un jour aussi lourd à Mme de Grignan qu'il paraissait léger.

Au milieu de juillet 1672, Mme de Sévigné, malgré l'avis de sa fille, plus raisonnable que tendre, qui la dissuadait d'entreprendre un tel voyage en une telle saison, se rendit auprès de Mme de Grignan en Provence et passa auprès d'elle quatorze mois. Ces séjours de Mme de Sévigné auprès de sa fille n'ont pas d'histoire, par la raison toute simple qu'étant auprès de sa fille, elle n'avait pas besoin de lui écrire.

Mais s'ils n'ont pas d'histoire, est-ce parce qu'ils furent toujours heureux, et qu'aucun nuage ne troubla la sérénité de ces réunions? Il est permis d'en douter si l'on pèse cette réponse de Mme de Sévigné aux conseils de sa fille, avant le départ : « Vous avez beau dire, je m'exposerai à la sécheresse du pays, espérant bien de n'en trouver que là, » et si l'on devine tout ce que ne dit pas cette lettre écrite après son retour : « J'avois espéré de vous ramener; vous savez par quelles raisons et par quels tons vous m'avez coupé court là-dessus. » Dans ces *raisons* et dans ces *tons*, il est facile de trouver une allusion discrète à ces *sécheresses* de cœur de Mme de Grignan dont sa mère avait parfois à souffrir, plus que de la *sécheresse* du climat provençal.

Mme de Sévigné, « qui aimait tant à être aimée, » suivant le joli mot de Bussy, qui avait eu, de son propre aveu, toute sa vie, une inclination telle pour sa fille que tout ce qui pouvait l'avoir rendue haïssable venait de ce fonds, c'est-à-dire qui prenait sa cause avec une telle ardeur qu'elle épousait jusqu'à ce que ses querelles pouvaient avoir d'injuste, à ce point que, par deux fois, l'absolution lui fut refusée par son directeur, parce qu'elle avait le cœur trop uniquement occupé de sa fille pour que Dieu y trouvât sa part, dut être encore moins satisfaite du séjour de sa fille auprès d'elle en 1674, que du sien en Provence en 1672-73.

Mme de Grignan s'était disputée, autant qu'elle l'avait pu, à cette nouvelle épreuve qui ne pouvait tourner à son avantage, les sollicitudes inquiètes et l'excès de tendresse de sa mère finissant par l'importuner, et celle-ci finissant par la trouver, sans oser le dire, encore plus égoïste que raisonnable. Enfin Mme de Grignan se rend, et nous ne pouvons que

nous livrer à des conjectures sur les froissements, dont il n'est pas resté de traces, de ce séjour d'un an, où le combat de la tendresse et de la raison, de la passion et de la philosophie, entre la mère et la fille, ne paraît pas avoir donné lieu à de trop vifs orages. Quand, le 24 mai 1675, elles durent se dire adieu, l'une avec ses effusions de tendresse, l'autre avec sa tranquille résignation, il n'y avait eu entre elles que de passagers nuages d'humeur, à en juger par la justice qu'elles se rendirent mutuellement à propos de leur sagesse. Mais enfin, il y avait eu de ces malentendus, de ces défauts d'équilibre et d'harmonie entre deux natures si différentes, et c'est en y faisant allusion que Mme de Grignan, dans ses premières lettres après son retour, se crut obligée à quelques excuses sur les chagrins qu'elle avait involontairement pu causer à sa mère, sur les larmes qu'elle avait fait couler. A quoi Mme de Sévigné répondait, comme d'habitude, en pardonnant ou plutôt en s'excusant elle-même, non sans un sourire de malice finale : « Je vous conjure, ma fille, d'être persuadée que vous n'avez manqué à rien; une de vos réflexions pourroit effacer des crimes, à plus forte raison des choses si légères qu'il n'y a que vous et moi qui soyons capables de les remarquer... Ne soyez jamais en peine de ceux qui ont le don des larmes. »

Enfin la lumière et la leçon se dégagèrent entières, avec leur brutalité et leur amertume, de l'épreuve du séjour de Mme de Grignan auprès de sa mère, de décembre 1676 à juin 1677 : visite qu'il fallut, d'un commun accord, abréger. Il faut dire que toutes deux étaient dans des conditions physiques fâcheuses, et que l'aigrissement devait presque fatalement naître de ce trop intime et trop fréquent contact entre

Mme de Sévigné, encore ébranlée par la terrible secousse de sa maladie de 1676, dont elle avait dû aller chercher le soulagement à Vichy, et Mme de Grignan maigrie, pâlie, épuisée par six couches en neuf ans, et plus encore par les luttes et les soucis d'un gouvernement difficile et d'une fortune obérée.

De là, entre la mère et la fille malades, dont chacune prétendait ne pas l'être et s'obstinait à soigner l'autre, une émulation de dévouement, un assaut de complaisances et de caresses, qui avait, comme il arrive souvent, car l'excès du bien est parfois le pire des maux, abouti à une contradiction sourde, puis aiguë, à ces irritations où la tête et les nerfs finissent par prendre part aux manifestations du cœur et où la tendresse aigrie éclate en explosions qui n'ont plus rien de tendre.

Écoutez Mme de Sévigné à la fin de ces crises que des amis avisés ne purent dénouer que par une séparation en disant : « Vous vous faites mourir toutes deux, il faut vous quitter. » La mère est contrainte à l'aveu que ce parti était devenu nécessaire : « C'étoit un crime pour moi que d'être en peine de votre santé : je vous voyois périr devant mes yeux, et il ne m'étoit pas permis de verser une larme ; c'étoit vous tuer, c'étoit vous assassiner ; il falloit étouffer, je n'ai jamais vu une sorte de martyre plus cruel ni plus nouveau. Ah ! ma fille, nous étions d'une manière, sur la fin, qu'il falloit faire comme nous avons fait. » Mme de Grignan était encore plus franche et plus explicite dans ces paroles que sa mère trouvait *assommantes*, c'est-à-dire accablantes de raison et de vérité : « Vous ne sauriez plus rien faire de mal, car vous ne m'avez plus ; j'étois le désordre de votre esprit, de votre

santé, de votre maison. Je ne vaux rien du tout pour vous. »

Là-dessus un juge ami tranchait aimablement et malicieusement le différend, en opposant à la mère trop tendre et trop susceptible, à la fille trop opiniâtre et trop agacée, l'exemple du régime tout différent et beaucoup plus salutaire qu'il avait adopté dans ses rapports avec l'une et avec l'autre.

C'était le propre fils de Mme de Sévigné, celui que, par une erreur de son esprit qui sembla parfois être une erreur de son cœur, elle avait toujours sacrifié à la sœur trop idolâtrée. Il ne se vengeait de cette préférence qu'en en riant et en montrant dans une lettre à Mme de Grignan qu'il savait, lui, aimer sa mère, comme il le fallait, en se prêtant à son humeur, loin de la contrarier, et en mettant dans ces rapports d'affection cette liberté mutuelle sans laquelle ils dégénèrent en mutuelle gêne et mutuelle tyrannie. « Nous nous gardons mutuellement, nous nous donnons une honnête liberté; point de petits remèdes de femmelettes. Vous vous portez bien, ma chère maman, j'en suis ravi. Dieu soit loué, allez prendre l'air... Je vous mets la bride sur le cou. Adieu; maman, j'ai mal au talon, vous me garderez, s'il vous plaît, depuis midi jusqu'à trois heures; et puis *vogue la galère!* Voilà, ma petite sœur, comme font les gens raisonnables. »

L'auteur de cette aimable et ironique leçon d'affection discrète et tempérée par de mutuelles complaisances, était ce Charles de Sévigné que sa mère eut le tort d'aimer moins que sa sœur, et qui, lui, l'aima beaucoup plus et beaucoup mieux qu'elle, se contentant de son lot, et mettant généreusement son honneur à réparer, sans en profiter contre elle, les torts de sa sœur.

Charles de Sévigné n'avait jamais donné à sa mère d'autre raison de se plaindre de lui, que les passagers égarements d'une jeunesse libertine et oisive, expiée par une maturité exemplaire et une vieillesse édifiante. Même au temps de ses fredaines, et lorsqu'il méritait le plus d'être grondé, il commençait déjà de réparer ses fautes en en convenant, en se soumettant à ses remontrances, en témoignant à sa mère une confiance que tout autre que lui eût été embarrassé de concilier avec le respect, dont toute autre qu'elle n'eût pu recevoir les témoignages sans perdre quelque chose de sa dignité.

Elle-même a pris soin de raconter ces aveux dont la franchise eût été une injure sans l'intention qui en faisait un hommage, et dont la crudité était assaisonnée de tant d'esprit et d'originalité, qu'on comprend qu'il lui ait été parfois impossible de tenir son sérieux, et qu'on lui pardonne d'en avoir ri, non sans quelque regret du dommage causé par son indulgence à *cet air de maternité* qu'elle n'y gardait pas assez. Elle s'excuse de la frivolité de ces confidences et de ses propres indiscrétions, en expliquant que ce n'est qu'au prix de ce sacrifice de gravité, sinon de dignité, qu'elle conservait son influence tutélaire, sinon son autorité répressive, et qu'elle était bien obligée d'entendre la confession pour avoir le droit d'exciter au repentir et, au besoin, d'imposer la pénitence.

Le repentir vint de lui-même; et lorsque, calmé par l'âge et l'expérience, arraché, par la vente de la charge militaire qui l'y exposait, aux dangers de la cour et des camps, Charles de Sévigné put venir se fixer en Bretagne, s'y marier selon son cœur et y vivre de la vie patriarcale pour laquelle

il était fait, il ne donna plus à sa mère que des sujets de satisfaction, répara au centuple les torts de sa jeunesse, l'entoura d'une affection sincère et dévouée, dont elle goûta le charme et éprouva, sans jamais la trouver trompeuse, la solidité.

Ce n'est pas auprès de lui qu'elle mourut, et elle ne put s'empêcher de le regretter, en lui envoyant de loin un dernier baiser dans un dernier soupir, que sa fille ne put pas ou n'osa pas venir recueillir, quoiqu'elle fût sous le même toit que sa mère, peut-être par crainte de cette contagion qui ne devait pourtant pas l'épargner; car elle devait succomber, le 16 août 1705, au même mal que sa mère.

C'est au mois d'avril 1696 que Mme de Sévigné, toujours victime de son dévouement, fut atteinte, au château de Grignan, de la petite vérole, à laquelle ne l'avaient que trop prédisposée l'échauffement de son sang et la corruption de ses humeurs, conséquence des inquiétudes et des fatigues que lui avait causées une maladie de sa fille, au chevet de laquelle elle s'était portée sans compter avec ses propres forces.

Mme de Grignan était-elle encore trop souffrante pour lui rendre ses soins, ou même pour affronter l'épreuve d'une suprême entrevue? Toujours est-il que Mme de Sévigné expira, le 17 avril, sans avoir eu la consolation de recevoir son dernier adieu, sans avoir eu le temps de recevoir celui de son fils, qui, lui, n'eût pas hésité à venir l'embrasser et jusque dans la mort.

Du moins, il donna à la mémoire de celle qu'il appelait justement la meilleure et la plus aimable des mères, quoiqu'il l'eût moins éprouvé que sa sœur, ce dernier témoi-

gnage d'une entière et généreuse soumission à ses dernières volontés; car il ratifia, sans un instant d'hésitation, le testament où sa mère avantageait sa sœur à son détriment, et il annonça à celle-ci cette détermination dans une lettre touchante, qui le montre le digne fils par le cœur de cette mère admirable, moins cette injuste préférence, dont Mme de Grignan ne fut la digne fille que par l'esprit.

VI.

MARIE-ANTOINETTE.



MARIE-ANTOINETTE ET SES ENFANTS.

Peint par Mme Vigée-Lebrun. (Musée de Versailles.)

VI.

MARIE-ANTOINETTE,

2 novembre 1755 — 16 octobre 1793.

Si nos lectrices s'étonneraient de ne pas trouver dans notre galerie le portrait de Mme de Sévigné, elles seraient encore plus surprises de n'y point voir, voilé du crêpe de deuil des victimes du parricide, le portrait de Marie-Antoinette. Elles auraient deux fois raison, car ce vœu de leur cœur peut s'appuyer sur tous les arguments que peut fournir à l'esprit une juste cause.

Marie-Antoinette, en effet, fut une grande mère dans le sens le plus touchant, le plus héroïque du mot. Sur ce point même, il ne saurait y avoir, comme sur celui de sa conduite comme femme ou de son rôle comme reine, la moindre controverse; car ses ennemis les plus acharnés ont rendu à leur manière, en cherchant à la calomnier et à la noircir avec toute la clairvoyance de la haine, hommage à sa principale, à sa plus incontestable vertu.

Non, celle qui trouva dans son cœur indigné, en présence d'une accusation monstrueuse et stupéfiante, le cri sublime

qui retentit encore dans la postérité : *J'en appelle à toutes les mères qui sont ici*, ne pouvait pas être et ne fut pas, en effet, une mère ordinaire.

Ses ennemis ne l'ignoraient pas, et ils avaient cru la foudroyer par une de ces calomnies si injurieuses, si imprévues, qu'elles peuvent laisser l'innocence même interdite et sans réponse, et ils comptaient bien sur l'effet de ce silence qu'ils auraient interprété comme un aveu.

C'est dans ce but atroce, c'est pour ruiner d'un coup le prestige de cette vertu maternelle où elle avait puisé un courage capable de résister aux plus cruelles épreuves, c'est pour se venger de l'affront de cette dernière popularité d'une femme que ceux même qui la détestaient comme reine ne pouvaient s'empêcher d'admirer et de plaindre comme mère, que fut imaginée cette odieuse machination, digne chef-d'œuvre de l'auteur du *Père Duchesne*.

De là cette calomnie infâme, dictée par des bourreaux et balbutiée par un enfant incapable de la comprendre. Ses ignobles accusateurs croyaient ainsi la frapper mortellement au cœur. Ils ne prévoyaient pas que, se roidissant sous l'outrage, elle les frapperait au visage en leur jetant le défi de ce mot superbe, cornélien, dont le châtiment leur apprit à rougir.

Oui, celle qui fut la mère de Louis XVII, un martyr, de Marie-Thérèse de France, duchesse d'Angoulême, une sainte, celle qui les avait élevés de concert avec cette Madame Élisabeth, « un ange sur la terre, » fut une grande mère, et elle ne le fut pas seulement aux jours de la prospérité, où le bonheur rend la vertu plus facile, elle le fut au milieu de ces infortunes inouïes qui semblent avoir reculé

les bornes de la douleur humaine, et qui ont appris au monde, suivant le mot de Chateaubriand, « ce que les yeux et le cœur d'une reine peuvent contenir de larmes. »

Marie-Antoinette avait d'ailleurs de qui tenir comme bonne et grande mère : elle avait puisé les exemples qu'elle s'honorait de suivre et les traditions qu'elle s'efforçait de maintenir à ce foyer impérial d'Autriche, justement et exceptionnellement célèbre, parmi les intérieurs souverains, par le culte des devoirs, des vertus et des bonheurs domestiques.

Marie-Antoinette ne parlait jamais sans un respect attendri de son père, le meilleur des pères, qui vivait si patriarcalement dans son palais au milieu de sa nombreuse famille, et veillait sur l'éducation de ses enfants avec la sage et pieuse sollicitude dont nous possédons le témoignage dans les instructions remises par lui à sa fille quittant la cour de Vienne pour la cour de France, et qu'il lui avait fait promettre de relire au moins une fois tous les ans, en mémoire de lui (1).

La fierté se mêlait pour elle à la tendresse, et l'admiration à l'affection, quand elle songeait à sa mère, cette Marie-Thérèse qui avait reçu et mérité de ses fidèles Hongrois, quand elle leur présenta son fils au milieu des adversités qui l'écrasaient sans la décourager, son brevet de courage viril dans le fameux cri : *Moriamur pro Maria-Theresia rege nostro!* « Mourons pour notre roi Marie-Thérèse ! »

Marie-Antoinette, fille d'un tel père et d'une telle mère, devait goûter mieux qu'une autre le bonheur de la mater-

(1) Ces instructions ont été publiées par le comte Horace de Viel-Castel, dans son ouvrage intitulé : *Marie-Antoinette et la Révolution française.*

nité, par elle si longtemps attendu, et mieux qu'une autre devait comprendre et pratiquer les devoirs que la royauté impose, en sus des autres, à une mère. Jamais, même en ces jours d'illusion et d'enivrement où elle put paraître oublier, pour des plaisirs plus frivoles et des devoirs plus flatteurs, les plaisirs et les devoirs maternels, Marie-Antoinette, sa correspondance et le témoignage des contemporains l'attestent, ne perdit de vue sa mission et ne cessa de veiller sur ses enfants, qu'elle élevait non pas seulement pour elle, mais pour la France.

Si elle eût pu oublier d'ailleurs, dans les triomphes de la femme et de la reine, les devoirs de l'épouse et de la mère, si elle eût pu faire taire et endormir sa conscience, une femme qui n'oubliait point, elle, une mère sans cesse penchée sur les lettres venues de ces pays qu'elle fournissait avec orgueil de reines, l'impératrice Marie-Thérèse, se fût chargée de les lui rappeler. Nous possédons les trois volumes de ses lettres régulières à sa fille, instructif et parfois importun témoignage de cette domination jalouse, de cette sollicitude inquiète, fécondes en conseils d'une sagesse sans illusions et en remontrances d'une sincérité sans complaisance, préférant l'injustice à la flatterie (1).

Ces remontrances de Marie-Thérèse à sa fille, qui ne roulaient guère d'ailleurs que sur les fautes légères que rendaient si inévitables, si excusables, son âge, son inexpérience de princesse étrangère, ce désir de plaire si naturel et si charmant chez une jeune reine, ne se rapportent précisément qu'à l'époque où elle cherchait à étourdir dans

(1) Publiées chez Didot, par MM. d'Arneth et Geffroy.

les fêtes et les plaisirs les murmures de son cœur inassouvi, où, après avoir triomphé des préventions et des hostilités de famille et de cour qui lui rendirent parfois si pénible l'épreuve des débuts et lentement conquis les bonheurs de l'épouse, elle aspirait à ceux de la mère. Dès qu'elle les connut, elle ne songea qu'à les mériter par une sollicitude et une vigilance qui ne laissèrent plus rien à reprendre dans sa conduite aux jalousies et aux rancunes dont Marie-Thérèse accueillait parfois avec trop de crédulité les perfides insinuations, déguisées sous le masque du dévouement. Marie-Thérèse n'avait plus qu'à approuver, qu'à louer dans sa fille précocement mûrie par le bonheur, en attendant qu'elle le fût par l'adversité, quand elle quitta la vie, lui léguant un exemple qu'elle se fit toujours honneur de suivre.

C'est le 19 décembre 1778 que naquit Marie-Thérèse de France. Le 22 octobre 1781, les vœux de la reine et de la France étaient enfin comblés; et Marie-Antoinette, avec une de ces joies profondes qui permettent à l'âme humaine d'entrevoir parfois le bonheur infini, donnait le premier baiser au premier dauphin; enfin, le 5 avril 1785, elle mettait et recevait au monde, avec l'allégresse de la sécurité redoublée, le second fils, destiné à devenir si vite l'unique et à ne s'appeler qu'au Temple Louis XVII. Mais combien peu devait durer, bien avant qu'on pût prévoir jusqu'où devaient aller les infortunes de la reine, cette sécurité de la mère! Elle perdait en 1787, à peine âgée d'un an, sa seconde fille, son quatrième enfant, Sophie-Hélène-Béatrix de France, née à Versailles le 9 juillet 1786. Et moins de deux ans après, le premier dauphin, ange un moment prêté à la terre, devait s'en retourner au ciel.

C'est à partir de ce premier avertissement du deuil domestique, à la mort de Sophie-Hélène-Béatrix, qu'il convient de considérer pour la première fois Marie-Antoinette développant, au milieu des mélancoliques pressentiments de l'adversité prochaine, des qualités et des vertus que le bonheur, qui n'a pas d'histoire, a laissé ignorer, mais qu'elle va montrer, maintenant qu'il faut opposer à la disgrâce de la fortune, aux progrès d'une injuste impopularité ce qu'il y a de plus doux et de plus fort, de plus sacré et de plus inviolable, dans la femme et dans la reine : la mère.

« Le temps des illusions est passé, » c'est elle qui le dit tristement en songeant au temps où ses regrets gardaient une espérance et où ce n'est que dans un sourire qu'elle se plaignait « de ses charmants vilains sujets. » Les événements néfastes approchent et leur ombre envahit peu à peu jusqu'aux derniers rayons de ces pâles bonheurs de l'année 1787, qui ont les frissons de l'automne aux premières haleines de l'hiver. Une coalition étrange et odieuse, où les jalousies de famille et les rancunes de cour ont mis en commun leurs griefs et leurs levains, où les ambitieux que peut seul satisfaire un régime nouveau se sont alliés avec les partisans de l'ancien, mécontents des premières réformes, a fait à la reine la guerre insaisissable, impunissable d'une sorte de Fronde de pamphlets et de chansons. Cette guerre prépare, à l'insu des uns, à l'espoir des autres, l'œuvre de la révolution, que commence toujours la perte des respects nécessaires. La physionomie morale de la reine a été défigurée à ce point, après cette odieuse et ridicule affaire du collier, où la haine se fait complice de l'escroquerie pour profiter du scandale, que ce n'est plus qu'au risque des

outrages qu'on peut exposer son portrait en public (août 1787).

Et quel portrait pourtant! Combien il est touchant et fait pour mériter au moins la pitié, si ce n'est l'admiration, et arracher son dernier hommage à la générosité française avant qu'elle ne devienne l'ingratitude française!

C'est l'époque, en effet, où Marie-Antoinette écrivait à Madame Élisabeth : « Nous pleurerons sur la mort de ma pauvre petite ange. J'ai besoin de tout votre cœur pour consoler le mien. »

Jamais, en effet, la reine n'eut plus besoin de consolation. Cette perte lui semblait le présage de pertes plus terribles encore, et cette crainte superstitieuse, qu'elle avoua à Mme Campan et qui ne fut que trop vérifiée, augmentait sa douleur comme elle augmentait l'indiscrète allégresse dont ses ennemis osaient humilier son deuil. Qu'on juge, à l'insulte d'une joie mal dissimulée et d'insolentes espérances, trahies par tous les familiers du Palais-Royal, de l'indignation et de la douleur de Marie-Antoinette, que l'impopularité accablait de ses affronts au moment où la sympathie et l'affection nationales eussent pu seules consoler son cœur de reine et de mère d'une double déception, d'un double désespoir! C'est cependant à l'époque où elle pleurait encore cette Béatrix, qui sembla, disait-elle, indiquer aux autres anges gardiens de sa vie le chemin du ciel, en août 1787, que l'on n'osa point exposer, de peur des outrages du public, aux premiers jours du salon au Louvre, le portrait de la reine. Et cependant ce portrait n'était plus gracieux, coquet, comme celui dont les gazes légères semblaient les ailes d'une sylphide. A l'image de la beauté et des triomphes

de la femme avait succédé celle du dépit de la reine et du chagrin de la mère, tout empreinte d'une tristesse mystérieuse et assombrie d'un deuil prophétique. Dans ce portrait, ou plutôt dans cette scène de famille où l'art attendri de Mme le Brun avait partout répandu cette grâce touchante qui était le plus éloquent des reproches, la jeune dauphine, déjà sérieuse, donnait à sa mère affligée des caresses mélancoliques et cherchait à deviner le mal intérieur dont les ravages ridaient déjà l'ivoire de son beau front. Le dauphin, doux, pâle et tendre enfant, semblait sourire tristement à la mort qui le couvait déjà de son jaloux regard, et il montrait du doigt le berceau vide de sa sœur envolée. Le duc de Normandie, futur Louis XVII, semblait attristé d'enfantins pressentiments.

« C'est ce tableau de deuil auquel on avait dû un moment refuser l'hospitalité du Louvre, tant la figure de la reine avait perdu, aux yeux d'un peuple inquiet et prévenu, de son ancien attrait et de son empire. Ceux qui l'admiraient autrefois souriante et heureuse, ne la plaignaient même plus, malheureuse et éplorée. Et cependant elle avait déjà toutes les qualités qu'annonçaient ses grâces, comme la fleur annonce le fruit. Mais à quoi servent les qualités, et même les vertus, quand l'opinion pervertie est intéressée à n'en pas voir le reproche (1)? »

A ce moment de sa vie, où les roses de son teint avaient pâli, où ses cheveux commençaient à blanchir, où sa taille élégante et sa fière démarche de déesse marchant sur les nuées avaient plié, sans rompre, comme son courage, sous les

(1) Voir notre livre : *Marie-Antoinette et sa famille*, grand in-8° illustré, 1e édition. Paris, P. Ducrocq, 1879, p. 247-248.

premiers coups de l'adversité, Marie-Antoinette n'allait plus à Trianon, théâtre des jeux et des ris des jours heureux, que pour s'y recueillir dans le sein de la nature et y pleurer au milieu des rares amitiés et des rares fidélités désintéressées. Elle avait dû faire à sa raison le sacrifice de son cœur. Elle avait dû renoncer à ce monde aimable et frivole des Polignac, qui lui avait coûté trop cher, et se réduire à ces affections plus modestes et plus sûres, à ce petit groupe des courtisans du malheur, la princesse de Lamballe, Madame Élisabeth, le comte de Fersen, Esthérazy, à ces amis enfin « qui ne lui demandaient rien. » Depuis la banqueroute du prince de Guéménée, l'affaire du collier, la déconfiture de Mlle Bertin, la grande marchande de modes, elle avait perdu le goût des diamants et des perles, des fleurs et des plumes, et ne se parait plus que de ses enfants. Et ces enfants, elle les préparait, par les leçons de la pitié, aux leçons du malheur.

« Désirant apprendre au cœur inexpérimenté de Madame, sa fille, non seulement le désir, mais l'art de donner, elle l'occupait sans cesse des souffrances du pauvre et l'aiguillonnait de ce généreux souci, qu'elle sentait si bien. La jeune princesse avait déjà une bourse d'aumônes contenant de huit à dix mille francs, qu'elle distribua elle-même sous les yeux de sa mère. Celle-ci voulut l'initier non seulement aux plaisirs du dévouement, mais aux mérites du sacrifice. Pour donner à ce sujet à ses enfants une leçon directe et frappante, elle ordonna un jour à Mme Campan de faire apporter de Paris, comme les autres années, la veille du 1er janvier, tous les joujoux à la mode, et de les faire étaler dans son cabinet. Prenant alors ses enfants par la main, elle leur donna le spectacle de toutes ces poupées

parlantes, de tous ces chevaux harnachés, de toutes ces ingénieuses mécaniques, de tous ces délicats bonbons. Puis elle leur dit qu'elle avait eu le projet de leur donner ces jolies étrennes, mais que le froid rendait les pauvres si malheureux que tout son argent avait été épuisé en couvertures, en hardes, pour les garantir de la rigueur de la saison, et même en pain dont beaucoup manquaient; que, cette année, il fallait donc renoncer à la possession, et se contenter de la vue. Puis elle les arracha, émus et résignés, à cette épreuve dignement supportée. Mais comme elle songeait à tout, elle réfléchit que plus d'une mère de famille ferait le même calcul qu'elle et que le marchand de joujoux pourrait souffrir à son tour d'une abstention générale et imprévue. Elle lui fit donc remettre cinquante louis pour le dédommager d'un voyage inutile (1). »

En même temps qu'elle enseignait à ses enfants à plaindre et à secourir les pauvres, elle leur apprenait aussi à admirer et à honorer les grands services rendus au pays. Le jour où on lui présenta le bailli de Suffren, au retour de sa glorieuse campagne dans les mers de l'Inde, elle fit appeler ses enfants : « Mes enfants, et vous surtout, Monsieur, dit-elle en s'adressant particulièrement au dauphin, voilà M. de Suffren; nous lui avons tous les plus grandes obligations. Regardez-le bien et retenez son nom. C'est un des premiers que mes enfants doivent apprendre à prononcer, et pour ne l'oublier jamais (2). »

Cette admirable éducation de ses enfants, dont on eût pu

(1) *Marie-Antoinette et sa famille*, par M. de Lescure, 4e édition, grand in-8° illustré. Paris, Ducrocq, 1879, p. 178.
(2) *Ibid.* p. 179.

juger par ses fruits, si Louis XVII eût dû être autre chose qu'un martyr et si Marie-Thérèse de France eût dû être autre chose qu'une sainte, ne fut pas chez Marie-Antoinette l'effet d'un heureux instinct, d'une inspiration favorisée par le hasard, mais l'effet d'un plan raisonné, d'un système fondé sur l'étude vigilante et perspicace de leur caractère. On peut en juger par ses instructions à Mme de Tourzel, gouvernante de son fils, qu'on peut considérer comme un des chefs-d'œuvre de l'art maternel.

C'est quelques jours après le 14 juillet, dans les colères, dans les ivresses du peuple et de la cour, que Marie-Antoinette trouve le courage et le sang-froid de tracer pour Mme de Tourzel ce long portrait moral du dauphin, cette instruction où elle a la force d'être impartiale, de ne rien voiler et de tout dire pour donner à sa gouvernante toutes ses lumières, toutes ses armes : la seconde vue d'une mère qui aime assez son fils pour le juger :

24 juillet 1789.

Mon fils a quatre ans quatre mois moins deux jours, je ne parle ni de sa taille ni de son extérieur, il n'y a qu'à le voir. Sa santé a toujours été bonne; mais, même au berceau, on s'est aperçu que ses nerfs étaient très délicats et que le moindre bruit extraordinaire faisait effet sur lui. Il a été tardif pour ses premières dents, mais elles sont venues sans maladie ni accident. Ce n'est qu'aux dernières, et je crois que c'était à la sixième, qu'à Fontainebleau, il a eu une convulsion. Depuis il en a eu deux, une dans l'hiver de 87 à 88, et l'autre à son inoculation; mais cette dernière a été très petite. La délicatesse de ses nerfs fait qu'un bruit auquel il n'est pas accoutumé lui fait toujours peur; il a peur, par exemple, des chiens, parce qu'il en a entendu aboyer près de lui; je ne l'ai jamais forcé à en voir, parce que

je crois qu'à mesure que sa raison viendra, ses craintes passeront. Il est, comme tous les enfants forts et bien portants, très étourdi, très léger, et violent dans ses colères; mais il est bon enfant, tendre et caressant même, quand son étourderie ne l'emporte pas. Il a un amour-propre démesuré qui, en le conduisant bien, peut tourner un jour à son avantage; jusqu'à ce qu'il soit bien à son aise avec quelqu'un, il sait prendre sur lui, et même dévorer ses impatiences et ses colères, pour paraître doux et aimable. Il est d'une grande fidélité, quand il a promis une chose; mais il est très indiscret, il répète aisément ce qu'il a entendu dire, et souvent, sans vouloir mentir, il ajoute ce que son imagination lui a fait voir. C'est son plus grand défaut et sur lequel il faut bien le corriger. Du reste, je le répète, il est bon enfant; et avec de la sensibilité et en même temps de la fermeté, sans être trop sévère, on fera toujours de lui ce qu'on voudra. Mais la sévérité le révolterait, parce qu'il a beaucoup de caractère pour son âge; et pour en donner un exemple, dès sa plus petite enfance, le mot *pardon* l'a toujours choqué. Il fera et dira tout ce qu'on voudra, quand il a tort; mais le mot *pardon*, il ne le prononcera qu'avec des larmes et des peines infinies.

On a toujours accoutumé mes enfants à avoir grande confiance en moi, et quand ils ont eu des torts, à me les dire eux-mêmes. Cela fait qu'en les grondant, j'ai l'air plus peinée et affligée de ce qu'ils ont fait que fâchée; je les ai accoutumés tous à ce que *oui* ou *non*, prononcé par moi, est irrévocable, mais je leur donne toujours une raison à la portée de leur âge pour qu'ils ne puissent pas croire que c'est humeur de ma part.

Mon fils ne sait pas lire, et apprend fort mal; mais il est trop étourdi pour s'appliquer. Il n'a aucune idée de hauteur dans la tête, et je désire fort que cela continue. Nos enfants apprennent toujours assez tôt ce qu'ils sont. Il aime sa sœur beaucoup et a bon cœur. Toutes les fois qu'une chose lui fait plaisir, soit d'aller quelque part ou qu'on lui donne quelque chose, son premier mouvement est toujours de demander pour sa sœur de même. Il est né gai, il a besoin pour sa santé d'être beaucoup à l'air, et je crois qu'il vaut mieux pour sa santé le laisser jouer et tra-

vailler à la terre sur les terrasses que de le mener plus loin. L'exercice que les petits enfants prennent en courant, en jouant à l'air, est plus sain que d'être forcés à marcher, ce qui souvent leur fatigue les reins...

Après avoir tracé le portrait de son fils, la reine passait la revue du personnel en hommes et femmes qui lui était attaché, et dressait en quelques mots, qui ont la précision de l'observation la plus pénétrante et la plus sagace, leur signalement moral de façon à donner à la gouvernante les moyens d'utiliser leurs qualités et de neutraliser leurs défauts. Et si Mme de Tourzel, effrayée de sa responsabilité, faisait appel à son autorité en présence d'un cas embarrassant, avec quelle décision et quelle énergie elle encourageait sa suppléante et lui dictait la conduite à suivre en pareille circonstance!

Ce 31 août.

Il m'a été impossible, mon cher cœur, de revenir de Trianon; j'ai beaucoup trop souffert de ma jambe. Ce qui vient d'arriver à Monsieur le Dauphin ne m'étonne point. Le mot *pardon* l'irritait dès sa plus tendre enfance, et il faut s'y prendre avec de grandes précautions dans ses colères. J'approuve entièrement ce que vous avez fait; mais qu'on me l'amène, et je lui ferai sentir combien toutes ses révoltes m'affligent. Mon cher cœur, notre tendresse doit être sévère pour cet enfant; il ne faut pas oublier que ce n'est pas pour nous que nous l'élevons, mais pour le pays. Les premières impressions sont si fortes dans l'enfance que, en vérité, je suis effrayée quand je pense que nous élevons un roi.

Adieu, mon cher cœur, vous savez si je vous aime (1).

Marie-Antoinette ne se bornait pas à donner d'excellents préceptes à Mme de Tourzel, si digne, par son dévouement

(1) *Histoire de Marie-Antoinette*, par E. et J. de Goncourt, éd. Didot. 1863, p. 261-268.

et sa vertu, d'être sa vice-mère ; elle lui fournissait aussi, chaque fois que se présentait l'occasion de les mettre en action, d'héroïques exemples. Au 6 octobre, elle fut appelée au balcon par la foule encore menaçante et toujours prête à abuser de sa victoire. Elle obéit à cette sommation pour en braver le danger, elle se montra donc au peuple entre ses deux enfants. Elle était ainsi si belle, si triste, si inviolable, qu'une voix, peut-être celle d'un assassin qui, résolu à tuer la mère, reculait devant le sacrifice des enfants, lui cria le fameux mot répété par vingt mille voix, hommage rendu à la mère dans une insulte à la reine : *Point d'enfants !* Une seconde fois, elle obéit, écartant ses enfants, se dépouillant de cette défense vivante, et par cet acte qui bravait si stoïquement la mort, elle força l'applaudissement. Rivarol a raconté en traits saisissants cette scène trop caractéristique pour être négligée.

...Bientôt après, le peuple et les milices, pour ajouter à leur ivresse par un nouveau succès, demandèrent à voir la reine. Cette princesse, qui n'avait encore vécu que pour les gazettes de la chronique et qui vit maintenant pour l'histoire, parut au balcon avec M. le Dauphin et Madame Royale à ses côtés. Vingt mille voix lui crièrent : *Point d'enfants !* Elle les fit rentrer et se montra seule. Alors son air de grandeur dans cet abaissement et cette preuve de courage dans une obéissance si périlleuse l'emportèrent à force de surprise sur la barbarie du peuple ; elle fut applaudie universellement. Son génie redressa tout à coup l'instinct de la multitude égarée, et s'il fallut à ses ennemis des crimes, des conjurations, de longues pratiques pour la faire assassiner, il ne lui fallut à elle qu'un moment pour se faire admirer (1).

(1) Voir notre édition des *Œuvres choisies de Rivarol*, Paris, Jouaust, 1880, t. II, p. 339.

Pas une faiblesse, pas une défaillance dans cette attitude intrépide, qu'aucun danger n'étonne, qu'aucune crainte ne surprend, de la digne fille de Marie-Thérèse. « La nuit du 13 avril 1790, la nuit pour laquelle la Fayette a annoncé une attaque du château, le roi, accouru chez la reine au bruit de deux coups de fusil, ne la trouve pas. Il entre chez le dauphin; la reine le tenait dans ses bras et pressé contre elle. « Madame, dit le roi, je vous cherchais, et vous m'avez bien inquiété. — *Monsieur, j'étais à mon poste,* » répond la mère en montrant son fils (1).

Sa fille, son fils : c'est pour eux, en vue de leur intérêt, de leur salut, qu'elle fait tout ce qu'elle fait; à cet intérêt, à ce salut elle accorde par deux fois le sacrifice qui doit le plus coûter à la fierté de son âme héroïque : paraître avoir peur, paraître fuir. Sans eux, elle l'a dit et il faut la croire, elle n'eût jamais consenti au hasardeux voyage de Varennes. Sans eux elle n'eût jamais consenti à quitter volontairement, le 10 août, les Tuileries assiégées, pour aller demander secours à l'Assemblée, qui répond par la déchéance, asile à l'Assemblée, qui répond par la prison. Victorieuse ou vaincue, libre de punir et de pardonner, ou enchaînée, n'ayant plus qu'à mourir de cette mort tranquille dont l'échafaud ne saurait faire la honte, voilà la seule façon de sortir des Tuileries que comprît Marie-Antoinette. Cet idéal si noble et vraiment royal, elle l'immola au pâle devoir de suivre où il la menait ce roi de la résignation et non pas de la lutte, qui ne montait pas à cheval, ce roi *du précieux sang,* comme on l'appelait dans son entourage, qui, pour épargner celui

(1) *Histoire de Marie-Antoinette*, par E. et J. de Goncourt, p. 270.

de ses ennemis, sacrifia si souvent celui de ses amis; et après un douloureux effort, un sublime cri de révolte, elle trouva la force de se taire dans les caresses de ses enfants.

Écoutez cette scène retracée d'après les témoignages oculaires et auriculaires par un historien éloquent. C'est quand Rœderer déclare au roi et à la famille royale que se réfugier auprès des représentants du peuple est la seule issue de salut qui leur reste.

Louis XVI demeure interdit ; mais la reine relève fièrement la tête : « Que dites-vous, Monsieur, s'écria-t-elle, vous nous proposez de chercher un refuge chez nos plus cruels persécuteurs ? jamais, jamais! qu'on me cloue sur ces murailles, avant que je consente à les quitter. Mais dites, Monsieur, dites, sommes-nous donc totalement abandonnés? — Madame, je le répète, la résistance est impossible. Voulez-vous faire massacrer le roi, vos enfants et vos serviteurs? — A Dieu ne plaise ! puissé-je être la seule victime ! — Encore une minute, poursuivit Rœderer, peut-être une seconde, et il est impossible de répondre des jours du roi, des vôtres, de ceux de vos enfants ? — De mes enfants ! dit-elle en les serrant dans ses bras. Non, non, je ne les livrerai pas au couteau. » Et se rapprochant du roi et de ses ministres : « Eh bien! c'est le dernier des sacrifices, mais vous en voyez l'objet ! Monsieur Rœderer, ajouta-t-elle en élevant la voix, comme pour prendre à témoin tout ce qui l'environne, vous répondez de la personne du roi! vous répondez de celle de mon fils! — Madame, nous répondons de mourir à vos côtés, voilà tout ce que nous pouvons garantir (1) ! »

Le dernier des sacrifices! avait dit Marie-Antoinette en quittant les Tuileries pour aller chercher un asile à l'Assemblée, ne supposant pas que la honte et la douleur d'une

(1) *Louis XVII*, par M. de Beauchesne, t. I, p. 153.

telle détermination pussent être dépassées, et ne pouvant se croire encore destinée à épuiser les extrémités de la patience et de la souffrance humaine. De l'Assemblée conduite au Temple, ne peut-on pas dire que sa vie y fut une immolation perpétuelle, un sacrifice quotidien, dans lequel elle jetait chaque fois à l'épreuve une part de son cœur? Aussi ne sommes-nous pas étonnés de la voir, gagnée un moment aux romanesques plus encore qu'héroïques conspirations du salut et plans d'évasion des de Batz, des Rougeville, des Jarjayes, par le désir de délivrer ses enfants, y renoncer presque avec joie, lorsqu'il est démontré qu'elle ne peut se sauver sans eux.

Et le roman avorté est clos par ce dernier billet à M. de Jarjayes, où c'est à peine si un soupir de regret humain se mêle au renoncement maternel et chrétien :

Nous avons fait un beau rêve, voilà tout : mais nous y avons beaucoup gagné, en trouvant encore dans cette occasion une nouvelle preuve de votre entier dévouement pour moi. Ma confiance en vous est sans bornes; vous trouverez, dans toutes les occasions, en moi du caractère et du courage; mais l'intérêt de mon fils est le seul qui me guide, et, quelque bonheur que j'eusse éprouvé à être hors d'ici, je ne peux pas consentir à me séparer de lui. Au reste, je reconnais bien votre attachement dans tout ce que vous m'avez dit hier; comptez que je sens la bonté de vos raisons pour mon propre intérêt et que cette occasion ne peut plus se rencontrer. Mais je ne pourrois jouir de rien en laissant mes enfants, et cette idée ne me laisse pas même de regret.

Cette reine si douce quand il s'agit de renoncer à un espoir de salut où son fils n'entre pas, quelle noble furie, quelle lionne quand il s'agit de lutter une heure contre les

municipaux porteurs et exécuteurs de l'arrêté du comité de salut public sanctionné par la Convention, ainsi conçu : « Le comité de salut public arrête que le fils de Capet sera séparé de sa mère. » C'était le 3 juillet 1793, à dix heures du soir.

La reine a couru au lit de son fils, qui crie et se réfugie dans ses bras. Elle le couvre, elle le défend de tout son corps. Elle se dresse contre les mains qui s'avancent, et les municipaux voient que cette mère ne veut pas livrer son fils! Ils la menacent d'employer la force, de faire monter la garde... *Tuez-moi donc d'abord!* dit la reine.

Une heure! une heure! ce débat dura entre les larmes et les menaces, entre la colère et la défense, entre ces hommes qui donnaient l'assaut à cette mère et cette femme qui les défiait de lui arracher son enfant. A la fin les municipaux, las de leur honte, menacent la reine de tuer son fils: à ce mot, le lit est libre. Madame Élisabeth et Madame habillent l'enfant : il ne restait plus à la reine assez de force pour cela! Puis, couvert des pleurs et des baisers de sa mère, de sa tante et de sa sœur, le pauvre enfant, fondant en larmes, suit les municipaux : il va de sa mère à Simon (1).

Enfin ce long supplice touche à sa fin, la reine martyre a vidé le calice jusqu'à la dernière lie. Il ne lui reste plus qu'à mourir; et c'est avec des sentiments où il ne reste presque plus rien d'humain, et où l'espoir de la délivrance adoucit jusqu'à la douleur de la suprême séparation, qu'elle écrit à Madame Élisabeth la sublime lettre testamentaire où les derniers adieux sont sanctifiés par les derniers pardons.

16 octobre, 4 h. 1/2 du matin.

C'est à vous, ma sœur, que j'écris pour la dernière fois; je viens d'être condamnée non pas à une mort honteuse, elle ne l'est que

(1) *Histoire de Marie-Antoinette,* par E. et J. de Goncourt, p. 399-400.

pour les criminels, mais à aller rejoindre votre frère; comme lui innocente, j'espère montrer la même fermeté que lui dans ces derniers moments.

Je suis calme comme on l'est quand la conscience ne reproche rien; j'ai un profond regret d'abandonner mes pauvres enfants; vous savez que je n'existois que pour eux; et vous, ma bonne et tendre sœur, vous qui avez par votre amitié tout sacrifié pour être avec nous, dans quelle position je vous laisse!...

Que mon fils n'oublie jamais les derniers mots de son père que je lui répète expressément : Qu'il ne cherche jamais à venger notre mort...

Puis songeant à cette calomnie infâme dont elle avait si victorieusement repoussé le trait empoisonné, relevé plus tard par ses ennemis pour essayer d'en blesser à son tour, par la main inconsciente d'un enfant abâtardi par le régime du Temple, l'honneur de Madame Élisabeth, encore plus invulnérable, la reine, avec une admirable recherche de délicatesse, l'excusait en ces termes :

J'ai à vous parler d'une chose bien pénible à mon cœur. Je sais combien cet enfant doit vous avoir fait de la peine; pardonnez-lui, ma chère sœur : pensez à l'âge qu'il a, et combien il est facile de faire dire à un enfant ce qu'on veut et même ce qu'il ne comprend pas. Un jour viendra, j'espère, où il ne sentira que mieux tout le prix de votre tendresse.

Le lundi 8 juin 1795, le dauphin, le *petit Capet,* comme disaient ses bourreaux, succombait à la vie qu'on lui avait faite et touchait à ses derniers moments. Ce qu'ils eurent surtout de remarquable, c'est que la délivrance lui apparut sous le visage maternel. C'est sa mère qu'il croyait voir lui ouvrir le ciel. Écoutez le témoignage touchant de son fidèle gardien Gomin.

« Gomin, voyant l'enfant calme, immobile, muet, lui dit : « J'espère que vous ne souffrez pas dans ce moment? — Oh! si, je souffre encore, mais beaucoup moins; la musique est si belle! »

« Or, on ne faisait aucune musique ni dans la tour ni dans les environs; aucun bruit du dehors n'arrivait en ce moment à cette chambre où le jeune martyr s'éteignait. Gomin, étonné, lui dit : « De quel côté entendez-vous cette musique? — De là-haut! — Y a-t-il longtemps? — Depuis que vous êtes à genoux. Est-ce que vous n'avez pas entendu? Écoutez! écoutez! » Et l'enfant souleva par un mouvement nerveux, sa main défaillante, en ouvrant ses grands yeux illuminés par l'extase. Son pauvre gardien, ne voulant pas détruire cette douce et suprême illusion, se prit à écouter aussi avec le pieux désir d'entendre ce qui ne pouvait être entendu.

« Après quelques instants d'attention, l'enfant tressaillit de nouveau, ses yeux étincelèrent, et il s'écria, dans un transport indicible : « Au milieu de toutes les voix j'ai reconnu celle de ma mère (1)! »

C'est au milieu d'une extase souriante, provoquée par cette musique du ciel, ces concerts des anges, qu'il croyait dans son délire entendre sur sa tête et lui souhaiter la bienvenue par la voix de sa mère, que Louis XVII rendit le dernier soupir dans un dernier baiser adressé à celle qu'il allait enfin rejoindre pour jamais.

(1) M. de Beauchesne, *Histoire de Louis XVII*, t. II, p. 298.

VII.

MADAME NECKER.



MADAME NECKER.

D'après la gravure de H. Lips.

VII.

MADAME NECKER,

1737 — 1794.

Madame Necker ne fut pas seulement une femme belle, savante, spirituelle, aimable, maîtresse d'une maison hospitalière et d'un salon en crédit, comme le dix-huitième siècle en compta beaucoup; elle fut une honnête femme, une épouse modèle, une mère exemplaire, ce qui y fut beaucoup plus rare; et elle ajouta à ses agréments mondains, à ses qualités sociales, cette pointe d'originalité et, comme on disait alors, de singularité, d'une piété solide, d'une charité passionnée et d'une irréprochable vertu.

Elle ne fut pas la seule assurément, même en un temps où il y avait encore, malgré l'exemple de Louis XVI et de Marie-Antoinette, qui remettait en honneur les vertus domestiques, beaucoup trop d'épouses légères et de mères indifférentes, à chercher et à trouver le bonheur dans les devoirs du foyer, les sentiments légitimes, à se montrer modestement parée à la fois de l'admiration et de l'estime de ses amis, à témoigner par sa vie de l'accord possible du

sentiment et de la raison, du goût des lumières et de l'amour du bien. On pourrait citer encore jusqu'à quatre ou cinq grandes dames du même temps, dignes de cette grave et douce compagnie, et que, du reste, le salon puritain de Necker compta parmi ses amies sinon ses familières, la marquise de Créqui, la maréchale de Beauvau, la duchesse de Choiseul, Mme Helvétius.

Mais enfin Mme Necker, dans l'histoire de nos mœurs, demeure celle que distingua au plus haut degré cette originalité du goût des plaisirs honnêtes et de la pratique des devoirs et des vertus domestiques, à une époque où les doctrines matérialistes avaient encore beaucoup de partisans, où les victoires et conquêtes de la galanterie même vénale avaient encore beaucoup de courtisans, où l'approche de la Révolution n'avait pas encore mis la vertu à la mode, et où l'on ne gagnait à la pratiquer qu'une satisfaction de conscience tempérée peut-être par la crainte d'un certain ridicule.

Cette crainte troubla moins que toute autre Mme Necker, qui avait pris de bonne heure, comme son mari, le parti de ne rechercher que les suffrages honorables, et qui, tout en devenant Française par l'esprit, était demeurée franchement Genevoise ou plutôt Vaudoise par le cœur. Du reste, il faut convenir que si elle eut le mérite et brigua surtout l'honneur d'être une épouse modèle et une mère exemplaire, cette noble ambition fut particulièrement bien servie par les circonstances, car elle était la femme de Jacques Necker, le financier philanthrope, le politique philosophe, le ministre réformateur, qui apporta, pour son honneur et son malheur, dans la pratique des hommes et l'exercice du pouvoir les

illusions généreuses et dangereuses d'un esprit dogmatique; et elle fut la mère de Germaine Necker, future Mme de Staël, la femme qui a eu le plus d'idées et de passions viriles et dont le talent a le plus approché du génie.

Ce double titre suffirait même à la gloire de Mme Necker, et, inscrit sur sa tombe, lui ferait une assez belle épitaphe, si la piété conjugale et filiale de ses plus proches n'avait trouvé une consolation à publier les écrits trouvés dans ses papiers et à orner d'une gloire littéraire posthume la mémoire de celle qui y avait renoncé de son vivant, par le plus touchant des scrupules et le plus noble des sacrifices.

Ce trait d'héroïsme intellectuel et moral clôt dignement notre esquisse préliminaire et justifie le soin que nous allons prendre de retracer, avec une certaine curiosité de détails, la physionomie de celle qui en fut capable, qui a écrit, à l'honneur de l'amour conjugal, les *Réflexions sur le divorce*, et qui, à l'honneur de l'amour maternel, a allumé dans le cœur de Mme de Staël cette flamme sacrée d'une vertu que n'y éteignirent jamais les erreurs d'idées et les fautes de passion qu'elle mêla à tant de qualités, de mérites, de services et de chefs-d'œuvre.

Nous ne saurions emprunter à un meilleur juge et à un meilleur peintre que Sainte-Beuve le premier croquis, d'une telle saveur locale et d'une si piquante ressemblance qu'on le croirait fait d'après nature, de Suzanne Curchod, née dans le petit village de Crassier ou Crassy, situé sur la limite de la France et du pays de Vaud, le 2 juin 1737, de Louis-Antoine Curchod et de Mlle d'Albert de Nasse, sa femme.

« Pour bien apprécier Mme Necker, qui ne fut jamais à Paris qu'une fleur transplantée, il convient de la voir en sa

fraîcheur première et dans sa terre natale. Son père était pasteur, ou ministre du saint Évangile; sa mère, native de France, avait préféré sa religion à son pays. Elle fut élevée et nourrie dans cette vie de campagne et de presbytère où quelques poètes ont placé la scène de leurs plus charmantes idylles, et elle y puisa, avec les vertus du foyer, le principe des études sérieuses. Elle était belle, de cette beauté pure, virginale, qui a besoin de la première jeunesse. Sa figure longue et un peu droite s'animait d'une raîcheur éclatante et s'adoucissait de ses yeux bleus pleins de candeur. Sa taille élancée n'avait encore que de la dignité décente, sans raideur et sans apprêt. Telle elle apparut à Gibbon dans un séjour qu'elle fit à Lausanne (1). »

Le futur historien de l'empire romain était, — même en ces années de jeunesse qu'il passa à Lausanne lors de son premier séjour dans cette ville ou l'exil lui fut si doux qu'il y revint plusieurs fois et s'y fixa plus tard assez longtemps pour y écrire son chef-d'œuvre, — aussi curieux d'idées que placide de sentiments. Il n'était hardi et actif qu'intellectuellement, et c'est pour lui faire cuver, selon son dire, en un pays rassis et dans un air grave et méthodique, sa première ivresse d'esprit, à la suite de laquelle il avait embrassé précocement le papisme qu'il devait abjurer non moins précocement, que son père l'avait envoyé d'Oxford à Lausanne. Il ne vit pas impunément celle qu'on n'appelait que la *belle Curchod*, et ressentit à sa vue cette impression enthousiaste que Stendhal a appelée le *coup de foudre*. Il se rangea du nombre des adorateurs platoniques qui faisaient

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. IV, pp. 240-241.

cercle, dans les assemblées et à la comédie, autour de la jeune et spirituelle enchanteresse, et le soir, en rentrant, il écrivit sur son *journal* cette note sentimentale et classique : « J'ai vu Mlle Curchod. *Omnia vincit amor et nos cedamus amori.* »

C'est ainsi que, contrairement à toutes les prévisions de la sagesse humaine qui, dans la personne des pères de la réalité comme dans celle des pères de la comédie, est parfois si malignement contrariée par le hasard, le séjour de pénitence à Lausanne devint un séjour de délices ; c'est ainsi que Gibbon fut récompensé par ce qui devait le punir et qu'il faillit ramener une épouse des lieux où son père l'avait simplement envoyé pour réfléchir à son incartade et reprendre, comme il le fit en effet, la religion protestante, que, dans un accès de fièvre papiste, il avait quittée. Voici le portrait que trace Gibbon, dans ses mémoires, de celle qui l'initia la première aux plaisirs innocents et aux honnêtes desseins de l'amour platonique. Bien que tracé par un amoureux et un amoureux pour le *bon motif* (il n'était pas homme à en avoir, ni elle fille à en souffrir un autre), le portrait est à cette date aussi fidèle que flatteur :

« Son père, dans la solitude d'un village isolé, s'appliqua à donner une éducation libérale et même savante à sa fille unique. Elle surpassa ses espérances par ses progrès dans les sciences et les langues; et dans les courtes visites qu'elle fit à quelques-uns de ses parents à Lausanne, l'esprit, la beauté et l'érudition de Mlle Curchod furent le sujet des applaudissements universels. Les récits d'un tel prodige éveillèrent ma curiosité : *je vis et j'aimai*. Je la trouvai savante sans pédanterie, animée dans la conversation, pure dans les sentiments

et élégante dans les manières ; et cette première émotion soudaine ne fit que se fortifier par l'habitude et l'observation d'une connaissance plus familière. Elle me permit de lui faire deux ou trois visites chez son père. Je passai là quelques jours heureux dans les montagnes de Franche-Comté, et ses parents encourageaient honorablement la liaison.... »

Cette *flirtation*, comme disent les Américains, dura assez longtemps, à la façon suisse, c'est-à-dire avec les tranquilles et méthodiques progrès d'une navigation à travers les eaux claires du *Tendre*, sans incidents, sans accidents, sans orages, et où l'on voyage pour le plaisir de voyager, plutôt que pour celui d'arriver. Comme tout finit pourtant en ce monde, l'idylle devait aborder naturellement, à un moment donné, au port du mariage. Ce dénouement ne répugnait pas à Gibbon, qui, s'il n'était jamais pressé de conclure, était néanmoins trop logique et trop honnête pour ne pas accepter la conséquence de ses principes. Mais les projets d'union qui tinrent cinq ou six ans en suspens la liberté de Mlle Curchod et la sienne, rencontrèrent au jour décisif, si longtemps écarté, l'obstacle du *veto* paternel, et, après une convenable résistance, Gibbon se résigna philosophiquement à son destin. « Il soupira comme amant et obéit comme fils, » brisant, non sans regrets, des liens qui ne furent qu'épistolaires et prenant congé dans la dernière de ces épîtres, qu'il terminait presque invariablement par la formule suivante : *J'ai l'honneur d'être, Mademoiselle, avec les sentiments qui font le désespoir de ma vie, votre très humble et très obéissant serviteur* (1). » Cette retraite fut

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. VIII, pp. 354 et 355.

vivement blâmée par Jean-Jacques, qui écrivait de Motiers à son ami Moultou, le 4 juin 1763 :

« Vous me donnez pour Mlle Curchod une commission dont je m'acquitterai mal, précisément à cause de mon estime pour elle. Le refroidissement de M. Gibbon me fait mal penser de lui... M. Gibbon n'est point mon homme, je ne puis croire qu'il soit celui de Mlle Curchod. Qui ne sent pas son prix n'est pas digne d'elle; mais qui l'a pu sentir et s'en détache est un homme à mépriser... »

Quoique Mlle Curchod eût dû éprouver de cette renonciation un certain dépit et une certaine déception, elle ne s'en montra point trop irritée, et quand plus tard, devenue Mme Necker, elle goûta dans un mariage selon son esprit et selon son cœur tout le bonheur dont elle était si digne, elle pardonna volontiers à Gibbon de lui en avoir laissé la liberté, et se plut même à afficher malicieusement sa clémence en le recevant à Paris, dans son salon, et en le rangeant au nombre des courtisans de sa fortune, rôle auquel il se prêta d'ailleurs de très bonne grâce.

Il n'était pas le seul qu'elle eût charmé et sur lequel elle se fût plu, en attendant d'abdiquer en faveur d'un maître, à exercer son empire. Avant de troubler le cerveau de Gibbon, autant qu'il pouvait l'être, elle avait distrait de ses méditations un homme plus grave encore que Gibbon, et avait dérangé l'équilibre que cherchait et perdait parfois, après avoir cru le trouver, entre son inspiration et sa raison, entre son esprit et son cœur, l'original bonhomme, le célèbre physicien philosophe de son pays, Georges Lesage. Il tenta, lui aussi, de nouer avec elle le roman de sa quarantaine et de lui faire agréer, en vue d'un dénouement légitime, ce

commerce de coquetterie ingénue d'un côté, de raisonnable tendresse de l'autre, ce mélange à dose pondérée d'amour et d'amitié fait pour caresser la tête sans trop chatouiller le cœur, qu'il avait, en raison de ce double ingrédient, baptisé du nom encore plus bizarre que charmant d'*amouritié*.

Suzanne Curchod, qui n'avait pas été indifférente à l'appât sérieux d'un mariage avec Gibbon, ne paraît que s'être amusée de la recherche honorable, mais un peu singulière comme lui, du quadragénaire Lesage et de ses velléités matrimoniales, qu'elle détournait en souriant sur une de ses amies, Sophie R..., ainsi qu'il résulte du journal du philosophe à la date du 27 décembre 1762 (1).

Pourtant elle avait alors déjà vingt-deux ans, et en 1764 elle allait franchir le cap de la vingt-quatrième année sans avoir pu aborder encore au havre souhaité, sans avoir pu trouver un sort digne de ses attraits, de son mérite, de ses succès. Elle venait de perdre successivement son père et sa mère, et cette double perte lui faisait d'autant plus sentir le besoin d'un appui. Tout le monde s'intéressait à cette belle orpheline, qui, suivant une jolie expression de l'héroïne d'un roman de sa compatriote Mme de Charrière, « ne savait que faire de son cœur ni de son esprit, » économisant l'un sans objet, et dépensant l'autre sans profit dans ces témoignages et ces exercices brillants d'un talent pédagogique qui ne lui permettait d'entrevoir que les sentiers ingrats et les horizons bornés de la vie d'institutrice. Pourtant l'occasion favorable et décisive naquit précisément des circons-

(1) A. Sayous, *le Dix-huitième siècle à l'étranger*, etc., Paris, Amyot, 1861, t. II, p. 36.

tances où on ne l'attendait pas. Ce n'est pas en vain, et pour les seuls applaudissements de la *Société du printemps* et des professeurs et étudiants de l'Académie de Lausanne, ses auditeurs charmés, que la fille du pasteur de Crassier débita ces leçons ou présida à ces concours sur les langues anciennes dont le théâtre était le plus souvent le vallon des Eaux, aux environs de Lausanne, et la chaire une estrade de verdure à l'ombre d'un bouquet d'arbres. Le spectacle tenta une femme du monde parisien, Mme de Vermenoux, que la renommée et la sympathie universelle y avaient attirée. Elle se prit de bienveillance pour celle que Voltaire, plus tard, par allusion à ces triomphes académiques, appelait *la nouvelle Hypathie* (1), et la ramena avec elle à Paris. Cette riche et jeune veuve, ennuyée de sa liberté, hésitait encore pourtant à la sacrifier aux vœux de M. Necker, déjà riche banquier, membre de la compagnie des Indes, et âgé à ce moment de trente-deux ans. A peine le prétendant eut-il vu à Paris, chez Mme de Vermenoux, Mlle Curchod, qui, en attendant mieux, lui servait de secrétaire et de demoiselle de compagnie, que ses hommages changèrent d'objet. Puis, sans qu'il y ait eu dépit de la bienfaitrice, ni ingratitude de la protégée, ni infidélité de l'amant, les choses tournèrent, dans cette jolie et honnête comédie des variations du sentiment, au dénouement naturel d'un mariage qui ne fit que des heureux (décembre 1764).

Mlle Curchod, devenue Mme Necker, eut donc un mari à son goût et une fortune à son souhait, et elle méritait si bien l'un et l'autre que ses anciens soupirants, Gibbon, devenu,

(1) Sayous, t. II, p. 82. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. IV, pp. 244-245.

sept ans après sa fugue, à son retour d'Italie (1765), son hôte enthousiaste, et Lesage, demeuré toujours son admirateur et son ami, applaudirent de fort bonne grâce au triomphe de leur rival. Avant de montrer Mme Necker dans ce triple rôle de femme, de mère et de maîtresse de salon où elle fit preuve de tant de ressources d'esprit et de sentiment, et qu'elle renouvela par une énergie de personnalité, d'originalité fort intéressantes, nous clorons l'histoire de son mariage par une anecdote caractéristique qui s'y rapporte et dont nous devons la connaissance à une autre femme de grand cœur et de grand esprit, fort digne aussi des respects de l'historien moraliste. C'est Mme de Gérando qui a appris par hasard et a révélé sans indiscrétion dans son journal intime cette anecdote qui est si à l'honneur de ceux qu'elle concerne. Mme de Gérando avait loué et habita pendant trois étés, de 1800 à 1802, ce château de Saint-Ouen, résidence favorite de Necker « que sa situation délicieuse aux bords de la Seine, près de la vallée de Montmorency, aux portes de Paris, rend on ne peut plus agréable et même intéressante pour les étrangers qui visitent les environs de la capitale, qui l'est encore bien plus par les personnes célèbres qui l'avaient habitée avant elle et par tous les souvenirs qu'elle en offre. »

Un des plus touchants de ces souvenirs fut révélé par le hasard à Mme de Gérando, si capable de l'apprécier et qui l'a noté dans les termes suivants :

« M. Necker, ministre des finances, accompagnant partout le roi, ne quittait jamais sa femme sans lui donner les témoignages les plus attendrissants du regret qu'il avait de la quitter, et prenait soin de la rassurer journellement sur

sa santé, sur les fatigues inséparables de sa haute position. La femme du concierge du château nous avait prêté, la première année que nous y avons passée, un vieux secrétaire dans lequel j'ai trouvé un jour deux lettres de l'écriture même de M. Necker, qui étaient roulées et chiffonnées avec des billets de barrière; toutes deux se trouvaient être des monuments touchants de la tendresse et de la générosité de M. Necker pour sa femme. L'une lui était adressée pendant le ministère de M. Necker et un de ses voyages avec la cour : c'était l'expression vive et profonde du sentiment le plus vrai. L'autre était écrite à un ami commun de M. et de Mme Necker, immédiatement avant leur mariage. M. Necker se plaignait de ce que celle qu'il aimait, n'ayant point de fortune, poussait la réserve au point de refuser d'accepter un diamant que M. Necker portait au doigt, et il engageait cet ami à lui venir en aide pour une petite tromperie qu'il voulait faire à Mlle Curchod, et qui prouvait autant de délicatesse que d'affection. Sa fiancée avait 8,000 francs (c'était toute sa fortune) et elle avait prié leur ami commun, négociant, de les placer dans son commerce. M. Necker profitait de cette circonstance pour que celui-ci consentît à persuader à Mlle Curchod qu'en plaçant cette somme dans le commerce des Indes, il lui avait fait produire un capital de 30,000 livres. M. Necker entre dans tous les détails des précautions à prendre pour que ce compte paraisse évident à Mlle Curchod, et qu'elle ne puisse jamais pénétrer la ruse. Il espère que son ami, malgré son austère probité, voudra bien le seconder dans cette petite supercherie qui permettra à Mlle Curchod de jouir avec sécurité d'une fortune que M. Necker n'apprécie qu'en

la lui faisant partager et en la voyant délivrée des scrupules qui la tourmentent (1). »

Ce n'est point ici le lieu d'écrire ou même d'essayer l'histoire du salon de Mme Necker. Ce ne serait pas moins que celle de la société polie de son temps, qui y passa tout entière dans la personne de ses plus illustres représentants français ou étrangers. Une simple ébauche nous mènerait même trop loin. Elle n'est d'ailleurs plus à tenter, depuis que M. Othenin d'Haussonville, puisant dans les archives du château de Coppet, qui sont pour lui des archives de famille, en a tiré les éléments d'un tableau du salon de Mme Necker et d'un portrait de Mme Necker qui ne laissent rien à désirer comme variété et nouveauté de détails, comme curieuse et vive ressemblance des personnages (2). C'est donc à lui qu'il faut renvoyer le lecteur désireux d'informations précises et piquantes sur ces réunions du vendredi et du mardi dont la maison de la rue Michel-le-Comte, l'ancien hôtel le Blanc, l'hôtel du contrôle général, rue de Cléry, puis l'hôtel de la rue Bergère et le château de Saint-Ouen furent tour à tour le rendez-vous cher et familier à l'élite de la littérature et de la société, de 1764 à 1789.

Tout au plus pourrions-nous essayer de marquer d'un crayon rapide et discret les traits caractéristiques de la physionomie originale de Mme Necker comme maîtresse de maison. Nous en aurons noté les plus remarquables quand nous aurons signalé d'abord avec quel art de volonté, de patience et de tact, quoi qu'on ait voulu dire de certaines gaucheries des débuts, inévitable pour l'inexpérience d'une étrangère ,

(1) *Lettres de la baronne de Gérando*, etc., Paris, Didier, 1880, pp. 401-402.
(2) *Revue des Deux-Mondes*, du 1er janvier 1880 au 15 février 1881.

si prompte qu'ait été son initiation, Mme Necker ayant résolu de créer, pour la double satisfaction de son goût des plaisirs de l'esprit et de son dévouement à la gloire de son mari, un salon, vint à bout de cette difficile création, et justifia par le succès une ambition qui pouvait sembler téméraire.

Il s'agissait pour elle, — et nous insistons afin de faire apprécier le génie de sociabilité et d'hospitalité qu'elle dut déployer, étrangère, bourgeoise, femme de financier, — de louvoyer adroitement de façon à se garder des écueils et des naufrages d'inévitables et redoutables rivalités. Il lui fallait introduire, sans provoquer les susceptibilités et les jalousies qui font presque toujours sombrer de pareilles entreprises, ses vendredis littéraires et ses mardis intimes dans les habitudes et les prédilections d'une clientèle ombrageuse et blasée, déjà inféodée aux lundis et aux mercredis de Mme Geoffrin, aux mardis d'Helvétius, aux mardis et aux dimanches du baron d'Holbach, sans compter bien d'autres réunions d'un moindre éclat. Il fallait éviter de paraître faire la moindre concurrence à l'influence, depuis si longtemps accréditée, des trois grands centres de la domination féminine à la fin du dix-huitième siècle, des trois sanctuaires de la conversation mondaine, politique, philosophique et littéraire; ne pas se brouiller, enfin, en leur disputant leurs sujets, avec les trois puissances qui auraient pu se coaliser pour l'écraser : le salon de Mme Geoffrin, le salon de Mme la maréchale de Luxembourg, le salon de Mme du Deffand. Si le succès était difficile et flatteur, un échec eût été la ruine des plus nobles ambitions, des plus chères espérances de Mme Necker.

En quelques années, qui ne furent ni sans efforts, ni sans déceptions, Mme Necker parvint pourtant à ce résultat que, bien loin de se brouiller avec Mme Geoffrin, Mme de Luxembourg et Mme du Deffand, elle en fit ses protectrices et, jusqu'à un certain point, ses amies, et finit par traiter avec elles sur le pied de l'égalité et de la familiarité. Elle eut un salon recherché, honoré, influent, sans trop grand frais de dépense ni même d'agrément. En effet, la chère qu'on faisait chez elle était ordinaire, et son cuisinier ne visait pas au titre d'artiste. En second lieu, la gravité et la décence dont la maîtresse de la maison donnait l'exemple et fournissait le modèle y contenaient dans des limites parfois gênantes la liberté des opinions et des conversations philosophiques. De plus, Mme Necker, malgré l'esprit qu'elle avait, était trop préoccupée de celui qu'elle voulait avoir ; et elle dirigeait trop méthodiquement l'entretien pour être une causeuse toujours agréable. Du moins elle savait écouter, ce qui est beaucoup, quoiqu'elle écoutât trop visiblement avec la préoccupation de retenir, d'utiliser les notes de la veille et celles du lendemain. Mais son mari, qui avait de l'esprit, de la gaieté et était capable d'éloquence, ne prenait, fatigué de travaux et de calculs, qu'une part distraite et parfois même indifférente à ces conversations dont il se tenait le plus souvent écarté.

Malgré ces causes d'éloignement et ces défauts de son gouvernement (en est-il de parfaits?), Mme Necker parvint à attirer dans son salon, par le charme nouveau d'une bonté qui n'était pas plus contestable que sa vertu ; par l'attrait de cet air d'honnêteté, de moralité, de cordialité qu'on ne respirait que là, non seulement les habitués des autres salons à la mode, mais des familiers qu'on ne trouvait pas

ailleurs. Elle apprivoisa la sauvagerie de Diderot, et l'éloquent cynique fut devant elle respectueux et décent; elle contint sans l'effaroucher la verve paradoxale et la pantomime simiesque de l'abbé Galiani, et il partagea l'hommage de son assiduité et plus tard celui de sa fidélité de souvenirs et de regrets entre la sévère Mme Necker et l'indulgente Mme d'Épinay, quoique gardant un faible pour cette dernière. Enfin Mme Necker trouva moyen de réunir et de maintenir dans ses relations d'hospitalité et d'intimité, dans son commerce de conversation et de lettres, une société dont les disparates et les contrastes ne pouvaient s'effacer et s'apaiser que sous l'influence d'une autorité douce et persuasive comme la sienne. Il fallait certainement, à ne la juger qu'au point de vue de ce difficile et unique triomphe, une femme plus qu'ordinaire pour être et demeurer à la fois l'amie des Marmontel, des Morellet, des d'Alembert, des Diderot, des abbés Raynal et Arnauld, des Grimm, des Dorat, des Bernard, des Suard, des Bernardin de Saint-Pierre, des Thomas, des Buffon, ces deux derniers ses deux plus honorables courtisans, ses deux chevaliers d'honneur devant la postérité; et des Mme de Vermenoux, Mme Geoffrin, maréchale de Luxembourg, Mme du Deffand, Mme Suard, Mme d'Houdetot, Mme de Lauzun, Mme de Marchais (d'Angivilliers), la seule qui ait, et non à son honneur, rompu ces relations. Tout le secret de l'empire de Mme Necker et de l'attrait de son salon se résume dans un seul mot. On y était attiré par la considération dont jouissaient les maîtres de la maison; on y était retenu parce qu'elle rejaillissait sur leurs amis.

Comme maîtresse de salon, Mme Necker, sans pouvoir aller jusqu'aux brusqueries et gronderies indiscrètes que

Mme Geoffrin se permettait impunément vis-à-vis de ses pensionnaires, exerça sur ses amis un empire plus modeste, plus doux, mais plus salutaire, et Buffon et Thomas ont rendu hommage à ce rayonnement moral qui vivifiait les cœurs autour d'elle plus encore que les esprits. Elle avait et elle communiquait l'enthousiasme du bien, dont le beau n'était à ses yeux que l'expression la plus parfaite.

Plusieurs de ses hôtes et de ses amis furent aussi ses obligés : sa protection fut largement exploitée par les sollicitations de Marmontel et de Morellet, et Mme Suard reconnaît les bienfaits dont elle se plut à combler son mari et elle, *le petit ménage,* comme on disait alors de ce couple aimable et insinuant qui sut si bien pratiquer l'art de parvenir.

Nul doute que si Mme Necker et M. Necker l'eussent voulu, il eût pris place au milieu des juges de ces concours dont il avait reçu les plus belles couronnes. Il ne semble pas que la brigue académique de M. Necker ait jamais été bien ardente. D'autres ambitions le détournèrent sans doute de celle-là; et la gloire économique et politique de son premier ministère le dédommagea assez pour lui permettre de l'attendre, de l'absence d'un titre littéraire qu'il ne voulait obtenir qu'en le méritant. Le livre de sa retraite : *De l'importance des opinions en matière religieuse,* avait sans doute en vue cette récompense; mais l'Académie en 1785 était devenue tout à fait philosophe, et M. Necker lui parut peut-être trop chrétien. Bref, l'occasion souvent entrevue, souvent éludée, ne repassa plus, et M. Necker ne fut pas académicien, avec tout ce qu'il fallait pour l'être.

Malgré leurs goûts et leurs ambitions littéraires, rien ne prouve que la femme ni le mari l'aient regretté. En ce qui

touche Mme Necker, elle avait incliné, par un renoncement dont la charité profita, à préférer les plaisirs et les triomphes du cœur à ceux de l'esprit. Si son influence littéraire pâlit devant celle des Geoffrin et des du Deffand, aucune de ces deux raffinées et admirables égoïstes, qui semèrent aussi sur l'égoïsme et dont la mémoire n'a reçu que la récompense, vaine comme elle, d'hommages frivoles et intéressés, n'aurait été capable d'ambitionner et de rechercher le plus beau titre de Mme Necker devant la postérité : celui de grande bienfaitrice de l'humanité souffrante, celui de fondatrice de cet hôpital modèle qui porte encore justement son nom.

« Le premier ministère de son mari, ou, comme elle disait moins familièrement, de son *ami*, lui fournit l'occasion de développer et de pratiquer en grand ses vertus. Les malades, à la date de 1778, étaient encore très mal traités dans les hôpitaux; il suffira de dire qu'on en mettait plus d'un dans un même lit, et l'hospice fondé par Mme Necker le fut, dans l'ori-
« gine, pour montrer la possibilité de soigner les malades *seuls*
« *dans un lit* avec toutes les attentions de la plus tendre hu-
« manité, et sans excéder un prix déterminé. » L'essai se fit dans un petit hôpital de cent vingt malades seulement. Mme Necker, fondatrice, en resta pendant dix ans la directrice et l'économe vigilante. Elle mérita d'avoir sa part publique d'éloges dans un passage du *Compte rendu* de M. Necker au roi, en janvier 1781. Quoique la malignité mondaine ait pu trouver à redire à cette solennité d'un époux louant sa compagne, ici, je l'avoue, le sourire expire en présence de l'élévation du but et de la grandeur du bienfait (1). »

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. IV, p. 256.

La considération ! telle fut donc, plus que l'admiration, la récompense des efforts et des succès, comme maîtresse de maison et de salon, de Mme Necker, qui avait noblement préféré de bonne heure le respect de ses amis à leur enthousiasme, avait réduit son rôle à l'art d'écouter plus qu'à celui de parler, et renoncé à la réputation littéraire qu'elle était très capable d'obtenir la plume à la main.

Elle avait fait ce sacrifice, qui ne fut pas sans lui coûter, dans l'intérêt de ses devoirs, dans l'intérêt de son bonheur, dans l'intérêt de son amour conjugal et maternel, ne voulant pas, par une sublime pudeur, une héroïque délicatesse, s'exposer à paraître la rivale de l'un ou de l'autre. Elle trouva tout d'abord un délicieux et douloureux plaisir à se consacrer, à s'immoler à la gloire de son mari, le laissant jouir sans partage des triomphes académiques et philosophiques auxquels il dut l'influence avant la popularité, s'effaçant dans l'ombre de ce progressif rayonnement de l'époux adoré, et ne demandant qu'à des amitiés choisies et aux œuvres d'une charité passionnée un aliment pour son activité et une consolation pour son renoncement.

Mme Necker fut aimée fidèlement et exclusivement par celui auquel elle avait consacré sa vie. Si son esprit subit certaines contraintes, son cœur put s'épanouir à son aise, et elle put faire ample moisson des grandes pensées qui ne viennent que de là. On peut même dire qu'en ce qui touche les deux sentiments dont elle vécut, l'amour conjugal et l'amour maternel, elle a reculé les bornes de leur jouissance et de leur expression ; et c'est là une originalité qu'elle paya assez cher. Car on n'épuise ce que ces deux sentiments peuvent donner de joies profondes et douces qu'à la condition d'é-

puiser aussi leurs secrètes douleurs. On ne touche au fond d'aucun sentiment sans y trouver un peu d'amertume. Plus on est capable de sentir ce qui fait le bonheur, plus on l'est de sentir ce qui lui manque; et on se heurte à la borne si rude aux âmes que peut seul rassasier l'infini. De là, malgré sa sagesse et son perpétuel effort vers la pondération, un certain défaut d'harmonie chez Mme Necker entre la raison et le sentiment, une certaine déséquilibration de ses facultés, dont elle souffrit dans sa santé et dans son bonheur, dans son tempérament et dans son caractère, dans ses nerfs et dans son cœur. De là cette susceptibilité morale, ces ombrages dont elle ne put se défendre et cette lutte entre deux passions légitimes, ce drame intérieur enfin qu'expliquerait trop vulgairement le mot de jalousie appliqué à ses relations avec son mari et avec sa fille. Avant de compléter l'étude de cette nature morale si intéressante et si typique, en essayant de pénétrer et de dévoiler le mystère des douleurs secrètes qui empoisonnèrent chez Mme Necker la douceur apparente de son bonheur maternel, et lui firent sentir en plein triomphe quelque chose des amertumes de la défaite, nous devons analyser et apprécier l'unique ouvrage qui la rattache directement à notre histoire littéraire.

Comme épouse, le chef-d'œuvre de Mme Necker n'est pas seulement dans l'exemple de sa vie, il est encore dans cet éloquent hommage qu'elle a voulu rendre à la sainteté du mariage, dans ce plaidoyer en faveur de l'indissolubilité du lien conjugal, dont l'autorité touchante s'augmente de l'émotion que provoque son caractère posthume. Il semble ainsi que la voix de Mme Necker sorte de la tombe pour protester que l'amour conjugal, tel qu'elle l'a compris et pratiqué, est

plus fort que la mort. C'est ici le lieu de dire quelques mots de ce chef-d'œuvre inconnu, trouvé dans les papiers de sa femme par M. Necker et publié par lui plus encore par piété que par orgueil, pour la consolation de ses regrets plus que pour la constatation de son empire, enfin plutôt pour assurer à une chère mémoire le respect de la postérité, en lui permettant de mesurer l'étendue de la perte qu'il avait faite, que pour augmenter le prestige de la sienne en montrant de quel poids il avait pesé personnellement dans cette argumentation passionnée en faveur de la pérennité du mariage. Tout cela n'est pas inutile à constater d'abord à la décharge d'un homme honnête, consciencieux, religieux, qui, en dépit de toutes ses qualités, n'a pu se défendre entièrement du soupçon de rechercher l'occasion de se draper dans sa vertu, de trouver plaisir à poser d'avance pour sa statue. Il n'en aura sans doute point d'autre que celle, d'une ressemblance peut-être un peu flattée, mais d'un art naïf et d'un sentiment profond, que sa femme a taillée d'avance pour être placée au-dessus de la sienne sur son propre tombeau.

Les *Réflexions sur le divorce*, ainsi que l'explique l'intime éditeur, ne sont pas un écrit achevé. Son auteur n'eut pas le loisir de revoir et de finir cette protestation de sa conscience et de son cœur contre la loi révolutionnaire qui portait atteinte à cette adoration, à cette religion conjugale qui fut le mobile de sa vie et l'inspiration de son talent; car elle en a fait preuve, et au plus haut et plus noble degré, dans cet ouvrage bien plus que dans les cinq volumes de *Mélanges* tirés de ses papiers, qui contiennent les bonnes fortunes de l'esprit des autres plus que du sien, et sont surtout remplis

des moissons de ses conversations, des butins de ses lectures, des trophées de ses conquêtes.

Les *Réflexions sur le divorce* appartiennent entièrement à Mme Necker et la donnent tout entière; elles suffisent à faire son éloge et à lui assurer dans notre littérature cette place modeste et respectée, à l'écart de la foule et du bruit, qui lui paraissait la seule digne des ambitions et convenable au rôle d'une honnête femme (1).

Après le second ministère de M. Necker et cette subite élévation au faîte de la puissance et de la popularité, bientôt suivie d'une si profonde chute dans l'ingratitude et le dénigrement, Mme Necker se vit rendue, par l'exil volontaire du héros et de la victime des vicissitudes de l'opinion, aux douceurs de la vie privée et de la retraite dans le pays natal. Elle demanda, avec la joie mélancolique qui suit toutes les grandes commotions morales, au seul genre de vie pour lequel elle était faite, c'est-à-dire à la pratique de la méditation, de la bienfaisance et de la vertu, dans cet air pur et serein des montagnes qui rapproche la pensée de Dieu, sinon la guérison de ses blessures, du moins l'apaisement de leur douleur. Par un retour touchant au souvenir de ce passé intime et heureux qui lui montrait si digne d'être aimé celui que les Parisiens avaient cessé d'admirer, elle consola les déceptions et vengea les affronts de sa foi politique en recher-

(1) C'est Mme Necker qui a dit de l'utilité et de la sagesse de ce rôle modeste des femmes dans la société :

« Les femmes tiennent dans la conversation la place de ces légers duvets qu'on introduit dans les caisses de porcelaines; on n'y fait point attention, mais si on les retire, tout se brise.

« Les vers luisants sont l'image des femmes : tant qu'elles restent dans l'obscurité, on est frappé de leur éclat; dès qu'elles veulent paraître au grand jour, on les méprise, et on ne voit que leurs défauts. »

chant dans son cœur les raisons de justifier la fidélité toujours ardente et passionnée de sa foi conjugale. Elle ne voulut pas permettre que la disgrâce qui avait frappé ses idées touchât à ses sentiments, et qu'on pût supposer que celui qui avait cessé d'être l'idole des Français avait cessé aussi d'être la sienne. Désabusée de ses illusions, dégoûtée de ses chimères d'autrefois, elle se rejeta, avec d'autant plus d'élan, sur ce qu'elle sentait en elle d'invulnérable et d'éternel : la religion du devoir et du bonheur domestique, la religion de cette passion conjugale qui avait été son unique passion et dont elle pouvait parler mieux que personne, car nulle n'avait été plus qu'elle, dans le plus beau sens du mot, la compagne de son mari ; nulle n'avait ressenti plus profondément le contre-coup des coups qu'il avait reçus durant les accès de cette fièvre nationale, aux brusques revirements, aux caprices féroces, qui étouffait le lendemain ses favoris de la veille et n'avait que ses fureurs d'égales à ses engouements.

Cette influence des événements et des malheurs du temps, ces causes si diverses d'émotion et d'attendrissement, ont porté bonheur à l'écrit touchant que Mme Necker traçait d'une main déjà défaillante et qui emprunte aux circonstances une sorte de solennité, de majesté testamentaire, car il fut écrit en 1793, et Mme Necker mourut le 6 mai 1794, dans son habitation près de Lausanne, à l'âge de cinquante-sept ans. Son mari ne lui survécut que jusqu'au mois d'avril 1804 et alla la rejoindre au rendez-vous réparateur des séparations terrestres, après avoir consacré à honorer et à parer cette chère mémoire les dernières années de sa vie, attristée et consolée à la fois par ce culte pieux et tendre des souvenirs de l'amour et des espérances de la foi.

Nous n'analyserons pas, nous n'apprécierons pas en détail un ouvrage trop peu connu, car il n'a pas été réimprimé depuis 1802 (1) et il a échappé, à notre étonnement et à notre regret, aux honneurs si mérités de la discussion à laquelle a donné lieu à la Chambre des députés une inopportune et intempestive tentative de restauration du divorce (2).

Nous préférons donner quelques extraits de l'opinion d'un juge des plus compétents, des plus autorisés sur la matière, et qui, tout en contredisant Mme Necker sur quelques points, lui a rendu un hommage sincère d'admiration. Le mot n'est pas trop fort pour traduire l'impression produite, dès floréal an VIII, par ce plaidoyer d'outre-tombe en faveur de l'indissolubilité du mariage, sur les partisans et les adversaires d'une institution déjà discréditée par ses vices d'origine et les abus qu'elle favorisait, abus auxquels une main de femme portait la première un coup tout viril.

Rœderer constatait, dès l'an VIII, qu'il se faisait dans l'opinion et dans les mœurs, contre le divorce, une réaction qui trouva à propos ses griefs et ses objections formulés dans l'écrit de Mme Necker ; il regrettait cette réaction, selon lui, exagérée comme toutes les réactions, et après avoir reconnu qu'elle était fondée sur des abus trop réels, il défendait pied à pied, contre une argumentation qui empruntait ses ressources plus au sentiment qu'à la logique, le terrain étroit, mais

(1) *Réflexions sur le divorce*, par Mme Necker. A Lausanne, et se trouve à Paris, chez Aubin et Desenne, in-8° de 96 pages, imprimé à Paris par J.-M. Chevet. — *Le même*, nouvelle édition. Paris, Ch. Pougens, an X-1802, in-8° de 104 p.

(2) Le rapport sur la proposition de M. Naquet par M. Léon Renault a été déposé le 15 janvier 1881. La discussion a eu lieu le 8 février 1881. La majorité qui a repoussé la loi a été assez faible. La question a cessé d'être à l'ordre du jour de la Chambre, mais non à l'ordre du jour de l'opinion, et tout porte à croire qu'elle sera de nouveau posée à la prochaine législature.

sûr, dans lequel devait, selon lui, se cantonner la question.

« A la vérité, disait-il, le divorce a été institué sans règle et sans mesure; il l'a été par des hommes abominables, il l'a été en même temps que mille extravagances qui blessaient toutes les lois de la morale et de la nature; en un mot, il l'a été au milieu de toutes les circonstances propres à le compromettre. Mais des esprits sages et éclairés ne résistent-ils pas également et aux erreurs favorisées par les circonstances et à l'attaque des vérités qu'elles contrarient? Il nous paraît que le principe auquel conduisent l'intérêt de la morale et les lois de la justice se réduit à ce peu de mots : *Le divorce doit être possible, mais difficile.* »

Arrivant à l'appréciation de l'ouvrage de Mme Necker dans son ensemble, avant de passer à sa critique et à sa réfutation en détail, il le caractérisait en ces termes : « Entre les écrits qui ont pu autoriser le retour des esprits vers les anciennes erreurs lorsqu'ils se sont sauvés des modernes horreurs, l'écrit de Mme Necker sur le divorce tient la première place.

« Elle appuie tous ses raisonnements sur des principes pris dans les intérêts et les habitudes du cœur humain, et ce mérite absolument neuf, dans une question où pourtant il était nécessaire, donne d'abord un grand crédit à l'auteur. Une continuelle effusion de sentiments purs, délicats, passionnés, revêtus de vives couleurs, pressés par un mouvement rapide, a complété le charme de l'ouvrage et assuré son ascendant, malgré la fausseté continuelle des raisonnements. Jamais l'éloquence ne montra mieux qu'elle savait quelquefois se passer de la logique et même l'offenser impunément. L'écrit de Mme Necker a poussé au fanatisme les esprits déjà excités par quelques motifs particuliers; il a entraîné tous

les esprits faibles et incertains, ébranlé un grand nombre des esprits les plus fermes, et s'il n'avait produit tous ces mauvais effets, auxquels les circonstances ont contribué, les hommes les plus inflexibles dans leurs principes l'auraient eux-mêmes approuvé, non pas sans doute comme une haute leçon de législation, mais comme une puissante exhortation de morale ; non pas comme une démonstration de l'immoralité de tout divorce, mais comme une victorieuse censure des divorces immoraux. »

Rœderer, en sa qualité de législateur philosophe, partisan d'un usage limité, tempéré du divorce, autant qu'ennemi de ses abus, tournait toutes ses ressources d'argumentation contre l'écrit de Mme Necker, « le plus fort, disait-il, à ma connaissance, qui existe contre le divorce, » et il ne parvenait pas à ébranler les quatre considérations sur lesquelles reposait, comme sur quatre colonnes, ce monument élevé par la piété conjugale à l'indissolubilité du mariage : l'intérêt des époux pendant la jeunesse, celui des enfants, celui des mœurs, celui des époux pendant le dernier âge de la vie.

Au cours de ses critiques, Rœderer ne pouvait s'empêcher de s'arrêter pour appuyer de son témoignage une des raisons les plus profondes et les plus touchantes alléguées par Mme Necker en faveur de l'indissolubilité du mariage :

« C'est un admirable phénomène que cette union, ce doublement de deux consciences qui s'avertissent, se suppléent l'une l'autre dans le cœur de deux époux tendrement unis. Mme Necker a, je pense, la gloire d'avoir été la première à l'observer ; du moins il a échappé à Smith dans sa *Théorie des sentiments moraux*, ouvrage plein de vérités neuves et intéressantes, qui a porté sur les affections du cœur

autant de jour que les *Caractères* de la Bruyère sur les habitudes de l'esprit, et dans lequel l'auteur a soumis les mouvements de l'âme à une analyse aussi exacte que celle qu'il a appliquée à la *richesse des nations*... »

Tout en réfutant sur certains points et en critiquant, surtout en ce qu'il avait d'absolu, le système que Mme Necker avait trouvé dans son cœur et défendait si bien aux yeux de ceux qui pensent que le cœur a aussi sa raison, plus forte souvent que celle de l'esprit, Rœderer revenait sans cesse à ce livre dont l'attrait est irrésistible pour les âmes honnêtes. Il y trouvait l'occasion d'un généreux et éloquent appel à la pacification des esprits, à la réconciliation des cœurs, précisément en prenant pour médiatrices ces femmes, ces épouses, ces mères dont Mme Necker avait si bien peint le rôle et l'influence :

« J'avais cherché dans la lecture solitaire de quelques livres de morale soit une distraction passagère, soit de la force et du courage. Quelques pages *vraiment célestes* d'un écrit récent sur le *divorce* m'ont ramené vers la chose publique, l'âme échauffée par des idées et des espérances de salut général que je me sens le devoir d'épancher. La vérité, la chaleur, la force avec laquelle la femme auteur de cet écrit parle de l'influence des femmes sur les mœurs et par les mœurs sur la félicité générale, la persuasion qu'elle exerce elle-même sur ses lecteurs par les paroles vertueuses et éloquentes qui coulent de sa plume, m'ont fait penser que la puissance publique ne pourrait rien faire de plus utile à la patrie, dans les conjonctures présentes, que d'emprunter le secours des femmes pour rétablir au milieu de nous l'ordre social troublé jusque dans ses sources les plus profondes. »

Un autre jour, réfutant des paradoxes spirituels, mais licencieux, de Vigée, attentatoires à la dignité du mariage, Rœderer l'invitait, en expiation de sa faute, à relire le livre de Mme Necker, « livre où le mariage et l'amour conjugal sont peints avec plus de vérité, d'intérêt et de grandeur que dans aucun que je connaisse. Là, Vigée pourra voir ce que c'est que l'amour conjugal, ce qu'il a d'intime, de doux et de puissant (1). »

Nous avons vu le cas qu'un contemporain, qui ne partageait pas toutes ses idées, faisait des sentiments et du talent de Mme Necker. A cinquante ans de distance, nous retrouvons chez un des maîtres de la critique moderne la même impression favorable d'estime et de sympathie. Appréciant les *Réflexions sur le divorce*, Sainte-Beuve, après en avoir cité quelques passages, ajoute : « Ce sont là de ravissantes pensées et rendues d'après nature. Mme Necker, tout à côté, retrouve bien quelques-uns de ses anciens défauts. Elle abuse des comparaisons mythologiques, des traits historiques, de Méléagre, d'Arria et de Pœtus. Elle cite mal à propos Henri IV pour le tableau de Rubens qui représente l'accouchement de Marie de Médicis. Henri IV et Marie de Médicis sont un exemple malheureux à rappeler, à propos d'amour et de fidélité conjugale. C'est toujours chez elle le même manque de tact pour l'association des idées et l'accord des nuances dans les comparaisons. Mais ces défauts se rachètent ici plus aisément qu'ailleurs; le sujet l'inspire ; c'est

(1) Les jugements que nous avons cités de Rœderer sont extraits du *Journal d'Économie politique*, t. Ier, 20 et 30 fructidor an IV et 10 vendémiaire an V (6 et 16 septembre et 1er octobre 1796); du *Journal de Paris* du 23 vendémiaire an IV (14 novembre 1795), de ses *Opuscules*, t. Ier, p. 377, an VIII. Voir le recueil de ses *Œuvres*, publiées par son fils. Didot, 1857, t. V, p. 129 à 151.

élevé, c'est ingénieux, et, quand elle en vient à la considération du mariage dans la vieillesse, à ce dernier but de consolation et quelquefois encore de bonheur dans cet âge déshérité, elle a de belles et fortes paroles : *Le bonheur ou le malheur de la vieillesse n'est souvent que l'extrait de notre vie passée.* »

Sainte-Beuve conclut en ces termes :

« M[me] Necker mérite d'obtenir dans notre littérature un souvenir et une place plus marqués qu'on ne les lui a généralement accordés jusqu'à cette heure. La France lui doit M[me] de Staël, et ce magnifique présent a trop fait oublier le reste. M[me] Necker, avec des défauts qui choquent à première vue, et dont il est aisé de faire sourire, a eu une inspiration à elle, un caractère. Entrée dans la société de Paris avec le ferme propos d'être femme d'esprit et en rapport avec les beaux esprits, elle a su préserver sa conscience morale, protester contre les fausses doctrines qui la débordaient de toutes parts, prêcher d'exemple, se retirer dans les devoirs au sein du grand monde, et, en compensation de quelques idées trop subtiles et de quelques locutions affectées, laisser après elle des monuments de bienfaisance, une mémoire sans tache, et même quelques pages éloquentes (1). »

M[me] Necker, nous l'avons dit, ne fut pas moins admirable comme mère que comme épouse, et les *Réflexions sur le divorce*, où il est si éloquemment traité des devoirs et des bonheurs maternels, ne lui font pas moins honneur sous un rapport que sous l'autre. De même on peut affirmer qu'elle fut,

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. IV, p. 259-261.

comme épouse et comme mère, aussi heureuse que le comporte cette infirmité humaine qui nous fait sentir la borne du bonheur dans le bonheur même, et ne nous permet pas de goûter ici-bas les joies sans mélange et les affections sans partage auxquelles aspire en vain notre âme et qui sont le privilège du ciel. C'est cette dernière leçon de la vie et de l'exemple de Mme Necker qu'il convient d'exposer ici en écoutant les confidences, dont le voile a été naguère pieusement soulevé, de cette âme blessée elle-même, et en ne touchant à ces plaies délicates qu'avec la mesure et la pudeur qu'elle a mises à nous les montrer.

Cette étude, son arrière-petit-fils l'a placée sous les auspices d'une parole de Lacordaire qu'il faut, en effet, toujours se rappeler en traitant ce sujet : « Une âme que Dieu, en la créant, a rapprochée davantage de l'infini, sent de bonne heure la limite étroite qui la resserre; elle a des tristesses inconnues sur la cause desquelles longtemps elle se méprend; elle croit volontiers qu'un certain concours de circonstances a troublé sa vie, tandis que son trouble vient de plus haut. »

Mme Necker ne donna jamais à son mari d'autre chagrin que celui de la perdre; elle n'en reçut jamais d'autre que celui qu'il lui causa involontairement, et à son insu, par des apparences d'indifférence qui sont quelquefois la suite même de l'égalité et de la continuité d'un sentiment qu'on ne songe plus à exprimer, tant il est arrivé à faire partie des habitudes et des fonctions, pour ainsi dire, de la vie. Mais cette tranquillité, qui tient à la permanence et à la fidélité de notre attachement, ne suffit pas toujours à l'attester aux yeux d'une personne ombrageuse et fière; prompte à s'offusquer, ingénieuse à se tourmenter, elle peut se tromper

sur les motifs de ces préoccupations ou de ces distractions qu'apporte à son foyer un homme fatigué par les travaux de la vie publique; elle trouve des raisons de craindre dans sa confiance même; elle voit une sorte de rivalité dans les plus innocents et les plus légitimes partages; s'il est des jalousies vulgaires, il en est de nobles, qui ne sont pas les moins douloureuses; et l'on a vu des femmes combattues entre des sentiments imprudemment exaltés jusqu'à l'absolu, troublées dans leur bonheur d'épouse par leur bonheur même comme mère.

Il était impossible d'avoir un mari plus fait pour justifier l'affection et l'orgueil d'une femme que ne l'était M. Necker; et tout ce qu'on sait de Mme de Staël permet de considérer comme enviable le sort de celle qui eut l'honneur et la joie d'avoir une telle fille. Mme Necker n'a jamais allégué contre l'un ou contre l'autre le moindre reproche fondé sur le moindre grief sérieux. Elle s'est bornée à regretter que le soin de ses affaires et plus tard celui des affaires publiques n'aient pas permis à son mari de lui consacrer tous les moments de sa vie, comme elle se plaisait à le faire elle-même; elle s'est bornée à regretter de n'avoir pu former entièrement et exclusivement à son image une fille qu'attirait un idéal moins étroit que le sien, et que l'indépendance d'un génie et d'une gloire précoces disputa de bonne heure à l'influence maternelle.

Comment donc une union conjugale et une paix domestique exemplaires furent-elles traversées, à certaines heures de crise, par les vicissitudes et les orages des passions contrariées? Il ne faut pas chercher le mot de cette énigme, l'explication de ce mystère ailleurs que dans les ambitions et

les déceptions de ce besoin de domination, de cet esprit de principauté, dans le sens le plus noble et le moins égoïste du mot, sous l'inspiration desquels Mme Necker avait mis à tort son bonheur à posséder exclusivement son mari, à posséder exclusivement sa fille.

La vie n'a pas de ces unités inflexibles; un seul sentiment ne suffit pas au bonheur, un seul devoir ne suffit pas à la vertu. Mme Necker en fit l'expérience pour son malheur. Pour son honneur, elle en profita et reconnut son erreur avant qu'elle devînt une faute, se résignant, non sans combat ni sans douleur, à avoir dans le cœur de son mari et celui de sa fille la principale mais non l'unique place. C'est là, en quelques mots, l'analyse de ce drame intime dont les souffrances morales, jointes aux souffrances physiques d'une santé de bonne heure atteinte, ont donné au visage prématurément pâli de celle qui avait été l'enjouée et malicieuse Suzanne Curchod cette teinte de gravité et de tristesse qui fait du portrait de Mme Necker, dans la galerie de nos femmes illustres, la plus frappante image de la mélancolie du bonheur. C'est Mme Necker qui a dit : « Les jouissances les plus chères nous portent souvent à la mélancolie : souvent il faut détourner ses regards de sa propre pensée; on voudrait trouver en soi un asile contre soi, et l'on croit sentir la griffe du tigre qui vous saisit malgré votre résistance. »

Cette *griffe du tigre*, pour Mme Necker, ce fut la préoccupation et la recherche constante, scrupuleuse, minutieuse de son perfectionnement moral, la poursuite souvent douloureuse de l'équilibre entre ses facultés, et, comme elle disait dans son langage volontiers métaphysique, de l'harmonie entre *les rapports* qui se partageaient sa vie intellectuelle,

morale, domestique, extérieure : son mari, son enfant, ses amis, les pauvres, le ménage, la société, la toilette. Cette perpétuelle sollicitude, cette perpétuelle *tension* de son esprit et de son cœur, se trahissent dans les diverses rubriques de ses papiers intimes : *Maximes nécessaires à mon bonheur; Journal de mes défauts et de mes fautes avec les meilleurs moyens de n'y pas retomber; Journal de la dépense de mon temps*, examens d'une conscience aussi pure qu'inquiète, où elle applique, avec une naïveté puérile et touchante, à l'état de son âme les procédés de la statistique, et où elle tient devant Dieu la comptabilité en partie double de ses sentiments.

Nous n'insisterons pas sur ce qui, dans ces papiers, touche à ces crises de son affection conjugale, de sa félicité conjugale, nuages bientôt dissipés, par lesquels ne fut que passagèrement obscurci cet azur du bonheur domestique qui reparaît plus vif après les larmes, comme l'azur du ciel après la pluie. Nous préférons rechercher la moralité particulière et décisive de cette étude dans un bref examen des causes qui troublèrent parfois les relations intimes de Mme Necker avec sa fille et ternirent de quelques regrets les espérances de son affection maternelle.

La future Mme de Staël était née le 22 avril 1766, et avait eu pour marraine Mme de Vermenoux. Jusqu'à treize ans, elle fut élevée par sa mère avec l'entière sécurité d'une influence unique, exclusive, dont elle retraçait en ces termes, dans une lettre à son mari, les soins et les illusions :

« Pendant treize ans des plus belles années de ma vie, au milieu de beaucoup d'autres soins indispensables, je ne l'ai presque pas perdue de vue; je lui ai appris les langues

et surtout à parler la sienne avec facilité; j'ai cultivé sa mémoire et son esprit par les meilleures lectures. Je la menois seule avec moi à la campagne pendant les voyages de Versailles et de Fontainebleau; je me promenois, je lisois avec elle, je priois avec elle. Sa santé s'altéra; mes angoisses, mes sollicitudes donnèrent un nouveau zèle à son médecin, et j'ai sçu même, depuis, qu'elle exagéroit souvent des accès de toux auxquels elle étoit sujette pour jouir de l'excès de ma tendresse pour elle; enfin, je cultivois, j'embellissois sans cesse tous les dons qu'elle avoit reçus de la nature, croyant que c'étoit au profit de son âme, et mon amour-propre s'étoit transporté sur elle. »

C'est à ce moment que, par suite des circonstances, sa fille lui échappa pour trouver, dans la complaisance paternelle et les suffrages d'une petite cour d'admirateurs de son talent précoce, une tutelle moins rigide et un mode d'éducation plus agréable, mais aussi plus dangereux. Cette désertion eut pour Mme Necker l'amertume d'une sorte d'ingratitude. « Aussi vive et aussi impétueuse que sa mère était contenue et prudente, s'agitant à tous les souffles du siècle, et possédée d'un génie qui allait s'aventurer dans bien des voies, elle étonnait, elle inquiétait cette mère si sage et elle lui suggérait cette pensée : « Les enfants nous savent ordinairement peu de gré de nos sollicitudes : ce sont de jeunes branches qui s'impatientent contre la tige qui les enchaîne, sans penser qu'elles se flétriraient si elles en étaient détachées. » M. Necker, dans les intervalles de ses graves affaires, s'égayait de ces saillies de sa fille et se plaisait à les exciter (1). »

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. IV, p. 257.

Dès lors Germaine Necker cessa, à sa grande satisfaction, partagée par son père avec un orgueil souriant, déplorée par sa mère avec une gravité attristée, d'être condamnée au tabouret de bois, à la sellette placée près du fauteuil maternel, « où on la forçait à demeurer bien droite, tenant tête à l'abbé Raynal, à Grimm ou à Marmontel, qui applaudissaient à ses saillies, ou bien, lorsqu'on lui imposait silence, suivant de ses grands yeux mobiles les gestes et la physionomie de ceux qui continuaient à prendre part à la conversation (1). » Elle ne prit pas seulement part à la conversation; parfois il lui arriva de la diriger et d'y éclipser tout le monde, y compris son père, expansivement fier de succès qui laissaient la mère silencieuse et inquiète. Celle-ci perdait bientôt par une inutile résistance le premier rang dans le cœur de sa fille, et l'affection de celle-ci pour son père prenait les proportions d'une adoration qui semblait l'occuper tout entier.

Une innocente rivalité littéraire, une sorte de concours entre le portrait de M. Necker, écrit, suivant la mode du temps, par sa femme, et celui qu'en avait tracé sa fille, menaçait d'envenimer le conflit des deux systèmes d'éducation. M. Necker avait pourtant le tact d'éviter de se prononcer et de choisir entre l'un et l'autre; mais sa préférence n'était pas un secret pour les deux auteurs, car Germaine Necker écrivait dans son *journal* intime : « Il admire beaucoup celui de maman; mais le mien le flatte d'avantage, » et sa mère semblait deviner ce qu'elle avait écrit.

(1) Othenin d'Haussonville, *le Salon de Mme Necker*, d'après des documents tirés des archives de Coppet, chapitre V. *La Mère et la fille; l'éducation de Mme de Staël. Revue des Deux-Mondes,* 1er août 1880, p. 597.

Mais cette mauvaise impression était effacée par la spirituelle repartie (où triomphe cet esprit que trouve seul le cœur) de Germaine Necker à un ami maladroit qui lui disait : « Votre père paraît vous aimer mieux que votre mère. » Germaine Necker avait répondu vivement : « Mon père pense davantage à mon bonheur présent et ma mère à mon bonheur à venir. »

Mais le coup le plus rude porté à l'autorité de sa mère, la blessure qui chez elle se rouvrit plus d'une fois, ce fut l'échec de son projet de mariage de Germaine Necker avec William Pitt. Mme Necker pardonna, mais n'oublia jamais l'affront que le refus de sa fille, qu'on ne saurait cependant blâmer, avait fait aux calculs de l'ambition plus encore que de l'affection maternelle.

« Germaine Necker approchait de sa dix-huitième année, lorsque, dans un voyage à Fontainebleau où ils avaient suivi la cour, ils rencontrèrent le second fils de lord Chatam, le jeune William Pitt..... Celui-là avait bien l'auréole, autant par le nom qu'il portait que par le feu du génie qui brillait déjà dans ses yeux. A peine âgé de vingt-trois ans, il avait déjà rempli dans le ministère de lord Rockingham les importantes fonctions de chancelier de l'Échiquier, et si haute était l'estime où on le tenait dans son pays que personne ne faisait doute de le voir bientôt rappelé au pouvoir. C'était bien là le gendre que Mme Necker avait rêvé, et son imagination s'enflamma à l'idée de préparer cette union. Tout ce qu'elle avait souhaité semblait réuni sur cette tête : la religion, le nom, la situation, le génie naissant. Quelle ne serait pas l'influence que M. Necker exercerait désormais sur la France, s'il donnait sa fille à l'homme qui serait peut-être

un jour le premier ministre de l'Angleterre! Mais lorsqu'elle s'en ouvrit à sa fille, malgré tout ce qui dans ce projet de mariage aurait pu séduire une jeune imagination, elle vint se heurter contre une répugnance invincible..... Cette nouvelle résistance à ses conseils, dans une circonstance aussi grave, lui parut un nouveau manque de tendresse et d'égards. »

Mais le cœur d'une mère et d'une telle mère est plein de pardons, et il semble qu'il ne soit plus sensible que pour être plus généreux que les autres, et que sa faculté d'aimer soit en raison directe de sa faculté de souffrir. Les rapports intimes de la mère et de la fille ne furent donc qu'un moment troublés par ce malentendu. Lorsque, l'année suivante, la santé de Mme Necker, toujours chancelante et atteinte au vif par la douleur de la mort de sa mère, blessure que le bonheur plus tard soulagea sans la guérir, exigea un voyage à Montpellier et les soins d'un médecin alors célèbre, le docteur Lamarre, la malade, redoutant une fin prochaine, fit à son mari et à sa fille des adieux aussi tendres que touchants, qui ne laissent pas le moindre doute sur l'inaltérabilité des sentiments qu'elle leur avait voués.

Mme Necker crut donc toucher à ses derniers moments et prit ses dispositions suprêmes. Dans une lettre pathétique qu'elle adressait à son mari, elle lui fit de touchants adieux, et, mieux éclairée sur les sentiments de profonde tendresse qu'il n'avait jamais cessé de lui porter, elle s'alarmait du coup qu'il allait recevoir, tout en remerciant Dieu d'avoir épargné à sa faiblesse l'épreuve de survivre à un époux si cher. En même temps elle laissait par écrit à sa fille de tendres et solennels conseils que nous ne pouvons ré-

sister au désir de reproduire, tant ils font honneur à celle qui fut capable d'écrire ces admirables recommandations, et aussi à celle qui fut jugée digne de les recevoir.

Écoute avec attention, mon enfant, les derniers conseils et les derniers ordres de ta mère. Pense qu'ils ont un caractère qui doit te les rendre presque sacrés. Tu as peut-être quelques reproches à te faire de la conduite que tu as tenue envers moi, si tu la compares avec la satisfaction que tu aurois pu me donner; mais si je viens réveiller dans ton âme quelques remords de sensibilité, c'est pour te donner les moyens de l'apaiser pour jamais. Tu peux encore tout réparer et me rendre plus heureuse après ma mort qu'il n'eût été en ta puissance de le faire pendant ma vie. Je laisse à ton père tous les droits que j'avois à ta tendresse joints à ceux qu'il a déjà sur toi. Tiens-lui lieu, s'il est possible, de ce cœur qui sur la terre ne vécut que pour lui; tu auras d'autres devoirs, mais qui s'enchaînent tous à celui-là. Vis avec lui; ne l'abandonne point à sa douleur. Ne te laisse jamais abattre, s'il repousse d'abord tes consolations. Étudie tout ce qui peut calmer son imagination et arrache-le à la solitude, quelque résistance qu'il t'oppose. Qu'il remplisse le soin que je lui confie de conserver mes cendres pour qu'elles se mêlent un jour avec les siennes; mais que ce soin ne l'occupe pas trop. Tâche d'être avec lui lorsqu'il viendra verser quelques larmes sur mon tombeau. Joins-y les tiennes, et crois que tu m'auras rendue la plus heureuse des mères. O mon enfant! que trouveras-tu dans le monde qui vaille la satisfaction que tu éprouveras en te disant : « J'obéis à mon Dieu, je console le plus digne des pères, et je donne à la mémoire de ma mère l'hommage qu'elle désira toujours de moi. » Oui, tu me vois à présent sur ces limites qui séparent la vie de l'éternité; je poserois la main sur l'une et sur l'autre pour attester et l'existence d'un Dieu et le bonheur qui naît de la vertu. Je désirois que tu épousasses M. Pitt. J'aurois voulu te mettre dans le sein d'un époux d'un grand caractère; je voulois aussi avoir un gendre à qui je pusse confier le soin de ton pauvre père, et qui sentît le

prix de ce dépôt. Tu n'as pas voulu me donner cette satisfaction. Eh bien! tout est pardonné, si tu rends à ton père et à toi-même tout ce que j'attendois de cette union. Multiplie-toi pour produire les distractions que l'Angleterre, l'état d'un gendre et les affaires auroient pu donner à ton père. Où qu'il veuille aller, suis-le; vis dans sa maison; ne permets pas sans motifs essentiels qu'il passe une nuit sous un autre toit que celui que tu habiteras. Livre-toi à ton bon naturel; tu ne feras que des fautes en t'en éloignant, et, crois-moi, une caresse de ton père, une bénédiction de ta mère, versée du haut des cieux, te paraîtront plus délicieuses que bien des éloges. Laisse ce monde que tu as mal connu. Vis pour ton Dieu, pour ton père et tes autres devoirs. Tu verras combien les jouissances du cœur sont plus douces que celles de l'amour-propre. Oh! mon enfant, ton caractère n'est pas formé; la tête te trompe souvent; prends la religion pour guide et pour caractère. Ta tâche est grande : sur la terre je ne vivois que pour ton père, car tu étois pour moi une portion de lui-même. Eh bien! il faut que tu prennes ma place auprès de lui. Tu seras femme et mère; pour réunir ces devoirs au premier, apprends à ton mari et à tes enfants que ton père doit être pour eux sur la terre le centre de tout. Toi-même alors deviendras leur trésor commun. Vos prières se réuniront vers le ciel et je les entendrai.

Tous ceux qui liront cette admirable lettre conviendront qu'on a fort exagéré la noirceur et la durée des nuages qui troublèrent parfois les rapports de Mme Necker et de sa fille, et qu'on a eu tort de les attribuer à des susceptibilités mesquines, à des rancunes jalouses, à la crainte d'un côté, au désir de l'autre d'une usurpation du cœur paternel, qu'il fallait à l'une et à l'autre tout entier. Les douleurs secrètes dont Mme Necker ne dévoila jamais complètement la blessure, par une pudeur héroïque, tenaient à des ambitions plus nobles, à des déceptions plus désintéressées.

D'un côté, Mme Necker, et elle fut la première à convenir

de l'inanité et de l'injustice de ses soupçons à cet égard, redouta pendant quelque temps qu'à mesure que son affection pour son mari croissait en ardeur et en énergie avec les années, celle de son mari pour elle subît un refroidissement, un affaiblissement, une décroissance en sens inverse.

Plus tard, elle trouva, à l'exécution complète de son plan un peu rigide, un peu impérieux d'éducation, des obstacles dans les répugnances, les résistances, jamais les révoltes, de l'enfant à laquelle convenait le moins, il faut le reconnaître, ce cadre inflexible; et ces répugnances, ces résistances obtinrent de M. Necker l'appui, le plus souvent tacite et borné à la simple contradiction, d'une indulgence qui tempérait la sévérité maternelle.

De là, dans le perpétuel contact de la vie intime, quelques ombrages, quelques froissements inévitables qui purent altérer passagèrement, entre deux natures aussi différentes que celles de la mère et de la fille, l'apparence des relations sans atteindre l'incorruptible intégrité de la mutuelle affection. Ces chocs entre deux nuages dégageaient parfois l'électricité orageuse; mais l'orage se résolvait, à la première explication, en larmes de pardon et de joie. Dans toutes les occasions essentielles Germaine Necker se porta à son devoir filial avec l'élan de cette nature de feu à laquelle tout tempérament, tout ménagement, en cette première effervescence d'esprit et de cœur, semblaient impossibles. C'est à la suite d'une de ces scènes pathétiques que Mme Necker s'écria un jour : « Ah! tu m'as rendue heureuse pour longtemps; » qu'elle dit à son mari : « J'ai retrouvé dans ta fille la sensibilité, la physionomie de son enfance, »

et que le père répondit : « Je crois qu'elle ne l'a jamais perdue. »

Que Germaine Necker n'ait pu s'empêcher de ressentir pour son père, dont elle procédait particulièrement, dont elle devait reproduire le talent jusqu'au génie, et pousser jusqu'à une sorte d'héroïsme d'esprit et de cœur les illusions, les chimères et la bonté, qu'une telle fille, disons-nous, n'ait pu s'empêcher d'éprouver pour un tel père, qu'elle admirait et qui l'adorait, un sentiment de partialité, de préférence, le fait n'est pas contestable. Mais quand ces mouvements involontaires, ces élans spontanés du cœur vers une prédilection dans l'affection n'offensent en rien les devoirs essentiels, il serait aussi injuste de les blâmer qu'impossible de les corriger. Mme Necker n'éprouvait-elle pas elle-même une préférence pour son mari, et eût-elle pu répondre qu'elle n'eût pas choisi, mise en demeure par la fatalité de se prononcer, le sacrifice de l'une plutôt que celui de l'autre? A cette inégalité d'affection devait en répondre une autre. La sagesse est dans la mesure, la perfection est dans l'équilibre des affections domestiques; mais n'atteint pas qui veut à cet idéal. Mme Necker, et c'est là que nous trouvons dans son exemple une leçon de plus, souffrit peut-être dans ce qu'elle reçut en moins de sa fille, en réparation de ce qu'elle attribuait en trop à son mari. Toute perte en ce genre tient à un excès, c'est-à-dire à une faute. Cette faute, Mme Necker méritait de l'expier doucement, et en effet son expiation ne fut pas cruelle. On en peut juger par un témoignage touchant.

Le mariage de Germaine Necker avec le baron de Staël fut célébré le samedi 14 janvier 1786, dans la chapelle de l'ambassade suédoise. Selon l'usage du temps, Mme de Staël

passa sous le toit de ses parents les premiers jours qui suivirent la cérémonie. Mais le jeudi de la semaine suivante elle dut quitter les lieux où s'était écoulée sa jeunesse pour aller occuper l'hôtel de l'ambassade de Suède, qui était situé rue du Bac. Au moment de partir, elle adressa à sa mère une touchante lettre d'adieux qui achèverait de montrer, s'il en était besoin, que pas plus chez la fille que chez la mère les sentiments dont nous avons parlé n'avaient détruit la tendresse.

Ma chère maman, je ne reviendrai pas ce soir chez vous. Voilà le dernier jour que je passe comme j'ai passé toute ma vie! Qu'il m'en coûte pour subir un tel changement! Je ne sais s'il y a une autre manière d'exister. Je n'en ai jamais éprouvé d'autres, et l'inconnu ajoute à ma peine. Ah! je le sais, peut-être j'ai eu des torts envers vous, maman. Dans ce moment, comme à celui de la mort, toutes mes actions se présentent à moi, et je crains de ne pas laisser à votre âme le regret dont j'ai besoin. Mais daignez croire que les fantômes de l'imagination ont souvent fasciné mes yeux, que souvent aussi ils se sont placés entre vous et moi, et m'ont rendue méconnaissable. Mais je sens en ce moment à la profondeur de ma tendresse qu'elle a toujours été la même. Elle fait partie de ma vie, et je me sens tout entière ébranlée, bouleversée au moment où je vous quitte. Je reviendrai demain matin; mais, cette nuit, je dormirai sous un toit nouveau. Je n'aurai pas dans ma maison l'ange qui la garantissait de la foudre ou de l'incendie; je n'aurai pas celle qui me protégerait si j'étais au moment de mourir, et qui me couvrirait devant Dieu des rayons de sa belle âme; je ne saurai pas à chaque instant des nouvelles de votre santé. Je prévois des regrets de toutes les minutes. Je ne veux pas vous dire, maman, à quel point ma tendresse pour vous ajoute à la force de mon cœur. La vôtre est si pure qu'il faut faire passer par le ciel tous les sentiments qu'on lui adresse. Je les élève vers Dieu; je lui demande avec une ardeur passionnée qu'il fasse cesser vos

souffrances; je lui demande d'être digne de vous; le bonheur viendra ensuite, viendra par intervalle, ne viendra jamais; la fin de la vie termine tout : et vous êtes si sûre qu'il y en a une autre, si sûre que mon cœur n'en peut douter.

Je n'en finirais pas; j'ai un sentiment qui me ferait écrire toute la vie. Agréez, maman, ma chère maman, mon profond respect et ma tendresse sans bornes.

Ce jeudi matin, chez vous encore (1).

Telle fut toujours Mme de Staël vis-à-vis de sa mère. Il nous eût été pénible de ne pas trouver une telle femme, qui fait honneur à son sexe par l'esprit, à la hauteur de sa gloire par le cœur, et jusqu'au bout aussi bonne fille qu'elle devait être plus tard bonne mère. Or la dernière apparition de Mme de Staël sur la scène de la vie de sa mère nous la montre, à l'approche du dénouement fatal de tout cinquième acte du drame de la destinée humaine, ne quittant pas le chevet d'agonie de sa mère mourante et assise entre elle et son père désolé, cherchant à adoucir par son chant, dans un de ces moments où les paroles seraient impuissantes à peindre les sentiments, les souffrances et les douleurs de la séparation prochaine, et se mettant au piano pour chanter avec des larmes dans la voix le bel air d'*Œdipe à Colone* de Sacchini :

Elle m'a prodigué sa tendresse et ses soins,

qui exprimait si bien, avant le dernier adieu, le dernier hommage de la tendresse conjugale et filiale.

(1) Othenin d'Haussonville, *Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1880, p. 618 et 619.

VIII.

MARIE-LÆTITIA RAMOLINO,

FEMME DE CHARLES DE BONAPARTE,

MÈRE DE NAPOLÉON.



MADAME MARIE-LÆTITIA RAMOLINO, MÈRE DE NAPOLÉON.

Portrait peint par le baron Gérard; gravé par Giroux.

VIII.

MARIE-LÆTITIA RAMOLINO,

FEMME DE CHARLES DE BONAPARTE,

MÈRE DE NAPOLÉON,

24 août 1749 — 2 février 1836.

A première vue, il semble que Napoléon, génie égoïste et solitaire, de bonne heure concentré dans les calculs et les pressentiments d'une ambition précoce, et doué de cet âpre *esprit de principauté*, comme on disait au dix-septième siècle, qui ne comporte guère les influences étrangères, ait peu subi cette domination maternelle qui est la plus tendre et la plus douce de toutes. On incline à penser que cet homme surhumain, tout entier attaché à son œuvre glorieuse et fatale, n'a guère été susceptible des entraînements du cœur. Pourtant la vérité historique, d'accord avec la vérité humaine, établit qu'il est peu de fils qui aient tenu autant que lui de leur mère. Le témoignage des historiens qui lui sont le plus sévères est d'accord, sur ce point, avec ses propres confidences, et en rendant hommage à

l'influence maternelle, dans un de ses plus remarquables exemples, nous ne faisons que ce qu'il a fait avant nous avec une autorité sans réplique.

C'est Napoléon lui-même, en effet, qui a écrit ou dicté ce double jugement :

« C'est à ma mère, à ses bons principes que je dois ma fortune et tout ce que j'ai fait de bien : je n'hésite pas à dire que l'avenir d'un enfant dépend de sa mère. »

« Madame-mère, disait-il à Sainte-Hélène, avait un grand caractère, de la force d'âme, beaucoup d'élévation et de fierté. Elle veillait avec une sollicitude qui n'a pas d'exemples sur les premières impressions. Les sentiments bas étaient écartés, flétris. Elle ne laissait arriver à ses enfants que ce qui était grand et élevé. Elle avait de l'horreur pour le mensonge, pour tout ce qui était l'apparence d'une inclination basse. Elle savait punir et récompenser ; elle tenait compte de tout à ses enfants. »

C'est là un thème que Napoléon se plaisait à développer, toujours avec des détails nouveaux, chaque fois que les hasards de la conversation la faisaient rouler sur ses souvenirs d'enfance et de famille. Passant un jour cette dernière en revue, il s'arrêtait devant la noble et grave figure de sa mère pour la déclarer « digne de tous les genres de vénération. »

Une autre fois, faisant allusion à cette accusation d'avarice qui défrayait la malignité de la cour impériale, il convenait de ce défaut de sa mère, mais pour montrer que c'était là chez elle une passion désintéressée, inspirée non par l'égoïsme, mais par la générosité même, en un mot l'excès, l'exagération d'une vertu.

« Madame-mère, disait-il, était par trop parcimonieuse; c'en était ridicule..... C'était excès de prévoyance de sa part; elle avait connu le besoin et ces terribles moments ne lui sortaient pas de la pensée... Du reste, ajoutait l'empereur, cette même femme, à laquelle on eût si difficilement arraché un écu, eût tout donné pour préparer mon retour de l'île d'Elbe, et, après Waterloo, elle m'eût remis entre les mains tout ce qu'elle possédait pour m'aider à rétablir mes affaires : elle me l'a offert; elle se fût condamnée au pain noir sans murmurer. C'est que, chez elle, le grand l'emportait encore sur le petit : la fierté, la noble ambition marchaient avant l'avarice. »

On a reproché à cette éducation maternelle d'avoir manqué de tendresse, d'avoir tendu surtout à exalter l'imagination et, dans le sens héroïque du mot, la générosité du fils préféré et prédestiné, d'avoir taillé son caractère à l'antique et sur le patron de Plutarque. C'était le mot de Paoli. Si madame Lætitia, en tout cas, fut une mère de Plutarque, ce fut sans le savoir, car elle ne l'avait pas lu. Mais elle avait été trempée de bonne heure dans la lutte et l'adversité. Et quand on songe qu'elle trouva moyen de demeurer toujours à la hauteur de ces vicissitudes inouïes de la fortune qui lui firent connaître tour à tour ce que la pauvreté a de plus amer et ce que la gloire a de plus doux; quand on songe qu'après avoir été sans défaillance la mère de dix enfants, et être parvenue à les élever, elle les vit sans éblouissement, sans jactance, toujours simple, grave et fière, monter sur les trônes de France, d'Italie, d'Espagne, de Hollande, de Westphalie; quand on songe surtout qu'elle les vit en tomber sans plus d'étonnement de leur chute que de leur

élévation; quand on songe enfin que, résistant à tant de secousses, à tant d'émotions, à tant de joies et à tant de douleurs, survivant à tant de morts, elle a assisté aux funérailles de l'empire après avoir assisté à son apogée, et, toujours calme et recueillie dans un deuil héroïque, n'est morte que le 2 février 1836, à près de quatre-vingt-six ans, on est forcé de reconnaître, en s'inclinant, qu'on est là en face d'une de ces destinées extraordinaires, d'un de ces caractères non moins étonnants, qui, tout compte fait, méritent l'hommage du respect, de l'admiration et de la pitié de l'histoire.

Une femme capable de supporter sans faiblesse le poids de tels événements ne peut pas avoir été sans influence sur la formation morale de son fils; et l'appréciation des historiens les plus hostiles à la légende napoléonienne n'a pu que confirmer sur ce point le témoignage de Napoléon, et reconnaître entre sa mère et lui des points de ressemblance intense, des analogies nombreuses pareilles à celles qui se remarquent entre la médaille et le creux sur lequel elle a été frappée, entre la statue et le moule d'où elle est sortie. C'est l'avis, par exemple, de Michelet : « Il fut tout de sa mère, qui l'éleva et sembla avoir incarné en lui tous ses songes (1). »

Qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée ni sur notre but. Il ne s'agit pas pour nous de grandir outre mesure, et dans les proportions épiques de celui qu'elle porta dans son sein, la mère de Napoléon. Il n'est question ni de surfaire sa valeur morale, ni de lui prêter des finesses de goût, des délicatesses d'esprit qu'elle n'eut jamais et auxquelles elle ne prétendit point.

(1) Michelet, *Histoire du XIXe siècle* (*Directoire origine de Bonaparte*), p. 351.

Nous voulons seulement établir d'abord qu'elle exerça sur son fils, dans son enfance, une influence de conseil et d'exemple qui le trempa fortement pour l'avenir ; et qu'elle sut obtenir et mériter jusqu'au bout l'affection et le respect d'un homme qui ne fut point banal. Nous pensons aussi, comme les témoignages contemporains nous en donnent le droit et le devoir, que son caractère courageux et fier ne fut corrompu ni par la bonne ni par la mauvaise fortune ; que si, brusquement introduite dans la pompe et les splendeurs de la scène impériale, cette femme d'une race indomptée, rebelle aux alliages et à la servitude, qui ne fournit à la décadence romaine ni un esclave ni une courtisane, se montra quelque peu dépaysée, effarouchée, elle sut demeurer simple et bonne, et se garda des vices et des ridicules de la parvenue. Il en fut de même au milieu des adversités inouïes qui succédèrent, avec leurs réalités brutales, aux illusions et aux enivrements du triomphe. De même qu'elle n'avait pas été éblouie par le pouvoir de son fils, elle ne fut pas étonnée ni découragée par sa défaite, et elle fut peut-être la seule à montrer le même visage tranquille et résigné aux disgrâces et aux faveurs de fortunes si différentes. Ce mérite lui reste et n'a rien de vulgaire.

Qu'importe, après cela, que, d'une intelligence moyenne, d'une instruction médiocre, elle ait pu prêter à rire aux malins de la nouvelle cour par son jargon mi-français, mi-italien, par ses inexpériences d'étrangère et ses gaucheries d'étiquette ? Qu'importe qu'elle ait eu un petit esprit, si elle eut un grand cœur ? Qu'importe qu'elle n'ait pu écrire comme une Mme de Sévigné, ni penser comme une Necker, si elle a toujours eu les sentiments convenables à son état

sinon les goûts conformes à son rang, et si elle a su toujours garder, dans les circonstances essentielles, sinon la dignité d'une reine, du moins la dignité d'une mère? La spirituelle Mme de Rémusat, dans ses piquants mémoires, a pu écrire sur Madame-mère, qu'elle connaissait peu, ce jugement dédaigneux : « C'est une femme d'un esprit fort médiocre et qui, malgré le rang où les événements l'ont portée, n'a pu prêter à aucun éloge (1), » sans manquer à la vérité apparente, sinon à la charité. Comment eût-elle pu apprécier, observatrice en ce point superficielle, des qualités qui se dérobaient au public, et qui ne trouvaient guère à s'exercer que dans l'intimité de la famille? Certes Mme Lætitia, en tant que figure historique, peut manquer du prestige nécessaire à un éloge académique; et la postérité peut sourire, sans l'offenser, comme le firent les contemporains, de ce contraste opiniâtre de sa simplicité, de son économie, de sa prévoyance, avec les illusions, les entraînements, les vanités dont elle était entourée. On ne peut s'empêcher pourtant, tout en souriant, de trouver que la leçon de philosophie pratique, qu'elle donnait ainsi à ses enfants devenus rois, n'est pas sans mérite ni sans quelque familière grandeur.

Si on jette un coup d'œil en arrière, aux débuts obscurs de cette prodigieuse fortune, longtemps cachée dans le nuage, on ne peut se défendre non plus d'une certaine admiration pour la femme intrépide qui, grosse de son second fils (celui qui devait être Napoléon), et portant dans ses bras Joseph, son premier-né, prit part, infatigable amazone, aux

(1) *Mémoires de Mme de Rémusat*, t. Ier, p. 128.

fatigues et aux dangers des dernières luttes dont la Corse, avant le jour où elle devint française, fut le théâtre. Personne ne contestait alors son courage, aussi éclatant que sa beauté ; et si plus tard elle put paraître commune de façons et vulgaire de langage aux raffinés et aux blasés de la cour impériale, ceux-là même auraient convenu que sa conduite, au moment où elle accompagnait son mari et ses amis luttant alors contre le triomphe de la domination française, au moment encore où, veuve et pauvre, entourée de ses enfants pour toute fortune, elle fuyait la Corse en punition de sa fidélité à cette nouvelle patrie pour laquelle elle avait sans hésiter sacrifié ses biens et exposé sa vie, n'eut rien de commun ni de vulgaire.

Voyons-la dans ces deux occasions décisives et tragiques, écoutons la lettre où son fils devenu, par la mort de son père, le chef de la famille, la consolait en l'assurant de son respect et de son dévouement, et nous pourrons, sans qu'elle y perde rien, reproduire les scènes caractéristiques où Stanislas Girardin et quelques autres chroniqueurs la font figurer avec plus de malignité encore que de vérité.

Lœtitia Ramolino avait épousé à quinze ans (il en avait dix-huit), le 2 juin 1764, Charles de Bonaparte, qui, avant de devenir l'un des partisans les plus influents et un des plus dévoués amis de la France, lorsqu'il eut accepté une incorporation réparatrice, respectant tous les droits et tous les intérêts, fut un des plus actifs lieutenants de Paoli luttant pour l'indépendance contre une domination oppressive.

Napoléon naquit le 15 août 1769. Les derniers exploits, les derniers soupirs de l'indépendance corse à Murato et à

Ponte-Nuovo, enfin la fuite de Paoli son chef, sont du mois de mai. C'est durant ce mois épique que Napoléon fut, dès le flanc maternel, rudement ballotté par les vicissitudes d'une aventureuse odyssée à travers les montagnes. Qu'on se figure ces épisodes émouvants, les longues chevauchées, les repos incertains, les asiles précaires, les alertes subites, les alternatives de crainte et d'espérance, de joie et de douleur, de succès et de revers, de triomphe et de déroute, et l'on comprendra quel sang orageux dut couler dans les veines de ce rejeton préféré, porté dans le combat. Qu'on juge par une seule de ces heures d'épreuve et de péril de toutes les autres.

Un jour, la jeune, belle et populaire amazone, entraînée par le courant au passage du Liamone, faillit périr avec l'enfant à la mamelle qu'elle portait dans ses bras (Joseph Bonaparte) et celui qu'elle portait dans son sein (Napoléon) sous les yeux de ses compagnons et de son mari lui-même. Son cheval, à ce gué perfide, avait perdu pied et se débattait sur l'abîme. On lui cria de se détacher de sa selle et de se laisser aller dans la rivière ; en même temps, des deux rives, on se jetait à la nage pour venir à son secours. Mais cette manœuvre, qui la sauvait, pouvait perdre ce frêle nourrisson qu'elle serrait contre son sein. Décidée à vivre ou à mourir avec lui, l'intrépide femme aima mieux tout risquer, et, s'abandonnant à la Providence, elle se raffermit sur sa selle et lutta à la fois contre le courant et contre la frayeur de sa monture affolée. Du seul bras qui lui demeurait libre, l'autre étant consacré à son enfant, elle manœuvra si bien, elle encouragea si bien du geste et de la voix la pauvre bête que celle-ci, comme électrisée, comme si elle eût compris

qu'elle portait César et sa fortune, rompit le courant, échappa au gouffre, reprit pied et porta enfin à la rive sa courageuse conductrice, au bruit des applaudissements des témoins de son sang-froid et de son bonheur.

Charles de Bonaparte et sa femme, rentrés dans la vie civile et tranquille, étaient à Ajaccio au mois d'août 1769, couverts par l'amnistie de la pacification. Le 15 août, jour de l'Assomption, madame de Bonaparte se rendait à l'église, lorsqu'elle fut saisie des douleurs de l'enfantement. Elle regagna précipitamment sa maison. A peine fut-elle entrée qu'elle fut obligée de s'arrêter, et, délivrée sans efforts, elle mit au monde, à onze heures du matin, Napoléon, qui, par une coïncidence d'héroïque augure, fut déposé sur un tapis représentant des scènes de l'*Iliade*. C'est dans ces langes épiques que le futur héros de la grande épopée française poussa son premier cri de vie.

Ce sont ces incidents extraordinaires qui ont fait dire au général de Ségur :

On a vu que Napoléon, encore dans le sein de sa mère, femme forte d'âme et de corps et d'un caractère absolu, avait partagé les rudes impressions des périls pressants et multipliés qui faillirent les tuer l'un et l'autre. Grosse de sept mois et pourtant à cheval au milieu des camps, du bruit des armes et de tous les hasards d'une guerre ardente, on doit croire que tant d'émotions guerrières préparèrent l'enfant que cette noble femme portait si courageusement dans ses entrailles, et que s'il devint le plus grand capitaine des temps modernes, s'il se plut tant au terrible jeu des batailles, de tels commencements ont pu ne pas être sans influence (1).

(1) *Histoire et Mémoires*, par le général comte de Ségur, de l'Académie française, t. I, p. 65.

Le même historien, après avoir raconté les événements qui obligèrent Lœtitia Bonaparte et sa famille fugitive et proscrite à quitter la Corse, soulevée de nouveau à la voix de Paoli (fin de mai 1793), a retracé cette dernière et émouvante scène de leur exode :

Le jour revenu, on s'arrêta à portée du rivage sur une hauteur au milieu d'un bois épais. Ce fut là que Costa, chef des montagnards, saisissant la main de Lœtitia, lui montra d'une part, sur la mer, les vaisseaux français trop longtemps attendus, et de l'autre, dans Ajaccio, un tourbillon de flammes qui, du milieu de la ville montait au ciel : « Voilà vos fils qui arrivent, lui dit-il, mais voilà votre maison qui brûle! — Eh! qu'importe! s'écria la mère de Napoléon, nous la rebâtirons plus belle. Vive la France! » Alors, sans jeter un regard de plus sur son désastre, elle tendit les mains vers la flotte française qui portait ses fils. Ses signaux furent aperçus; une embarcation vint la recueillir, et, réunie à ses enfants, elle se réfugia à Marseille (1).

En lisant ces récits, on comprend les sentiments de respect que la mère de Napoléon avait inspirés à son fils, et l'affection émue avec laquelle, en la consolant de la perte de son mari, il lui promettait son dévouement dans cette lettre de Paris, 28 mars 1785 :

C'est aujourd'hui, que le temps a un peu calmé les premiers transports de ma douleur, que je m'empresse de vous témoigner la reconnaissance que m'inspirent les bontés que vous avez eues pour nous. Consolez-vous, ma chère mère, les circonstances l'exigent. Nous redoublerons de soins et de reconnaissance, et heureux si nous pouvons, par notre obéissance, vous dédommager un peu de l'inestimable perte de cet époux chéri...

(1) *Histoire et Mémoires*, par le général comte de Ségur, t. I, p. 38.

Nous pouvons maintenant pénétrer dans l'intérieur, demeuré patriarcal en dépit de l'étiquette, de Mme Lœtitia, et, grâce à un témoin oculaire, la voir se livrer à nous avec l'abandon d'une familiarité qui n'est pas sans originalité ni sans finesse.

C'était à Mortefontaine, le 20 août (1809). Après le dîner, *Madame-mère* me prit à part et me dit : « Monsieur de Girardin, je vous trouve triste. — Madame, il n'y a pas beaucoup de motifs d'être bien gai. — Vous avez bien *ragione;* me croyez-vous *houreuse?* je ne le suis pas, quoique mère *dou* quatre rois. De tant d'enfants, je n'en ai *più* auprès de moi. Tantôt je suis inquiète de l'un, tantôt de l'autre. Le *povero Luigi!* Il avait été bien tranquille; à présent son tour à être tourmenté. Il est *venou* me voir à Aix-la-Chapelle. J'ai été bien *houreuse* pendant *qualche* jours; *ma* un *matine* de *buon hour*, il entre dans ma chambre : *Mama,* vous ne savez pas? — *Noche.* — J'ai reçu trois courriers cette nuit; comme ça, comme ça! — Enfin *Monsu*, ces damnés d'Anglais étaient chez lui! Il fut obligé de partir *subitamente.* Ce *povero Luigi*, c'est un honnête homme; *ma* il a bien des chagrins, il en a par-dessus la *testa.* Ah! si vous saviez! *Ma* ce qui le console, c'est qu'il est adoré, aussi s'est-il fait Hollandais, et il n'est *più* Français du tout, du tout. J'aime bien mes enfants, et j'en suis bien aimée. Je ne suis pas contente de *Jouseph.* — Pourquoi donc, Madame? — *Perche* pour moi il ne m'écrit *mai;* il ne *pou* avoir pour moi que des attentions; car il m'offrirait des présents que je n'en voudrais pas. Je suis *più* riche que mes enfants. J'ai *oun millione*, l'année; je ne le mange pas à beaucoup près. Je mets plus de la *meta* à l'épargne. On dit que je suis vilaine, *ma* je laisse dire. Je n'ai pas de dettes, au contraire, je me trouve toujours avoir cent mille francs au service d'un de mes enfants; qui sait, peut-être un jour seront-ils bien contents de les avoir! Je n'oublie pas que pendant longtemps je les ai nourris avec des rations.

« L'*emperour*, il me dit à moi que je *souis* une vilaine, *ma* je le laisse dire. Il dit que je ne donne jamais à *mangiare; ma* s'il veut

que *jou* tienne auberge, qu'il me donne *oune* maison, comme doit l'avoir *oune* mère de l'*emperour* et de trois rois, des pages, des préfets, des chambellans, alors il *lo verra* si je ne fais pas bien les *honours* avec dignité. Avec mon million, on ne me regarde pas comme la mère de l'*emperour, ma* comme une riche particulière. Mes enfants ne savent pas combien je vaux, ils ne me connaîtront que lorsque je ne serai *più*. L'*emperour*, avant son départ, se plaignait à moi de tous ses frères, il disait : « Je ferai enfermer celui-ci, arrêter celui-là ! » Je *loui* dis : « Mon fils, vous avez tort et raison; raison, si vous les *paragone* à vous, parce que vous ne pouvez être *paragone* avec personne au monde; vous êtes *oune* merveille, *oun* phénomène, *qualche* chose d'extraordinaire, d'indéfinissable! *Ma* vous avez tort si vous les *paragone* aux autres rois *perche* pourquoi ils sont *souperiours* à *tutti; perche* pourquoi les rois ils sont si bêtes qu'on *pout* croire qu'ils ont *oune* voile sur les yeux; et que le moment de *lor choute* est arrivé, pour qu'ils soient remplacés par mes enfants. » L'*emperour*, entendant cela, me dit : « *Signora Lœtitia* (il riait), et vous aussi vous me flattez. — Moi? vous flatter! Vous ne rendez pas justice à *vostra* mère, *oune* mère ne flatte pas son fils. Vous le savez, Sire, en *poublic*, je vous *tratte* avec tout le respect possible, parce que je *souis* votre sujette; *ma* en particulier, je *souis* votre mère, et vous êtes mon fils; et aussi quand vous dites : *je veux,* moi je réponds : *je ne veux pas.* J'ai du caractère, de la fierté. A présent que je vais à Paris, c'est à l'impératrice à venir me voir parce que je *souis* sa belle-mère; si elle ne fait pas son devoir, je n'irai pas chez elle; voilà comme je *souis.* »

Je lui demandai des nouvelles de M. Lucien. « Il se porte bien, mon *Luciano;* il ne manque de rien, car s'il manquait de *qualche* chose, je me priverais de tout pour le lui donner. — Pourquoi ne vous envoie-t-il pas sa fille aînée? Elle est bientôt en âge d'être mariée. — Cela me rendrait *houreuse, ma* il ne le veut pas, parce qu'il dit qu'elle entendrait l'*emperour* dire du mal de son père, et qu'elle ne le souffrirait pas. — Ce n'est pas là, Madame, une bien bonne raison. — *Che* voulez-vous? *Ma* je *souis malhoureuse;* de tant d'enfants, je n'en ai pas *oune* seul auprès de moi. Hier, j'étais bien

affligée en me promenant ici de n'y pas voir mon *Jouseph :* je n'étais pas venue ici depuis son départ ; aussi j'en ai *voulou* sortir aujourd'hui ! »

La conversation s'arrêta, et ce n'est pas la première de ce genre que j'aie eue avec elle. J'ai souvent entendu des paroles sur le même air ; j'ai cru devoir les noter parce qu'elles sont passablement curieuses, elles donnent une idée juste du caractère de la mère de l'empereur (1).

Nous trouvons dans le journal d'une femme de la cour, à la fin de l'année 1813, le récit d'une visite à Madame-mère, qui nous la montre toujours la même, non enorgueillie, non enfiévrée, assistant, toujours tranquille, simple et bonne, au déclin de la fortune impériale comme elle a assisté à son apogée.

... Je l'ai trouvée assise près d'une table énorme où étaient placés plus de trente petits paniers et plusieurs ouvrages en perles. J'ai présenté ma lettre. « C'est bon, m'a-t-elle dit, nous verrons cela. Savez-vous faire de ces sortes d'ouvrages ? — Non, Madame. — Eh bien ! moi non plus, je les achète d'une de ces pauvres veuves d'officiers, comme il y en a tant, quoique mon fils leur ait fièrement donné ! Vous savez, Cossé ? C'est ma boiteuse. Elle est adroite comme une fée. Eh bien ! je rends service à cette pauvre femme, car toutes nos dames m'en prennent, croiriez-vous ? — Je le crois aisément, un don de la main de Madame-mère est chose trop flatteuse... — Un don ! un don ! dites-vous ? Où avez-vous la tête ? Je les paye et je les leur fais payer. Oh ! oh ! ma chère, je vois bien que vous *n'accoumoulerez* jamais. » Il m'a pris une assez forte envie de rire, que l'air profondément sérieux de M. de Cossé-Brissac a réprimée aussitôt en me rappelant au respect. Entre autres choses aussi importantes, Mme Lœtitia m'a questionnée sur les perles de

(1) *Journal et souvenirs. Discours et opinions de Stanislas Girardin*, Paris, 1828, in-8°, t. II, p. 326 à 329.

Rome, et j'ai cru faire un trait d'adresse en lui disant : « Elles sont beaucoup plus chères que celles que l'on emploie pour ces sortes d'ouvrages. — Oh! ma petite, m'a-t-elle répondu, j'en sais le prix, et de tous les numéros encore; ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire. Je ne tranche pas de la princesse, comme mes filles. A propos, avez-vous des nouvelles? Je suis un peu inquiète. Cossé aussi me paraît triste. Tout le monde me dit que mon fils aurait dû faire la paix. Moi, je crois qu'il fait pour le mieux. » J'étais assez embarrassée. J'ai répondu qu'il fallait avoir confiance dans le génie de l'empereur. Madame-mère a fait un mouvement de tête. Je me suis hâtée de prendre congé; j'ai été reconduite avec la même étiquette; mais, en me retirant à reculons, mon pied s'est embarrassé dans ma robe, et, moins leste, je serais tombée. Mme Lœtitia a montré en cette occasion que si elle manque un peu de dignité, elle a du moins conservé toute la bonté de ses mœurs simples. « Ah! mon Dieu, s'est-elle écriée, allez-vous-en donc tout *ouniment* droit devant vous. Vous avez failli vous faire *dou* mal pour l'étiquette (1). »

Ce mépris de l'étiquette, cette simplicité patriarcale, cette trop prévoyante économie, n'étaient pas les seules causes des dissentiments qui parfois éclataient entre Napoléon et sa mère. Il lui reprochait aussi sa prédilection pour Lucien, qui avait souvent contrarié ses vues politiques, et avait fini par bouder l'empire et l'empereur dans un exil volontaire qui n'était pas sans dignité, puisqu'il n'était pas sans désintéressement. C'est en réponse à ces reproches de l'empereur, qui ne gouvernait pas moins despotiquement sa famille que la France, qu'elle eut un jour ce mot éloquent comme tous ceux qui viennent du cœur : « Celui de mes enfants

(1) *Mémoires secrets du XIXe siècle,* par le vicomte de Beaumont-Vassy, 1874, p. 191-192.

que j'aime le plus, répliqua-t-elle, c'est toujours le plus malheureux. »

Il ne tarda pas à faire lui-même l'expérience de cette touchante prédilection qui se mêla pour les adoucir aux rigueurs de sa fortune révoltée. Il trouva toujours prêts, aux heures critiques, les inutiles avis de sa raison, les services moins importuns de son dévouement. Si Madame-mère s'était tenue à l'écart des fêtes et des triomphes de la cour impériale pendant les jours de gloire et de vertige, elle fut, avec Pauline, la compagne dévouée de l'empereur vaincu, durant sa royauté dérisoire de l'île d'Elbe. C'est elle aussi, toujours avec Pauline, dont l'affection fraternelle au moins fut toujours fidèle, qui présida au départ de la Malmaison, le 11 juin 1815, et c'est dans ces adieux cornéliens, dans cette bénédiction maternelle, que Napoléon, rendu à son génie purifié par les larmes, trouva la force de ce sublime, de cet héroïque effort de la campagne de France, inutile à son salut, mais non à sa gloire ni à l'honneur français.

A Sainte-Hélène, c'est la sollicitude maternelle qui lui ménagea les dernières douceurs de son exil et le préserva du désespoir. Et quand il fut mort, une femme, devant laquelle s'inclinait le respect universel, veilla pieusement sur sa mémoire avec cette affection maternelle, incorruptible, invulnérable, « le seul amour, a dit Duclos, qui ne trompe jamais ».

IX.

MARY BALL,

MÈRE DE WASHINGTON.

IX.

MARY BALL,

MÈRE DE WASHINGTON,

1706-1789.

Ce n'est pas sans dessein, mais volontairement et pour rendre plus frappantes les leçons qui ressortent de la simple juxtaposition de ces deux images, de leurs harmonies et de leurs contrastes, que nous plaçons à côté du portrait de la mère de Napoléon, réorganisateur de la société française au lendemain de la Révolution, mais dont l'ambition égala le génie, et qui paya en vain avec de la gloire au pays qu'il fit un moment si grand, et qu'il laissa si diminué, la rançon de sa liberté, le portrait de la mère de Washington, libérateur de son pays et fondateur de la république américaine.

Washington est un des plus beaux types de la vertu civile et de la sagesse politique. Il déploya si naturellement les qualités de courage et de désintéressement qui étaient en lui, qu'il faut presque faire effort pour en découvrir l'héroïsme. Et c'est là son plus bel éloge. Car il n'y a d'hommes

vraiment grands que ceux qui gagnent, loin d'y perdre, à être étudiés de près. D'accord avec le propre témoignage de ses conversations et de ses lettres, l'avis unanime des contemporains a reporté, en juste tribut d'admiration et de reconnaissance, à la mère de Washington l'hommage d'une partie de son irréprochable gloire. Cette influence salutaire et féconde de la mère de Washington sur les principes de son enfance, les sentiments de sa jeunesse et les actes de sa maturité a besoin de cette attestation, car elle n'apparaît en rien. Par une modestie et une abnégation qui sont bien d'une mère, celle de Washington s'est toujours effacée derrière son fils; elle n'a pas voulu avoir et elle n'a pas d'autre histoire que la sienne, d'autre épitaphe que ce titre, le plus beau de tous à ses yeux, le seul dont elle consentît à être fière, de mère du fondateur des États-Unis.

Aussi est-ce avec la plus grande peine que nous avons glané, de-ci et de-là, dans les mémoires contemporains et les biographies, quelques rares épis, quelques rares traits caractéristiques. Ils suffiront, non au portrait complet et fidèle, mais à l'esquisse de cette grave, noble et simple figure, glorifiée avant nous par l'hommage ému d'un romancier moraliste que nous aurons plus d'une fois, au cours de cette étude, l'occasion de citer, Émile Souvestre. C'est dans les termes suivants qu'il le fait, et nous trouvons un double avantage à nous les approprier.

« On a dit que c'étaient surtout les mères qui préparaient les grands hommes, et pour le prouver on a dressé la liste de tous les personnages illustres qui, depuis les Gracques, furent élevés par des femmes. Peut-être eût-il été plus exact d'étendre l'observation à tous les hommes, célèbres ou

obscurs, et de déclarer que leur caractère, leur conduite, leurs aptitudes mêmes, dépendent en grande partie de l'éducation maternelle. Recevant l'enfant à sa naissance, présidant à ses impressions premières et lui montrant avant aucun autre le chemin de la vie, la mère est, en réalité, une institutrice toute-puissante, qui décide des principes et des habitudes. Si elle transmet le plus souvent à ses fils son tempérament et ses traits, elle ne leur communique pas moins la physionomie de son âme. Il semble que les germes bons ou mauvais conservés au dedans d'elle-même se développent plus librement dans l'enfant élevé par ses soins, et c'est surtout dans ce sens qu'il est sa récompense ou son châtiment. Parmi les mères qui ont pu regarder leur fils comme la couronne de leur vie, celle de Washington occupe certainement une des premières places (1). »

Mary Ball, fille du colonel Ball, mère de Washington, était née en 1706 dans la colonie anglaise de la Virginie. Elle épousa, le 6 mars 1730, Augustin Washington, qui avait eu quatre enfants d'un précédent mariage, dont deux seulement, Laurence et Augustin, vivaient encore.

« George Washington naquit le 22 février 1732, sur les bords du Potomac, à Bridge's-Creek, dans le comté de Westmoreland, en Virginie. Sa famille, établie en Amérique depuis 1657, avait appartenu à la petite noblesse du comté de Durham, en Angleterre, et occupait un rang distingué parmi les planteurs de la Virginie. Son père était un homme considéré, riche et influent, qui, en mourant, laissa ses dix enfants dans une condition honorable et indépendante.

(1) E. Souvestre, *Magasin pittoresque*, 1850, p. 214.

George Washington avait onze ans quand il perdit son père. Il resta sous la conduite de sa mère, femme juste et craignant Dieu, d'un esprit élevé et pratique, d'un cœur chaud et ferme, et qui inspirait à tous les siens un respect à la fois craintif et affectueux.

« J'ai été longtemps le condisciple de George, raconte un de ses cousins, le compagnon de ses jeux et l'ami de sa jeunesse. Je craignais plus sa mère que mes propres parents. Elle était vraiment bonne, mais même au milieu de sa bienveillance elle m'imposait; et aujourd'hui que le temps a blanchi mes cheveux et que je suis devenu le père de trois générations, je ne pourrais revoir cette femme majestueuse sans éprouver un sentiment impossible à décrire... Telle est l'impression que Mme Marie Washington a laissée à tous ceux qui l'ont connue; et lorsqu'au milieu des fêtes qui célébrèrent la prise de York-Town (1781), les gentilshommes venus de Versailles pour servir la cause du héros américain virent pour la première fois la noble figure de sa mère, ils restèrent frappés de l'air de grandeur, de simplicité et d'aisance avec lequel elle recevait les marques de leur vénération et les soins empressés de ce fils qui venait de faire reculer la puissance de la Grande-Bretagne (1). »

Elle avait perdu son mari le 12 avril 1743 et était demeurée veuve, à la tête d'une patriarcale famille composée de deux enfants survivants du premier lit, et de six enfants sortis de son sein, quatre fils et deux filles, dont l'aîné, George Washington, devait éclipser et effacer tous les autres dans sa renommée.

(1) *Memoirs of Mary Washington*, by M. C. Conking.—*Histoire de Washington et de la fondation des États-Unis*, par Cornélis de Witt; Didier, 1868, p. 11 et 12.

Peut-être sa mère elle-même ne put-elle se défendre d'une prédilection de pressentiment pour celui de ses fils qui devait être, à tous les titres, le chef de la maison. Elle l'environna d'une sollicitude vigilante mais non despotique et jalouse, faite plus encore d'exemples que de conseils. Elle avait le privilège de la fermeté dans la douceur et d'une énergie tranquille, dissimulant sous un sourire une volonté patiente et persévérante. C'est ainsi qu'elle forma le caractère et discipline le tempérament d'un fils plein de force, de hardiesse et de droiture, mais enclin d'abord à une certaine rudesse et même à une certaine violence. « Elle lui apprit à se dompter. Il reçut une éducation libre, simple et rude, qui sans éteindre en lui le feu de la jeunesse, lui donna de bonne heure la maturité des années et développa dans son âme le sentiment de la responsabilité. Dès son enfance, il sut se gouverner, se suffire à lui-même et suppléer à l'ignorance de ses maîtres par ses observations personnelles et par l'activité naturelle de son esprit (1). »

C'est ainsi que Washington dut, comme elle-même, beaucoup plus à ses réflexions, à ses efforts personnels, à son expérience qu'aux leçons d'une éducation raffinée. Les moyens et les instruments d'une telle culture d'esprit manquaient absolument autour des planteurs virginiens qui, destinés à défricher et à coloniser leurs vastes propriétés, se préparaient plus à la vie individuelle qu'à la vie sociale, exerçaient davantage leur initiative que leur mémoire, et dans le sens le plus pratique du mot, s'élevaient eux-mêmes en vue d'une existence dont les luttes obscures devaient

(1) Cornélis de Witt, p. 13.

être surtout celles du travail, de la lente conquête de propriétés encore précaires sur l'élément indien à refouler et une nature sauvage à fertiliser.

Madame Washington, qui n'avait reçu elle-même que cette instruction sommaire que comportaient les modestes ressources d'une civilisation naissante, avait perfectionné et achevé son éducation par l'habitude de la méditation morale et des lectures solides. Son livre favori, pieusement conservé jusqu'à ce jour, était intitulé : *Contemplations morales et religieuses*, par sir Mathew Hale, président de la cour du banc du roi. C'est dans ce recueil de maximes et de leçons morales qu'elle apprit à lire à ses enfants et qu'ils puisèrent les principes d'austérité, de dignité, de charité qui les trempèrent si fortement pour les devoirs et les luttes de la vie.

C'est à cette hauteur et à cette sérénité de conscience que Washington et sa mère durent de n'être jamais au-dessous de leur fortune, en acceptant les faveurs sans orgueil et les disgrâces sans crainte. N'être jamais ébloui par la prospérité ni abattu par l'adversité, tout le secret, tout l'art de la vie ne sont-ils pas là? Ce secret, cet art, la mère de Washington et son fils le possédèrent à un degré dont on pourra se faire une idée par les témoignages que nous en donnerons tout à l'heure. Voici d'abord un premier et éloquent exemple de l'influence de la mère sur le fils, de la prescience inspirée de l'une, de l'obéissance intelligente de l'autre.

« Lorsque Washington eut atteint l'âge de quinze ans, il voulut entrer dans la marine royale, mais elle s'y opposa en déclarant qu'il devait vivre parmi ses concitoyens, travailler avec eux à transformer le pays et mettre au service de ce dernier toutes les forces et toute l'intelligence qu'il avait

reçues de Dieu. Cette résolution hâta peut-être l'affranchissement de l'Amérique, en lui conservant le grand homme qui devait l'assurer. S'il fût devenu officier anglais, Washington eût sans doute hésité davantage; partagé entre son serment militaire et son patriotisme, il eût plus difficilement pris les armes contre l'Angleterre et eût trouvé chez ses concitoyens moins de confiance (1). »

C'est ainsi que le premier service, le premier bienfait de l'influence de la mère de Washington sur son fils fut celui de ce pressentiment de l'avenir qui défendit contre leur premier obstacle la destinée de son fils et le salut de son pays.

« Elle vit, dit encore M. Émile Souvestre, Georges se mettre à la tête des insurgés avec inquiétude mais sans faiblesse; lorsqu'il essuya ses premiers revers, on ne l'entendit ni se décourager ni se plaindre; quand vint le jour des triomphes, elle conserva le même calme.

« Les Anglais, maîtres du New-Jersey, s'étaient éparpillés dans cette province. Washington, qui campait de l'autre côté de la Delaware, dit à ses officiers : « Nos ennemis ont trop étendu leurs ailes, il est temps de les leur rogner. »

« Et traversant le fleuve, il remporta une victoire qui sauva l'Union américaine. Cette nouvelle fut apportée à sa mère par une foule d'amis qui accouraient pour la féliciter. Elle se réjouit avec eux du bonheur de la patrie, et comme les éloges en l'honneur de Washington allaient toujours s'exaltant :

« Ceci est de la flatterie, Messieurs, dit-elle en redevenant

(1) Émile Souvestre.

sérieuse. Georges se rappellera, j'espère, les leçons que je lui ai données; il n'oubliera pas qu'il est tout simplement un citoyen de l'Union que Dieu a fait plus heureux que les autres. »

« Lorsqu'elle apprit la reddition de Cornwallis elle ne songea point à la gloire de son fils, mais elle s'écria :

« Dieu soit loué! notre patrie est libre et nous allons avoir la paix. »

« Elle avait été près de sept ans sans voir son fils Georges, toujours retenu à la guerre. Enfin, lorsque les armées combinées furent de retour de New-York, Washington put prendre la route de Frederiksburg. Il envoya en avant un courrier pour demander à sa mère comment elle voulait le recevoir.

« — Seul, » répondit-elle.

« Et le commandant en chef des troupes américaines, le libérateur de la patrie se rendit à pied à la maison de celle qu'il regardait, selon son expression, non seulement comme l'auteur de ses jours, mais comme l'auteur de sa renommée ».

« Mistress Washington reçut son fils avec une tendresse expansive, mais ne lui parla point de la gloire qu'il venait d'acquérir, ce qu'il avait fait lui semblant tout simple.

« Je lui ai enseigné la vertu, disait-elle, la gloire n'est qu'une conséquence. »

Si Mme Washington avait été jalouse des prémices du retour de son fils, et n'avait voulu partager avec personne la joie de ses premiers embrassements, elle ne fut pas égoïste et dès le lendemain elle consentit à se mêler avec lui aux fêtes de l'allégresse publique. Elle apparut avec ce rayon-

nement de majestueuse simplicité, de dignité familière et d'imposante modestie à un grand bal, en 1784, donné en l'honneur des succès de son fils et de ses compagnons d'armes en même temps que de la présence du général la Fayette, venu pour saluer une dernière fois, avant son retour en France, son chef et son ami, et pour présenter ses hommages à sa mère. Au grand bal donné en son honneur, quand M[me] Washington fit son entrée, appuyée sur le bras filial du héros américain, dans le costume virginien des anciens jours, personne ne put se défendre d'un mouvement de respectueux attendrissement.

« Les jours de danse sont loin de moi, dit-elle en entrant, mais je suis heureuse de prendre part à la joie publique. »

On la retrouva bientôt tout entière au milieu de ces honneurs faits pour enorgueillir toute autre qu'elle, et elle ne procéda pas autrement que si elle eût été dans sa propre maison, lorsque, entendant sonner neuf heures, elle salua l'assemblée et dit à son fils avec le ton accoutumé : « Allons, Georges, voici neuf heures, il est temps que les vieilles gens rentrent chez eux. »

« Les officiers français, dit É. Souvestre, demeuraient confondus de cette simplicité qui la rendait supérieure à sa propre grandeur. Et en la regardant sortir au bras de son fils, un d'eux s'écria : « De telles mères font comprendre de tels enfants. »

Lors de la visite de la Fayette, elle travaillait dans son jardin, vêtue d'une étoffe de ménage et sa tête grise couverte d'un simple chapeau de paille. La vieille dame ne perdit rien de sa bonne humeur et de sa dignité, quand elle s'excusa d'être surprise par une si flatteuse visite dans un si simple

appareil. Mais elle demanda la permission de ne rien changer à sa toilette, faisant de cette simplicité même un témoignage de sa sympathie et de sa confiance pour un hôte ami, si au-dessus lui-même de ces frivolités : « Vous voyez une bien vieille femme, dit-elle en souriant, mais je vous ferai le meilleur accueil possible dans ma modeste demeure ; et pour vous je ne ferai point la cérémonie de m'endimancher. » La Fayette accueillit avec toute la politesse et la galanterie françaises ce traitement familier, et il parla de Washington en lieutenant dévoué, en admirateur sincère, en ami enfin. Mme Washington goûtait modestement ces éloges, et à chaque témoignage d'enthousiasme se bornait à répéter, avec l'admirable candeur de son affection : « Vous êtes trop bon ; mais je ne suis pas surprise de ce que vous me dites de Georges et de ce qu'il a fait, car il a été toujours un bien bon enfant (1). » « Ainsi, dit un biographe, cette âme naïve avait compris que toute grande action venait du cœur. » La Fayette, en la quittant, plia le genou devant elle, et courba la tête sous sa bénédiction comme il eût fait sous celle de sa mère.

« Un riche mariage avait fait de Washington un des propriétaires les plus opulents de l'Union ; il voulut, bien des fois, décider sa mère à venir demeurer dans sa belle habitation de *Mount-Vernon*, mais elle resta toujours à Fredericksburg, surveillant la petite ferme qui lui était demeurée pour douaire. A l'âge de quatre-vingt-deux ans, on la voyait encore monter à cheval tous les matins, parcourir ses champs et donner des ordres. Ses revenus étaient des plus

(1) *Les Femmes de la révolution américaine*, par Élisabeth Ellet.

modestes, mais administrés avec tant d'économie qu'ils lui permettaient de secourir un grand nombre de malheureux; jamais, dans ces temps de trouble, un compatriote ruiné par la guerre ne sollicita en vain sa générosité ; aussi avait-elle coutume de dire : « La charité trouve toujours quelque chose dans les bourses qui ne sont pas percées. »

« Une maladie cruelle (un cancer à l'estomac) l'obligea encore à garder la maison; mais, là encore, elle s'occupait de l'administration de ses affaires. Le colonel Fielding-Lewis, son gendre, lui proposa un jour de s'en charger : « Merci, Fielding, lui dit-elle, je veux bien que vous teniez mes livres en règle, car vos yeux sont meilleurs que les miens, mais pour le reste je puis encore y veiller (1). »

Lors de l'élévation de son fils à la première présidence de la République qu'il avait tant contribué à fonder, elle se montra vis-à-vis de lui comme les autres jours, et ni la mère ni le fils ne mêlèrent à la scène de leurs adieux d'autres sentiments que les sentiments simples et naturels que provoquait leur séparation, ne permettant qu'à leur cœur de parler et ne voyant dans un tel événement que ce qui intéressait leur affection. Leur entretien ce jour-là, comme leurs entretiens et leurs lettres de toutes les époques, ne fit pas moins honneur à la déférence filiale de Washington qu'à la confiance et à l'amour de sa mère. Elle pleura, elle bénit son fils et cette bénédiction et ces larmes de la plus digne des mères consacrèrent et ennoblirent les suffrages d'un peuple.

Lorsque Washington eut été élu président de la nouvelle république, il vint voir sa mère.

(1) Émile Souvestre, *Magasin pittoresque*, 1850.

« Le peuple, lui dit-il, m'a choisi pour premier magistrat des États-Unis et je viens vous faire mes adieux; dès que le temps de mes fonctions sera achevé, vous me reverrez dans la Virginie.

« — Tu ne me trouveras plus, répondit la mère; mais va, mon cher Georges, accomplis ta destinée et que la grâce du ciel ne t'abandonne pas! »

« A ces mots, elle lui ouvrit ses bras; le président demeura longtemps la tête appuyée sur les épaules de la vieille malade dont les mains affaiblies caressaient sa tête. Il versait d'abondantes larmes et ne pouvait s'arracher de ce suprême embrassement; ce fut l'héroïque mère qui reprit la première son calme et qui le congédia doucement.

« Mais ses pressentiments ne l'avaient pas trompée; elle mourut peu après à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Dans ses derniers jours, dit le biographe américain, mistress Washington parla souvent de *son bon Georges*, jamais de l'illustre général. Elle rendit le dernier soupir en recommandant à Dieu sa patrie et son fils. »

Elle fut ensevelie, suivant son vœu, au milieu du paysage qui lui était familier, sous les ombrages champêtres du cimetière de Fredericksburg. Mary Washington n'aimait pas le ciel troublé et le bruit des cités. Son cœur et son esprit n'étaient à l'aise qu'au sein des tranquilles miracles de la nature. Elle se trouvait là plus près de Dieu. Pendant les dernières années de sa vie elle avait coutume soit de faire une promenade contemplative au milieu des champs, soit de se retirer pendant une heure dans la solitude au fond de la grotte de son jardin ou sous les bosquets qui en cernaient la pelouse, pour y méditer en paix et y élever son âme à

Dieu ! Elle appelait cette élévation muette un entretien avec Dieu ; elle en revenait toujours vivifiée et en possession de cette admirable sérénité, fruit de l'expérience tempérée par la piété qui faisait d'elle, comme on l'a dit, une héroïne des vertus modestes, une sorte de « chrétienne de Sparte (1) ».

Le 7 mai 1833, le général Jackson, alors président des États-Unis, vint assister à l'inauguration d'un monument élevé sur sa tombe. Ce monument est un obélisque haut de 45 pieds environ et surmonté d'un buste de Washington. L'aigle américaine tient une couronne civique suspendue sur la tête du héros. L'inscription gravée a toute la simplicité qui convenait à une si noble mémoire : *Mary, mère de Washington.*

« On ne pouvait écrire sur cette pierre un plus grand éloge, dit le président Jackson dans son discours; il fera battre tous les bons cœurs. La mère et le fils sont au-dessus des applaudissements des hommes; mais l'éclatant exemple de leur vertueuse existence et de leur grandeur morale ne peut avoir qu'une influence salutaire sur nos contemporains. Que cet exemple soit présent à notre pensée dès les premiers pas de nos enfants dans la vie ! Que, dans l'avenir, nos arrière-neveux viennent ici en pèlerinage comme à un lieu consacré; qu'en touchant de leurs mains ce saint monument, ils se souviennent des vertus de celle dont il couvre les restes; et qu'en s'éloignant, purifiés dans leurs sentiments, fortifiés dans leur foi et dans leur piété, ils appellent les bénédictions du ciel sur la mère de Washington. »

(1) E. Souvestre.

Nous finissons par ces paroles dont le caractère officiel n'a pas altéré la raison et l'émotion, dans l'impuissance où nous sommes de dire mieux ni aussi bien ce qu'a dit, dans son éloquent discours, le président Jackson. D'ailleurs, n'y a-t-il pas quelque chose de particulièrement noble et de touchant dans la pensée de cette oraison funèbre de la mère de Washington prononcée solennellement par un des successeurs, à la présidence des États-Unis, de Washington lui-même?

X.

CATHERINE-ÉLISABETH TEXTOR,

MÈRE DE GŒTHE.



CATHERINE-ÉLISABETH TEXTOR, MÈRE DE GŒTHE.

D'après un dessin du musée de Darmstadt.

X.

CATHERINE-ÉLISABETH TEXTOR,

MÈRE DE GŒTHE.

1731-1808.

Gœthe, en dépit de périodiques réactions critiques qui battent d'un flot amer et impuissant le piédestal de sa statue, demeure le plus grand écrivain et le plus grand poète de l'Allemagne, un des chefs et des maîtres de la littérature européenne au dix-neuvième siècle, un des hommes qui, intellectuellement et moralement, font le plus d'honneur à l'humanité. Bien avant qu'Emerson le rangeât parmi les hommes typiques, représentants des phases de l'évolution humaine, Napoléon, qui s'y connaissait, l'avait salué, à la fin d'une entrevue célèbre, par ce mot dont la simplicité cache le plus beau des éloges : *Monsieur Gœthe, vous êtes un homme.*

Rien de ce qui touche Gœthe n'est donc indifférent à l'historien et au moraliste. En ce qui regarde plus particulièrement la thèse dont notre livre est le développement, ce n'est pas sans une vive satisfaction que nous constatons,

d'après le témoignage de Gœthe lui-même, confirmé par tous ses contemporains, combien il dut, dans la formation de son esprit et de son cœur, à sa mère, et combien il tint d'elle de ce qu'il eut de meilleur.

Ce Wolfgang Gœthe, que la statue de Schwandtaler représente comme un colosse de force et de génie, et qui devait en effet jouir d'une si grande puissance de vie, vint au monde si chétif et si frêle qu'il semblait à tout moment prêt à exhaler pour la dernière fois ce souffle qui l'animait à peine, que sa conservation fut un premier miracle de l'amour maternel, et qu'il eut besoin d'être aimé doublement pour durer et s'acclimater enfin à l'existence. Comme il arrive toujours, sa mère s'attacha à lui avec la prédilection passionnée que les mères ont pour le fruit qui a le plus cruellement déchiré leurs entrailles, et qu'elles ont le plus craint de ne pas voir mûrir. Admirable amour que celui qui se mesure ainsi à la souffrance éprouvée, et qui donne d'autant plus qu'on lui a déjà plus coûté !

La maison où Gœthe respira pour la première fois et ouvrit au jour ses yeux avides de lumière, le 28 août 1749, au coup de midi, a été conservée, érigée en une sorte de musée national par la piété enthousiaste d'une société de savants, d'écrivains et d'admirateurs du grand poète. Elle dresse dans le *Grossen-Hirschgraben* (les grands fossés aux cerfs), dans la vieille rue bâtie sur l'emplacement des anciens fossés, situés au dehors de la ville, où on nourrissait des cerfs en vue du cerf rôti qu'à un certain jour de l'année le sénat mangeait en public, sa façade aux étages inégaux, au pignon flamand, au toit chargé de lucarnes, de clochetons et de girouettes.

La chambre, théâtre de cet événement pour la famille du conseiller Gœthe, qui en fut un aussi pour la grande famille littéraire de ce temps et de tous les temps, « est petite, triste, au premier étage. Le portrait de la mère de Gœthe y sourit encore de ce doux sourire qui dut illuminer sa figure pâlie quand, après trois jours d'angoisses, la nourrice accourut lui annoncer que le nouveau-né vivait... Sa mère, on le comprend, eut pour ce frêle enfant des trésors d'affection. Elle entoura de soins cette plante délicate; et plus tard, à ce tendre amour maternel, vint se mêler une admiration qui devança celle de la postérité (1) ».

Si la mère de Gœthe adora son fils, elle en fut aussi adorée. Les témoignages abondent de cette affinité de sentiments et de caractères, de ces sympathies cordiales, de ces harmonies intellectuelles qui resserrèrent, entre la mère et le fils, les liens de la nature. Gœthe, frappé de tout temps, comme physiologiste et comme moraliste, de ces rapports secrets, de ces influences mystérieuses des origines, qui constituent un des problèmes les plus attachants de la philosophie et de la science, a essayé de se rendre compte, en ce qui le touchait lui-même, de ces transmissions héréditaires. Voici le bilan établi par lui sous une forme poétique et badine :

« Mon père me légua sa stature et la sérieuse conduite de la vie : de ma mère j'ai l'humeur joyeuse et le goût pour conter. Mon grand-père aimait les belles : on s'en ressent encore par-ci par-là! Que ma grand'mère aimât l'éclat et la parure, mon sang en a gardé maint souvenir. Or, si les éléments ne peuvent se scinder

(1) V. Tissot, *Voyage au pays des milliards.*

dans l'ensemble, qu'est-ce donc qui, dans tout mon personnage, pourra s'appeler original (1)?

Gœthe, développant ce thème poétique d'atavisme, nous a laissé, épars dans ses œuvres, les traits caractéristiques de tous les membres de sa famille, et c'est en les réunissant que son meilleur biographe, en France, a composé une galerie de portraits frappants de cette ressemblance qui donne, à ceux-mêmes qui n'ont pas connu le modèle, en présence d'une image tracée par un véritable artiste, l'impression de la vie. Voici le portrait du père de Gœthe : il importe de le citer, pour faire valoir comme un repoussoir la vive et attrayante physionomie de sa femme.

Les parents de Gœthe appartiennent à l'histoire. Lui-même nous les a fait connaître, et aucun de ses biographes ne peut les négliger. Son père fait penser à un type très répandu en Allemagne, surtout en Prusse, celui du bourgeois instruit, éclairé, laborieux mais formaliste, méticuleux, méthodique, toujours prêt à s'appliquer à lui-même et à appliquer aux autres une règle de conduite, dont il ne souffre pas qu'on s'écarte; plus disposé à s'exagérer l'importance de chaque devoir qu'à en négliger un seul. Absolument maître de son temps, exclu même des fonctions municipales par le titre, purement honorifique, de conseiller impérial, Jean-Gaspard Gœthe se consacra à l'éducation de ses enfants. Il en eut six; mais comme les quatre derniers moururent en bas âge, il reporta tous ses soins sur les deux aînés, Wolfgang et Cornélie. Il exigea même d'autant plus de ceux-ci qu'avec une famille réduite, il lui restait plus de temps pour s'occuper d'eux. Ce fut lui qui enseigna à son fils l'allemand, le grec, le latin, le français; à sa fille l'italien. Il se fit pour les instruire tout un plan

(1) *Gœthe, sa vie et ses œuvres, son époque et ses contemporains,* par Alfred Hédouin; 1866, p. 13. — Gœthe, *Œuvres*, trad. Porchat, éd. Hachette, t. I, *Poésies*, p. 402.

d'études qu'il suivit méthodiquement, et qui ne manquait pas d'originalité, si on en juge par quelques compositions de Wolfgang, conservées à la bibliothèque de Francfort, et publiées par le docteur Weismann (1846).....

.....Un autre mérite dont on ne saurait trop louer ce père consciencieux, c'est qu'il se croyait obligé de donner personnellement à ses enfants l'exemple du travail, et d'apprendre avec eux ce qu'il ne savait pas. Un professeur d'anglais vient s'établir à Francfort. Aussitôt le conseiller impérial lui demande des leçons pour son fils ; mais afin de stimuler l'activité du jeune homme, il se met lui-même à l'école, et, vers l'âge de cinquante ans, il commence à étudier une langue qu'il ne connaissait point. Il fait de même pour le dessin, et pendant que ses enfants dessinent, il achève laborieusement à côté d'eux une tâche analogue à celle que le maître leur impose.

Jean-Gaspard Gœthe représentait dans sa maison l'esprit d'ordre, la régularité, la persévérance, les qualités solides qui conviennent à un professeur. Est-ce là tout, cependant? les enfants n'ont-ils que des besoins d'intelligence? Suffit-il, pour les bien élever, de leur enseigner méthodiquement chaque partie de la science et de leur présenter sans cesse l'image inflexible du devoir? La bonne grâce, une certaine indulgence, une nuance d'affection dans l'enseignement, ne rendent-elles pas plus faciles les rapports des maîtres et des élèves? Le père de Gœthe, tout consciencieux qu'il fût, était dépourvu d'une qualité précieuse : il manquait de liant et de souplesse. Il demandait trop à la raison des enfants, il n'accordait point assez aux besoins de leur sensibilité et de leur imagination; il professait même un principe dur, c'est qu'il était bon de troubler leurs joies les plus innocentes pour leur apprendre la vanité du plaisir, et utile de ne jamais paraître content de leur travail ni de leurs succès, afin d'exiger d'eux davantage (1).

C'est bien ainsi que le père de Gœthe dût être; c'est

(1) *W. Gœthe, les œuvres expliquées par la vie*, par A. Mézières, professeur à la Faculté des lettres, 2 vol. in-8°, 1872-1873. T. I, p. 2 à 5.

tel qu'il est apparu à tous les biographes. Voici encore un croquis de lui :

Jean-Gaspard Gœthe était un homme froid, sévère, formaliste et un peu pédant, mais un esprit droit et véridique. Avide de savoir, il communiquait le sien volontiers, bien que d'une façon laconique. Sa parole faisait loi dans sa famille : impérieux et, à certains égards, capricieux, il n'en était pas moins très respecté, sinon fort aimé, par sa femme, ses enfants et ses amis. Krause l'a dépeint comme un citoyen *rectiligne* de Francfort dont les manières étaient aussi mesurées que les pas (1).

C'est avec raison que M. A. Mézières ajoute, comme transition pour passer du portrait du père à celui de la mère de Gœthe : « Tant d'austérité eût pu aigrir à la longue de jeunes esprits, au lieu de les former, et les éloigner du travail, si la raideur du père de famille n'avait été tempérée par l'humeur agréable et la vive imagination de sa femme. »

Catherine-Élisabeth Textor, née en 1731, avait dix-sept ans, quand elle épousa, en 1748, Jean-Gaspard Gœthe qui, né en 1710, avait à cette époque trente-huit ans. La disproportion n'était pas moins grande entre leurs caractères qu'entre leurs âges.

Si le père de Gœthe était toujours grave et souvent triste comme la règle et le devoir, sa mère était toujours vive et gaie comme la liberté et la fantaisie, grâce à un facile et heureux équilibre de ses facultés et de ses sens. Elle voyait les hommes en beau, parce qu'elle était bonne, et les choses en rose parce qu'elle avait l'imagination non moins optimiste que le cœur. Une femme de notre dix-septième

(1) Alfred Hédouin, p. 14.

siècle a dit « que la joie de l'esprit en marque la force. » Mme Gœthe n'était pas un esprit fort, dans le sens de la vigueur de la raison et de la puissance de sa portée. C'était un esprit bien portant, ouvert du côté du soleil, où l'imagination chantait comme une alouette. Cette sérénité et cette alacrité de sa nature, favorisées par une excellente santé, un de ces tempéraments où la bile n'aigrit point et ne corrompt pas un sang toujours chaud et léger, étaient entretenues par un soin et un art qui pourrait sembler un peu égoïste d'écarter toute occasion de trouble, toute cause de chagrin, toute ombre importune de mélancolie ou de regret. Ce soin et cet art, Mme Gœthe les déploya dans l'éducation de ses enfants, dont elle préféra se faire aimer que se faire craindre, et que de bonne heure elle attacha à son giron par l'inépuisable attrait de ses caresses toujours tendres, de ses contes toujours nouveaux. Ils l'appelaient familièrement du sobriquet que lui avait donné son ami Stolberg par allusion à je ne sais quel personnage de roman : *Dame Aja — Madame la gouvernante,* et jamais il n'y eût en effet gouvernante plus indulgente, plus ingénieuse, plus enjouée, plus heureuse de voir tout le monde heureux autour d'elle. C'est elle qui éveilla, par les contes fantastiques qu'elle lui faisait, auxquels il prenait et auxquels elle prenait elle-même un plaisir extrême, l'imagination enfantine de son fils. C'est bien d'elle, il avait raison de le dire, qu'il tenait une heureuse et sereine nature et le don et le goût de l'invention romanesque. Elle a raconté en termes fort agréables comment elle s'y prenait pour charmer ainsi ses enfants et leur rendre son joug si aimable et si léger.

Je représentais l'air, le feu, la terre et l'eau sous la forme de princesses, et je donnais à tous les phénomènes naturels un sens auquel je croyais avec autant et plus de ferveur peut-être que mes petits auditeurs. Nous spéculions sur les routes qui conduisent d'une étoile à une autre, sur le jour où nous irions habiter les astres, sur les grands esprits que nous devions y rencontrer, et j'attendais les heures réservées aux contes avec une impatience égale à celle des enfants. Je m'intéressais moi-même, au cours que prendrait mon improvisation, et toute invitation qui venait interrompre nos soirées m'était désagréable. Là je m'asseyais et là Wolfgang me regardait avec ses grands yeux noirs, et quand le sort de l'un de ses héros favoris ne lui agréait pas, je m'en apercevais au gonflement des veines irritées de ses tempes, et je le voyais réprimer ses larmes avec peine. Souvent il éclatait. « Mais, mère, la princesse ne peut pas épouser le vilain tailleur, alors même qu'il tuerait le géant! » Lorsque je suspendais mon récit en remettant la suite au lendemain, j'étais certaine qu'il y songeait lui-même dans l'intervalle, et mon imagination se trouvait ainsi souvent stimulée par lui. Si je conformais mon histoire à son plan, et si je le félicitais d'avoir prévu le dénouement, il devenait alors tout feu et tout flamme, et l'on pouvait voir son petit cœur battre sous ses vêtements. Sa grand'-mère, dont il était le favori, était la confidente de ses idées sur les incidents probables du conte; et comme elle me les répétait et que je suivais ses indications dans mon récit, il existait, entre Wolfgang et moi, un petit secret diplomatique que nous ne dévoilâmes jamais. J'avais ainsi le plaisir de continuer mon histoire à la grande joie et au grand étonnement de mes auditeurs, et Wolfgang assistait avec des yeux éclatants et applaudissait avec enthousiasme à la réalisation de ses propres conceptions.

C'est ainsi que la mère de Gœthe frappa son esprit et son cœur encore tendres d'une empreinte caractéristique et durable, qui lui a mérité d'être associée par la critique et par lui-même à tous ses triomphes et de figurer, quoiqu'elle

n'ait jamais prétendu au titre d'auteur, « parmi les plus charmantes figures de la littérature allemande, » suivant l'expression du meilleur biographe anglais de Gœthe, M. Lewes.

Elle expliquait modestement son influence sur son fils, par ce fait qu'ayant été mère à dix-huit ans, elle avait pu élever son enfance étant encore elle-même en pleine jeunesse et d'un caractère qui rapprochait encore entre eux les distances. « Nous sommes toujours restés étroitement unis, Wolfgang et moi, disait-elle spirituellement, parce que nous avons été jeunes en même temps. »

Elle avait et elle donna à son fils le goût de la beauté et de l'harmonie en toutes choses, la religion quelque peu superstitieuse des visages agréables, des yeux souriants, des bonnes nouvelles, des gens avenants et heureux. Sans mépriser la mauvaise fortune, elle faisait surtout cas de la bonne. Elle eut volontiers demandé de quelqu'un qu'on lui présentait, comme Mazarin, cet autre adorateur du succès : « *Est-il heureux*? » Ne négligeant rien pour être heureuse, pour jouir tranquillement de la vie, elle ne négligeait rien non plus, et c'est là ou l'égoïsme de sa théorie était tempéré par la charité, pour contribuer au bonheur des autres, de façon qu'autour d'elle aucune dissonance ne rompît cette concorde des gens et cette harmonie des choses. Elle a elle-même exposé son système dans les lignes suivantes, adressées au baron de Stein :

L'ordre et le calme sont mes traits caractéristiques. Aussi, j'expédie promptement ce que j'ai à faire, en commençant toujours par la besogne la plus désagréable, et j'avale le diable sans le regarder. Puis je reprends vite mon train de vie, ou ma route ha-

bituelle, douce et unie, et alors je défie qui que ce soit de me surpasser en bonne humeur... J'ai le bonheur de n'avoir jamais vu quelqu'un me quitter mécontent de moi; c'est qu'on sent que j'aime beaucoup mes semblables et que je n'ai aucune espèce de prétention: cela plaît à tout le monde, et on m'en sait gré. Je ne moralise personne; je cherche en tout à faire valoir le bon côté des choses. Quant au mauvais côté, je laisse s'en occuper celui qui a créé le monde, et qui s'entend à tout adoucir : grâce à cette méthode, je suis bien portante, calme et heureuse, agréable à moi-même et aux autres.

Cette philosophie familière et si habile dans sa simplicité rendit Mme Gœthe chère à sa famille et à ses amis. Quand la gloire de son fils agrandit le cercle de ces derniers, elle y entra sans s'y sentir dépaysée, l'admiration pour son fils lui souhaitant partout la bienvenue et faisant autour d'elle une chaude et favorable atmosphère où son esprit et son cœur étaient également à l'aise. Elle avait lu la plupart des meilleurs auteurs allemands et italiens; un bon sens paré d'esprit et de bonne humeur suppléait aux lacunes de son instruction, et lui permettait d'affronter sans trouble les entretiens les plus élevés et les correspondances les plus variées, où elle apportait cette saveur piquante d'un enjouement bien préférable à tous les raffinements de la pensée ou du style. C'est ainsi qu'elle recueillit parfois le suffrage des interlocuteurs ou des correspondants les plus notables par le rang où la réputation. Elle reçut tour à tour chez elle Lavater, Klopstock, Basedow le réformateur, Wieland, le philosophe Jacobi, les deux Stolberg, Merck, Burger, le duc Charles de Saxe-Weimar, et elle entretint sur le pied de l'intimité un commerce de lettres avec la duchesse Amélie, qui n'en chicanait ni l'incorrection, ni l'ortho-

graphe, tant elle y trouvait de bonté, de raison et d'agrément. C'est à la suite d'un entretien avec cette bourgeoise de Francfort, si avenante, si cordiale, qui cachait sous tant de gaieté un bon sens profond, qu'un de ces visiteurs s'écriait, par un double hommage à la mère et au fils : « Je comprends maintenant comment Gœthe a pu devenir ce qu'il est. »

Elle légua à son fils cet éloignement pour toutes les surprises désagréables, les émotions inutiles, les nouvelles fâcheuses. Elle poussait à ce point sa répugnance pour tout ce qui n'était point *faste,* de bon augure, qu'elle avait défendu formellement à ses domestiques de lui annoncer tout événement funeste ; elle disait, non sans raison, qu'on apprenait toujours assez tôt les mauvaises nouvelles. Lorsque son fils tomba dangereusement malade à Weimar, en 1805, personne n'osa lui en parler, et ce ne fut qu'après la complète guérison qu'elle-même rompit le silence : « Je savais tout, déclara-t-elle, bien que je n'en aie rien dit. Nous pouvons parler maintenant de lui sans que je reçoive un coup de poignard chaque fois qu'on prononcera son nom. »

On a prétendu que son fils l'avait peinte sous la figure d'Élisabeth, la bonne épouse et la bonne mère, dans *Goetz de Berlichingen*. On le croirait, tant elle approuvait la philosophie de ce drame : « La joie est la mère de toutes les vertus, répétait-elle, c'est Goetz de Berlichingen qui dit cela, et il a raison. Quand on est joyeux, on souhaite de voir tous les hommes contents, et l'on fait tout ce que l'on peut autour de soi pour qu'ils le soient. »

La gloire de son fils la rendit bien heureuse et on peut dire qu'elle en jouit encore plus que lui, car il avait subi le

combat et elle n'en sentait que le triomphe. Elle avait fait de sa maison de Francfort, qu'elle ne voulut jamais quitter, le sanctuaire de ce culte, et là, entourée de jeunes filles qu'elle aimait à réunir autour d'elle, à cause de leurs visages gais et de leurs cœurs innocents, on célébrait sa religion maternelle en récitant les vers du fils idolâtré, en chantant avec elle ses nouveaux *lieder* qu'elle accompagnait au piano. Sa vie se passait à chevaucher, comme elle disait dans une de ses lettres à Weimar, les quatre dadas de son foyer, c'est-à-dire à travailler à son métier à dentelle, art qu'elle avait appris déjà âgée, et auquel elle se livrait avec une joie d'enfant, à chanter ou à accompagner au piano, à lire ou à jouer aux échecs. Elle n'allait guère au théâtre que lorsqu'on jouait des pièces de son fils. Alors il était impossible de ne pas sourire d'un sourire attendri, en voyant la part qu'elle prenait au jeu et au succès des acteurs. Elle se penchait sur le rebord de sa loge et parfois, pour les encourager, leur criait, avant les scènes décisives, sans s'inquiéter d'être ou de ne pas être entendue de la salle : « Si vous jouez bien, je l'écrirai à Wolfgang. » Après avoir noté tous ces traits, auxquels on pourrait ajouter, c'est le moment de citer le portrait qui les résume tous :

Ne voir autour d'elle que des visages épanouis, rendre heureux ceux qui l'entouraient, leur faire partager sa gaîté et sa sérénité, c'était l'aimable ambition de cette mère, mariée jeune et jeune toute sa vie. Pendant que son mari prenait tout au sérieux, quelquefois même au tragique, elle portait légèrement le poids de chaque jour, et au lieu de s'irriter des difficultés elle les tournait avec adresse, en tâchant d'éviter tout ce qui eut pu la faire souffrir. Lorsque les Français occupèrent Francfort en 1759, et que le comte de Thorane, lieutenant du roi, fut logé chez elle,

son mari en témoigna une grande irritation, et garda contre son hôte une rancune qui le rendit lui-même très malheureux. Mme Gœthe, au contraire, supporta cet ennui très philosophiquement, et, par la bonne grâce qu'elle mit dans ses relations avec le comte, empêcha tout conflit entre les deux adversaires. En toute chose, elle voyait toujours le bon côté; en toute personne, les qualités plutôt que les défauts. Elle tâchait de s'accommoder des caractères les plus différents, et sans prétendre à les changer, elle disait de chacun ce que chacun avait de meilleur. Gœthe tenait d'elle, avec une disposition analogue, un grand fond d'indulgence pour ses semblables. Entre la mère et le fils, les traits de ressemblance sont marqués et se marquent de plus en plus quand Gœthe vieillit. Chez l'un et chez l'autre, même aversion pour les agitations inutiles, même amour du repos, même désir d'éviter toute occasion de trouble, même respect pour la liberté des autres, même tendance à s'entourer de gens heureux, et à ne voir autour de soi que l'image du bonheur.....

D'une main légère, elle pansait les secrètes blessures de son fils lorsqu'il venait chercher auprès d'elle une consolation à quelque rigueur; elle lui préparait une excuse, lorsqu'il oubliait l'heure de la leçon dans une promenade à travers les rues de Francfort, ou qu'il se dérobait à quelque devoir difficile ......Aussi ces deux intelligences restèrent-elles toujours en étroite communication l'une avec l'autre, quoique la vie les séparât. Les actions de Gœthe les plus méconnues par ses amis, ses œuvres les moins comprises par la critique, étaient défendues et expliquées par sa mère. Pendant son voyage d'Italie, la société de Weimar le jugeait sévèrement, et l'accusait d'oublier tout le monde : sa mère seule ne douta point de son cœur, et attribua ses longs silences à l'ivresse poétique dans laquelle la vue de tant de beaux lieux l'avait plongé. « Si éloigné que tu sois, écrivait à Gœthe Bettina Brentano, depuis quelque temps que tu le sois, tu n'as jamais été mieux compris que par elle. Pendant que les savants, les philosophes et les critiques commentaient tes œuvres, elle en était comme le miroir vivant (1). »

(1) A. Mézières, t. I, pp. 7 à 9.

Si l'on veut pénétrer dans l'intimité de Mme Gœthe, et bien se rendre compte de ses rapports avec son illustre fils, il n'est pas de meilleur guide que cette correspondance entre Bettina Brentano, plus tard Mme d'Arnim, et Gœthe, publiée par elle-même en 1835. Bettina s'était, par admiration et par enthousiasme pour Gœthe, faite l'amie, la compagne familière de sa mère, sentant bien qu'elle n'avait pas de meilleur moyen pour se rendre son esprit favorable que de flatter son cœur, et pour gagner ses bonnes grâces que de se ménager les bonnes grâces de madame la conseillère. C'est ce qu'elle fit et il n'est pas de source plus abondante, de mine plus riche, pour la connaissance intime de la mère de Gœthe et celle de Gœthe lui-même que ces deux volumes de témoignages épistolaires que n'ont pas assez feuilletés et cités les critiques et les biographes (1).

Gœthe avait alors cinquante-huit ans. Il vivait depuis longues années à Weimar, à la petite cour de Charles-Auguste, dans la faveur, ou, pour mieux dire, dans l'amitié et l'intimité du prince, dans une étude calme, variée, universelle, dans une fécondité de production incessante et facile, en tout au comble de la félicité, du génie et de la gloire. La mère de Gœthe habitait Francfort. Bettina se lia avec elle et se mit à aimer, à étudier, et à deviner le fils dans la personne de cette mère si remarquable, et si digne de celui qu'elle avait mis au monde.

Cette vieille mère de Gœthe, *madame la conseillère de Gœthe*, comme on l'appelait... toute pleine de grandes paroles et de conversations mémorables, n'aime rien tant que d'entendre parler de son fils; elle a, quand on parle de lui, *des grands yeux d'enfant*, qui se fixent sur vous, et dans lesquels brille le plus parfait contentement. Elle a fait de Bettina sa favorite; celle-ci, en entrant,

(1) *Lettres de Gœthe et de Bettina Brentano* (Mme Achim d'Arnim) trad. de l'allemand par Sébastien Albin, 1845, 2 vol. in-8°.

s'assied sur un petit tabouret à ses pieds, entame la conversation à tort et à travers, dérange la gravité des alentours et se permet toute licence, sûre d'être pardonnée. La digne madame de Gœthe, qui a en elle le sentiment du réel et le bon sens, a compris tout d'abord que cet amour de la jeune fille pour son fils ne tirait pas à conséquence, que cette flamme, ce feu de *fusée* ne brûlerait personne. Elle se raille du rêve de la jeune fille, qui le lui rend du reste en lutineries, et tout en la raillant de ce rêve, elle en profite, car il n'est pas de jour où dans sa solitude, cette mère heureuse ne pense à son fils, « et ces pensées, dit-elle, sont de l'or pour moi. » Mais à qui en parlerait-elle? Devant qui compterait elle son or, cet or qui n'est pas fait pour les profanes, sinon devant Bettina? Aussi, quand cette folâtre est absente, quand elle court les bords du Rhin, comme cela lui arrive souvent, et qu'elle va faire l'école buissonnière à chaque vieille tour et à chaque rocher, elle manque bien à sa chère madame la conseillère (qui le lui dit).

Bettina revient donc près de la mère de celui qu'elle vénère et qu'elle adore; et ce sont des conversations sans fin sur cette enfance de Gœthe, sur ce qu'il annonçait de bonne heure, sur les circonstances de sa naissance, sur le poirier que planta son grand-père pour marquer ce beau jour et qui prospéra si bien, sur la chaise verte où s'asseyait sa mère quand elle lui contait les histoires qui l'émerveillaient, sur les présages et les premiers indices de son génie en éveil. Jamais enfance d'un dieu n'a été épiée et recueillie dans ses moindres événements avec plus de curiosité pieuse...

En lisant les lettres de Bettina, on fait comme elle, on se surprend à étudier Gœthe dans sa mère, et on l'y retrouve plus grand, plus simple du moins et plus naturel, avant l'étiquette, et dans la haute sincérité de sa race. On voudrait qu'il se fût un peu plus ressouvenu dans son génie de ce mot de sa mère : « Il n'y a rien de plus grand, que quand l'homme se fait sentir dans l'homme. » .....Ce fils n'était point ingrat : « *Tiens chaud de cœur à ma mère*, écrivait-il à Bettina. Je voudrais cordialement être à même de te récompenser de tes soins pour ma mère (1). »

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. II, p. 333-337.

Nous ne résistons pas au plaisir et au devoir, car tout ce qui tend à faire mieux connaître la mère de Gœthe est de notre sujet, de citer quelques extraits de cette correspondance caractéristique échangée entre madame la conseillère de Gœthe, *Madame-Mère*, comme l'appelle, avec un respect badin, cette espiègle de Bettina, et la jeune fille au cœur tendre, à l'esprit enthousiaste, à l'imagination de *fusée*, ainsi que le remarque, avec une admiration mêlée de frayeur, sa correspondante octogénaire, éprise pour le génie souverain qui règne à Weimar sur l'Europe lettrée, d'une passion d'esprit qu'elle prend candidement pour une passion de cœur. Cette erreur, la plus flatteuse de toutes en pareil cas, ne déplut pas à Gœthe, qui n'en abusa pas, et ne commit pas le crime d'oublier ses soixante ans, en présence de celle qui commettait la faute innocente et charmante d'oublier ses dix-sept ans. Ce commerce demeura ce qu'il devait demeurer, tout intellectuel et moral, et ne dévia et ne dégénéra point. C'eût été dommage, à tous les points de vue. Nous devons à cette correspondance paternelle d'un côté, avec des tendresses et des nuances de sentiment qui ne font pas de tort à nos yeux au cœur de Gœthe, et de l'autre filiale, avec les effervescences, les exubérances, les luxuriances de la plus romantique des imaginations et de la plus romanesque des sensibilités, un plaisir particulier et des plus vifs et des plus rares : celui que l'on trouve à écouter trois personnages, trois acteurs, trois virtuoses, qui sont profondément humains, dont l'originalité non affectée est d'une piquante saveur pour l'observation, et qui sont doués de ces voix, chères aux dilettantes, qui ne s'arrêtent pas à l'oreille et vont à l'âme.

Écoutons maintenant ce dialogue épistolaire entre Mme Gœthe et Bettina, rapprochées et unies, en dépit de tant de disparates et de contrastes d'âge, de condition, de caractère, par ce culte commun et passionné pour Gœthe, qui a cessé d'être une idolâtrie, mais est demeuré, à soixante-dix ans de l'*Allemagne*, de Mme de Staël, un lien entre les beaux esprits de tous les pays.

La première lettre de Bettina est du 1er mars 1807. C'est entre cette date et le milieu de 1808 que roule à peu près toute cette correspondance qu'éteignit trop tôt la mort de Mme Gœthe (le 13 septembre 1808).

Très chère Madame la Conseillère,

Il y a longtemps que je guette l'occasion de commencer notre correspondance mais en vain. Depuis que j'ai quitté votre sein d'Abraham, ce port de douce attente, l'aquilon a continuellement retenu son souffle et la vie plate et routinière est venue, comme une fièvre lente, me voler tout mon beau temps. Que je regrette l'agréable vue dont je jouissais quand j'étais assise à vos pieds sur mon tabouret, non pas la vue de la boule de la tour Ste-Catherine ni celle de la forge des Cyclopes couleur de suie, lesquels gardent la fontaine dorée. Non! non! la vue de votre regard plein de feu et si éloquent qu'il dit ce que la bouche ne saurait dire!

Le 14 mars 1807, Mme Gœthe répond :

Je me suis fait tailler ma plume, remplir l'encrier jusqu'à ras, et comme il fait aujourd'hui un temps à ne pas mettre un chien à la porte, tu vas avoir de suite une réponse. Chère Bettine, tu me manques bien dans cette méchante saison d'hiver! L'année passée, à cette époque, comme tu m'arrivais joyeuse! Quand la neige tombait à flocons je savais que c'était là le temps qui t'amènerait, et je n'avais guère à attendre; tu accourais bientôt. Maintenant par

habitude je regarde toujours vers le coin de la porte Ste-Catherine; mais tu ne viens pas, et comme j'en ai la certitude, je suis toute chagrine. Il m'arrive des visites. Hélas! ce sont des visites de gens avec lesquels je ne puis pas bavarder à mon aise.

Moi aussi j'aime les Français. C'est bien un autre mouvement quand la garnison française vient chercher son pain et sa viande ici sur la place, que quand ce sont ces lourdauds de Prussiens ou de Hessois.

J'ai eu bien du plaisir à voir Napoléon. C'est vraiment lui qui évoque le songe de l'univers et les hommes doivent lui en savoir gré; car s'ils ne rêvaient pas ils n'y gagneraient pas; ils dormiraient comme des souches tout comme ils l'avaient fait jusqu'à présent.

Amuse-toi bien, sois gaie et joyeuse, car qui rit ne pèche pas.

Élisabeth GŒTHE.

Enfin le vœu de Bettina a été accompli. Elle a vu Gœthe et racontera plus tard dans ses plus minutieux détails, cette entrevue et les visites qui la suivront. Mais dans sa première lettre à Mme Gœthe, encore toute ébranlée de la commotion éprouvée à la vue de son dieu, en proie aux langueurs d'un rêve à la fois enivrant et énervant, elle ne sait que balbutier et essayer d'exprimer par une comparaison poétique l'inexprimable confusion de ses idées et de ses sentiments.

5 mai 1807.

Chère Madame la Conseillère,

Vous recevrez par la diligence, très chère mère, une boîte dans laquelle se trouve une tasse. C'est le désir impatient de vous revoir qui me fait ainsi vous envoyer des marques indignes de ma vénération; faites-moi le plaisir de prendre le matin votre thé dans cette tasse et de penser à moi en même temps. La plus belle fille, etc.

Enfin j'ai vu Wolfgang; mais à quoi cela me sert-il? Mon cœur est gonflé comme la voile d'un navire que l'ancre retient fortement au rivage étranger et qui voudrait tant retourner au pays.

Adieu, bonne chère dame-mère. Aimez-moi.

Bettina Brentano.

La sagace conseillère démêle très bien ce qu'il y a de juste et de faux, de salutaire et de dangereux dans ce trouble de la jeune enthousiaste. Elle la gourmande et la réconforte à la fois dans ces termes qui posent nettement les limites dont ne doivent pas sortir des relations qu'elle n'approuve et n'encourage qu'à ces conditions.

11 mai 1807.

Pourquoi laisses-tu tomber tes ailes? Après un si beau voyage, tu m'écris une toute petite lettre; tu ne me dis rien de mon fils, sinon que tu l'as vu; c'est ce que je savais, il me l'a écrit hier. Que me fait ton navire à l'ancre? tout cela ne m'apprend rien. Écris-moi tout ce qui s'est passé. Pense donc qu'il y a huit ans que je ne l'ai vu, moi! que je ne le reverrai peut-être plus; si tu ne me parles pas de lui, qui donc m'en parlerait? N'ai-je pas écouté cent fois tes histoires absurdes au point que je les sais par cœur? et maintenant que tu as quelque chose de nouveau à me dire, quelque chose d'unique pour moi, qui me ferait le plus grand plaisir, tu ne m'écris rien! Weimar n'est pas outre-mer. Tu as appris qu'on y peut être après deux levers de soleil. — Es-tu triste, chère, très chère fille? Mon fils sera ton ami, ton frère, qui t'aimera certainement et tu m'appelleras ta mère dorénavant, et tous les jours que ma vieillesse aura encore à passer. N'est-ce pas le seul nom qui résume tout mon bonheur?

Ta fidèle amie,

Élisabeth Gœthe.

Je te remercie de la tasse.

Un voyage aux bords du Rhin dissipe un peu les vapeurs qui, montées du cœur au cerveau ou descendues du cerveau au cœur, embrumaient un peu l'imagination de Bettina; et la voilà se peignant elle-même dans toute son originalité fantasque, avec une verve où pétille la gaieté de ses seize ans.

Septembre 1807.

Madame la Conseillère, chaque fois qu'il m'arrive quelque chose de drôle je pense à vous, à la joie que vous auriez, au conte que vous feriez si pareille chose vous fût arrivée à vous-même. Ici, à Mittenberg, pays riche en raisins, je suis assise auprès de mon bon M. Schival qui était scribe chez mon père, et qui nous a tous élevés avec ses histoires. Il raconte au moins aussi bien que vous; mais il ment; il lui faut juifs et païens, le connu et l'inconnu pour décorations. Au lieu que vous vous en tenez à la vérité, mais avec tant de joyeuses exclamations qu'on croirait qu'il est arrivé miracle.

J'ai mis l'écureuil que vous m'avez confié dans une grande forêt de chênes. Il était temps. Durant les cinq heures qu'il a faites en voiture, il a commis de grands ravages, et à l'auberge, pendant la nuit, il a mangé les pantoufles du bourgmestre. Je ne sais comment vous avez fait pour qu'il ne vous ait pas renversé tous vos verres, rongé tous vos meubles et sali tous vos bonnets et toutes vos toques. Quant à moi, il m'a mordue; mais par amour pour le fier et beau Français qui l'avait apporté de Provence à Francfort chez vous sur son casque, je lui ai pardonné....

A propos, allez donc regarder derrière votre écran dont vous tournez toujours le côté peint contre la muraille pour que le soleil ne l'abîme pas; vous verrez que l'écureuil a fait bien du ravage sur la corniche du poêle, qu'il lui a pâli toute la figure. Je ne voulais pas vous en parler parce que, malgré votre défense, j'avais attaché la susdite bête à l'écran; craignant que vous ne vous fâchiez, je me suis réservée de vous l'écrire, de sorte que vous pourrez passer votre colère en mon absence... Je prie Lisette de battre mon tabouret, afin que les vers ne s'y mettent pas; surtout ne laissez personne s'asseoir dessus.

Cette lettre enchante Mme Gœthe, qui adore les choses vives et gaies, et elle s'empresse, toute ragaillardie, de rassurer les jalousies de l'aimable lutine.

Francfort, 18 mai 1808.

Chère Bettine, tes lettres me font plaisir, et Lisette, qui les reconnaît à l'adresse, n'oublie pas de me dire en me les donnant : « Madame la Conseillère, voici le facteur qui vous apporte une joie. » Mais ne sois pas si folle avec mon fils, il faut que tout reste dans l'ordre.

La chambre brune est retapissée avec le papier que tu as choisi; la couleur s'harmonise bien avec l'aurore qui paraît derrière la tour Sainte-Catherine et l'illumine en se levant. Hier, à la lueur pure du matin, notre ville avait l'air d'un jour de fête. Au reste tout est comme devant. Ne t'inquiète pas de ton tabouret, Lisette ne souffre pas qu'on s'y assoie.

Écris beaucoup, et fût-ce tous les jours, à ta sincère amie Gœthe.

Dans une lettre que nous ne citons pas, Bettine racontant qu'elle préfère trouver Gœthe seul le soir pour jouir à son aise de sa conversation et ne partager avec personne la douceur et l'orgueil de ces entretiens, s'est gracieusement et modestement comparée à la lune, glissant à travers les volets entr'ouverts sa robe aux rayons d'argent, pénétrant silencieusement dans la chambre du poète et embrassant son front et son cœur dans la solitude nocturne. Mme Gœthe, qui n'aime pas ces effusions d'un lyrisme excessif et ces exaltations, rabroue vertement sa pupille et rabat ses illusions du rire de son bon sens. Mais elle ne finit pas sans une maternelle flatterie et comme une caresse :

Francfort, 25 mai 1808.

Eh! mais, jeune fille, je crois que tu es folle! que prétends-tu

donc? Pour qui prends-tu ton amoureux pour vouloir qu'il pense à toi au clair de lune? Crois-tu qu'il n'a rien de mieux à faire? Oui, bon appétit. Je te le dis encore une fois : que tout reste dans l'ordre. Écris des lettres raisonnables où il y ait quelque chose à lire. Quelle idée ! envoyer des bêtises à Weimar ! Écris tout ce qui vous arrive avec suite et clarté. D'abord, dis qui est avec vous, comment on te plaît, comment chaque personne est vêtue et si le soleil luit ou s'il pleut : tout cela doit entrer dans ton compte rendu.

Mon fils me dit de te recommander de lui écrire, mais encore une fois j'ajouterai, moi, qu'il faut écrire raisonnablement; sans cela tu gâteras ton affaire.

Vendredi j'ai été au concert; on y jouait du violoncelle; j'ai pensé à toi. Cela ressemblait à tes yeux noirs.

Adieu, jeune fille; tu manques bien à madame la conseillère.

Bettina, qui a la mobilité d'impressions de son âge et de son caractère, se dissipe de nouveau à l'air vif des voyages et elle éclaire par lettre, des saillies de sa bonne humeur revenue, la chambre où la conseillère ne peut s'empêcher de regarder en soupirant son petit tabouret vide.

Madame la conseillère, vous avez une bien vilaine main, une patte de chat; non pas celle dont vous vous servez pour applaudir au théâtre quand l'acteur Werdi arrive, trottant comme l'âne d'un meunier, et qu'il cherche à jouer le sort tragique, non : c'est la main écrite qui est affreuse et illisible. A moi, il est vrai, vous pouvez m'écrire aussi illisiblement que vous le voudrez : je suis un si drôle de corps que je lis votre écriture toujours couramment à partir du premier grand A; car c'est ainsi que vous commencez toujours, vous me l'avez souvent dit; mais quand vous écrivez à monsieur votre fils et surtout quand vous lui parlez de moi, tâchez que ce soit lisiblement; j'ai fini par déchiffrer que vous me demandiez, en caractères hébraïques et chaldéens, des raisins de Mittenberg; je vous en enverrai une boîte pleine, ce que j'aurais fait même

sans vos ordres. M. Schlosser ne m'a rien écrit d'intéressant dans votre lettre; je ne puis souffrir que vous vous fassiez divertir par lui quand je n'y suis pas; et je vous le dis, ne le laissez pas s'asseoir sur mon tabouret; il est encore de ceux qui veulent vous jouer du luth et se mettre à ma place; et vous aussi, à force de le voir, vous vous imaginerez qu'il est meilleur que moi.

Adieu, je suis assise dans un râtelier d'où une vache tire le trèfle et le mange. C'est de là que je vous écris.

Chère madame la conseillère, tout ce que j'ai écrit je vous le lirai et vous pourrez vous convaincre que je n'ai rien ajouté : je n'ai écrit que ce que mes regards ont tiré de votre bouche. Mais ce que je ne puis comprendre, c'est que les choses que vous dites sont spirituelles et que celles que j'écris sont bêtes.

Notre cocher vous remettra une boîte de pêches; n'allez pas en manger au point de vous faire mal à l'estomac, à cet estomac qui n'est guère divin et se laisse facilement séduire.

Si Bettine fait part à la conseillère des moindres incidents de ses excursions et de ses promenades, celle-ci, de son côté, lui envoie les nouvelles de Francfort et ne la laisse pas chômer du plus petit incident ou accident qui varie la monotonie de son existence contemplative.

Francfort, 28 juillet 1808.

Dernièrement dans la journée, le feu a pris à la grand'garde juste en face de chez moi. C'était comme un bouquet de flammes qui sortait du Gaublach près de la porte Sainte-Catherine. Je m'amusais à voir accourir les gamins munis de crochets; ils voulaient tous aider à sauver; le propriétaire de la maison, lui, ne voulait rien laisser sauver, parce que l'incendie fut de suite éteint. Ils demandèrent un pourboire, le maître le leur refusa; alors ils se mirent à danser en rond jusqu'à ce que la police vînt les chasser. Il m'est venu beaucoup de monde à l'effet de savoir comment je me portais après cette grosse peur et, en revanche, il me fallut maintes et maintes fois raconter l'histoire de l'embrasement. Il y a trois jours

que tout le monde vient ainsi me faire visite pour s'assurer que la fumée ne m'a pas noircie. Ta sœur Méline était du nombre; elle m'a apporté ta lettre écrite en si petits caractères qu'il a fallu que je me la fisse lire. Devine par qui.

Que Méline est jolie! Je dis que la ville devrait la faire peindre pour la mettre dans la salle du conseil, afin que les empereurs pussent voir quelles beautés leur bonne ville de Francfort sait produire. Tes frères sont bien beaux, je n'ai jamais vu un homme comme Georges, il ressemble à un duc de Milan; et en le regardant tous les autres hommes devraient être honteux de leurs têtes de mascarons.

Adieu. Mille choses à tes frères et à tes sœurs de ton amie Gœthe.

Voici une autre lettre du même temps :

Fritz Schlosser arrive du Rhingaw; il a rapporté de ta part trois plumes bien taillées et me dit qu'il t'a juré de ne pas me laisser la paix jusqu'à ce que je lui aie dit qui m'a lu ta lettre; quelle presse! qui donc ce peut-il être de si extraordinaire? Tout est tranquille ici et à Weimar. D'ailleurs les journaux se chargent d'annoncer à l'avance, souvent même faussement, quand mon fils se prépare à un voyage. Non, non, il ne peut venir ainsi enfoncer la porte à l'improviste. C'est pour le coup qu'on voit bien que ton cœur en fait accroire à ta tête. *Cœur que veux-tu?* dit le proverbe; et quand il répond ce qu'il veut, alors il arrive toujours la même chose que dans une mauvaise auberge où l'on peut avoir de tout excepté des œufs frais, et c'était juste ce qu'on désirait. Adieu, je t'écris ce mot à la lumière de ma veilleuse.

Je t'aime,

Catherine Gœthe.

J'allais oublier de te dire qui m'a lu ta lettre. C'est le curé Wufnagel; il venait voir ce que j'étais devenue dans l'incendie. Eh mais, monsieur le curé, lui dis-je, croyez-vous que la tour Sainte-Catherine soit assez grande pour me tomber sur le nez si elle crou-

lait? Il s'était assis sur ton tabouret avec son gros ventre, son manteau noir, son collet plissé, sa perruque ronde, ses souliers à boucle et me lisait ta lettre. Si mon fils l'avait vu il aurait bien ri!

Catherine Gœthe.

Un jour que Bettina, qui est ou qui se croit malade et triste, a enfourché l'hippogriffe noir et chevauche à travers les nuages de la mélancolie, voici la lettre dont Mme Gœthe la réconforte comme d'un cordial et où elle l'égaie d'un de ces contes où elle excelle :

Ne sois pas malade, jeune fille. Lève-toi, prends ton lit et marche. Notre-Seigneur Jésus-Christ parla ainsi au malade. Moi je te répète : ton amour est ton lit dans lequel tu es couchée malade. Lève-toi, emporte-le, et seulement le soir déploie-le de nouveau, et t'y reposes quand tu auras supporté la chaleur et les fatigues du jour.

Mon fils m'a écrit quelques lignes; je te les donne; d'après leur contenu elles t'appartiennent.

Le pasteur m'a lu ta lettre en cahotant à la manière d'une mauvaise diligence qui, dans un chemin raboteux, mêle tous les bagages des voyageurs. Mais aussi tu avais si mal emballé tes pensées sans points ni virgules, que si elles eussent été les affaires des passagers, personne n'y aurait retrouvé son bien.

Bettina a ri, elle est guérie et elle retourne à la conseillère, avec un compliment, les plaisanteries qu'elle en a reçues sur ses excès d'imagination, et ses rêves hantés de princes charmants et de princesses à oiseau bleu.

Madame la conseillère! je ne connais les princes et les princesses que par le monde magique des contes de fées et par vos descriptions qui ne lui cèdent en rien; là les plus belles princesses sont changées en chattes et ordinairement elles sont délivrées par un tailleur qui les épouse. Pensez donc un peu comment, lorsque vous

inventerez un nouveau conte, il vous serait possible de tirer une moralité de cette dernière circonstance.

Cette lettre ranime et réveille la verve parfois languissante de l'ingénieuse conseillère; et impatiente de son auditrice accoutumée, elle l'allèche par la promesse de lui prodiguer ses plus curieux souvenirs, et aiguillonne son retour par l'aveu d'une fatigue secrète et du pressentiment d'une séparation prochaine.

Dépêche-toi de revenir à la maison; cette année je ne me sens pas aussi bien que l'année dernière; quelquefois je te désire avec une certaine frayeur et je reste des heures entières à penser à Volfgang, quand il était enfant et qu'il se roulait à mes pieds; puis comme quoi il savait si bien jouer avec son frère Jacques et lui raconter des histoires. Il me faut absolument quelqu'un à qui je puisse dire cela et personne ne m'écoute aussi bien que toi; je voudrais vraiment que tu fusses là, près de moi.

Adieu, dépêche-toi de revenir, mes souvenirs sont en ce moment clairs et nets dans ma mémoire comme si tout s'était passé hier; je te dirai les plus belles choses de Wolfgang. Je crois que j'ai attrapé ta maladie. La journée n'est pas remplie quand je n'ai pas parlé de lui.

Bettina répond en flattant le faible de l'orgueilleuse mère, et en lui réchauffant le cœur, au moment où elle songe aux adieux, avec le baume de l'amour filial.

Madame la conseillère,

Non, je ne mentirai pas : si vous n'étiez pas la mère que vous êtes, je ne chercherais pas à apprendre à écrire en vous écrivant. Mais il m'a dit de le remplacer près de vous, de vous témoigner toute l'affection qu'il ne peut vous témoigner lui-même, enfin, d'être avec vous comme si toute la tendresse que vous avez eue pour lui, et qu'il n'oubliera jamais, vous l'aviez eue pour moi. Quand j'étais

avec lui, une fois je fus assez bête pour lui demander s'il vous aimait. Il me prit dans ses bras, me pressa contre son cœur et me dit : « Quand on touche une corde elle résonne lors même qu'elle est restée longtemps muette. »

Nous nous tûmes tous deux et n'en parlâmes plus jamais, mais depuis lors il m'a déjà écrit sept fois et dans toutes ses lettres il vous rappelle à moi. Dans l'une d'elles il y a : « Je suis charmé que tu sois continuellement avec ma mère. Autrefois c'était comme si un courant d'air me venait de ce côté-là. Maintenant que je vous sais ensemble, je me sens réchauffé et à l'abri. »

En revanche je lui ai raconté que je coupais la toile cirée de votre table et que vous m'aviez tapé sur les doigts en disant : Tu es juste comme mon fils, tu as aussi tous ses défauts.

Voici une des dernières lettres de la mère de Gœthe à Bettina.

Je ne puis souffrir que tu écrives la nuit au lieu de dormir, cela te rend mélancolique et sentimentale. Mais avant que ma lettre ne te parvienne, le temps aura changé chez toi. Mon fils a dit : Il faut user par le travail ce qui nous oppresse. Et quand il avait un chagrin, il en faisait un poème. Je te l'ai répété maintes fois, écris l'histoire de Gunderode et envoie-là à Weimar, mon fils la désire, il la conservera et au moins elle ne te pèsera plus sur le cœur.

On ensevelit l'homme dans la terre sainte, c'est ainsi qu'on devrait ensevelir les grands et rares événements dans le beau cercueil du souvenir, afin que chacun pût s'en approcher et en célébrer la mémoire. C'est Wolfgang qui dit cela dans *Werther*. Fais-le pour l'amour de lui : écris l'histoire de Gunderode. Moi je t'écrirai tant que ma pauvre plume pourra aller, parce que je te dois de la reconnaissance. Oui, c'est digne de reconnaissance que toi, jeune fille ardente, tu aimes ainsi à rester près de moi, pauvre vieille femme. Je l'ai mandé à Weimar. Quand dans mes lettres je lui parle de toi, il me répond de suite, il dit que c'est une grande consolation pour lui de te savoir avec moi.

Ton amie, GŒTHE.

Maurice Bethmann m'a dit que Mme de Staël viendrait me voir; elle est allée à Weimar. Je voudrais que tu fusses ici pour cette visite, il me faudra rassembler de tous côtés mon français.

Madame Gœthe, dans son *post-scriptum*, fait allusion à cette prochaine visite de Mme de Staël, que Bettine va nous raconter elle-même en termes piquants.

Nous ne pouvons nous empêcher de rappeler, à propos de ce culte maternel qui va s'y étaler dans tout son orgueil touchant, une autre visite ménagée par la moqueuse jeune fille, qui s'avisa un jour de présenter à la conseillère le poète Tieck, qu'elle ne connaissait pas, comme étant le fameux docteur Gall. A peine les premiers saluts échangés, la vieille conseillère se lève, arrache son bonnet, secoue ses cheveux blancs et prenant le bras du prétendu docteur déconcerté, le requiert de constater sur son crâne la présence des bosses géniales d'imagination, d'invention et de poésie dont son fils, dit-elle, a hérité d'elle. C'est une scène d'un comique plus contenu, plus grave, plus décent que celle de l'entrevue de la mère de Gœthe et de l'auteur de *Corinne*.

C'est encore dans ces lettres de Bettina à Gœthe que nous trouvons le curieux et malin récit de la première et solennelle entrevue entre la mère de Gœthe et Mme de Staël dans ce salon de Moritz, dont une autre femme éminente, Mme d'Agoult (Daniel Stern) nous a si curieusement dépeint la société.

Madame d'Arnim raconte l'entrevue, au *Baslerhof*, de *Frau-Rath* (de la mère de Gœthe), avec l'illustre fille de Necker. Bettina appelle ironiquement cette rencontre une *grande catastrophe;* s'adressant à l'auteur de *Faust,* elle lui décrit, d'un crayon espiègle, l'abordage des deux puissances féminines. Je ne résiste pas au désir de trans-

crire ce passage, tant je le trouve caractéristique, tant il fait bien voir le milieu, le cercle, la maison où sept années après j'étais, moi aussi, transportée par une grande, par une véritable catastrophe. La lettre de Bettina est datée du 7 août 1808.

« Ta mère, écrit-elle à Gœthe, s'était parée à miracle. Elle portait, sur l'édifice de sa coiffure, trois plumes d'autruche, une bleue, une rouge, une blanche, les trois couleurs nationales du peuple français, qui se balançaient dans trois directions différentes. Elle était fardée avec art, ses grands yeux noirs tiraient le canon; à son cou s'enroulait la fameuse chaîne d'or, présent de la reine de Prusse; des dentelles antiques et un vrai trésor de famille couvraient sa poitrine. De l'une de ses mains, gantée de blanc, elle tenait un vaste éventail, avec lequel elle mettait l'air en mouvement; de son autre main, de ses doigts où brillaient des anneaux de pierreries, elle prenait de temps en temps sa prise dans une tabatière d'or enrichie de ton portrait en miniature, les cheveux pendants, bouclés et poudrés, la tête pensive, appuyée sur ta main. Dans la chambre à coucher de Moritz von Bethmann, sur le tapis de pourpre où se dessine dans un médaillon blanc un léopard, la compagnie des dames âgées et titrées formait en grand gala un demi-cercle imposant. De belles plantes de l'Inde, aux tiges élancées, montaient le long des panneaux vers le plafond. La chambre était éclairée par la lumière mate de lampes aux globes dépolis. Faisant face au demi-cercle, se dressait sur son estrade, entre deux beaux candélabres, le lit aux rideaux de pourpre. Je dis à ta mère : « Madame de Staël va croire qu'elle comparaît devant la « cour d'amour, car ce lit semble véritablement le trône de Vénus. »

« Enfin, tout au bout d'une suite de salons illuminés, apparut à nos yeux la *longuement attendue* (*die lange wartete!*). Elle était accompagnée de Benjamin Constant, ajustée en Corinne; sur sa tête, le turban de soie aurore ou orangé, la tunique de même couleur; la ceinture nouée très haut, de sorte que son cœur devait être fort mal à l'aise; ses yeux et ses cils noirs brillaient, ses lèvres aussi, d'un rouge mystique; son gant, descendu jusqu'au poignet, ne couvrait que la main, qui tenait comme d'habitude la fameuse branche de laurier. Comme la chambre où on l'attendait est plus basse

que les salons, il lui fallut descendre quatre marches. Malheureusement, au lieu de rassembler par derrière les plis de sa jupe, elle les retroussa par devant, ce qui fut un terrible accroc dans la solennité de la réception. Rien de plus comique en effet, que le moment où l'éminente personne, accoutrée à l'orientale, fondit tout à coup sur la vertueuse et roide assemblée des dames francfortoises. Ta mère me jeta un regard plein de vaillance, dans l'instant qu'on les présentait l'une à l'autre. Je me tenais à l'écart, pour bien observer la scène. Je remarquai l'étonnement de la Staël à la vue du costume bizarre et du maintien de ta mère, dont l'orgueil s'enflait à vue d'œil.

« De sa main gauche, elle étalait les plis de sa robe, avec la droite, elle saluait de l'éventail et s'inclinait à plusieurs reprises d'un air de condescendance. Elle dit bien haut, en français, de manière à être bien entendue de tout le cercle : « *Je suis la mère de Gœthe* » — « Ah! je suis charmée...» dit la femme de lettres et tout retomba dans un silence solennel. Puis vint la présentation de la suite des gens d'esprit, curieuse, elle aussi, de connaître la mère de Gœthe (1). »

Nous avons dû reproduire ce portrait de la mère de Gœthe en costume de grand apparat, en plumes de gala, portant si fièrement le portrait de son fils en tabatière, et proclamant si hautement son titre de *Madame mère*. Nous préférons laisser le lecteur sous l'impression d'une figure moins endimanchée, moins *in fiocchi*. C'est à un chroniqueur moins malin que nous emprunterons le récit de ses derniers jours, pour la montrer, elle qui jouissait tant de la vie, si calme, si douce, et dans cette simplicité et ce sangfroid, si vraiment majestueuse devant la mort, philosophiquement et chrétiennement saluée.

(1) *Mes Souvenirs*, 1805-1833, par Daniel Stern (madame d'Agoult); 1877, in-8°, pp. 53-56

Dans ses dernières années, elle devint très souffrante. Un jour une de ses amies lui demandant de ses nouvelles, elle répondit : « Dieu merci, je me suis raccommodée avec moi-même ; je vais passer quelques bonnes semaines. Tous ces temps-ci, j'ai été très souffrante, et je me débattais contre Dieu comme un vrai enfant qui ne sait pas ce qu'il en est. Mais hier, j'ai vu que cela ne pouvait pas durer, je me suis tancée vertement et je me suis dit : « Allons ; n'as tu-pas de honte, vieille conseillère ? Tu as eu assez de bons jours dans ta vie, et de plus tu as eu Wolfgang. Ne dois-tu pas, quand les jours plus sombres viennent, les accepter de bonne grâce, et leur faire aussi bonne mine? Si le bon Dieu t'envoie une croix à porter, ne sois pas si impatiente et si mauvaise! Veux-tu donc ne jamais marcher que sur des roses? N'as-tu pas reçu déjà plus que ton compte, toi qui as plus de soixante-dix ans? » — Eh bien! voyez, après m'être dit tout cela, j'ai tout de suite été mieux, parce que je n'étais plus de si méchante humeur. »

« Elle mourut le 13 septembre 1808, avec une placidité merveilleuse. Elle avait senti venir sa dernière heure, et ménagère attentive jusqu'au delà de la mort, elle avait ordonné elle-même la collation qui était offerte, selon les usages de la ville, aux personnes conviées à l'enterrement. Elle désigna elle-même quels vins devaient être servis et quelle espèce de gâteaux il faudrait faire, recommandant à la servante de mettre beaucoup de raisins de Corinthe : « Toute ma vie, dit-elle, je n'ai jamais pu supporter qu'on en mît trop peu, et cela me serait désagréable, même dans mon tombeau. »

« On dit qu'ayant entendu de son lit un menuisier qui venait s'offrir pour fabriquer son cercueil, elle lui fit donner de l'argent en le priant d'accepter ses regrets, la commande étant déjà faite (1). »

(1) *Magasin pittoresque*, 1868, p. 120.

Ainsi s'éteignit, à soixante-dix-huit ans, d'une façon digne de sa vie, digne de son fils, cette aimable et forte femme dont Nicolovius, le mari de sa petite-fille, disait encore, peu de temps avant sa mort : « Partout où elle apparaît apparaissent la joie et la vie, » et dont M[me] d'Arnim écrivait à Gœthe en lui montrant, toujours souriante, l'image de cette mère dont il tenait la sérénité virile et le génie poétique : « On prétend que tu te détournes de ce qui est triste et irréparable ; ne te détourne pas de l'image de ta mère mourante ; sache combien elle fut aimante et sage à son dernier moment, et combien l'élément poétique prédominait en elle. »

XI.

MADAME DUCIS.

XI.

MADAME DUCIS,

1710-1787.

Bien peu de personnes parlent aujourd'hui de Ducis et bien peu le lisent. Il n'en fut pas moins, en son temps, célèbre, et il mérita de l'être. Il a le premier naturalisé Shakespeare sur la scène française. Il a fait en cela, comme on l'a dit, sans trop s'en douter, une révolution, et il n'en a guère profité, tant ses audaces ont été dépassées et tant ses successeurs ont agrandi son héritage. Pourtant il y aurait ingratitude à l'oublier complètement. Il a eu des éclairs de génie. Son âme était celle d'un grand tragique. S'il eût eu un talent égal, s'il eût su faire une pièce comme il savait faire une scène, il eût écrasé de sa supériorité tout le groupe de nos auteurs tragiques de second ordre, et Corneille aurait eu un successeur. Il ne fut que celui de Voltaire... à l'Académie française, plus encore qu'au Théâtre-Français.

Mais si Ducis, poète tragique, est demeuré, à tout prendre, au-dessous de Rotrou et de Crébillon, et ne prend rang

qu'après eux, cette originalité de son esprit et de son caractère qui s'est abâtardie dans son imitation de Shakespeare, il l'a gardée tout entière dans ces épîtres qui font songer à la Fontaine, dans ces lettres surtout où son inspiration coule de source, et où rien n'en trouble le premier jet. Il y trouve des mots qui entrent dans l'esprit comme une flèche et n'en sortent plus. Nourri de la Bible et d'Homère, ayant toujour vécu comme un patriarche, il y déploie la mâle bonhomie, la fine rusticité, la candeur dans l'émotion, la grâce dans la bonté, et aussi par moments la rude et brève éloquence d'un artiste de la nature « qui a dans son orgue, comme il disait, le jeu de tonnerre et le jeu de flûte. » C'est tour à tour du Bridaine tempéré et lettré, du Sedaine exquis, du Diderot honnête et chrétien, que les salons n'ont pas affadi, que n'a pas dépravé la débauche d'esprit. En somme, dans le bonhomme Ducis, comme on voit, il y a un homme, un talent, un caractère, un tempérament, un vrai souffle d'originalité, une force et une grâce de vie fort inattendus pour ceux qui, après avoir lu ses tragédies, où il toucha parfois au chef-d'œuvre sans parvenir à faire un chef-d'œuvre, lisent ses lettres, son chef-d'œuvre sans le savoir.

Ducis eut le culte des anciennes mœurs, la religion des devoirs et des bonheurs domestiques. Il avait puisé le goût de la vertu dans l'exemple de son père et de sa mère. Il ne parlait jamais du premier, vrai stoïque chrétien sous l'enveloppe d'un petit bourgeois presque illettré, sans un respect attendri; et il enveloppa sa mère de tous les soins, de toutes les tendresses de la piété filiale la plus touchante. Si son esprit lui devait peu, son cœur lui dut beaucoup,

car il la paya d'affection comme s'il eût craint de ne jamais pouvoir s'acquitter. Pour avoir obtenu d'un tel fils un tel amour, il fallait l'avoir mérité. C'est pourquoi, bien que la mère de Ducis n'ait point d'histoire, et que nous ignorions jusqu'à son nom, nous n'avons pas résisté au plaisir d'essayer de lui en faire une, en recherchant dans les œuvres de son fils les traces durables qu'elle y a laissées, à défaut de celles, effacées par le temps, qu'elle dut laisser dans sa vie.

La mère de Ducis était une petite-nièce de Bourdaloue, une femme simple, mais d'un ferme bon sens. Elle était très pieuse, d'une piété douce, humaine, tolérante. Les fragments du journal de sa dernière maladie la montrent calme et résignée sous la main de la mort. Sa seule préoccupation, c'est son fils, le poète, son préféré. Que va-t-il devenir ? Elle l'appelle « son cher enfant, » et « pauvre bonhomme. » Puis elle remet tout à Dieu. C'est ainsi que, seize ans auparavant, était mort le père, acceptant l'état où il était « puisque Dieu le voulait. » Quelle puissance n'a pas, pour retenir une âme, une religion qui a été, jusqu'au dernier soupir, la foi et l'espérance d'un père et d'une mère ! Elle est, pour ainsi dire, une partie de l'héritage, la meilleure, la plus sûre, la plus riche aussi, car chacun de ceux qui survivent la reçoit tout entière. On ne découvre pas, dans toute la correspondance de Ducis, la moindre trace d'une révolte quelconque, d'un doute quelconque. Jamais il n'éprouva le besoin d'examiner les croyances qu'il avait reçues de ses parents, de s'en rendre compte, de les fortifier par le raisonnement. A trente ans, à cinquante ans, à quatre-vingts ans, il fut toujours le catholique fidèle qu'il avait été à douze ans. On pourrait dire qu'il fut et resta pieux par piété filiale, avec une soumission d'enfant et cette joie intérieure si profonde et si douce de se sentir rattaché par un lien de plus à ceux qui l'avaient élevé.....

.....Dans son journal, Ducis cite de sa mère ce mot sublime dans sa trivialité. Elle allait mourir et ne pouvait parler que de sa

tendresse pour lui. « Tu le sais bien, dit-elle, en se frappant sur son ventre, j'aurais vendu ce jupon-là pour toi (1). »

Après cette première vue, ce premier salut donné par le biographe à cette figure d'obscure femme forte qu'on ne voit point passer sans un respect attendri, parcourons cette correspondance de Ducis, son chef-d'œuvre littéraire, fait, comme tous les vrais chefs-d'œuvre, sans s'en douter, et considérons-le tout d'abord, au sortir de la composition de son *OEdipe*, écrivant à son ami Sedaine (un esprit et un cœur de la même famille que les siens) et reposant son cerveau au milieu des tranquilles bonheurs domestiques.

« Vous vous doutez bien, écrit-il le 17 février 1775, de ce cher Versailles dont il aime les ombrages propices à la rêverie et le décor architectural régulier et solennel, fait pour encadrer les grandes scènes tragiques, vous vous doutez bien que je ne mets le pied à aucun bal ni à aucune assemblée. Je fais des vers, je lis des vers, je rêve à des vers, je tiens compagnie à ma mère, et je vis doucement dans le sein de ma famille... »

S'il est obligé quelque temps de s'exiler à Paris, car c'est pour lui un exil, et de se priver de cet air pur des champs, nécessaire à ses larges poumons et à son esprit ami des libres horizons, il se résigne, pourvu qu'il ait auprès de lui ses enfants et sa mère. Peu importe que son imagination soit à l'étroit, si son cœur du moins respire à l'aise. C'est ce qu'il dit à Mme Deleyre : « C'est une peine pour moi de ne pas habiter les champs comme je l'entends et à ma

(1) *Essai sur Ducis* en tête du *Recueil* de ses lettres, publié par Paul Albert. Paris, G. Jousset, 1879, in-8°, p. XIV-XV.

mode. Mais la tendresse de ma mère et mes enfants sont les maîtresses jouissances de mon âme. Ajoutez-y le travail, quelque amour de la gloire, et surtout l'indépendance : voilà bien de quoi se faire un bon lit. » (23 juillet 1777.) En août de la même année, il a eu une cruelle alerte, il a tremblé pour sa mère, et il confie à Deleyre ses angoisses d'un moment, puis son bonheur d'une convalescence qui lui a rendu sa verve. Le premier emploi qu'il fait de l'inspiration revenue, c'est de chanter la délivrance de son cœur oppressé, et de faire hommage de ses vers à celle qui a été cause de tant de douleur et de tant de joie.

C'est peu de dire que j'ai eu des peines, mon cher Deleyre ; j'ai eu de cruelles angoisses. Ma mère a été malade au point de me faire trembler pour ses jours. Il ne me manquait plus que ce coup de foudre. Enfin, le péril a disparu ; et pour rendre ma joie publique, j'ai prié M. de la Harpe d'insérer dans son journal mon *Épître sur la convalescence de ma mère*, où j'ai laissé aller mon cœur à ses sentiments naturels..... J'espère que mes vers vous plairont, c'est-à-dire qu'ils vous toucheront.....

Cette philosophie intime et cordiale inspire parfois à Ducis des boutades de prose poétique et pittoresque où il rencontre le style comme en se jouant, et nous en connaissons peu qui peignent mieux son caractère et son talent que celle-ci, qui est de tous points admirable : c'est un passage d'une lettre à Deleyre, datée de sa solitude d'Auteuil, le 3 février 1781.

Hélas ! mon cher ami, vous avez bien raison ! Sur ce grand fleuve de la vie, parmi tant de barques qui le descendent rapidement pour ne le remonter jamais, c'est encore un bonheur que d'avoir trouvé dans un batelet quelques bonnes âmes qui mettent

leurs provisions avec les vôtres, et mettent leur cœur en commun avec vous. On entend le bruit de la vague qui nous dit que nous passons et l'on jette un regard sur la scène variée du rivage qui s'enfuit.

Au même Deleyre, Ducis écrit, toujours d'Auteuil, le 25 avril 1781.

J'ai fait à Versailles, mon ami, ce qui convenait pour le bien et l'avantage de mes enfants. Je pense comme ma bonne mère : nous avons fait ce qui dépend de nous, c'est assez. Il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu. Ma mère ne cesse de répéter que Dieu sait mieux que nous-mêmes ce qui convient à nous et aux autres. Croyez-moi, c'est une bonne philosophie que celle de la Providence; mais il ne faut s'y fier qu'après avoir fait ce qui est de notre devoir et en notre pouvoir.

Toujours occupé de ses amis ou de ses pièces, Ducis laissait flotter les rênes de sa vie, et ses affaires allaient parfois à l'aventure. C'est sa mère qui y veillait pour lui et qui de temps en temps, d'un coup net, remettait les choses dans leur voie. Bien loin de se plaindre de ce joug, que l'affection et l'expérience lui rendaient léger, le bonhomme ne perd pas une occasion de rendre hommage à ce gouvernement tutélaire. Il écrit de Marly à Deleyre le 23 juin 1782 :

On m'a apporté, mon cher ami, votre lettre à Marly, où ma mère s'est fait un plaisir de venir passer quelque temps avec moi, et d'y rassembler mes deux enfants et sa maison autour de nous. Nous jouissons tous du plaisir d'être l'un avec l'autre.....Ma mère, aussi essentielle que tendre et affectueuse pour moi, a voulu voir clair dans mes affaires. Elle m'a promis de venir à Marly vivre quelque temps avec moi, à condition que je me déferais de ma petite maison d'Auteuil, où je n'allais plus, et qui m'était infructueusement à charge. Je l'ai fait; j'ai loué ici, dans le village, un

petit logement de bourgeois retiré où j'ai serré mes meubles et mes livres... Ma mère a été profondément flattée de ce que je me rapprochais d'elle et de Versailles. C'est elle qui s'occupe de mes affaires et de ma santé. Elle est tout pour moi, et je suis beaucoup pour elle.

Pour la récompenser de ses soins, pour avoir le bonheur de la voir sourire à travers ses larmes, Ducis veut dédier son *Roi Lear* à sa mère. Aussi, comme il souhaite le succès! C'est pour elle.

Je brûle de retourner à Marly, écrit-il de Paris, le 13 décembre 1782, à Deleyre, d'y travailler, et de pouvoir tous les dix ou douze jours aller dîner avec ma bonne et tendre mère, qui me porte au fond de son cœur, et que je porte dans le mien. Je ne puis nombrer, mon cher ami, toutes les marques d'affection que j'en reçois. Avec quel intérêt elle attend le sort de mon *Lear!* En vérité, s'il ne doit pas réussir, j'en serai moins affligé pour moi que pour elle.

Le 15 il revient sur la même idée, qui lui tient à cœur.

Si ma tragédie de *Lear* doit tomber, vous sentez bien, mon ami, que je serai tout dispensé de faire une épître dédicatoire. Mais si elle réussit, c'est à ma mère, à mon excellente mère que je la dédie. Aussi, je ne néglige rien pour le succès. Le plus beau moment de ma vie sera celui où ma mère, qui n'en sera pas prévenue, lira mon épître. Il me semble qu'après cela, je mourrai content. Vous savez si ma mère est une femme rare et estimable.

Nous ne possédons qu'une lettre de Ducis à sa mère, écrite dans des circonstances cruelles. Il venait de perdre sa fille (avril 1783). Son chagrin, qu'il exprime en termes touchants, en cris de l'âme qui vont à l'âme, ne l'empêche pas de songer à son ami Thomas qui traîne, lui aussi, sous la me-

nace d'une fin prochaine, les restes languissants de sa vie. Il partage son existence entre ses craintes d'ami et ses regrets de père. Il écrit le 24 mai 1783, à cette mère forte de la force chrétienne, qui trouve toujours, elle aussi, le temps de faire trêve à ses douleurs pour consoler celles des autres.

Quelque part qu'ils aillent (Thomas et sa sœur, compagne dévouée de son existence), je les suivrai, sûr comme je le suis qu'il ne voudrait pas trop m'éloigner de vous. Mais auparavant, j'irai encore pleurer avec vous ma pauvre enfant, dont Dieu seul peut me faire oublier la perte, puisque c'est lui seul qui peut me la rendre.

Non, ma mère, non, ma mère, je ne puis me détacher de ce que j'ai fait naître. Je cherche partout ma fille. Tout ce que vous me dites sur ce triste sujet est d'une vérité que je ne puis contredire; mais ce n'est que de la raison, et la raison ne console pas les pères.

Pardonnez-moi d'accabler votre âme déjà si contristée de tout le fardeau de ma douleur. Mais ici, je suis obligé de la cacher aux regards de mon pauvre ami, et cette hypocrisie me tue. Je ne puis d'ailleurs regarder Thomas, ses traits pâles et flétris par le mal qui le mine, sans y retrouver les traces manifestes du même fléau qui m'a ravi ma femme, qui vient de m'arracher ma fille, et qui semble menacer encore mon autre enfant. Il faudra donc qu'avant de reprendre avec lui notre vie habituelle, j'aille retremper mon courage dans votre sein, qui ne s'est jamais fermé à mes larmes.

J'ai déjà eu occasion de causer deux fois tête à tête avec Thomas. Je me suis aperçu que le découragement s'empare de sa pauvre âme... Il ne lui échappe cependant que des plaintes douces et légères. Encore ne tiennent-elles pas contre mes caresses et mes soins. Vous jugez si je les lui dois! Après tant de peines, serais-je donc destiné à sentir manquer sous ma main l'âme noble et sensible qui, après vous, après ma seule enfant, est l'unique appui

que je me sente sur la terre! Oh! vivez, ma bonne mère; vivez longtemps, votre fils vous en conjure!

Après *Macbeth*, Ducis, fatigué et attristé, — n'est-ce pas lui qui a dit du bonheur qu'il n'était « qu'un malheur consolé »? — se rendit dans les montagnes natales, en Savoie, car, bien que né à Versailles, en mars 1733, il était né d'un père savoisien, naturalisé seulement en 1735, et se vantait de cette origine allobroge que ne démentaient ni sa stature, ni son caractère. Il y trouva la maladie sous la forme de la fièvre, et dut passer une partie de ce séjour, qui devait le réconforter, à reprendre assez de force pour partir. Il traversa la Grande-Chartreuse, et ne s'arrêta pas impunément dans ce havre de grâce dont il était en bonne disposition pour sentir mieux qu'un autre toutes les douceurs, et cette harmonie si frappante entre le paysage et les moines qui y vivent dans la pensée du ciel. C'est sous l'impression de cette lassitude, de cette résignation et de cette mélancolie qui forment comme l'atmosphère du lieu, que Ducis écrivait à Deleyre, le 11 juin 1785 :

Quand je songe que, dans l'âge voisin de la vieillesse et de ses infirmités, me voilà seul sur la terre, comme un célibataire libertin ou personnel, qui n'a vu que lui seul dans la nature; que le sein sur lequel je m'appuie doucement pour y chercher la consolation, est le sein d'une bonne mère de soixante-quinze ans; que les objets qui devaient vivre avec moi et auprès de moi m'ont précédé si jeunes dans le tombeau; quand je parcours tout cet espace qu'on appelle la vie, et que j'embrasse d'un coup d'œil cette chaîne éternelle de besoins, de désirs, de craintes, de peines, d'erreurs, de passions, de troubles et de misères de toutes sortes, je rends grâces à Dieu de n'avoir plus à sortir du port où il m'a conduit; je le remercie de la tendre mère et des bons amis qu'il m'a donnés

et surtout de pouvoir descendre dans mon cœur sans le trouver méchant et corrompu. Mon cher ami, reposons toujours notre tête fatiguée sur ce chevet d'une bonne conscience; si nous l'arrosons de quelques larmes, ces larmes seront un doux soulagement.

Il avait caché sa maladie à sa mère qui ne l'apprit qu'en même temps que sa guérison. Il dévoilait à son ami ce tendre subterfuge en ces termes :

Je n'ai eu que mon mal à souffrir; ma pauvre mère a ignoré ma maladie. Elle en est instruite actuellement, mais on lui a annoncé en même temps ma guérison et ma convalescence. Nous nous écrivons très souvent. Elle me porte dans son cœur, dans ses entrailles. Elle me crie : « Reviens, reviens auprès de ta mère. » Ces cris si doux à entendre ne me laisseront pas aussi longtemps que je voudrais auprès de notre ami.

Hélas, deux ans après ces doux appels de la sollicitude maternelle, Ducis devait renoncer au bonheur de les entendre. La mort avait de nouveau foudroyé son foyer, renaissant et se ranimant aux illusions précaires d'un second mariage. Le 9 août 1787, il écrivait à Deleyre, de Versailles, cette admirable lettre écrite en pleurant et qu'il est difficile de lire sans pleurer, où il épanchait ses regrets de la perte de sa mère et trouvait un douloureux plaisir à laisser couler le sang de l'incurable blessure.

Mes alarmes n'étaient que trop fondées; cette tendre mère, cette amie de tous les temps, cette femme rare qui a passé par son siècle avec toutes les vertus du premier âge, cette digne compagne de mon vénéré père, elle n'est plus. Je l'ai embrassée pour la dernière fois, à cinq heures et demie du soir, le 30 du mois dernier, sans qu'elle ait pu me voir ni m'entendre. Elle a rendu à Dieu son âme pure et chrétienne après soixante-quinze ans d'une

vie exemplaire. Elle a été ma mère dans mon enfance et presque dans ma vieillesse. Elle m'a toujours porté dans son cœur, comme elle m'avait porté dans son sein.

Je rends grâce à la Providence de m'avoir fait naître d'elle, et je lui demande avec larmes de me rejoindre à elle dans un meilleur séjour. Toute sa maladie a été un exercice de résignation et de patience. L'ange de la paix n'a point quitté son lit. Ah! si j'avais pu recueillir de sa bouche les impressions de religion, de foi, d'amour, d'espérance, qui l'ont soutenue jusqu'à son dernier soupir! Non, la mort n'avait pas détruit la grâce naturelle de sa figure : les signes de la prédestination étaient sur son front. O ma mère!

Grâce à Dieu, mon cher ami, j'ai presque fini ma carrière, qui n'a été qu'une suite d'embarras et de douleurs. J'ai appris de ma mère la grande leçon de l'homme et du chrétien, à souffrir. Si je sens une longue épine se retourner dans mon cœur avec tous ses piquants, je me tairai, et j'espère que mes douleurs secrètes me seront comptées dans un monde où tout est justice et vérité.

Mon cher ami, j'ai mis ma confiance dans le Dieu de ma mère. Je lui demande de me la conserver à jamais cette confiance, et de mourir comme elle, sous la bénédiction céleste. Je n'aimerai jamais personne sans lui souhaiter du fond de mon cœur une mort aussi douce, aussi sainte. Vous rappelez-vous ces paroles de David? *Dominus opem ferat illi super lectum doloris ejus : universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus.* Eh bien, cette main invisible était agissante autour du lit et du chevet de ma mère.

Qu'ajouter à cela? C'est tout ce que nous savons sur la mère de Ducis. Et ce que nous savons d'elle nous ne le savons que grâce au témoignage de son fils. « Elle garda son foyer et fila de la laine. » Nulle épitaphe ne convient mieux que celle de la matrone romaine à cette bourgeoise des anciens jours. Et n'est-ce pas assez, après tout? Quel sort plus beau, pour la mémoire de la mère aux grandeurs

cachées comme ses dévouements, au modeste héroïsme de chaque jour, que d'être ensevelie embaumée dans les lettres et dans les vers d'un fils illustre, où la postérité ne jettera jamais les yeux sans accorder à la mère de Ducis l'hommage le plus doux aux cœurs comme le sien : une larme.

XII.

ALIX DES ROYS,

MÈRE DE LAMARTINE.



MADAME DE LAMARTINE.

D'après une miniature communiquée par M[me] Valentine de Lamartine.

XII.

ALIX DES ROYS,

MÈRE DE LAMARTINE.

17.. - 1829.

Entre les trois grands poètes lyriques de ce siècle, dont deux sont déjà entrés de la mort dans l'immortalité, et dont le troisième en jouit déjà, vivant et triomphant, — Lamartine, Alfred de Musset, Victor Hugo, — Lamartine est peut-être celui dont la gloire littéraire a le plus subi l'inévitable mais non irréparable affront des vicissitudes du goût public ou plutôt de la mode, car le goût a des principes immuables, et c'est la mode, avec laquelle on le confond trop souvent, qui change sans cesse.

Donc, les jeunes générations actuelles, plus fidèles en cela à la mode qu'au goût, affectent de dénigrer Lamartine, de le placer du moins au troisième rang dans leur admiration dédaigneuse. Les uns, ceux dont l'imagination est la qualité maîtresse, lui préfèrent Victor Hugo, patriarche du romantisme après en avoir été le héros et le hérault, séduits par

ses fantaisies shakespeariennes et par cette langue sonore qu'il manie avec la maestria souveraine de l'art et du génie des images et des rythmes; les autres, les *sensitifs*, par opposition aux *imaginatifs*, ceux qu'attire, au lieu de les rebuter, la confidence des sublimes folies et des défaillances désespérées de la passion humaine, ceux qui confondent trop aisément le tempérament et le caractère, et prennent trop souvent pour le cri du cœur le cri du sang et des nerfs secoués et fouettés par des souffrances factices, ceux-là ont gardé à Alfred de Musset une sorte de religion d'admiration et de pitié qui confine à l'idolâtrie.

Sans contester le moins du monde la puissance fascinatrice de Victor Hugo, le charme enivrant de Musset, il est permis de voir dans le jugement aujourd'hui trop répandu qui relègue Lamartine au troisième rang, une suite de ces vicissitudes injustes et ingrates de l'opinion qui firent succéder pour lui aux triomphes de 1848 la disgrâce de 1850, et réduisirent trop longtemps à n'être plus que le plus laborieux de nos écrivains, disputant sa fortune à la ruine et sa gloire à l'oubli, celui qui avait été le plus populaire de nos poètes, de nos orateurs et de nos hommes d'État.

Mais on a eu beau faire : si l'admiration et la sympathie des hommes sont changeantes, l'admiration et la sympathie des femmes sont plus fidèles. Lamartine a gardé son public féminin, qui ne l'a abandonné ni pour Victor Hugo ni pour Musset. Ce poète du sentiment, qui a donné aux plus nobles aspirations, aux plus nobles regrets, aux plus nobles espérances de ce siècle une forme immortelle, ce poète des religions domestiques et des bonheurs du foyer, ce chantre de toutes les douleurs qui méritent d'être con-

solées, cet adversaire de toutes les tyrannies n'a jamais été oublié par les femmes, par les épouses, par les mères; elles l'ont sacré leur, et grâce à elles sa mémoire a toujours un laurier frais et un autel parfumé; et c'est en protestant contre l'injuste oubli de celui qui inspira tant de douces rêveries et fit couler tant de pieuses ou patriotiques larmes, que les femmes ont ramené les hommes à plus de mémoire et à plus de générosité, et ont provoqué en faveur de la gloire lamartinienne un revirement dont on peut aujourd'hui remarquer les progrès.

C'est en vain qu'on a cherché, parmi les sceptiques et les matérialistes, à contrarier ce retour aux sources sacrées de l'inspiration, aux horizons grandioses de la poésie idéale; en vain on a marchandé, chicané, comparé, opposé lyre à lyre, corde à corde, son à son; en vain on a accusé de langueur et de monotonie l'élégie lamartinienne, reproché à sa muse mélancolique de ne pas savoir assez sourire, et de ne dénouer jamais familièrement sa chaste ceinture; en vain on a oublié ou feint d'oublier que le poète grave et tendre des *Méditations* a su aussi se montrer capable des grands coups d'aile et des mâles accents. Aujourd'hui l'instinct, supérieur aux subtilités de la critique, des générations lettrées, a remis à leur place, sans leur chercher de rangs, les trois grands poètes qui ont su personnifier à la fois une époque de leur temps et une phase de l'humanité, qui ont eu des chants pour toutes les tristesses et pour toutes les joies, pour toutes les gloires et pour tous les malheurs de l'individu et de la nation pendant un demi-siècle. Elle a proclamé immortels, les trois auteurs des plus beaux vers de ce temps, sans distinguer entre les origines, les moyens et

les buts. Laissant à chaque prédilection le soin d'un choix particulier parmi leurs chefs-d'œuvre, elle les a associés dans la religion de tous ceux qui gardent le culte du beau sous toutes ses formes et, suivant qu'ils ont besoin de penser, de prier, d'aimer, de pleurer, montent dans la nacelle de Lamartine, traînée sur le lac idéal par les cygnes aux ailes d'argent, ou suivent dans son essor vers les palais magiques l'aigle des *Orientales*, ivre de lumière et de couleur, ou s'asseoient sur la rive plantée de saules pour écouter le dialogue de la Muse de la douleur et du poète de la passion, durant les fameuses *Nuits* de mai ou d'octobre, scènes du rendez-vous obscur ou étoilé des premières où des dernières amours.

De ces trois grands poètes celui qui est le plus visiblement né de la femme, celui qui a le plus souvent trouvé le chemin du cœur féminin, c'est Lamartine; et c'est la simple et touchante histoire de la mère qu'il adora et dont il fut adoré, que nous voulons essayer de raconter ici, d'après leurs propres confidences, dont nous enchâsserons, le plus souvent que nous le pourrons, les poétiques perles dans notre modeste prose.

La source principale où nous puiserons pieusement nos renseignements est cet intime chef-d'œuvre posthume de Lamartine, intitulé : *le Manuscrit de ma mère* (1), dédié par Lamartine à sa famille du sang, et aussi sans doute à cette famille du cœur qu'il s'est faite par ses vers, et qui durera autant qu'eux. Rappelons d'abord ce qu'il a dit, dans les *Confidences*, de ce journal intime, de ce mémorial de famille

(1) Avec prologue, commentaires et épilogue. Paris; Hachette-Pagnerre-Furne, in-18; édit. de 1879.

et de conscience où s'est épanché pendant vingt ans pour ses enfants, le cœur de l'admirable mère, que la postérité désormais ne séparera point de celui qu'elle a tant et si bien aimé, et qu'elle unira à lui dans sa gloire.

Notre mère n'écrivait jamais pour écrire, encore moins pour être admirée, bien qu'elle écrivît beaucoup pour elle-même, et pour retrouver dans un registre de sa conscience et des événements domestiques de sa vie, un miroir moral d'elle-même, où elle se regardait souvent pour se comparer avec ce qu'elle avait été à d'autres époques, et pour s'améliorer sans cesse. Cette habitude d'enregistrer son âme, habitude qu'elle a conservée jusqu'à la fin. a produit quinze à vingt petits volumes de confidences intimes d'elle à Dieu, que j'ai eu le bonheur de garder, et où je la retrouve toute vivante et tout aimante quand j'éprouve le besoin de me réfugier encore dans son sein!

Elle n'écrivait pas avec cette force de conception et avec ce relief d'images qui caractérisent le don de l'expression. Elle parlait et elle écrivait avec cette simplicité sobre, claire, limpide, d'une personne qui ne se recherche jamais elle-même, et qui ne demande aux mots que de rendre avec justesse sa pensée, comme elle ne demandait à ses vêtements que de la couvrir et non de la parer. Sa supériorité n'était pas dans son style, mais dans son âme ; c'est dans le cœur que la nature a placé le génie des femmes, parce que les œuvres de la femme sont toutes des œuvres d'amour. Ce n'est que par l'attrait qu'on se sentait dominé auprès d'elle. C'était une supériorité d'abord inaperçue et inoffensive, qu'on ne reconnaissait et qu'on ne subissait qu'en l'adorant.

Avant de feuilleter le journal maternel de Mme de Lamartine et de la voir s'y peindre elle-même sans le savoir en traits si touchants, il est nécessaire de dire qui elle était, et de la présenter à nos lecteurs dans un bref raccourci biographique.

Alix des Roys était fille de M. des Roys, intendant général des finances de M. le duc d'Orléans. Mme des Roys sa femme, était sous-gouvernante des enfants issus du mariage qui unit la belle et vertueuse fille du duc de Penthièvre au prince qui devait être Philippe-Égalité, jusqu'au jour où il expia par une mort intrépide et repentante ses fautes et encore plus celles de ses amis.

M. et Mme des Roys, en raison de leurs fonctions, étaient les hôtes et commensaux du Palais-Royal, l'hiver, et de Saint-Cloud, l'été. C'est dans cette dernière résidence que naquit leur fille, qui fut associée aux leçons et aux jeux des princes et princesses d'Orléans, avant que Mme de Genlis, la pédagogue en jupons, ne devînt *leur gouverneur*, comme on disait alors malicieusement, et ne leur infligeât à Bellechasse le régime d'éducation dont elle était l'auteur, et auquel il n'y aurait pas d'ailleurs trop de reproches à faire si ce régime d'éducation, trop exclusivement profane, eût été un peu plus religieux.

Le salon de Mme des Roys, femme d'esprit et de mérite, était fréquenté par les savants, les gens de lettres et les artistes qui prisaient ses qualités, et qui ne dédaignaient pas de se rendre favorable une personne en crédit auprès du duc et surtout de la duchesse d'Orléans, par laquelle elle était traitée en amie. Mlle des Roys se souvenait d'y avoir vu passer Voltaire, lors de son dernier et triomphal voyage à Paris, et elle avait gardé une impression saisissante de la visite du patriarche de Ferney, de son costume, de sa perruque, de sa canne, de sa vivacité et de sa grâce dans la galanterie. Il en était de même de Rousseau, pour lequel elle conservait une prédilection marquée. « Ma mère, dit

Lamartine, quoique très pieuse et très étroitement attachée au dogme catholique, avait conservé une tendre admiration pour ce grand homme, sans doute parce qu'il avait plus qu'un génie, parce qu'il avait une âme. Elle n'était pas de la religion de son génie, mais elle était de la religion de son cœur. »

D'Alembert, Duclos, M[me] de Genlis, Buffon, Florian, Grimm, Morellet, Necker, Gibbon, avaient aussi leur place marquée dans les souvenirs de M[lle] des Roys, comme ils l'avaient eue dans le salon de sa mère.

A l'âge de quinze à seize ans, Alix des Roys entra, comme c'était alors l'usage, pour y faire à la fois son apprentissage de la vie mondaine au salon, et son apprentissage de la vie religieuse à la chapelle, suivant que l'empressement ou l'indifférence des prétendants la vouerait à l'une ou à l'autre de ces deux fins de la fille noble à la fin du siècle, dans le chapitre des dames ou chanoinesses de Salles en Beaujolais, à la nomination du duc d'Orléans, qui était aussi comte de Beaujolais.

Nous avons pu contempler, dans le Musée Lamartinien dont M[me] Valentine de Lamartine, nièce et fille adoptive du grand poète, est la si digne et si pieuse gardienne, une miniature représentant Alix des Roys dans son costume de chanoinesse du chapitre de Salles, et nous avons pu constater l'exactitude de la description qu'en trace en ces termes, avec le charme qui n'est qu'à lui, son illustre fils.

Elle est représentée dans son costume de chanoinesse ; on voit une jeune personne grande, élancée, d'une taille flexible, avec de beaux bras blancs sortant à la hauteur du coude des manches étroites d'une robe noire. Sur la poitrine est attachée la petite

croix d'or du chapitre. Par-dessus ses cheveux noirs tombe et flotte, des deux côtés de la tête, un voile de dentelles moins noires que ses cheveux; sa figure, toute jeune et toute naïve, brille seule au milieu de ces couleurs sombres.

Le temps a un peu enlevé la fraîcheur du coloris de quinze ans. Mais les traits sont aussi purs que si le pinceau du peintre n'était pas encore séché sur la palette. On y retrouve ce sourire intérieur de la vie, cette tendresse intarissable de l'âme et du regard, et surtout ce rayon de lumière si serein de raison, si imbibé de sensibilité, qui ruisselait comme une caresse éternelle de son œil un peu profond et un peu voilé par la paupière, comme si elle n'eût pas voulu laisser jaillir toute la clarté et tout l'amour qu'elle avait dans ses beaux yeux. On comprend, rien qu'à voir ce portrait, toute la passion qu'une telle femme dut inspirer à mon père, et toute la piété que plus tard elle devait inspirer à ses enfants.

A qui emprunter, sinon à Lamartine lui-même, le portrait de son père, qu'il a tracé en pendant à celui de sa mère?

Mon père lui-même, à cette époque, était digne, par son extérieur et par son caractère, de s'attacher le cœur d'une femme sensible et courageuse. Il n'était plus très jeune; il avait trente-huit ans. Mais pour un homme d'une forte race, qui devait mourir jeune encore d'esprit et de corps à quatre-vingt-dix ans, avec toutes ses dents, tous ses cheveux, et toute la sévère et imposante beauté que la vieillesse comporte, trente-huit ans, c'était la fleur de la vie. Sa taille élevée, son attitude militaire, ses traits mâles, avaient tout le caractère de l'ordre et du commandement. La fierté douce et la franchise étaient les deux empreintes que sa physionomie laissait dans le regard. Il n'affectait ni la légèreté, ni la grâce, bien qu'il y en eût beaucoup dans son esprit.....

Il n'y eut jamais un homme au monde qui se doutât moins de sa vertu, et qui enveloppât davantage de toute la pudeur d'une femme les sévères perfections d'une nature de héros. J'y fus trompé moi-même bien des années. Je le crus dur et austère, il n'était que juste et rigide. Quant à ses goûts, ils étaient primitifs

comme son âme. Patriarche et militaire, c'était tout l'homme. La chasse et les bois, quand il était en semestre dans sa province; le reste de l'année, son régiment, son cheval, ses armes, les règlements scrupuleusement suivis et ennoblis par l'enthousiasme de la vie de soldat : c'étaient toutes ses occupations. Il ne voyait rien au delà de son grade de capitaine de cavalerie et de l'estime de ses camarades. Son régiment était plus que sa famille. Il en désirait l'honneur à l'égal de son propre honneur. Il savait par cœur tous les noms des officiers et des cavaliers. Il en était adoré. Son état, c'était sa vie. Sans aucune espèce d'ambition ni de fortune ni de grades plus élevés, son idéal c'était d'être ce qu'il était, un bon officier, d'avoir l'honneur pour âme, le service du roi pour religion; de passer six mois de l'année dans une ville de garnison, et les six autres mois dans une petite maison à lui à la campagne, avec une femme et des enfants; l'homme primitif enfin, un peu modifié par le soldat, voilà mon père.....

.....Tous les obstacles de fortune et les préjugés de famille qui s'opposèrent à son mariage, sa constance et celle de ma mère les surmontèrent. Ils furent unis au moment même où la révolution allait ébranler tous les établissements humains et le sol même sur lequel on les fondait.

Comment de précoces et tragiques adversités détruisirent-elles bientôt ce bonheur disputé aux orages; comment les tempêtes qui agitaient la France et le monde emportèrent-elles dans leurs tourbillons la jeune famille à peine fondée, et mêlèrent-elles aux ruines d'une monarchie et d'une société foudroyées, les débris du foyer et du berceau où le poète enfant s'éveillait à peine et souriait à la vie? C'est encore à Lamartine qu'il faut le demander :

Mon père n'avait pas quitté le service en se mariant; il ne voyait dans tout cela que son drapeau à suivre, le roi à défendre, quelques mois de lutte contre le désordre, quelques gouttes de sang à donner à son devoir. Ces premiers éclairs d'une tempête qui de-

vait submerger un trône et secouer l'Europe pendant un demi-siècle au moins se perdirent, pour ma mère et pour lui, dans les premières joies de leur amour et dans les premières perspectives de leur félicité. Je me souviens d'avoir vu un jour une branche de saule séparée du tronc par la tempête, et flottant le matin sur un débordement de la Saône. Une femelle de rossignol y couvait encore son nid à la dérive, et le mâle suivait du vol ses amours sur un débris.

Le père de Lamartine eut le courage de refuser à ses amis d'émigrer. Il eut aussi celui de refuser le serment à ses ennemis et il donna sa démission d'officier mais non de serviteur fidèle et de courtisan du malheur. Il fut du nombre des hommes de cœur qui, sans illusions sur la durée de l'intermède de sécurité relative dû à l'acceptation de la constitution de 1791, se rangèrent autour du roi menacé, et après avoir perdu le droit de lui servir de gardes, le reprirent au jour du danger.

Ma mère me portait alors dans son sein. Elle n'essaya pas de le retenir. Même au milieu de ses larmes, elle n'a jamais compris la vie sans l'honneur, ni balancé une minute entre une douleur et un devoir.

Mon père partit sans espoir, mais sans hésitation. Il combattit avec la garde constitutionnelle et avec les Suisses, pour défendre le château. Quand Louis XVI eut abandonné sa demeure, le combat devint un massacre. Mon père fut blessé d'un coup de feu dans le jardin des Tuileries. Il s'échappa, fut arrêté en traversant la rivière en face des Invalides, conduit à Vaugirard et emprisonné quelques heures dans une cave. Il fut réclamé et sauvé par le jardinier de ses parents, qui était officier municipal de la commune, et qui le reconnut par un hasard miraculeux. Échappé ainsi à la mort, il revint auprès de ma mère, et vécut dans une obscurité profonde, retiré à la campagne, jusqu'au jour où la

persécution révolutionnaire ne laissa plus d'autre asile à ceux qui tenaient à l'ordre ancien que la prison ou l'échafaud.

Le peuple vint arracher une nuit de sa demeure, mon grand-père, malgré ses quatre-vingt-quatre ans, ma grand' mère presque aussi âgée et infirme, mes deux oncles, mes trois tantes religieuses et déjà chassées de leur couvent. On jeta pêle-mêle toute cette famille dans un char escorté de gendarmes, et on les conduisit, au milieu des huées et des cris de mort du peuple, jusqu'à Autun. Là une immense prison avait été destinée à recevoir tous les suspects de la province. Mon père, par une exception dont il ignora la cause, fut séparé du reste de la famille et enfermé dans la prison de Mâcon. Ma mère, qui me nourrissait alors, fut laissée seule dans l'hôtel de mon grand-père, sous la surveillance de quelques soldats de l'armée révolutionnaire.

Séparés par les murs d'une prison, M. et Mme de Lamartine ne cessèrent point pour cela de se voir ni même de s'entendre. La haine ne saurait songer à tout, au contraire de l'amour, qui profite aussitôt du moindre oubli de la haine. L'amour, qui est plus fort que la mort, est aussi plus fort que la captivité. Il lui suffit d'une occasion, d'une facilité si petite qu'elle soit, d'une maille relâchée, et aussitôt le réseau est ouvert, et à défaut de la délivrance, la consolation y passe.

Sur les derrières de l'hôtel de mon grand-père, qui s'étendait d'une rue à l'autre, il y avait une petite maison basse et sombre, qui communiquait avec la grande maison par un couloir obscur et par de petites cours étroites et humides comme des puits. Cette maison servait à loger d'anciens domestiques retirés du service de mon grand-père, mais qui tenaient encore à la famille par de petites pensions qu'ils continuaient de recevoir, et par quelques services d'obligeance qu'ils rendaient de temps en temps à leurs anciens maîtres; des espèces d'affranchis romains, comme chaque famille a le bonheur d'en conserver. Quand le grand hôtel fut mis

sous le séquestre, ma mère se retira seule, avec une femme ou deux dans cette maison; un autre attrait l'attirait encore.

Précisément en face de ses fenêtres, de l'autre côté de cette ruelle obscure, silencieuse et étroite comme une rue de Gênes s'élevaient et s'élèvent encore aujourd'hui les murailles hautes et percées de rares fenêtres d'un ancien couvent d'Ursulines..... Comme les prisons ordinaires de la ville regorgeaient de détenus, le tribunal révolutionnaire de Mâcon fit disposer ce couvent en prison supplémentaire. Le hasard ou la Providence voulut que mon père y fût enfermé. Il n'avait ainsi, entre le bonheur et lui, qu'un mur et la largeur d'une rue.....

Par un autre hasard heureux le geôlier avait été, quinze ans auparavant, cuirassier dans la compagnie de celui qu'il avait maintenant mission de garder, grâce à un renversement de conditions qui ne fit rien perdre à ce brave homme de son respect et l'excita au dévouement. Pour unique faveur le prisonnier sollicita celle, très peu disputée, d'être logé seul dans un coin du grenier. Une lucarne haute ouvrant sur la rue lui laisserait du moins la consolation de voir quelquefois à travers les grilles le toit de sa propre demeure : ce logement solitaire lui fut accordé. Il s'installa sous les tuiles à l'aide de quelques planches et d'un misérable grabat.

Par une coïncidence qui n'a rien que de naturel, le même sentiment, le même désir, le même espoir qui avaient inspiré au prisonnier sa demande d'une cellule qui eût vue sur la rue, avaient poussé sa femme à monter plusieurs fois le jour au grenier de sa maison. Il arriva bien vite que les deux observateurs, les deux rêveurs plongeant, chacun de leur côté, des regards avides sur les toits qui leur faisaient face se virent, se reconnurent et se parlèrent avec ce langage des yeux que rien ne saurait intercepter.

Leurs âmes s'émurent, leurs pensées se comprirent, leurs signes suppléèrent à leurs paroles, de peur que leur voix ne révélât aux sentinelles dans la rue leurs communications. Ils passaient ainsi régulièrement plusieurs heures de la journée assis l'un en face de l'autre. Toute leur âme avait passé dans leurs yeux. Ma mère imagina d'écrire en gros caractères des lignes concises, contenant, en peu de mots, ce qu'elle voulait faire connaître au prisonnier. Celui-ci répondait par un signe. Dès lors les rapports furent établis. Ils ne tardèrent pas à se compléter. Mon père, en qualité de chevalier de l'arquebuse, avait chez lui un arc et des flèches, avec lesquels j'ai bien souvent joué dans mon enfance. Ma mère imagina de s'en servir pour communiquer plus complètement avec le prisonnier. Elle s'exerça quelques jours dans sa chambre à tirer de l'arc et, quand elle eut acquis assez d'adresse pour être sûre de ne pas manquer son but à quelques pieds de distance, elle attacha un fil à une flèche et lança la flèche et le fil dans la fenêtre de la prison. Mon père cacha la flèche, et tirant le fil à lui, il amena une lettre. On lui fit passer par ce moyen, à la faveur de la nuit, du papier, des plumes, de l'encre même. Il répondait à loisir. Ma mère avant le jour venait retirer, de son côté, les longues lettres dans lesquelles le captif épanchait sa tendresse et sa tristesse, interrogeait, conseillait sa femme et parlait de son enfant. Ma pauvre mère m'apportait tous les jours dans ses bras au grenier, me montrait à mon père, m'allaitait devant lui, me faisait tendre mes petites mains vers les grilles de la prison, puis me pressant le front contre sa poitrine, elle me dévorait de baisers, adressant ainsi au prisonnier toutes les caresses dont elle me couvrait à son intention.

Ce bonheur de se voir de loin et de s'entretenir par signes ou par lettres ne fut pas le seul. Rien n'est impossible à deux êtres qui s'aiment. Ils finissent toujours par se rejoindre.

De temps en temps, quand la nuit était bien sombre, la lune absente, et les reverbères éteints par le vent d'hiver, la corde à

nœuds glissait d'une fenêtre à l'autre, et mon père venait passer des heures inquiètes et délicieuses auprès de tout ce qu'il aimait. »

Dix-huit mois se passèrent ainsi, amers et doux à la fois. Puis vint le 9 thermidor et cette révolution de la terreur et de la pitié, faite par des gens las de trembler, et qui tuaient pour n'être pas tués. Leur délivrance devint la délivrance universelle. Les prisons se rouvrirent, les tribunaux révolutionnaires lâchèrent leur proie. La famille de Lamartine épargnée, et à qui la révolution n'avait coûté que des larmes, se reconstitua autour des aïeux, pleins de jours, étonnés de mourir dans leur lit, sous le toit héréditaire reconquis. Toujours fier et droit, le père de Lamartine refusa de profiter, au mépris des traditions, des lois nouvelles et abandonna à son frère aîné la fortune dont il eût pu revendiquer sa part égale. Il renonça au bénéfice d'un partage et s'en tint à la modique légitime que son contrat de mariage lui avait assurée. Jusqu'au jour où la mort rétablit les choses et lui rendit progressivement, par droit de succession, l'opulence qu'il avait sacrifiée par scrupule d'honneur et d'obéissance. Il alla vivre pauvre, libre et heureux dans la petite terre de Milly, gentilhomme à trois mille livres de rente, agriculteur et chasseur, trouvant et prouvant que pour la santé de l'âme et la joie du cœur un foyer modeste, gardé par une femme sage et pieuse, et une table frugale, couronnée de beaux enfants, sont encore ce qu'il y a de meilleur et de plus sûr en ce monde.

Le 11 juin 1801, Mme de Lamartine, ouvrant son journal, désormais confident habituel de ses joies, de ses peines, de ses sollicitudes de mère et de ses espérances de chrétienne, y écrivait :

J'ai déjà cinq enfants actuellement après en avoir perdu un : quatre filles et un garçon, qui s'appelle Alphonse. Il est loin de moi à présent, pour commencer son éducation classique à Lyon. C'est un bon et aimable enfant. Dieu le rende pieux, sage, chrétien, c'est ce que je désire pour lui avec le plus d'ardeur! L'aînée de mes filles s'appelle Cécile; elle a sept ans et demi; elle est extrêmement vive, mais elle est bien bonne. Eugénie, sa sœur, a cinq ans et demi; elle est d'une sensibilité excessive et d'un cœur excellent; Césarine a deux ans; Suzanne a neuf mois, je l'allaite encore. L'éducation de ces quatre filles ne sera pas une petite tâche; si ce n'était l'assistance de Dieu, en qui je mets toute ma confiance, je désespérerais de jamais la remplir. Mais je peux tout en celui qui me fortifie, et qui se plaît à tirer sa gloire de ses plus humbles créatures... J'ai chez moi encore une parente infirme, et très faible de corps et d'esprit; je dois la regarder comme mon sixième enfant, et la traiter avec les mêmes soins et la même tendresse. J'ai en outre six domestiques à gouverner : mon Dieu! combien j'ai besoin de votre secours! Nous vivons, mon mari et moi, presque toujours à Milly où je me plais. Nous avons de plus, depuis peu, Saint-Point; c'est un bon bien, et un pays agréable par sa solitude et son recueillement, derrière les montagnes : quelles grâces ne devons-nous pas à la Providence!

Il faudrait pouvoir citer en entier ce journal intime où la mère de Lamartine se peint trait par trait sans le savoir, de façon qu'en le fermant on a devant soi non un portrait, mais une figure animée, vivante, si belle et si douce, si sage et si tendre que tout lecteur se sent en présence de l'admirable mère quelque chose du respect attendri d'un fils. Mais il faut se borner et choisir dans ces confidences, dont on pourrait détacher tant de portraits et d'anecdotes, ce qui se rapporte particulièrement aux sentiments maternels de Mme de Lamartine et à la manière dont elle entendait et pratiquait ses devoirs domestiques. C'est là qu'est l'in-

térêt de notre récit, parce que là en est la leçon. Nous ne résistons pas cependant au plaisir de citer d'elle tout d'abord un croquis de Saint-Point, domaine patrimonial que les vers du poète ont rendu célèbre, et une esquisse du frère et de la sœur de M. de Lamartine le père, si dignes du sacrifice qu'il leur avait fait et qu'ils n'avaient accepté que pour le lui rendre en bienfaits.

16 juin 1801. — J'étais si fatiguée hier d'une course à Saint-Point, moitié à pied, moitié sur des ânes, car les chemins sont impraticables autrement, que je n'ai pas eu le courage d'écrire notre voyage. Il a été bien agréable, nous nous sommes beaucoup promenés, j'ai mené le soir mes filles à l'église où j'ai prié Dieu de nous bénir. Je l'ai bien remercié de nous avoir donné cette possession sur laquelle mon mari ne comptait pas. Le château est dévasté, tous les murs sont nus, les écussons et les cheminées sont brisés à coups de barre de fer par les paysans venus de loin dans les journées des brigands en 1789. Rien ne peut y flatter l'amour-propre. Tant mieux ! j'en ai toujours trop. Tout me sourit, pays, parents, amis, voisins, paysans toujours à ma porte comme si j'étais la Providence ! Je suis trop heureuse quelquefois, cela m'effraie : ce qui est si doux, ne dure pas en ce bas monde. Il faut me fortifier dans le bonheur, en ne m'y attachant pas, si ce n'est par ma reconnaissance envers le dispensateur divin pour les jours de sécheresse et d'adversité.

M. de Lamartine n'a pas osé, par scrupule et pudeur de modestie, louer le talent spontané, inné, naturel de sa mère, parce que l'éloge, en pareil cas, retombe sur le fils, qui semble l'appeler ; mais il est impossible de ne pas remarquer la netteté et le charme des tableaux et des portraits que sa mère esquisse en se jouant, et de ne pas reconnaître là une influence dont il a hérité, la source dont il a fait un fleuve.

7 juin. — Ma belle-sœur, que j'aime beaucoup, Mlle de Lamartine, nous a donné aujourd'hui à dîner au château de Monceau, qu'elle possède indivis avec le frère de mon mari, M. de Lamartine, le chef de la famille. Ni l'un ni l'autre n'ont voulu se marier. Ce sont des attachements de cœur qui en sont cause. M. de Lamartine, destiné à posséder seul, avant la Révolution, l'immense fortune de la famille, aimait Mlle de Saint-Huruge, qu'on ne trouva pas assez riche pour lui. Il a préféré rester célibataire au chagrin d'épouser une autre personne. Maintenant Mlle de Saint-Huruge est trop âgée pour songer au mariage; c'est la sœur du fameux Saint-Huruge, si célèbre comme tribun démagogue dans les journées d'octobre et du 20 juin..... Je pense que c'est sa mauvaise réputation et le fâcheux éclat de son nom qui a empêché mon beau-frère d'épouser Mlle de Saint-Huruge. Elle est bonne, douce, pieuse, intéressante. On voit sur ses traits les traces d'une beauté attrayante et voilée de tristesse. Mon beau-frère et elle se voient tous les soirs à Mâcon, dans le salon de la famille et paraissent conserver l'un pour l'autre, la plus pure et la plus constante amitié.....

.....Sa sœur s'est entièrement consacrée à Dieu et à son frère. Elle était faite pour rendre un mari heureux. Elle était aussi gracieuse que douce, on le voit encore à sa figure, qui est toute bonté. On dit dans la famille qu'elle avait avant la Révolution une inclination payée de retour pour M. de Marigny, homme très séduisant, poète et musicien distingué, voisin et parent assez rapproché de la famille.

M. de Marigny émigra en 1791; ses biens furent vendus; il est rentré seulement pour mourir dans un hospice à Mâcon en 1799. Depuis sa mort, Mlle de Lamartine n'a pas voulu entendre parler de mariage. Elle a un voile de tristesse douce sur la physionomie. On croit qu'elle a fait secrètement des vœux religieux, bien qu'elle soit restée dans le monde. Elle a confondu sa fortune, qui est considérable, avec celle de son frère; elle l'emploie tout entière en bonnes œuvres; le gouvernement de sa maison, la méditation et la prière se partagent sa vie. C'est une sainte, mais une sainte sans appareil et sans rigorisme, qui fait du bien à contempler.....

Nous connaissons, par ces exemples, que nous pourrions multiplier, de son art inné de décrire, de peindre et de raconter celle qui fut la digne mère de Lamartine. Mais pour avoir une idée de cette vertu, de cette sensibilité qu'elle prisait beaucoup plus chez les autres que tous les agréments de l'esprit (les ignorant ou les oubliant en elle), nous citerons deux passages de son journal qui sembleront certainement à nos lecteurs caractéristiques. Le premier est celui où elle se rend compte et se justifie devant sa conscience de l'usage introduit par elle de la prière en commun, le soir, maîtres et serviteurs réunis devant Dieu.

5 septembre 1802. — Nous venons d'établir chez nous la prière en commun. C'est un usage bien touchant et bien utile si l'on veut que sa maison soit, suivant l'expression de l'Écriture, une maison de frères. Rien ne relève autant l'esprit des serviteurs que cette communion quotidienne avec leurs maîtres par la prière et par l'humiliation devant Dieu qui ne connaît ni grands ni petits. Cela est bien bon aussi pour les maîtres qui sont ainsi rappelés à l'égalité chrétienne avec leurs inférieurs selon le monde ; et cela accoutume les enfants à penser à leur vrai père qu'ils ne voient pas, mais à qui l'on s'adresse ainsi avec confiance et avec respect devant eux.

Une telle femme, une telle mère, une telle maîtresse de maison avait raison de dire, après y avoir réfléchi, que la vie du monde ainsi comprise n'a rien qui le cède en devoirs, en bonheur et en mérite à la vie religieuse. Le 5 février 1805, M[me] de Lamartine écrit à ce sujet dans son journal :

J'ai assisté aujourd'hui à une prise d'habit de religieuses hospitalières, à l'hôpital de Mâcon. On leur a fait un discours ; on leur a dit qu'elles embrassaient pour la vie un état de pénitence et de

mortification; on leur a mis une couronne d'épines sur la tête. J'ai beaucoup admiré leur dévouement, mais j'ai réfléchi que l'état d'une mère de famille, si elle remplit ses devoirs, peut approcher de la perfection de celui-là. On ne pense point assez, quand on se marie, qu'on fait aussi vœu de pauvreté, puisqu'on remet sa fortune entre les mains de son mari, et qu'on ne peut disposer que de ce qu'il nous permet de dépenser. On fait vœu d'obéissance à son mari, et vœu de chasteté en ce qu'il n'est pas permis de chercher à plaire à aucun autre homme. L'on se voue aussi à l'exercice de la charité vis-à-vis de son mari, de ses enfants et de ses domestiques; à l'obligation de les soigner dans leurs maladies, de les instruire autant qu'on le peut et de leur donner de sages conseils. Je n'ai donc rien à envier aux hospitalières; je dois tâcher de remplir fidèlement mes devoirs tout aussi difficiles que les leurs et peut-être même davantage, en ce qu'on n'y est point engagé par l'exemple, mais au contraire que tout tend à nous en distraire. Ces réflexions m'ont fait grand bien à l'âme; j'ai renouvelé mes vœux devant Dieu, et je le prie de me faire la grâce d'y être très fidèle.

On ne sera pas étonné de voir une femme imbue de tels principes se préoccuper surtout de donner à son fils, comme la première et la plus nécessaire de toutes, une éducation religieuse, et se considérer dès le premier jour comme la nourrice de son âme autant que de son corps, obligée de lui faire sucer en même temps le lait de la vie et celui de la foi. Elle prenait en cela pour exemple, avec une prédilection particulière, sainte Monique, lisant avec délices, avec émotion les *Confessions* de saint Augustin et le *Génie du Christianisme* de Châteaubriand, deux livres qui portent témoignage éloquent et immortel de la puissance d'une mère pour le salut de son fils, puisque c'est par les larmes maternelles que, de leur propre aveu, leurs auteurs ont été sauvés.

18 septembre 1801. — Je suis venue à Mâcon attendre Alphonse. Le cœur me bat quand je pense que dans quelques heures je verrai ce cher enfant!... Enfin le voilà! Il est arrivé bien tard. J'avais été prier dans le petit oratoire de mesdames Focard, religieuses décloîtrées qui ont fait un couvent de leur maison; j'avais besoin de ce recueillement au pied des autels, pour calmer mon agitation. Enfin, il est arrivé à la nuit, et je trouve mon Alphonse en très belle santé, grandi, engraissé, embelli; il me paraît qu'il n'a rien perdu de la piété que j'avais tâché de lui communiquer et c'était toute ma crainte.

11 octobre 1801. — Je fais lire à Alphonse, tous les matins, un chapitre d'un bon livre d'un prêtre allemand pour bien lui enseigner le sentiment religieux émané de toute la nature.....

2 octobre 1802. — J'avais apporté avec moi les *Confessions* de saint Augustin. C'est un livre que j'aime beaucoup et j'ai vu ce matin avec plaisir qu'Alphonse l'avait ouvert et le lisait avec intérêt.

17 décembre 1802. — Je lis toujours les *Confessions* de saint Augustin; c'est bien à propos. Je veux imiter, autant qu'il sera en moi, sa mère, sainte Monique et, à son exemple, prier et prier sans cesse pour mes enfants.

25 septembre 1806. — Alphonse devait arriver hier de son collège; j'allai le 17 le recevoir à Mâcon. Il arriva seul le soir. Je l'ai trouvé beaucoup mieux que je ne l'espérais : il est plus grand que moi d'une main, un peu maigre et un peu pâle, mais fort, quoique élancé. C'est d'ailleurs un excellent enfant, les jésuites ses maîtres, se louent de ses facultés; il revient chargé de premiers prix et de couronnes... et il est, malgré cela, très modeste. Ce qui me fait plus de plaisir encore, c'est qu'il paraît avoir de l'inclination maintenant à la piété! Que Dieu le bénisse et lui conserve ces précieux dons, seuls capables de le rendre heureux! J'ai couru, après l'avoir bien embrassé, à l'église, pour remercier Dieu avec larmes de son retour et de tant de faveurs qu'il me fait.

J'ai présenté Alphonse à toute la famille de Mâcon avec un peu d'orgueil. Seulement, je ne lui trouve pas le ton aussi doux que je le voudrais; je crains de l'éloigner de moi qu'il aime tant en le

grondant là-dessus, et d'un autre côté, je crains de le gâter par trop de condescendance. Mon Dieu! qu'il est difficile de faire un homme!

Notons encore au passage, pour achever de donner l'idée du caractère et du talent de la mère de Lamartine, cette page touchante et charmante :

Septembre 1807. — Je jouis de ma solitude. Je suis seule, à Milly, avec mes enfants et mes livres; ma société est Mme de Sévigné. J'ai fait une grande promenade ce soir sur la montagne de Craz, qui est derrière la maison, au-dessus de nos vignes. J'étais toute seule; c'est mon plaisir dans ce temps-ci, le soir, de m'égarer seule ainsi bien loin. J'aime le temps d'automne et les promenades, sans autre entretien qu'avec mes impressions : elles sont grandes comme l'horizon et pleines de Dieu. La nature me fait monter au cœur mille réflexions et une espèce de mélancolie qui me plaît; je ne sais ce que c'est, si ce n'est une consonnance secrète de notre âme infinie avec l'infini des œuvres de Dieu! Quand je me retourne, et que je vois du haut de la montagne la petite lumière qui brille dans la chambre de mes enfants, je bénis la Providence de m'avoir donné ce nid caché et tranquille pour les couver!

Nous ne pouvons, à notre grand regret, pénétrer plus avant dans le détail de ce journal, vrai livre de toutes les mères, écrit par une mère, où toutes celles qui le liront retrouveront, exprimés avec une éloquente simplicité, les vicissitudes de la vie d'une famille, les joies, les peines, les espérances, les regrets de celle qui en est le cœur, si le père en est la tête, et qui pare de tendresse son autorité. C'est par la tendresse que Mme de Lamartine régnait sur l'âme de son fils, la crainte de l'affliger étant devenue grâce à elle « comme une seconde conscience pour lui. »

Aussi la famille, qui connaissait cette influence, rendait-elle la mère responsable de la conduite de son fils, et ne lui épargnait-elle pas les remontrances et les reproches lors des rares et inévitables écarts de sa jeunesse ardente et inoccupée. Elle reconnaissait la justesse de ces reproches : « On m'a bien grondée, j'ai beaucoup pleuré; hélas! en effet, les torts de mon enfant sont mes torts. »

Aussi n'hésitait-elle pas à les réparer, et avertie par un ami des dangers que pouvait courir, au milieu des séductions parisiennes, un jeune homme d'un tel nom, d'un tel visage, d'un tel esprit, d'un tel cœur, elle partait brusquement, aux derniers jours de janvier 1813, accompagnée de sa fille Eugénie, pour Paris qu'elle n'avait pas revu depuis sa jeunesse; elle voyait son fils, le reconquérait en quelques mots, et le ramenait victorieuse avec elle dans l'air préservateur de la famille et du pays natal, heureuse d'avoir arraché sa proie à la Babylone moderne.

Puis venaient les événements de la période de 1814-1815 avec ses alternatives de défaite et de triomphe, ses flux et ses reflux d'invasion; enfin la guerre, ce fléau détesté des mères dont toutes les gloires ne paient pas un deuil, cessait de tenir sous son empire la France qui respirait délivrée. C'est encore plus comme mère que comme royaliste que Mme de Lamartine applaudit à la chute de Napoléon et au retour des Bourbons, qu'elle salue par une véritable effusion lyrique, un véritable chant de bienvenue triomphale. La joie a donné des ailes à sa prose.

Le royaume de Saint-Louis va renaître avec le royaume de Dieu! Chantez un nouveau cantique, chantez la puissance et la bonté de Dieu sur toute la terre.

Que toutes les mères qui conservent maintenant le fruit de leurs entrailles chantent le cantique du salut avec mon cœur!

A ces joies, à ces espérances, se mêlent les sollicitudes de l'établissement de ses deux premières filles, et les appréhensions que causent à Mme de Lamartine la jeunesse ardente et oisive (en apparence), stérile du moins encore au point de vue des résultats, et toute en fleurs mystérieuses de poésie dont nul ne respire le parfum qui l'enivre, de son fils tour à tour garde du corps volontaire ou diplomate en expectative, et plus encore cette dégénérescence de sa piété « en une religion trop vague et trop libre qui lui paraît moins une foi qu'un sentiment. » Comme elle le connaît bien! comme elle devine tout ce qu'il ne dit point; comme elle caractérise avec justesse cet état anxieux, ce malaise d'âme d'une génération atteinte de ces langueurs et de ces mélancolies, de ces vapeurs des hommes qui ont été le mal du commencement du dix-neuvième siècle, dont Musset est mort et que devait traverser Lamartine! Comme elle définit bien ces premières *Méditations*, ces vers dont elle n'a pas eu la première confidence, qui lui sont lus par une autre, qu'elle admire avec un orgueil mêlé de crainte, un orgueil inquiet.

11 *juin* 1819. — J'ai vu aujourd'hui madame de.....; c'est une Italienne, la plus belle et la plus attrayante que j'aie jamais vue; elle a un rayonnement doux et vif à la fois, qui attire le cœur autant qu'il éblouit les yeux; le son de sa voix avec son accent étranger, a une émotion et comme une tendresse qui touche. Elle m'a apporté des nouvelles d'Alphonse, qu'elle a beaucoup vu à Paris, elle m'a récité des vers de lui que je ne connaissais pas; ce sont des stances religieuses et mélancoliques où l'on sent aussi un fond de passion.

Enfin le mauvais sort est vaincu; tous ses vœux sont comblés, et au delà de l'espérance. Son Alphonse bien-aimé vient de publier son premier volume de vers; la veille apprécié seulement de quelques salons, inconnu distingué, il trouvait avec peine un éditeur; le lendemain il est célèbre, pour avoir prêté une voix immortelle aux espérances, aux regrets, aux joies, aux douleurs de sa génération; la première aube de la gloire naissante, cette aurore si tendre et si douce sur le front d'un jeune homme, brille sur lui et se reflète sur les siens. En un seul jour il a trouvé la carrière qui doit absorber le trop-plein de son activité surabondante, et le succès littéraire lui a ouvert, contre l'ordinaire, la voie des succès politiques. En même temps, il a rencontré la femme qui doit lui faire connaître les pures délices de l'amour dans le mariage. En février 1820, Mme de Lamartine, appelée à Paris par la nouvelle d'une maladie de son fils, y accourait avec sa fille Suzanne, pour le trouver guéri, adulé, fêté, secrétaire d'ambassade, pensionnaire du roi, prêt à partir avec elle pour aller à Mâcon jouir de sa gloire en famille, et de là pour l'Italie où il en mettra l'hommage aux pieds de Mlle Marianne Birch, sa fiancée. Le cœur de la mère ravie, dont tous les rêves sont réalisés à la fois, déborde de tendresse et de joie; et le journal, confident de ses pensées, paraphrase en quelque sorte le cantique de Siméon! Écoutons là-dessus le témoignage filial :

Le soir du jour de Pâques 1820, elle note que, se sentant comme *suffoquée par son bonheur et le bonheur de ses enfants*, elle a éprouvé le besoin d'aller, à la chute du jour, répandre son cœur trop plein en actions de grâces et en larmes pieuses, dans cette église de Saint-Roch où elle a si souvent prié dans sa jeunesse.

Elle prend avec elle sa fille Suzanne, et se cache sous l'ombre d'un pilier de l'église pour remercier Dieu de tant de faveurs à la fois. Le véritable hymne qu'elle écrit en revenant sur son journal déborde encore des dernières gouttes de larmes de piété et de jubilation qu'elle a sans doute répandues dans cette extase de reconnaissance devant Dieu. Tous les fils devraient pouvoir lire de telles lignes, pour voir combien il dépend d'eux de donner d'angoisses ou de félicités au cœur de leur mère.

Le journal intime de Mme de Lamartine ne se termine pas en 1820. Il y aurait encore plus d'une page à citer dans ce mémorial domestique, chef-d'œuvre sans le savoir d'une femme qui fut un écrivain sans s'en douter, qui ne croyait pas se rendre justice lorsqu'elle écrivait, en février 1826, « que Mme de Sévigné était pour elle comme une aïeule de cœur et d'esprit, » et qui ne jugeait digne que des yeux indulgents de la famille ces confidences où respire un vrai talent littéraire, nourri de la moelle de l'Écriture, de l'*Imitation,* de Fénelon, d'Homère, de Virgile et de Tacite. Mais l'espace mesuré nous devient étroit, et nous n'avons plus de place dans notre histoire que pour le récit de la mort qui couronne dignement une telle vie, et pour cette tombe qui se trouve, hélas! au bout de toutes les vies et de toutes les histoires.

En 1829, l'œuvre de la mère de famille était depuis longtemps accomplie selon son devoir et selon son cœur. Ses six enfants étaient établis et avaient fondé à leur tour une famille où la place de plus d'un membre, il est vrai, était déjà vide et voilée de deuil. La belle Césarine et la belle Suzanne étaient mortes en plein bonheur domestique et avaient passé comme ces fleurs fanées au milieu du jour qui n'ont pas attendu le soir, embaumant à jamais leurs

entours du parfum de la vertu chrétienne. Alphonse de Lamartine avait perdu son fils aîné au berceau, sans l'espoir de le remplacer, et toutes les adorations de sa mère, de sa femme et de lui s'étaient concentrés sur la tête blonde de sa fille Julia, où la grand'mère charmante, dont la ressemblance avec Mme Récamier avait frappé, en ce même temps, le monde parisien, se plaisait à se sentir revivre et refleurir, sans se douter qu'elle ne la précéderait au ciel que de deux années.

Riche, par suite de la mort de ses oncles et de ses tantes, d'une fortune de près de cinquante mille livres de rentes que déjà commençait à miner sa générosité, mais ayant devant lui le plus splendide avenir, membre de l'Académie française, désigné pour la légation de Grèce, où il allait, plus heureux que lui, marcher dans la trace fraternelle de lord Byron, arrivé à la maturité de la gloire et du talent, dont les *Harmonies* étaient le fruit magnifique, le poète n'avait qu'à laisser faire le sort, pour lui plein de faveurs de toutes sortes, et qu'à être heureux de ce bonheur qui lui souriait sur le visage de tous les siens. Une ombre seule pouvait être assez grande et assez sombre pour couvrir de deuil toute cette prospérité, une seule blessure pouvait être irréparable.

Mais comment M. de Lamartine, quand il présentait sa mère à ses amis et à ses admirateurs durant ce troisième et triomphal voyage de 1829, à Paris, où elle put, comme une Cornélie chrétienne, se parer de son fils à son aise et où elle recueillit aussi malgré elle les hommages personnels, faisant violence à sa modestie, qui s'adressaient à sa beauté survivant à l'âge, à sa grâce dans la dignité et à la finesse

de son esprit, comment M. de Lamartine eût-il pu prévoir qu'il jouissait d'une telle félicité pour la dernière fois? Les grands poètes sont de grands prophètes; mais la clairvoyance qui leur fait prévoir les catastrophes qui menacent les empires et les sociétés, ne leur fait point prévoir celles qui menacent leur propre toit, et le malheur est toujours une surprise pour l'amour, surtout le pire de tous, celui de la séparation.

Il ne nous reste plus, avant de voiler de deuil l'image si chère au grand poète, de celle qui l'avait porté, comme il le dit, se rencontrant, sans le savoir, avec Ducis, « neuf mois dans ses flancs et toute sa vie dans son cœur, » qu'à la contempler une dernière fois avec lui, telle qu'elle apparut déjà parée des grâces angéliques, et passant de la vie à la mort avec le rayonnement des prédestinés qui passent de la terre au ciel.

Ma mère, enivrée de félicité de mon avancement dans ma carrière politique, de ma résidence future dans cette belle ombre d'Athènes, et de mon élection à l'Académie française, souriait à cet avenir de son fils, qui avait été le souci poignant et qui était maintenant le rêve presque accompli de sa vie.

Je me disposais à aller passer auprès d'elle le peu de mois que je croyais avoir à habiter la France. Je prolongeais seulement de quelques semaines mon séjour à Paris, pour y préparer les petits présents féminins d'ameublement et de toilette que mon bonheur était de rapporter à mes sœurs et à ma mère de mes voyages. Hélas! C'était peu en retour et en reconnaissance de toutes les privations que je lui avais causées dans ma jeunesse, des bijoux dont elle s'était dépouillée, jusqu'aux anneaux de ses doigts, pour me procurer une liberté, un voyage, un plaisir, ou pour cacher une de mes fautes à la juste sévérité de ma famille.

Les tables, les meubles, le lit de ma chambre dans l'hôtel que

j'habitais à Paris, étaient encombrés de coffrets, d'écrins, d'étoffes dépliées pour les tentures ou pour les parures, que l'heureux fils rassemblait en pensant aux surprises et aux exclamations de joie ou de reconnaissance de la modeste maison de sa mère. Je jouissais d'avance de ces étonnements, et je m'enveloppais du plaisir des petits bonheurs que j'allais faire non à ces vanités mais à ces cœurs.

Un soir, à l'heure de dîner, je rentrais dans la cour de l'hôtel de..., mon cabriolet encombré de cartons et de petits meubles à l'usage des femmes; mon visage rayonnait de la joie de mon départ fixé pour le lendemain. J'allais m'élancer du marche-pied sur le premier degré du vestibule, quand j'aperçus, devant la loge du concierge, le plus cher de mes amis, le véritable frère de mon âme, le comte Aymon de Virieu, que la Providence semblait m'avoir donné depuis ma plus tendre enfance jusqu'à ma maturité pour tout partager entre lui et moi dans la vie.

On devine le reste, et quels que soient les termes touchants dans lesquels le poète retrace la scène qui suivit, la victoire demeure à la réalité, qu'on se figure plus éloquemment que toute parole humaine, quand on connaît la funèbre, la foudroyante nouvelle, si elle n'eût été amortie par les précautions d'une affection fraternelle, dont Aymon de Virieu avait été choisi pour messager. Quand on a lu ce que Lamartine a écrit sur sa mère, quand on a lu les admirables confidences de cette femme d'un esprit et d'un cœur supérieurs, on comprend l'abdication de l'art devant certaines situations, et le voile de Timanthe. Lamartine n'avait plus de mère !

Voilà ce que venait lui dire ou plutôt lui laisser deviner par son silence, le digne ambassadeur d'une famille désolée. La publication, due aux soins pieux des amis de Lamartine, animés par le zèle pour sa mémoire qui remplit

la vie de sa digne fille adoptive, Mme Valentine de Lamartine, permet de reconstituer toutes les vicissitudes de ce drame intime. On y lit la lettre de la femme, de la compagne dévouée du poète, Mme Alphonse de Lamartine, à l'ami le mieux fait pour la recevoir et la traduire, lettre qui commence par cette recommandation tendre et poignante : *Lisez seul.*

La lettre, datée de Mâcon, dimanche 18 novembre 1829, continuait en ces termes qui ne justifiaient que trop l'avis du début :

J'ai recours à votre amitié pour Alphonse dans la terrible circonstance où je me trouve. L'accident qu'a eu sa mère est beaucoup plus grave que nous ne l'avions pensé. Nous avons les plus grandes inquiétudes, et j'en suis dans un désespoir que vous pouvez imaginer.

Je bénis pourtant le ciel que vous soyez à Paris auprès d'Alphonse : il n'y a que vous qui puissiez préparer mon pauvre Alphonse à accoutumer sa pensée à l'idée affreuse que sa mère, qu'il adore, est tombée en un instant, de l'état de la plus parfaite santé, à celui où elle est malheureusement à présent.

Vendredi matin, elle est allée au bain seule, comme elle fait toujours. Elle a voulu réchauffer le bain, et trouvant que le robinet tournait difficilement, elle le souleva. L'eau, qui s'est trouvée bouillante, a rejailli tout à coup sur elle avec violence, la frayeur l'a saisie, et il paraît qu'au lieu de sortir immédiatement, elle perdit un peu la tête, et ne pensait qu'à remettre le robinet. Pendant ces courts instants, l'eau lui tombait sur le corps, la frayeur de plus en plus s'est emparée d'elle; à la fin pourtant, elle est parvenue à sortir de la baignoire, et à crier. Les femmes de la Charité sont accourues, l'ont couverte de coton et mise dans un lit (1).

(1) *Correspondance de Lamartine*, publiée par Mme Valentine de Lamartine, p. 273, t. IV; 1827-1833. Hachette et Furne, 1874, in-8°.

Le lundi 19 novembre, à trois heures du matin, Mme de Lamartine écrivait encore à M. de Virieu, mais c'était pour lui dire : « Tout est fini. C'est un ange qui est déjà au ciel. »

C'est le poète qui nous a expliqué plus tard comment les suites d'un accident toujours dangereux, mais qui n'est pas toujours irréparable, n'avaient pu être conjurées à temps. Et cela grâce à des habitudes et à des scrupules qui achèvent de peindre celle qui en fut la victime.

Ma mère m'attendait avec une impatience pleine de bonheur de jour en jour. Les alternatives d'espérance et de joie, les vives émotions qu'elle avait ressenties de mon élection à l'Académie et de ma nomination de ministre en Grèce avaient légèrement échauffé son sang. Le vendredi 27 novembre, après avoir entendu, selon son habitude quotidienne, la messe qui précède le lever du jour, elle se rendit directement de l'église à des bains publics, servis par les sœurs de charité de la ville, dans l'hospice qui porte leur nom. La sœur supérieure, qui la reçut et s'entretint un moment avec elle de choses pieuses pendant qu'on préparait son bain, raconte qu'elle causa avec la grâce du cœur et avec l'enjouement d'esprit qui caractérisaient sa douce humeur dans ses meilleurs jours. Le bain versé, elle y entra sans baigneuse, par suite de l'habitude qu'elle avait prise dans son *chapitre*, et qu'elle avait conservée depuis son mariage, de ne jamais employer personne à son service personnel, de se déshabiller et de s'habiller elle-même, d'allumer son feu, par réminiscence de l'humilité et de la pauvreté chrétiennes.

Il faut lire, dans le récit du grand poète qui fut un si bon fils, les admirables pages, pleines de ses larmes, et qu'on ne lira jamais sans larmes, où il retrace son retour dans la maison désolée, sa visite au cimetière où il fait soulever le couvercle de la bière pour baiser une dernière fois ce visage adoré, dont l'âme a disparu, et le pèlerinage

d'ensevelissement dans le cimetière de Saint-Point, suprême triomphe de cette popularité de la reconnaissance de tout un pays, où le cercueil maternel fut porté dans les neiges sur les épaules des paysans en deuil qui voulurent tous se partager jusqu'au dernier la funèbre et pieuse corvée, et joindre leurs larmes à celles de leur cher *Monsieur Alphonse*. Nous n'ajouterons pas un mot. La blessure de cette perte, agrandie successivement par tant d'autres, ne cessa jamais de saigner au cœur du poète. Et sa douleur filiale, digne hommage à tant d'amour et de vertu, fut de celles que la terre n'a pas vu consolées.

XIII.

HENRIETTE GIROUX,

MÈRE DE SISMONDI.



MADAME DE SISMONDI.

D'après un document communiqué par M. P.-D. Sismondi.

XIII.

HENRIETTE GIROUX,

MÈRE DE SISMONDI.

Il est peu d'hommes qui aient dû plus à leur mère, à l'influence de ses conseils, à la sauvegarde de son dévouement, qui aient vécu avec cette première compagne de l'homme enfant, la plus tendre et la plus fidèle de toutes, dans une plus complète intimité, dans une plus étroite communion d'idées, de sentiments, d'études, de travaux que Sismondi. Tous ses biographes l'ont remarqué, et surtout le plus illustre de tous, celui qui, embrassant d'un coup d'œil et résumant en quelques lignes toute une laborieuse et féconde existence, a tracé de Sismondi ce portrait magistral, par lequel nous le présentons au lecteur.

Sismondi fut : « l'homme éminent qui a consacré plus de quarante années à l'étude et au progrès des sciences sociales; l'économiste généreux qui a voulu introduire des sentiments humains dans une science jusqu'à lui inexorable comme le calcul; le savant écrivain qui a tracé d'une main

si exercée le tableau des littératures du midi de l'Europe; l'historien éloquent qui, après avoir fait revivre les républiques italiennes dans un beau livre de sa jeunesse, a passé le dernier quart de sa vie à dérouler puissamment les longues annales de notre pays; enfin, le philosophe sincère qui a constamment poursuivi le bien de l'humanité avec les idées et dans la langue de la France (1). »

Les sources de l'histoire de la vie intime de Sismondi, qui nous occupera ici plus particulièrement, puisque ce sont les traces de l'influence maternelle sur la formation et le développement de ce grand esprit, de ce grand caractère, de ce grand cœur que nous recherchons, se trouvent dans le journal ou mémorial qu'il prit de bonne heure l'habitude d'écrire, suivant en cela l'exemple de sa mère elle-même, dans sa correspondance, et dans l'étude biographique si intéressante que lui a consacrée la main pieuse d'une femme distinguée, Mlle Adélaïde de Montgolfier. Ce sont ces documents, dont rien ne saurait remplacer l'autorité et le charme, que nous allons suivre pas à pas.

Jean-Charles-Léonard Simonde de Sismondi était né à Genève, le 9 mai 1773, de Gédéon Simonde, pasteur protestant d'un petit village situé au pied du mont de Salèse, et de Henriette Girod, d'origine autrichienne, suivant M. Mignet.

« Il jouit dans son enfance, dit Mlle de Montgolfier, de toutes les douceurs d'une vie aisée, calme, studieuse et contemplative. Le père s'occupait de botanique. La mère, aussi distinguée par son esprit vif, étendu, cultivé, par la

(1) Mignet, *Notices et Portraits historiques et littéraires*, t. II, p. 50.

délicatesse de son goût, que par son caractère tendre et ferme, quoique passionné, présidait à ce riant intérieur. Les bruits du monde venant à peine éveiller les harmonieux échos de cette heureuse solitude, c'était à elle de varier les plaisirs de ces heures qui s'écoulaient tranquilles sans être uniformes ou muettes. »

« De bonne heure, remarque le même biographe, la tendresse active, prévoyante, éclairée, constante de sa mère prit sur cette âme, aussi tendre qu'énergique, l'influence toute-puissante qu'elle devait conserver toujours (1). »

Cette influence maternelle, doux et vivifiant rayon des jours heureux, ne se refroidit et ne s'obscurcit point, quand vinrent les épreuves de l'adversité; et toujours supérieure à la mauvaise comme à la bonne fortune, elle continua de nourrir et de mûrir les fruits de cette éducation tranquille que hâtèrent encore les leçons d'une précoce expérience. Car la famille de Sismondi ne traversa pas impunément les crises et les orages révolutionnaires qui, de la France avaient gagné l'Europe, et agitèrent Genève autant que Paris. Il semblait du reste que les inévitables occasions de souffrir de ces temps critiques fussent favorisées et multipliées par une sorte de fatalité particulière de race et de famille. Issu d'une ancienne et célèbre famille de Pise, exilée au XIV[e] siècle, qui s'était réfugiée d'abord en France sur la côte Saint-André, puis, chassée de ce précaire asile par la révolution de l'Édit de Nantes, avait dû transporter à Genève ses pénates errants, Sismondi devait con-

(1) *J. C. L. de Sismondi, fragments de son journal et correspondance* (par M[lle] Adélaïde de Montgolfier); Genève et Paris, Cherbulier, in-8°, 1857.

naître de bonne heure les angoisses des fugitifs et l'amertume du pain étranger. Les troubles de Lyon, en 1792, l'avaient forcé d'abandonner le noviciat commercial qu'il avait commencé dans la maison Eynard, plus par devoir que par goût, et dans le but de travailler à réparer les brèches faites à la fortune de sa maison, comme de tant d'autres familles génevoises, par l'échec des spéculations fondées sur les emprunts auxquels M. Necker avait prêté l'appui décevant de son crédit trop tôt détruit; à dix-neuf ans, il lui fallut quitter Genève comme il avait quitté Lyon pour sauver sa vie menacée par les persécutions révolutionnaires, abandonnant ses biens aux pillages et aux séquestres du parti triomphant (février 1793).

L'exode de la famille proscrite, qui n'était pas près de finir, se continua par l'Angleterre. Le recteur de la petite paroisse de Peasmarket (Sussex) prit d'abord en pension les réfugiés, qui se fixèrent ensuite dans la petite ville de Tenteriden dans le Kent, attendant, non sans impatience, une heure favorable pour revenir habiter leur belle maison de Genève, dot de la mère de Sismondi, et la villa patrimoniale de Châtelaine, sans s'exposer, comme à leur départ, à la prison ou même à pis.

Ce temps d'exil ne fut perdu ni pour le fils, ni pour la mère, qui étudièrent la langue, les mœurs et les lois de l'Angleterre, et commencèrent en même temps de consigner les résultats de leurs études, leurs vicissitudes domestiques et les témoignages de leur conscience dans ces journaux intimes et familiers que Mme de Sismondi continua de tenir depuis dans cette langue anglaise qu'elle avait adoptée et parlait et écrivait avec autant d'élégance que de facilité.

Malgré ces études, ces travaux, ces consolations, ces raisons de patience, la famille ne résista pas plus d'une année à l'aiguillon du mal du pays, rendu plus pressant encore par l'incompatibilité reconnue entre le tempérament de Mme de Sismondi et un climat humide et brumeux. Au mois d'octobre 1794, les exilés, trompés sans doute par de décevants rapports, rentrèrent à Genève au moment même où y éclatait une nouvelle explosion de persécution et de terreur. Les anciens syndics venaient d'être mis hors la loi. Un d'eux, nommé Caila, voisin et ami de la famille, vint lui demander un asile qui ne lui fut pas refusé. Au bout de peu de jours, les gendarmes, qui suivaient la trace du proscrit, le découvrirent dans son asile et l'y arrêtèrent, malgré les prières et les larmes de Mme de Sismondi, et la résistance aussi héroïque qu'inutile du jeune Sismondi, qui tomba frappé d'un coup de crosse de fusil, martyr de la religion de l'hospitalité, sur le seuil violé qu'il essayait de défendre. « Le matin qui suivit cette affreuse nuit, la famille, en prières et glacée de stupeur, entendit la détonation de la fusillade. Les quatre syndics étaient morts. »

On comprend l'effet d'un tel événement et l'insurmontable dégoût dont il frappa les témoins pour les lieux, à jamais déshonorés et disgràciés à leurs yeux, qui en avaient été le théâtre. « Ces beaux ombrages de Châtelaine, vers lesquels les Simonde étaient revenus avec tant de joie, ces vertes pentes qu'arrosent l'Arve et le Rhône, cette sublime perspective des Alpes et du lac où elles se mirent, ces vergers dont les fruits rendaient la santé, tout ce qui avait fait de cette campagne un lieu de délices, devint une

source de regrets. La mère, le père, le fils ne pouvaient plus y vivre ; tous étaient résolus à s'expatrier. »

La terre de Châtelaine, vignoble et villa, fut hâtivement vendue, par suite de cette noble répugnance qui leur faisait considérer comme maudit un lieu souillé par le deuil, si innocent qu'il fût, de la mort d'un hôte et d'un ami, pour la moitié de sa valeur, et les Sismondi ne gardant, faute de pouvoir les aliéner, que leur maison de Genève, et la petite campagne de Chêne, acquise et embellie par le grand-père de Charles de Sismondi, tournèrent, pour y reconstituer leurs foyers, leurs yeux et leurs pas du côté de cette Italie, mère et marâtre de la famille. C'est là qu'un des chefs de la maison, le héros et l'auteur de sa prospérité, avait reçu de l'empereur Henri VI, auquel il avait fait, dans une bataille, un rempart de son corps, la devise reconnaissante : « *Cara fè m'è la vostra.* » Résolue à renouer les anneaux brisés de leur tradition héréditaire, et à marcher de nouveau sur les traces de ses ancêtres, la famille de Sismondi dépêcha le fils aîné en éclaireur, se fiant avec une juste confiance dans la sagacité et le bonheur de son choix. Le jeune homme parcourut la Toscane et trouva ce qu'il cherchait dans le val de Nievole en frappant à la porte du patriarcal domaine (*podere*) de Valchiusa, situé à peu de distance de la petite ville de Pescia.

Ce paysage de Valchiusa (vallée close) est décrit par Mlle de Montgolfier d'après les enthousiastes témoignages de la première heure, dans le journal de Sismondi, avec un grand charme pittoresque. On voit dans la description, avec quelque chose de l'impression de la réalité, la gorge boisée arrosée par un ruisseau toujours clair, le sentier enfoui

sous les feuillages des coudriers et des aulnes, les bosquets de verts noyers et de chênes séculaires offrant au passant, sur leur banc de bois, l'hospitalité de l'ombre.

Une côte abrupte ferme au nord le vallon, couronnée de cerisiers, de figuiers, d'oliviers au feuillage pâle et tenace, et parée, sur ses flancs ocreux, des pampres de *l'aleatico*, muscat rouge au goût exquis, de la grappe *barba rossa*, dont les grains dorés s'étagent comme les boucles crespelées d'une blonde chevelure, du *fiorentino*, premier raisin à mûrir. Là se dressent aussi les treilles de la vigne qui fleurit trois fois, la *salamanna delle tre volte*. Un sentier sinueux, qui contourne la crète de ses lacets, conduit jusqu'à Lucques. Ce coteau vinicole est, par l'âpreté relative de sa température, considéré comme la petite Sibérie du pays. L'haleine du ciel y est plus rude, et on y voit parfois en hiver les gelées blanches givrer jusqu'à midi le gazon; les violettes n'y fleurissent qu'à la fin de février et les narcisses à la fin de mars. En revanche, une fois le printemps décidé, son bouquet de fleurs variées dure jusqu'à la fin de décembre, et la brise d'été y est fraîche, légère et parfumée.

L'autre face du bassin de Valchiusa, exposée au plein soleil, garantie des frimas par la croupe montueuse qui lui sert de paravent, est une vraie corbeille fleurie où dès janvier luttent de couleurs et de parfums, la violette, la grande anémone pourpre, inconnue ailleurs, les glaïeuls, les orchidées, la campanule miroir de Vénus, les tussilages, jacinthes, renoncules, iris. Le jujubier à l'élégant feuillage, le mimosa du Nil, aux suaves odeurs, ornent les trois étages de jardins disposés en terrasse, où brille surtout le fruit d'or des orangers et des citronniers, qui conduisent au toit de

la villa, habitation confortable et modeste, où, sans être contrarié par des jouissances d'art trop intenses, on jouit pleinement de la volupté de ces magnificences et de ces enchantements de la nature. Tel est le paysage privilégié, même en Italie, telle est la demeure, encore pieusement conservée par les héritiers de Sismondi, où la famille vint s'établir avant la Noël de 1794.

Les événements ne permettaient pas les pompes d'une prise de possession somptueuse; les revenus de la famille étaient fort diminués; mais dans cette vie étroite le cœur du moins était au large, et si une frugale abondance remplaçait l'ancien luxe, on goûtait tranquillement les délices de ce bonheur domestique auquel suffisent le pain et le vin mangé et bu en santé, en concorde, en belle humeur. On trouva moyen, dès l'année 1795, de marier Sara, sœur de Charles, à un gentilhomme du pays, Cosimo Forti, et comme l'argent ne fait pas le bonheur, il se contenta de la dot modeste des temps advers, de même que Mme de Sismondi, sa belle-mère, tout en conservant l'élégance et la libéralité de ses habitudes, faisait rouler le ménage sur ce qui demeurait, le revenu de la dot prélevé, des quatre mille francs que rapportait à peine la belle maison de Genève, dépréciée par la révolution.

Ce n'est pas du premier coup pourtant, malgré tant de gages déjà donnés à l'adversité, que la famille Sismondi goûta, dans la médiocrité que dorait l'art de se passer de la fortune, le repos auquel elle avait tant de droits. Ce bonheur modeste et sage ne fut pas dérobé par l'obscurité aux derniers coups où le destin contraire épuisait sa malice. Il y eut encore des secousses dans ces lares à peine fixés; et

l'horizon ne se rasséréna point complètement sur la tête des expatriés sans un suprême tribut d'éclairs et même de tonnerre payé aux influences orageuses qui grondaient encore. On avait échappé aux dangers de la révolution, mais non à ceux de la guerre; et le flux et reflux des armées autrichienne et française condamnait encore l'Italie à tous les maux qu'entraînent l'invasion et la conquête. Sismondi, suspect aux Autrichiens comme coupable de sympathies françaises, fut arrêté, et passa en prison l'été de 1796. Du moins, il fut détenu dans un couvent de Pescia, et s'y accommoda philosophiquement, avec l'habitude qu'il avait déjà de la résignation, dans une solitude autour de laquelle veillait l'industrie du dévouement maternel, prodigue de consolations et d'espérances.

De la terrasse de Mme Forti, on pouvait voir la prison. Bientôt la mère et le fils se parlèrent par signes, et les chants du prisonnier arrivèrent jusqu'à sa famille. Une correspondance moins vague s'ouvrit entre eux par l'intermédiaire de leur métayer, Jean-Antonio Spicciani, chargé de porter à Charles sa nourriture. L'Autriche refuse habituellement à ses captifs plumes, papier, encre : elle a la prétention d'affamer l'âme avec le corps (1). Des bandes de papier, des bouts de crayon furent cachés dans le chandelier, dans le pain, dans la viande, jusque dans la bouteille de vin, et les lettres de Mme de Sismondi, arrivées à bon port, eurent chaque jour leur réponse. Le besoin d'éclairer, d'égayer, de consoler sa mère, un vif attachement aux principes dont il ne dévia jamais, percent dans ces petits billets où Sismondi revient toujours à dire : « Aime-moi, ne t'afflige pas! quand je converse avec vous et quand je lis, je me sens vraiment hors de prison. »

(1) Ceci a été écrit à une époque où l'Italie gémissait encore sous le joug autrichien, et où une femme comme Mlle de Montgolfier ne pouvait jamais parler d'elle sans songer à la captivité de Silvio Pellico et d'Andryane.

Ces lettres ne contiennent pas seulement de ces épanchements d'affection. Rendant à sa mère les bienfaits qu'il en a reçus, Sismondi profite de ces vicissitudes auxquelles il s'est aguerri pour faire l'éducation de cet esprit que passionne le cœur, pour accoutumer sa mère, comme il s'y est accoutumé lui-même, à ne voir que le bon côté des choses, à bénir l'expérience sans trop regretter le prix qu'elle coûte et à se faire, au-dessus des fluctuations des événements et des hommes, cet asile de sérénité et d'impartialité, inaccessible aux déceptions de l'intérêt personnel. Il raille aimablement sa mère de ces persécutions qui lui sont venues dans la personne de son fils du côté où elle croyait avoir le moins à les craindre; car c'étaient les Autrichiens, pour lesquels elle avait un faible, et non les Français, contre lesquels elle nourrissait, depuis les événements de Genève, des préventions trop justifiées, qui avaient mis son fils en chartre privée. Sismondi, que les malheurs dont elles ont été la cause, n'ont pas dégoûté des idées nouvelles, et qui ne les accuse pas des fautes des hommes, même quand il en souffre personnellement, se plaît à combattre, en tirant parti de sa propre détention, et en demandant à l'affection même des arguments au profit de la raison, les préjugés aristocratiques de sa mère. « Elle ne pouvait oublier, disait-elle, que c'était l'invasion des idées nouvelles qui l'exilait de sa patrie, qu'il s'en fallait peu qu'un soldat républicain n'eût frappé son fils à mort devant elle, que c'était au nom de la liberté qu'on avait fusillé, presque sous ses yeux, son hôte et son ami. Il sera toujours difficile d'apprendre aux femmes à distinguer les principes de leurs effets. » A ces objections Sismondi opposait plaisam-

ment sa propre incarcération, ordonnée par les Autrichiens libérateurs :

Si tu pouvais te dire : « Ce sont des tyrans, des monstres, des Français! ils ne font que leur métier! l'injustice triomphe, c'est le sort du genre humain, et la vertu aura son tour, tu te consolerais. Mais non, ce sont les favoris de ton cœur, que tu avais si ardemment désirés, dont tu n'attendais que des bienfaits, qui te trompent avec tant de cruauté. Tu ne sais comment concilier tes opinions, tes sentiments et tes souffrances, et jusqu'à ce que tu sois convenue avec toi-même qu'il n'est honneur, justice, vertu, bonheur pour un pays que dans la liberté, et qu'une contre-révolution est cent fois pire qu'une révolution, tu souffriras doublement.

Un autre jour, il écrivait avec une grave tendresse :

Ne blasphème pas contre la philosophie, car elle m'est douce et consolante et la religion encore plus. Le sermon que j'ai lu aujourd'hui m'a enchanté; le texte était : « *Le méchant fait une œuvre qui le trompe.* » Je l'ai lu en italien, à mon prêtre, et ne crois pas avoir fait perdre aux paroles de leur éloquence, tant il m'est devenu facile de traduire en lisant.

Les études de la captivité de Sismondi, et, quand il fut redevenu libre, ses promenades à travers les enchantements du paysage toscan, ne tardèrent pas à porter leurs fruits intellectuels comme leurs fruits moraux. Il avait senti s'éveiller à la fois en lui, durant cette période d'incubation, une double curiosité d'esprit pour les questions politiques que soulève l'étude et la comparaison des constitutions des pays libres, et pour les questions économiques que soulève la recherche des traditions et des progrès de l'agriculture, dans un pays où elle se présente avec une physio-

nomie caractéristique. Il fut amené ainsi, dès le début de sa carrière, à donner des gages à la double sollicitude qui en fut jusqu'au bout l'inspiration et l'honneur : l'amélioration des conditions de la vie politique et sociale dans les villes, de la vie économique et agricole dans les campagnes. Il avait été frappé de la fragilité et de la stérilité des constitutions politiques ; il en rechercha les causes et essaya de trouver les lois qui, en pareil cas, régissent les effets.

Sur les conseils de sa mère, il abandonna bientôt, pour le mûrir par la patience et l'expérience, un travail qui se serait trop ressenti à ce moment de l'excès même de qualités que le temps devait tempérer, une tendance à l'absolu, un goût des formules inflexibles et des considérations abstraites difficilement conciliables avec le compte qu'il faut tenir des passions, des intérêts et des faits dans l'étude de cet art de gouverner les hommes dont on chercherait vainement à faire une science.

Mais là où les encouragements et les pressentiments de sa mère devinèrent et devancèrent avec raison et avec bonheur le succès et les éloges publics, c'est dans les recherches qui ont abouti à ce *Tableau de l'agriculture toscane*, dont les couleurs ont le charme de la poésie et de la jeunesse. Sismondi commençait ainsi originalement sa carrière d'économiste, puisqu'il la commençait en s'inspirant des leçons de sa propre expérience d'agriculteur et des exemples rencontrés dans ses promenades d'observateur, et partait de l'analyse pour arriver à la synthèse et de la pratique pour arriver à la théorie. C'est ce qui donne un attrait et une utilité qui n'ont pas vieilli à ces recherches sur les procédés traditionnels de l'agriculture toscane, son art de tirer parti des irri-

gations et des engrais limoneux, le goût de décoration pittoresque qui lui a fait donner le roseau pour tuteur aux ceps et remplacer la haie épineuse et inhospitalière comme limite des héritages par ces guirlandes de pampres courant en arceaux verdoyants d'un arbre à l'autre de la route, en même temps qu'à ces tableaux des fêtes et des banquets de la moisson, de la *battitura*, des vendanges, auxquelles plus d'une fois il s'était plu à prendre part avec sa mère.

On ne se douterait guère en le lisant, que ce *Tableau* riant, ému, éloquent, où l'économie sociale et rurale se pare de sentiment et de poésie, fut écrit et publié de l'automne de 1800 au printemps de 1801, non à Pescia, mais à Genève, où l'intérêt de ses études et de ses affaires avaient rappelé, on peut dire exilé Sismondi, et où il était obligé de disputer à la fois alors la fermeté de son esprit et la probité de son travail à toutes les inquiétudes, à toutes les tristesses que peuvent causer à un homme raisonnable et tendre le regret du toit domestique, de l'absence d'une mère et les luttes de la passion et du devoir.

Sismondi était alors fort épris d'une honnête et charmante jeune fille, et ses vœux et ses espérances de mariage, contrariés par les objections de la famille et du monde, fondées sur l'absence de fortune des deux parts et la différence des conditions, devaient aboutir d'un côté à une déception qui tua la jeune fille, trop faible pour la supporter, de l'autre à un sacrifice d'obéissance et de raison, qui laissa longtemps en deuil le cœur de Sismondi. Pour la première fois, il avait vu l'affection prévoyante de sa mère, et l'indulgente amitié de Mme de Staël s'accorder à désapprouver un choix plus généreux que sage; pour la première fois aussi il

avait connu, et il en garda longtemps l'arrière-goût, l'amertume du devoir accompli, plus certaine en plus d'un cas que sa douceur.

C'est en juin 1802 que mourut, épuisée par une lutte trop rude pour elle, cette Lucile, apparition languissante et mélancolique qui ne fait que traverser la vie de Sismondi.

« Durant de longues années, écrit, avec une délicatesse toute féminine, le biographe intime de Sismondi que nous nous plaisons à citer, ce funeste anniversaire n'est jamais revenu que pesamment chargé, selon l'expression de Sismondi, de douloureux souvenirs; et, singulière coïncidence ! c'est aussi au mois de juin qu'il est mort, lui, quarante ans plus tard. »

Nous ne serons pas surpris d'apprendre, par la même bouche, avec quel art et quel bonheur de tendresse Mme de Sismondi s'appliqua à guérir la blessure qu'elle avait dû faire à celui qu'elle aimait avec une affection capable de tous les courages, même de celui de la vérité et de la sévérité.

Près de son fils, lorsqu'il perdit Lucile, Mme de Sismondi trouva dans son esprit, dans son imagination, dans sa tendresse, d'immenses ressources pour panser les plaies, endormir les douleurs, relever cette âme abattue. Elle ramena Charles dans la vallée où ses yeux s'étaient ouverts aux charmes de la nature, à ces beautés qui, si elles ne peuvent consoler, soulagent, et elle ne le laissa revenir à Genève, qu'en novembre, lorsque la préoccupation d'un nouveau travail : la *Richesse commerciale des nations*, arrachait forcément le jeune écrivain à la sombre tristesse que de fréquentes lettres de sa mère venaient encore éclaircir.

Le succès de ces deux volumes, exposition des principes de

la science économique d'après Adam Smith, avec des améliorations et des vues personnelles qui dépassaient de beaucoup la portée d'un travail de traduction et vulgarisation, se manifesta pour Sismondi par l'estime de M. Necker, l'amitié de Mme de Staël et des offres à la fois flatteuses et avantageuses dont il fut l'objet. Le comte Plater vint à Genève exprès pour proposer à Sismondi la chaire d'économie politique de Wilna, avec six mille francs de traitement, deux mois de congé, et une pension au bout de dix ans. La proposition était tentante pour un jeune homme dans la gêne, qui se retranchait jusqu'au nécessaire pour envoyer ses épargnes à sa mère, riche, à ce qu'elle prétendait, avec ce sourire des âmes fortes qui cache tant d'héroïques sacrifices, avec deux louis à dépenser par mois.

Pourtant Sismondi refusa, malgré l'insistance du comte Plater qui augmentait encore ses offres, et l'appui que lui prêtait son père. Il refusa, nous le disons à l'honneur de la mère et du fils, pour ne pas obliger celle-ci à une privation pire que toutes celles de la pauvreté, et dont elle avait été forcée d'avouer qu'elle la supporterait difficilement, celle de l'absence, de l'éloignement de son enfant de prédilection. Cet aveu, elle ne l'avait fait que lorsqu'elle put paraître croire — heureuse de se tromper — que la renonciation de son fils avait été inspirée par d'autres considérations que celles de l'affection. Il y eut à ce propos entre eux une lutte d'abnégation, une émulation de générosités délicates qui n'a pas échappé à l'auteur de la pénétrante étude biographique que nous devons citer encore.

La nouvelle de la négociation tour à tour rompue et renouée,

arriva enfin à Valchiusa à Mme de Sismondi, et souleva une tempête dans son âme. Ses lettres, inondées de larmes, supplient son fils de n'écouter que l'intérêt de sa fortune, de son long avenir; elle lui répète que les étrangers, savants, hommes de lettres, sont mieux accueillis dans le Nord que dans les autres parties de l'Europe, qu'ils y trouvent plus de portes ouvertes à la fortune, et qu'ils y font souvent de riches mariages.

Bientôt, après avoir énuméré tous les avantages offerts et considéré l'affaire au point de vue de la raison, la mère inquiète n'y tient plus. Le masque stoïque tombe, son secret l'étouffe et elle le laisse échapper.

Ne me demande plus comment je sens cette affaire de Wilna, j'ai eu trop de peine à écarter ce *sentiment*. Mais, ne l'as-tu pas deviné? As-tu donc oublié de quoi mon bonheur se compose? Et toi, qui t'effrayes de dépenser dix années loin des pays que tu préfères, ne sais-tu pas que ces dix ans sont plus que tout ce qui me reste à vivre? Du jour qu'ils commenceront tout sera donc fini pour moi! Je ne dis pas que j'en mourrai : c'est dans la vigueur de l'âge qu'on se figure mourir de peines qui vous semblent insupportables et qu'on croit que la mesure des forces morales doit être celle de la vie; quand on a vieilli parmi les orages, on a appris qu'ils vous flétrissent, vous courbent, mais ne vous emportent pas. Les chagrins dévorent la vie; il faut un coup de la nature pour donner la mort.

Puis, ajoute le biographe, effrayée d'avoir laissé échapper ce cri d'angoisse, la pauvre mère s'accuse de lâcheté, et conjure son fils et son mari d'oublier ces indignes larmes, de les compter pour rien, de peser de sang-froid les avantages et les inconvénients, en s'aidant des lumières de ceux qui connaissent le pays, et de décider ensuite, mettant son intérêt, à elle, tout à fait hors de question.

Sismondi refusa définitivement; et qu'il ait eu à cela ou non le mérite d'un grand sacrifice, il se trouva avoir agi sagement, en agissant contrairement aux suggestions de la raison vulgaire, non seulement pour le bonheur de sa mère, mais pour le sien.

Il y gagna d'abord d'être mis, par les conseils clairvoyants de cette femme distinguée, dans la vraie voie de sa vocation. Il s'égarait dans des recherches plus philosophiques qu'historiques sur les constitutions des villes libres d'Italie, en prenant pour point de départ non les faits mais les principes. Il n'était pas satisfait du résultat, et éprouvait la plus grande peine à ramener à des types absolus toutes ces combinaisons politiques où le caprice des princes et la mobilité des peuples déconcertent si souvent la logique. Son mécontentement se traduisait par des conclusions empreintes de la rigidité métaphysique, qui ne satisfaisaient point sa conscience, et par lesquelles il sentait qu'il s'écartait lui-même de la justice et de la vérité.

C'est à sa mère qu'il dut la fin de ses anxiétés d'esprit, et la satisfaction de se sentir marcher dans la voie naturelle et féconde de son talent. C'est elle qui lui fit comprendre que la solution du problème qu'il étudiait devait être fournie non par le philosophe à l'historien, mais au contraire par l'historien au philosophe. C'est elle aussi qui lui apprit à préférer, comme elle le faisait elle-même, l'autorité certaine d'un récit éclairé et impartial et son succès que l'art consacre, à l'autorité toujours précaire et au succès toujours contesté du métaphysicien et du polémiste politique, obligé malgré lui, malgré ses prétentions à la sérénité, de faire autant de part aux passions qu'aux idées, s'il veut arriver

à la popularité. Celle de l'historien, si elle coûte plus d'efforts de talent, ne demande du moins aucun sacrifice de goût et de conscience, et se concilie mieux avec la dignité du caractère et la probité de l'art. C'est ce que faisait ressortir Mme de Sismondi dans des lettres dont voici un fragment.

Les plaisirs du lecteur retournent à l'écrivain... mais on ne recueille que ce qu'on a semé, et voilà pourquoi je désirerais tant que tu te jetasses dans l'histoire. Voilà pourquoi tu me donnes une vraie joie en te déterminant à enlever de tes *Constitutions libres* quelque chose qui appartienne à ce genre pour le mettre dans un cadre séparé. Se déterminer n'est pas tout, je le sais; je ne comprends que trop les difficultés, et voudrais qu'il me fût aussi facile de t'aider à les vaincre, celle de mener en laisse les affaires de plusieurs États séparés et cela sans confusion et avec intérêt, n'est pas une petite affaire.

Sismondi ne réussit pas en effet à trouver du premier coup les règles de cet art nouveau du récit historique, embrassant à la fois l'ensemble, les détails et les raisons des faits, et ne laissant rien à désirer à la curiosité moderne, bien plus exigeante et bien plus délicate et philosophique que l'ancienne, qui ne demandait guère qu'à être amusée. Après avoir été très loué et très encouragé par les suffrages d'une famille éclairée, et l'assentiment du goût encore plus difficile de Mme de Staël pour l'*Introduction à l'histoire des Républiques italiennes*, Sismondi eut le déboire d'entendre traiter par la sincérité sévère de ces juges amis de « compilation sèche et sans vie » la première rédaction du récit. Il eut là une crise pénible d'angoisse et de sueur d'esprit, de doute de sa vocation, de son talent; il toucha au désespoir et y eut peut-être succombé sans les viriles et tendres ad-

monestations, sans le perpétuel *sursum corda* de l'affection maternelle. Il prit le dessus, écrivit et récrivit encore la première partie de son histoire, et eut enfin la joie, méritée par le plus rude labeur, de conquérir les éloges, précurseurs du succès public, auxquels sa mère mêlait les conseils du goût le plus délicat.

« Garde-toi, lui écrit-elle, par exemple, à propos de son *Introduction*, de tout ce qui approche, même de très loin, de la manière des harangueurs philosophes de 89, qui tonnent dès qu'ils ouvrent la bouche; la chaleur doit venir par le développement; on aime à avoir aperçu le feu sous la cendre avant l'explosion, et le lecteur partage plus volontiers les sentiments de l'auteur quand ils y arrivent ensemble et par degrés. »

Voici encore un exemple et, on peut le dire, un modèle de l'éloquence maternelle de ses encouragements, de ses objurgations, quand elle voit son fils, lassé de son pénible sillon, prêt à abandonner la tâche, renonçant à remuer le grain qu'il croit devoir être stérile. Comme elle ramène à son poste le soldat tenté de désertion, comme elle refuse, au nom de la certitude du succès final, la démission littéraire de l'apprenti-auteur dégoûté de son œuvre et la condamnant à l'oubli !

Je m'afflige de la manière dont ton imagination s'est montée, *démontée* plutôt. Pourquoi ne recueillerait-elle rien dans l'avenir? C'était naguère un champ si fertile pour elle ! Allons, mon enfant, redresse-toi, électrise-toi par tous les moyens possibles, tous ceux qui sont honorables et sûrs, s'entend. Cher enfant ! je t'exhorte, je te conjure, ne te laisse pas oppresser le cœur par les contradictions que tu éprouves; elles sont la conséquence naturelle et néces-

saire du métier d'auteur; tous commencent par là..... Mon cher petit, je ne souffrirai pas que tu dises du mal de l'état d'homme de lettres; viens, que je t'enseigne à voir les choses du beau côté, et si tu l'apprends de moi, fais-m'en honneur devant le monde. Quand je dis *du beau côté* c'est une fleur de rhétorique; car je ne te demande que d'être juste et conséquent. Sans doute, l'homme de lettres est chargé de son petit fardeau particulier, puisque chaque vocation a le sien; mais ordinairement, il porte une moins lourde part que les autres du fardeau commun, les grandes secousses ne le touchent guère qu'indirectement : la peine, c'est-à-dire le travail, est un de ses plaisirs; la récompense en est souvent double et d'une douceur caressante... En vérité, si j'avais à revivre et à choisir, j'adopterais la vie littéraire comme la plus heureuse.

La réaction se fit et comme il arrive souvent, Sismondi enivré par le succès des deux premiers volumes de l'*Histoire des Républiques italiennes*, qui ont enfin trouvé un éditeur et un public, un peu étourdi par les éloges et les offres de service de cette aimable mais parfois décevante société de Coppet, où les nobles enthousiasmes de l'esprit et du cœur ne se défendent pas assez de la frivolité, de la fragilité de l'engouement, est à la veille d'être trop auteur après ne l'avoir pas été assez, et de trop compter sur lui après avoir trop douté de lui. Sa mère, qui démêle parfaitement ce que la chaleur de l'atmosphère de Coppet à d'un peu factice, le gourmande de l'excès de ses espérances comme elle l'a gourmandé de l'excès de ses craintes; elle le trouve près d'être trop confiant après avoir été trop défiant, et trop superbe après avoir été trop modeste; et de même qu'elle ne lui a pas ménagé les fortifiants encouragements, elle ne lui épargne pas les conseils que rend plus efficaces une légère pointe d'ironie. Elle s'inquiète notamment de la crédulité naïve avec laquelle

son fils escompte, pour son avenir, ces manifestations de salon, ces enthousiasmes de coterie, où il faut, sous peine de désappointements amers, faire d'avance la part de la politesse, de l'imitation, de l'indifférence, de la jalousie même auxquelles est si commode ce masque souriant de la bienveillance.

Avec la clairvoyance et le tact que l'affection aiguise, elle met en garde la naïveté cordiale de son fils contre l'égoïsme aimable de Benjamin Constant, et ce manège de roué d'esprit et de sentiment qui ne la trompe pas, elle, sur la sécheresse de son cœur, et contre la bienveillance de Mme de Staël qui est sincère, mais à cause de cela même sujette à tous ces entraînements du premier mouvement que corrige parfois si désagréablement le second, Mme de Sismondi sait bien que l'égoïsme et le caprice reprennent toujours leurs droits, et qu'on ne se donne ainsi tout entier à la fois que pour se reprendre en détail, par le jeu naturel du cœur, sujet à se refroidir d'autant plus vite qu'il s'est plus vite échauffé.

C'est chose étonnante et admirable à ce point de vue que la sagacité des observations et la sûreté des jugements de Mme de Sismondi, appréciant, du fond de la solitude patriarcale de Valchiusa, des personnes qu'elle connaît à peine ou qu'elle n'a jamais vues. L'affection maternelle, dans une âme élevée, un cœur éclairé par l'esprit, a le privilège de la divination et touche à celui de l'infaillibilité. Toute cette partie de sa correspondance fait vraiment le plus grand honneur au dévouement intelligent de Mme de Sismondi comme au fils digne de le lui avoir inspiré.

Prends garde, lui disait-elle, de faire comme les chevaux

qui ayant fourni la montée avec ardeur, galopent à la descente jusqu'à se rompre le cou. Quand un parti te tente, qu'une personne te plaît, tu n'argumentes que pour te prouver à toi-même que tu as raison; puis, tu te hâtes de mettre le dernier sceau, et voilà qui est fait; jusqu'à ce que l'expérience revienne, tout doucement, replacer chaque objet sous un jour différent, et te donne plus de dépit et de dégoût qu'il ne faudrait, et que tu n'en veux supporter.

Voici le passage d'une de ses lettres qui concerne Benjamin Constant.

Tu vas me trouver pis que ridicule, mon Charles, écrit-elle, si je me mêle encore de te donner des avis sur C. Tu me diras que tu le connais, et que je ne te connais pas. Ce que je pense de son caractère est en grande partie le résultat des éloges que je t'en ai entendu faire; mais enfin... mais enfin, il est du nombre de ceux à qui il ne faut pas se livrer entièrement. Il peut *goûter* les gens, il peut vouloir leur plaire, mais une tendre et vraie amitié, l'abandon, le dévouement sont choses qu'il ne faut pas attendre de lui. Revenu de tout cela, il n'a de sensibilité que celle des passions; il fait tout avec de l'esprit, il en a infiniment; mais ce qu'on appelle de l'âme, il n'en a point....

Les fréquents séjours de Sismondi à Coppet ne l'empêchaient pas de travailler assidûment à son *Histoire*, dont on peut suivre les progrès dans les lettres de sa mère et dans les avis inspirés par les différentes phases de l'ouvrage. Avec quelle admirable justesse d'esprit, quelle vivacité de cœur, elle combat chez son fils cette disposition aux opinions absolues et au prosélytisme même du doute, maladie inhérente à la jeunesse et à l'inexpérience !

Il ne faut pas ainsi jeter feu et flammes, lui écrit-elle, penses-y, toi qui as besoin d'être aimé! Ce ne sont pas des ennemis d'un jour qu'on se fait en s'affichant de cette manière; ils sont acharnés et pour toute la vie. Au fond, il n'est pas fort étonnant qu'on se fasse haïr des hommes, quand on attaque sans utilité les opinions sur lesquelles ils fondent leur bonheur. Elles peuvent être erronées, mais les erreurs reçues depuis longtemps sont plus respectables que celles que nous voudrions y substituer, car ce n'est pas la vérité qu'on trouve quand on a abattu le système de religion généralement adopté, puisque cette vérité, si elle n'est pas révélée, se cache dans des ténèbres impénétrables à l'esprit humain. Laisse en paix la Trinité, la Vierge et les saints; pour la plupart de ceux qui sont attachés à cette doctrine, ce sont les colonnes qui soutiennent tout l'édifice; il s'écroulera si tu les ébranles. Et que deviendront les âmes que tu auras privées de toute consolation et de toute espérance? La piété est une des affections de l'âme les plus douces et les plus nécessaires à son repos; on doit en avoir dans toutes les religions, excepté dans celle où à force d'élaguer les rameaux auxquels nos sens atteignent, à force de spiritualiser, on tombe dans des idées distraites et dans un vague désolant... Promets-moi au moins de consulter, avant de publier, quelque bon esprit hors de la cour de Mme de Staël. Elle peut supporter la haine, elle a tant d'adorateurs! Mais toi tu t'aigrirais, souffrirais, te dessécherais et je n'en puis supporter la pensée.

Lorsque Mme de Staël, qui ne voyageait pas sans tout ou partie de son salon, pour avoir toujours sous la main les interlocuteurs de cette conversation perpétuelle, qui charmait et usait sa vie, fit en Italie le voyage presque triomphal d'où elle rapporta l'idée de *Corinne*, Sismondi fut désigné par elle, dans son état-major d'amis et d'admirateurs, pour avoir le plaisir et l'honneur de l'accompagner : plaisir laborieux, honneur redoutable parfois, car Mme de Staël, qui donnait beaucoup en amitié, voulait aussi

beaucoup recevoir, et son humeur se ressentait parfois des mouvements d'une âme passionnée. Tout cela explique les appréhensions de Mme de Sismondi et les conseils qu'elle donnait à son fils pour qu'il se tirât à son honneur d'une mission difficile, conseils où la sagesse ne se refuse point l'assaisonnement d'un peu de malice.

Ah ça! écrit-elle, tu vas donc voyager avec Mme de Staël? On est trop heureux d'avoir une pareille compagne. Mais, prends garde! c'est comme un court mariage : toujours et toujours ensemble, on se voit trop; les défauts ne trouvent pas de coin pour se cacher; un enfant gâté comme elle de la nature et du monde doit certes avoir les siens pour le matin, pour les moments de fatigue et d'ennui; et je connais quelqu'un qui se cabre, lorsqu'il rencontre une tache chez les gens qu'il aime. Il faudra donc que ce quelqu'un-là ait la double attention d'ouvrir les yeux sur ses propres défauts pour les réprimer, et de les tenir strictement fermés sur ceux de sa compagne. Tu te seras déjà fait toi-même la leçon; n'importe : il est bon de la repasser souvent, et si je pouvais trouver la bague de la fée qui piquait le doigt chaque fois qu'on risquait de tomber en faute, je te l'enverrais pour plus de sûreté. Que je suis curieuse de savoir comment elle se tirera (Mme de Staël), de la société de ce pays! Sans doute elle ne se liera qu'avec des personnes qui sachent bien le français! Car, pour qu'elle mette ses pensées en italien! elle! c'est impossible. Elle aura beau l'entendre, le savoir, lire le Dante mieux que les trois quarts et demi des nationaux, elle ne trouvera jamais dans toute la langue de quoi faire aller une conversation comme il la lui faut. Comment aurait-on fait les mots quand les sentiments et les idées sont encore à naître? Tu verras qu'elle n'aimera point non plus la prosodie italienne. Cependant on l'admirera, et elle fera fanatisme, comme nous disons.

Les prédictions de Mme de Sismondi furent justifiées par l'événement, ainsi que le constate le biographe.

La prédiction s'accomplit à la lettre : Charles écrivait de Rome : « Madame de Staël plaît partout; mais elle ne trouve rien qui lui plaise; elle s'irrite contre cette langue sonore qui retentit pour ne rien dire. Dans la poésie qu'on lui vante, elle ne retrouve pas d'idées et dans la conversation point de sentiments. »

Sismondi, à peine de retour, échappa aux remerciements et aux éloges de Mme de Staël et de son cercle, on pourrait dire de sa cour, pour reporter à sa mère l'hommage de ce succès personnel, auquel elle avait contribué, et les prémices du modeste salaire de sa deuxième édition des deux premiers volumes de *l'Histoire des républiques italiennes*. Le libraire Gessner la lui payait 12 francs la feuille, mais en *livres*, et les rayons allemands de la bibliothèque de Valchiusa profitèrent seuls de l'aubaine. Sismondi se félicitait de passer l'hiver au coin du feu avec sa mère, étudiant et travaillant dans cette douce atmosphère du foyer domestique qui seule échauffait et fécondait son talent : « Nous nous ferons indépendants du reste du monde, lui écrivait-il; nous nous soignerons l'un l'autre, nous nous dirons que nous nous aimons, ce qui est bien la plus douce parole que l'on puisse entendre. »

Après avoir passé près d'une année à travailler en famille, Sismondi fit le voyage d'Allemagne (1807-1808) pour rejoindre à Vienne Mme de Staël, qui, ne pouvant l'avoir au départ pour compagnon, avait tenu à l'avoir pour hôte et pour aide de camp durant son séjour. Après avoir pris une part honorable aux entretiens des soupers du lundi chez son illustre hôtesse, Sismondi profita de son passage à Paris pour y renouer avec un autre éditeur les liens de ses conventions avec Gessner, rompus par

suite de sa déconfiture et de sa mort. Le libraire Nicolle acheta, moyennant 500 louis, la deuxième édition des quatre premiers volumes de l'*Histoire des républiques italiennes*, et la première édition des quatre suivants. A ce salaire venait se joindre, pour augmenter l'aisance de la maison et la sécurité de son travail, un traité avec Michaud, éditeur de la *Biographie universelle*, qui avait chargé Sismondi de la partie italienne. Il se trouva assez occupé et assez riche pour refuser la place de professeur à Genève avec 1,000 écus de traitement. Aux regrets que cette détermination causait à sa mère, il répondait, avec l'enjouement du succès.

Que veux-tu? l'esprit des corps enseignants et leurs petites intrigues me déplaisent, leurs cérémonies me choquent, leurs occupations publiques m'ennuient et leurs occupations journalières m'assomment. Je connais peu de métiers dont je me souciasse moins que celui de dresser les enfants ou les singes par des leçons quotidiennes. D'ailleurs je tirerai plus d'argent de mes grands hommes à six francs par tête, comme tu les appelles.

Bientôt le deuil assombrit ces horizons riants. Sismondi perdit son père, Gédéon de Sismondi, mort à Valchiusa, à 69 ans, emporté par une attaque d'apoplexie qui ne permit pas à son fils d'arriver à temps pour lui fermer les yeux. C'est à ce moment que commence à devenir abondante pour nous une nouvelle source d'informations intimes à laquelle nous puiserons désormais, la correspondance, ouverte en juin 1807, et bientôt active et substantielle, entre Sismondi et la comtesse d'Albany (1). Nous ne la feuilleterons pas long-

(1) *Lettres inédites de J. C. L. de Sismondi, etc.*, publiées par M. Saint-René Taillandier, 1863, un vol. in-18.

temps, sans trouver à citer plus d'un passage relatif à cette affection filiale qui occupa longtemps son cœur tout entier, n'y laissant de place que pour quelques amitiés choisies.

Sismondi, écrivant par exemple de Pescia, le 30 juin 1810, à la comtesse, au lendemain de la mort de son père, défend contre une boutade de mélancolique égoïsme où sa correspondante affectait de ne voir de bonheur que dans l'indifférence, et se vouait à ce culte de l'indifférence, préservateur de tant de déceptions et de blessures, la cause de l'affection, même payée au prix des déboires et des regrets qu'elle coûte, préférant souffrir par elle que vivre sans elle.

Mon père était mort quinze jours avant mon arrivée. J'appris cette funeste nouvelle une demi-heure avant d'arriver; je trouvai ma mère et ma sœur ensemble, épuisées, abattues, ne m'attendant point encore, et cependant ayant un bien grand besoin de moi. Là où la mort a frappé, on sent un indicible besoin de serrer les rangs, de se tenir de toutes parts, de ne plus se perdre de vue. Nous nous sommes fait du bien mutuellemeut, ma mère et moi, mais je voudrais désormais ne plus la quitter, et si je peux l'y déterminer, je la reconduirai avec moi à Genève cet automne..... Mais voyez, Madame, quelle tristesse profonde est cachée dans les consolations que vous cherchez pour vous-même et dans le plan que vous formez d'éviter que personne ne vous soit nécessaire, d'éviter de prendre à personne un intérêt très vif! Sans doute, à présent, je souffre par toutes mes affections, mais je ne voudrais pas ne pas les avoir eues. J'ai perdu ma patrie, je viens de perdre mon père... je dois prévoir ma séparation prochaine d'avec ma mère, qui me sera plus douloureuse que toutes les autres, parce que nous sommes l'un pour l'autre le premier objet de nos affections, et qu'elle m'a appris à connaître un degré de tendresse que rien n'égale.... Mais quelque douleur que je puisse éprouver par tous ceux que j'aime, elle n'égalerait pas celle que j'éprouverais en n'aimant pas.

Un an plus tard, le 14 juillet 1811, Sismondi s'exprimait en ces termes sur un sujet qu'il aimait à traiter.

Grâces à Dieu, ma mère a fait son voyage très heureusement. J'en ai de Pescia les meilleures nouvelles. Mais nous éprouvons l'un et l'autre une tristesse que l'absence de mon père ne m'avait point fait connaître. Aucune relation, je crois, n'est plus intime que celle d'une mère et d'un fils, quand ils sont faits l'un pour l'autre, quand un même esprit, un même sentiment, un même goût les identifient, quand ils sont accoutumés à se tout confier, comme les amis les plus tendres, ou qu'une affection élective, un goût qui les aurait fait se choisir entre mille se joint à la protection maternelle, au respect filial.

Tels étaient les sentiments de Sismondi en ces années laborieuses et heureuses de 1810 à 1813, où il partageait sa vie entre Genève et Coppet, Valchiusa et Florence, entre son *Histoire des républiques italiennes*, et la préparation de son *Histoire de la littérature du midi de l'Europe*, où il consacrait ses dimanches à la douce récréation d'esprit et de cœur de s'entretenir par lettres avec deux femmes de mérite, deux amies de la valeur de la comtesse d'Albany et de Mme de Staël, surtout avec sa mère qui les dépassait à ses yeux non en beauté ou en génie, mais en solidité et charme d'esprit, en vertu et tendresse de cœur. Années heureuses, fécondes, années de virilité mûrissante, années riches de sentiments et d'idées, de ces épis, pleins et dorés, qui ne trompent pas la moisson!

Toujours modeste malgré ses succès, et méfiant de lui-même, malgré la preuve faite et parfaite, le doux et austère écrivain à ce moment même, par un scrupule de conscience qui le peint bien, s'abstenait de toucher à ses appointements

soigneusement serrés dans son secrétaire, afin d'être à même de les restituer intégralement à la caisse de l'Université, s'il se sentait le devoir de le faire, ayant échoué dans sa tentative professorale (il s'était chargé d'un cours sur les littératures méridionales), ou n'ayant pas rempli son mandat dans la mesure de l'attente publique et de sa satisfaction personnelle. Comme un tel homme devait se donner, et avec quelle sincérité et quel charme, au seul sentiment qui occupât alors son âme, en dehors de l'amitié! comme il méritait d'être aimé, celui qui sentait et exprimait si bien le bonheur de l'être par une mère comme la sienne, qu'il apprécie et qu'il loue, dans le passage suivant de sa lettre du 16 août 1811, au point de la comparer, sans qu'elle y perde, avec Mme de Staël elle-même.

J'ai un regret extrême que vous n'ayez pas vu ma mère. C'est la personne que j'aime le mieux au monde, et je ne sais pas pourquoi j'en ferais le fier, c'est à mes yeux la personne la plus aimable que j'ai connue. Mme de Staël l'emporte pour le génie, l'emporte pour le brillant de l'esprit, mais ma mère ne le cède en rien ni pour la délicatesse, ni pour la sensibilité, ni pour l'imagination; elle l'emporte de beaucoup pour la justesse et pour une sûreté de principes, pour une pureté d'âme qui a un charme infini dans un âge avancé.

Dans les derniers temps, l'habitude de la solitude, la rareté des occasions de paraître avec tous ses agréments avaient rendu un peu sauvage l'humeur de Mme de Sismondi, et avaient émoussé le charme sinon la solidité de sa conversation; elle ne demeurait parfaite qu'aux yeux de son fils, et il était partagé entre son désir de la faire apprécier, telle qu'il la connaissait, telle qu'elle était encore pour lui sans

efforts, par ceux qui ne la connaissaient pas, et la crainte qu'elle ne parût au-dessous de son mérite et de ses éloges. C'est cet aveu de coquetterie filiale que Sismondi fait à Mme d'Albany, le 19 juillet 1813, au moment de partir pour aller, après un court passage à Valchiusa, passer l'hiver à Paris, comme il le fera encore en 1815. Double séjour, marqué pour lui par les jouissances les plus vives du succès littéraire, des plaisirs intellectuels, et ensuite par les émotions les plus généreuses, les plus fécondes pour un observateur impartial, pour un historien libéral et un philosophe chrétien! C'est à Mme d'Albany, c'est à sa mère surtout qu'il rendra compte de ses impressions durant ce double voyage dont le récit a la double importance d'un témoignage littéraire et d'un témoignage historique de premier ordre, par les détails qu'il y donne sur les sentiments de la société polie à cette époque et sa célèbre entrevue, à l'Élysée, le 3 mai 1815, avec Napoléon converti par l'expérience et le patriotisme au respect de la liberté, dont son interlocuteur avait la religion. « Si vous connaissiez ma mère, répète encore Sismondi, vous comprendriez mon impatience de la revoir, et vous ne me sauriez plus gré du sentiment si vif qu'elle m'inspire. Quel dommage qu'une personne si éminemment faite pour la société en soit si absolument séparée! Mais elle est devenue un peu sauvage par timidité, et en même temps que je voudrais la produire à ceux que j'aime, à vous surtout, Madame, comme mon plus grand titre d'orgueil, j'ai peur que sa modestie ne dérobe ensuite tout à fait tout ce qu'elle a de distingué. »

Réduite par son séjour habituel dans l'intérieur patriarcal de Pescia, par l'âge et ses déclins de santé, à réserver pour

l'intimité, pour son fils, son unique lien avec le monde, dont elle ne s'occupait encore un peu qu'à cause de lui, ces qualités d'esprit et de cœur qui jettent dans la retraite, pour les privilégiés du sanctuaire, un éclat plus intense et un parfum plus concentré, M[me] de Sismondi ne nous est guère connue que par son fils. Mais ce témoignage suffit, car il est celui d'un homme sincère, que l'affection n'aveugle point, et il faut l'en croire sur ses paroles et encore plus sur ses actes, pour nous faire l'idée de cette vieillesse aimable, de cette sollicitude clairvoyante d'une mère à qui il ne cachait rien, qui était comme sa seconde conscience, dont l'approbation valait à ses yeux plus que tous les éloges, dont la tendresse, associée à ses travaux et étroitement unie à sa vie, le consolait dans ses épreuves et doublait pour lui le prix du succès. Sismondi ne s'éloignait jamais, c'est lui qui le dit, de « ce centre de ses affections, » c'est à dire de Valchiusa « sans regrets et sans remords. » Quand il était obligé de la quitter, il était encore auprès d'elle par ses lettres, miroir de son existence où on ne voit jamais son visage, sans trouver à côté de lui l'image de la mère à laquelle elles sont adressées.

En juillet 1817, au retour d'un nouveau voyage à Paris, où il était allé faire imprimer les quatre derniers volumes de son *Histoire des républiques italiennes*, Sismondi ne put arriver à Coppet que pour y saluer le cercueil de M[me] de Staël, et c'est encore à sa mère qu'il adresse la confidence de ses émotions et de ses regrets, sous le coup de cette perte qu'il ressentit douloureusement.

Il y a dans un malheur qui se passe loin de vous quelque chose

de confus; on ne voit d'abord rien de changé autour de soi et ce n'est que lentement et par degrés qu'on apprend à connaître sa douleur. C'en est donc fait de ce séjour où j'ai tant vécu, où je me croyais si bien chez moi! C'en est fait de cette société vivifiante, de cette lanterne magique du monde que j'ai vu s'éclairer là pour la première fois et où j'ai appris tant de choses! Ma vie est douloureusement changée. Personne peut-être à qui je dusse plus qu'à elle! Que j'ai souffert le jour de l'enterrement! Un discours du ministre de Coppet sur la bière en présence d'Albertine (Mme la duchesse de Broglie) et de Mlle Randall, à genoux toutes deux devant le cercueil, avait commencé à m'amollir le cœur, à me faire mesurer toute l'étendue de ma perte, et je n'ai pu retenir mes larmes.

Un sentiment naturel à l'homme le pousse à chercher à combler les vides de ses affections, à mesure qu'ils se produisent et à chercher à se défendre constamment du passé par l'avenir, du perdu par le conquis et de la mort par la vie. Sismondi avait perdu en 1817 Mme de Staël; il ne pouvait espérer jouir longtemps encore de son intimité avec sa mère, de sa correspondance avec Mme d'Albany. Ces trois figures de femme qui dominent et animent le tableau de sa laborieuse existence devaient s'en effacer successivement à peu d'années de distance. C'était le moment où, tout entier occupé de ce vaste monument : l'*Histoire des Français*, qu'il ne devait abandonner qu'avec la vie, corrigeant quelques heures à peine avant son agonie les épreuves de son vingt-huitième volume, il avait le plus besoin de la sécurité et de la paix que donne le bonheur domestique.

Cédant à ce besoin d'encouragement, de reconfort, séduit à cette nouveauté parfois téméraire d'introduire dans sa vie intime une confidente, dans sa vie publique une com-

pagne, par un de ces attraits d'esprit et de cœur qui sont comme des avertissements de la Providence, il se décida, le 19 avril 1819, à épouser miss Jessie Allen, belle-sœur du célèbre légiste et orateur sir James Mackintosh.

Ce n'était pas là une union romanesque et hâtive. Sismondi, qui savait le prix de son cœur, ne l'avait donné qu'à bon escient, après l'épreuve de plusieurs années de relations où il avait pu connaître et juger digne de toutes les estimes et de toutes les adorations celle qui devait parer sa maturité et sa vieillesse de toutes les joies du bonheur conjugal, et demeurer jusqu'au terme de sa propre vie, consolant la douleur de l'avoir perdu par l'espoir de le bientôt rejoindre, la pieuse et fidèle gardienne de sa mémoire.

Sismondi ne s'en était pas fié seulement à lui-même du choix sur lequel il jouait le sort de la dernière moitié de sa vie; il avait, comme toujours, consulté sa mère; et celle-ci, qui avait pu apprécier durant le séjour de la famille Allen à Pescia, au cours de plusieurs voyages en Italie, les charmes et les vertus de sa future bru, avait approuvé le choix qui lui était soumis, béni son objet et consenti sans jalousie et sans regret à ce partage d'affection et d'autorité, ou elle était assurée de ne rien perdre de ce qui lui était dû, où elle gagnait au contraire, dans la femme de son fils, une fille de plus. C'est là un fait attesté par tous les biographes et que nous recueillons avec plaisir, parce qu'il atteste qu'aucun nuage ne troubla l'union intime et constante de cette affection maternelle et de cette affection filiale exemplaires dont nous retraçons l'histoire. Sismondi, dans une lettre du 19 juin 1819, écrit à la comtesse d'Albany : « Ma

mère paraît en effet très heureuse de l'augmentation de sa famille. » Mlle de Montgolfier constate également que Mme de Sismondi retrouva avec bonheur dans Jessie « une parenté d'âme et avec plus de douceur et de calme, tout ce qu'elle possédait elle-même de tendresse de cœur, de vivacité et de délicatesse d'esprit. »

Mme de Sismondi ne pouvait causer à son fils qu'un chagrin et bien involontairement, celui de le quitter, au terme fixé par l'arrêt mystérieux de celui qui frappe et qui guérit, qui tue et ressuscite. C'est en 1821 que Sismondi reçut au cœur ce coup terrible de la perte de sa mère, le premier et unique chagrin qu'elle lui eût causé. La blessure eût été peut-être irréparable s'il n'eût eu, pour la panser et la guérir, l'affection de sa femme et celle de sa sœur dans les bras de laquelle Mme de Sismondi mourut en la bénissant ainsi que son fils. Il était absent à ce moment et ce fut peut-être là une absence heureuse et providentielle, quoiqu'il l'ait déplorée. Le spectacle de sa douleur eût troublé l'agonie de sa mère; et peut-être n'eût-il pas pu supporter impunément l'épreuve des suprêmes adieux. A de telles épreuves, les âmes faibles résistent parce qu'elles plient; les âmes fortes y succombent parce qu'elles rompent. La consolation de voir mourir ceux qu'on aime est de celles qui ne peuvent se payer qu'au prix d'un surcroît de douleur.

« Sismondi était à Genève, raconte M. Mignet, lorsqu'il apprit, à la fin du mois de septembre 1821, que sa mère se mourait à Pescia. Il partit précipitamment, voyagea jour et nuit, et arriva trop tard. Le 30 septembre au soir, Mme de Sismondi, sentant la mort approcher et conservant

jusqu'au bout son imagination vive et rêveuse, s'était fait porter à la fenêtre de sa chambre, où, en présence du beau paysage qu'éclairait la lumière du soleil couchant, elle avait expiré, dans un transport de pieuse extase, avec le seul regret de n'avoir pas son fils à côté d'elle. La douleur de M. de Sismondi fut extrême en perdant celle qui avait été le guide et la joie de sa vie. »

« Quand il arriva, écrit Mlle de Mongolfier, il ne la retrouva plus. Elle était morte entre les bras de la fille à laquelle elle avait dévoué cette vie cachée, toute à l'amour maternel, toute au devoir, et elle quitta sans l'avoir revu son bien-aimé Charles, heureuse de lui laisser une consolatrice dont elle avait senti tout le prix, apprécié toute la valeur. C'en était donc fait de cet esprit si cultivé, si fin, de cette sensibilité si exquise, de ces passions si pures et si vives; tout s'éteignait dans cette profonde retraite sans que le monde eût rien aperçu de ces scintillantes lueurs, rien respiré de ces suaves parfums; tout s'était consumé dans la famille, et la flamme céleste remontait en haut. »

Sismondi fixa désormais sa résidence à Genève et à sa campagne voisine de Chêne, qu'il se plaisait à embellir avec celle qui embellissait sa vie, le seul désir de revoir sa sœur pouvant le ramener à ce Valchiusa où les liens sacrés qui l'attachaient à celle qui en était l'âme s'étaient rompus et où il fallait affronter trop de souvenirs douloureux. C'est ce qu'il disait à la comtesse d'Albany dans la dernière lettre, datée du 2 novembre 1823, de cette correspondance que la mort de sa destinataire devait bientôt interrompre (29 janvier 1824).

Sismondi adora comme il l'avait adorée elle-même la mé-

moire de cette mère, qu'il associait de son vivant à toutes ses pensées, à tous ses sentiments avec une naïveté d'affection, un respect attendri qui lui gagnaient tous les cœurs, et lui avaient conquis du premier coup un jour celui de la comtesse de Souza. Elle écrivait le 14 mai à Mme d'Albany.

J'aime beaucoup votre M. de Sismondi; il est si naturel, si simple, au milieu de tant de connaissances et d'ouvrages qui ont demandé tant de travail et de lectures! C'est une personne à qui je puis parler de mes roses, et qui, sans s'en douter, m'a fait une réponse, l'autre jour, qui m'a été au cœur. Il se promenait, regardait mes roses, et je lui disais : « C'est incroyable ce que je perds de temps dans ce petit jardin. » — « Oh! je connais bien cela, me répondit-il, car je vois ma mère passer bien du temps dans le sien. » Ainsi, ma chère amie, ce que fait sa mère est bien fait. J'ai laissé passer cela sans rien dire, mais je l'en ai mieux aimé.

Ainsi pensait sans doute Mme Charles de Sismondi, car elle s'associa avec un tendre et respectueux empressement au culte de son mari pour sa mère. Elle feuilletait avec lui ces lettres, reliques de famille, qui gardaient, comme des fleurs que rien ne saurait complètement dessécher, des restes du parfum de l'âme envolée. Ces lettres, dit Mlle de Montgolfier, d'après laquelle nous en avons cité quelques-unes, qui ne la démentent pas, sont remplies d'esprit, de traits, de pensées, de naturel. M. et Mme de Sismondi prenaient ensemble un tendre, religieux et mélancolique plaisir — le journal de Sismondi l'atteste — à ces lectures des lettres maternelles, sorte de demi-résurrections, de conversations d'âme à âme, de visites de l'ombre adorée. Et ils pouvaient y voir, outre le témoignage de son esprit, celui de son cœur, et il leur semblait l'entendre tressaillir

encore aux expressions d'affection de son fils, à ce qu'il lui écrivait, par exemple, en 1811. « Les agréments de la vie ne peuvent devenir des plaisirs pour moi que lorsque je les sens par toi. »

C'est à la suite d'une de ces lectures intimes et solennelles à la fois des lettres de sa mère, en compagnie de sa femme, que Sismondi écrivait dans son journal, à quelques mois d'intervalle, ces deux pages dont l'une exprime son admiration pour l'esprit de sa mère, et dont l'autre, inspirée par des sentiments plus graves et des préoccupations plus hautes, le montre cherchant à triompher de ses doutes de philosophe par ses espérances de fils, et appelant au secours de sa raison défaillante la foi qu'on puise dans l'amour.

Voici la première de ces deux pages caractéristiques :

22 avril 1824.

En relisant toutes les lettres de ma mère, je trouve qu'elle était bien supérieure..... C'est mon bonheur que mon lien le plus intime ait été avec les deux femmes dont les lettres me paraissent supérieures à toutes les autres; tandis que la plupart de celles, après ma femme et ma mère, pour qui j'ai eu de l'affection, tombent dans leurs lettres au-dessous de ce que je les faisais dans mon imagination d'après ce que j'en voyais dans le monde.

Et voici la seconde :

20 juin 1824.

Je lis avec ma femme d'anciennes lettres de ma mère, de 1806. Elles ont pour moi un intérêt prodigieux, et qui n'est presque pas triste; faire ainsi revivre ma mère, entendre encore une fois sa voix et ses conseils!... Mais bon Dieu! que reste-t-il de tant d'amour?

serait-il possible qu'elle fût encore quelque part, songeant à moi, veillant sur moi, mettant, comme elle faisait alors, tout son bonheur dans le mien, et jouissant de l'amour que je lui garde?..... Que je voudrais le croire, c'est-à-dire le comprendre!

Le vœu de l'esprit et du cœur de Sismondi fut sans doute exaucé. Il crut par amour ; les larmes de ses regrets dessillèrent ses yeux, et c'est avec la consolation des espérances de l'homme de bien qui a bien travaillé durant sa journée qu'il s'éteignit doucement, au soir de cette journée, le 25 juin 1842, à l'âge de soixante-neuf ans, en montrant le ciel à la compagne fidèle de sa vie et de son agonie, et en remerciant Dieu de lui avoir donné la meilleure des femmes pour pleurer avec lui la meilleure des mères et la rejoindre avec lui au rendez-vous des amours éternelles!

XIV.

MADAME GUIZOT,

SOPHIE-ÉLISABETH BONICEL.



MADAME GUIZOT.

D'après le portrait d'Ary Scheffer, gravé par F^{s} Girard.
(Communiqué par M. Guillaume Guizot.)

XIV.

MADAME GUIZOT,

SOPHIE-ÉLISABETH BONICEL,

1765 - 1848.

C'est avec bonheur, c'est avec attendrissement, c'est avec le sentiment d'une leçon salutaire et d'un vivifiant exemple qu'on entre dans une de ces demeures discrètes et hospitalières où rien ne flatte la frivolité et la banalité de ce faux goût du jour qu'on appelle la mode, mais où tout attire et tout retient le visiteur sensible à la religion du souvenir, au culte du passé. Il est encore, dans cet oublieux et affairé Paris, quelques sanctuaires domestiques où l'on peut respirer ce parfum pieux et doux de la lampe de vénération, entretenue pour l'honneur des pères et l'émulation des enfants, devant les images des ancêtres illustres, protectrices de la famille et de la maison.

Nulle part ce sentiment de respect tendre et grave pour les aïeux et de fidèle mémoire aux gloires et aux vertus tutélaires ne se lit en plus de traits, en plus de témoignages

intimes et pénétrants que dans le logis aux mâles et intelligentes élégances, aux luxes choisis d'art et de souvenir, où m'a introduit, à la fin de l'hiver de cette année, la bienveillance du digne fils de M. Guizot, du petit-fils de la mère illustre au portrait de laquelle je venais en pèlerinage de dilettante et d'historien. Car ce portrait, justement et éloquemment célébré avant nous par un maître, par le maître de la critique contemporaine, est en effet à la fois une grande page d'art et une grande page d'histoire intime et domestique. Celui que M. Guizot appelait heureusement « le peintre des âmes » y a retracé en effet, dans une figure à la fois ressemblante et typique, l'histoire d'une âme, d'une vie, d'une famille.

Nous avons éprouvé une impression grave et attendrie, une sorte d'émotion religieuse, lorsque, dans le grand salon au meuble violet sévère et doux, sur les grands panneaux d'honneur éclairés par la lumière argentée d'un matin de mars, jaillissant des larges fenêtres ouvertes sur le décor, aux frondaisons bourgeonnantes, du parc Monceau, il nous a été permis de contempler, placées face à face, les deux effigies de la mère et du fils, dignes toutes deux du modèle et du peintre, qui n'avait pas, malgré sa célébrité, souvent à sa disposition des têtes comme celles-là. Elles valaient la peine d'un chef-d'œuvre; et ils l'ont fait chacun à sa façon.

Sur le panneau qui fait face aux fenêtres, face au jour, face à la lumière, qu'il aimait en toutes choses, qu'il ne craignait dans aucune, s'étale le profil de M. Guizot peint, on dirait presque sculpté, par Paul Delaroche en 1839, tant cette figure, vue de côté, a la rigidité de lignes et la

sobriété de couleur, on pourrait même dire la sécheresse de ton d'une sorte de compromis entre la peinture et le bas-relief. C'est la médaille politique, le camée oratoire de l'homme pris à un moment, sous un aspect de sa vie; c'est le ministre militant et triomphant, l'orateur, le docteur, le dompteur parlementaire à la tribune, dans cette attitude d'autorité, avec ce geste affirmatif qui lui était habituel. Il y a lieu de tenir compte au peintre des circonstances atténuantes de certaines insuffisances de touche et de couleur. M. Guizot, absorbé le jour par ses travaux et ses fonctions, ne pouvait poser que le soir. Le portrait, esquissé le soir, retouché au jour, a gardé quelque chose, dans sa beauté, de la pâleur et de la tristesse du labeur de veille, de la lumière nocturne.

C'est un portrait de plus haute valeur d'art peut-être, d'une idéalité vibrante dans sa ressemblance accomplie, et d'une poésie déjà légendaire que celui de la mère de M. Guizot, placée en face de son fils, mais du côté de l'ombre, par une sorte d'hommage rendu à l'orgueilleuse modestie, avec laquelle elle se plaisait à se parer de son fils en s'effaçant devant lui, à son goût de la retraite, à sa pratique de la méditation, à sa religion du regret.

Mme Guizot mère est représentée assise sur son fauteuil, se détournant, pour regarder le spectateur, de la lecture de la grande Bible in-folio à tranche rouge, ouverte à côté d'elle. La figure se détache sur un fond de pourpre sombre avec un relief saisissant. On lit de suite les grandeurs de l'épouse et de la mère dans ce vêtement de deuil des veuves vraiment veuves, comme dit saint Paul, fidèles jusqu'à la mort à la mémoire adorée, qui l'associent, pour

mériter et obtenir de leurs enfants un double respect, aux leçons qu'elles donnent en quelque sorte en son nom, à la fois de précepte et d'exemple, avec la double autorité, la double dignité de l'affection et du malheur. Ces habits de deuil, rigide uniforme de sa fidélité et de sa piété, Mme Guizot ne les quitta jamais. C'est à peine si quelquefois, pour les soirées de gala du ministère, elle consentait à en adoucir l'austérité, en accordant à son fils le luxe d'une robe de moire et d'un bonnet de dentelle, mais toujours noirs, toujours de la couleur des vœux éternels et des douleurs inconsolables.

Dans son portrait, qui donne si bien l'idée de ce qu'elle avait d'immuable, de permanent, d'inflexible dans la vertu, d'inaltérable dans le charme, Mme Guizot porte la robe de laine aux lignes droites et simples, la pèlerine en fichu aux ailes croisées sur la poitrine, la coiffe en cornette aux plis auréolés semés de coques noires. La tête aux vives arêtes, aux méplats accentués, surgit avec un rare mélange de fermeté virile, marquée au front et au menton, de féminine finesse, marquée aux lèvres et aux yeux, au milieu du blanc encadrement des tuyaux de la coiffe et des godrons de la collerette ruchée. Le visage a l'expression à la fois flamande et méridionale. Le teint, doucement macéré, est pétri dans la pâte fine de ce ton d'ivoire, sans rien de languissant ni de morbide, des robustes pâleurs, dorées des reflets de l'ardeur intérieure, que Philippe de Champaigne donne à ses religieuses de Port-Royal, les mère Agnès et les mère Angélique. Les plis réguliers des rides de la vieillesse y attestent moins la lassitude que l'énergie de la vie, moins le relâchement que la tension des ressorts. L'expression

de la physionomie, qu'éclairent d'un feu contenu deux yeux noirs, vifs et profonds, n'a rien de brusque ni de vague. Tout y est ménagé, harmonieux. Elle respire physiquement la santé, moralement la volonté. L'opacité du teint y voile, sans la cacher, la richesse de ce sang généreux, qui s'épanouissait jadis en roses aujourd'hui pâlies, mais non fanées, et éclate encore en une carnation à la fois mûre et fraîche.

Pour l'expression morale, nous l'avons dit, c'est la volonté qui la domine, traversant le visage de ses lignes toujours droites, attestant la persévérance de toute une vie dans une seule foi, un seul amour, une seule espérance. Un dernier détail qu'il ne faut pas oublier, c'est que si la tête est contemplative et pleine de pensées, les mains sont énergiques et pleines d'action, comme on le remarque dans les portraits des directrices de Port-Royal que nous citions tout à l'heure. Et en effet, jamais desseins mûris lentement ne furent plus nettement et vivement exécutés que ceux de cette maîtresse femme, qui comprenait l'éducation des enfants et le gouvernement de la famille d'une façon un peu despotique conventuelle, monastique, et apparut maintes fois à la famille comme une sorte de janséniste protestante, une mère Agnès d'un Port-Royal dirigé par Calvin.

Quel art admirable que celui qui permet de saisir, de concentrer, de fixer dans une seule image les caractères synthétiques de toute une existence pleine de vicissitudes, de faire à la fois le portrait d'une figure, d'une âme, d'une conscience, de façon à permettre, à ceux mêmes qui n'ont pas connu l'original, de distinguer et d'embrasser ce qu'il a pu y avoir en lui de mélanges et de contrastes, de charme dans la gravité, de grâce dans la simplicité, de douceur

dans la force, de malice dans la bonté, d'enjouement dans la mélancolie, de sourires dans les larmes, de bonheur dans l'adversité !

Jamais, sauf peut-être dans le portrait de sa mère, qu'il adorait et vénérait comme M. Guizot adorait et vénérait la sienne, Ary Scheffer n'est arrivé à cette intensité de ton, à cette force d'expression, à cette éloquence plastique, à cette poésie de la réalité, à cette concentration, sur un mètre carré de toile, de tous les caractères permanents d'une âme d'élite et d'une vie exemplaire. Ce bonheur, ce succès de son talent tiennent à ce qu'il fut inspiré par son attachement personnel et presque filial pour le modèle. C'est qu'il connaissait, qu'il aimait, qu'il vénérait Mme Guizot, qui exerçait sur lui, comme sur tout le monde, l'empire fait d'autorité et de charme, auquel il était impossible d'échapper.

Mme Guizot, matrone antique et chrétienne dans le plus haut sens du terme, se plaisait à s'occuper des autres, avec la curiosité et l'activité des charités sincères. Elle avait la vocation pédagogique, le goût, le sens et le tact de la direction morale, l'art de soigner les âmes. Elle ne flattait jamais personne. Elle trouvait, avec son idéal de logique et de vertu inflexibles, plus d'une occasion d'admonester, de gourmander, de gronder, et ne les fuyait pas. Mais on se laissait volontiers gronder par elle. On sentait la mère à ces remontrances parfois un peu vives. C'étaient comme de rudes caresses. Ary Scheffer, comme beaucoup d'artistes, nature sensible, passionnée, romanesque, et plus aventureuse qu'il ne semble, manquait de suite dans ses desseins, d'ordre dans ses affaires. Il avait les étourderies et les

prodigalités des grands cœurs. Il encourait donc souvent, par ses confidences plus sincères que contrites, les gronderies de Mme Guizot. Elle le rabrouait pour son bien et il prenait encore plus de plaisir que de profit aux remontrances de cette seconde mère, plus éclairée et plus sévère que l'autre. C'est pendant ces sermons, comme il disait en riant, qu'il dressait le soir, à la lueur de la lampe de famille, son chevalet en face de Mme Guizot qui, tout en tricotant, s'évertuait à le remettre dans la bonne voie. Elle n'eût jamais consenti à poser, par une modestie qui avait sa coquetterie et son orgueil. Mais elle ne pouvait se dérober à l'hommage affectueux de l'artiste, avide de conserver son image, et qui la saisissait d'autant mieux, qu'elle lui livrait peu à peu, sans y songer, chaque trait non seulement de sa ressemblance physique, mais de sa ressemblance morale dans ces conversations familières, pleines de souvenirs, où elle s'abandonnait à toutes les saillies de son caractère et de son esprit.

De ce commerce familier, intime, quotidien est née cette image unique et sans prix, dont une singulière épreuve, fruit du hasard, a pu permettre de mesurer, à une mesure qui ne trompe pas, la profondeur d'exactitude physique et morale.

C'est un fait d'observation physiologique et psychologique à la fois, que la concordance de traits, proportionnelle à l'intensité de l'influence morale, qui s'établit et s'accentue entre le fils et la mère. A un certain moment de la vie où les âges peuvent se rapprocher, la corrélation arrive à une ressemblance qui touche à l'identité. Quiconque a vu M. Guizot dans les dernières années de sa vie est demeuré

frappé de la ressemblance physique, qui augmentait chaque jour, entre sa mère et lui. Coiffez en imagination, — et honni soit qui mal pense à l'idée de ce déguisement dont le côté comique disparaît sous le côté touchant, — M. Guizot octogénaire de la coiffe maternelle, et vous arriverez à un effet prodigieux de ressemblance avec sa mère.

Le fait a reçu un jour la consécration inattendue d'une expérience décisive. M. Baudry ayant peint, dans les dernières années de la vie de l'homme d'État, un portrait de M. Guizot, se trouva avoir fait sans y songer le portrait de sa mère elle-même, qu'il n'avait pas connue; ce fut le cri de la famille et de tous ceux qui le virent. Le portrait de Scheffer, que certainement l'artiste n'avait pas songé à reproduire, pris comme terme de comparaison, produisit un effet saisissant et nouveau, considéré à ce point de vue particulier. Ainsi la finesse de son observation et la conscience de son art avaient conduit le peintre à attester, par un hommage involontaire, d'autant plus éloquent, l'influence maternelle et l'obéissance filiale, et l'effet inouï d'assimilation produit à la longue par l'action réciproque d'une perpétuelle communion d'idées et de sentiments, entre deux personnes dont les visages arrivaient à s'identifier physiquement comme les deux vies s'étaient moralement confondues.

Le portrait de Mme Guizot mère, par Ary Scheffer, n'est pas le seul que possède la famille. Outre un portrait de Couder, qui borne son mérite à une facile ressemblance, nous avons vu un portrait en miniature, image d'une vieillesse plus vive, plus tendre, plus jeune, chef-d'œuvre de ce gracieux pinceau de Mme de Mirbel, si habile dans l'art de velouter les rides, de nacrer et de roser les chairs,

de pomponner le présent avec les restes flattés du passé. Malgré tout cette œuvre, d'un talent plus fin que fort, a gardé, grâce au modèle, du caractère. Et il n'est pas sans un intérêt curieux et touchant de comparer ces deux images de l'art féminin et de l'art viril. Dans la miniature, nous avons une Mme Guizot, presque coquette (!) dans sa coiffe serre-tête à rubans de satin blanc encadrée d'une dentelle tuyautée, et sa collerette à double rang de malines; elle porte la robe de soie noire à pèlerine dentelée. Cette peinture, qui date de 1828 et représente Mme Guizot à soixante ans, tandis que le portrait d'Ary Scheffer nous la montre septuagénaire donne l'idée de ce que Mme Guizot dut être aux courtes heures de la jeunesse et du bonheur conjugal, c'est-à-dire fort sémillante et séduisante. Mais bientôt le malheur vient, avec la perte irréparable, le toujours amer regret; dès lors l'incarnat du teint pâlit, le pli des lèvres se creuse et l'arcade sourcillière accentue son surplomb sur les yeux dont l'éclat se voile à jamais de mélancolie, et ne brille plus que comme les flambeaux de deuil, dans la nuit.

La maison filiale n'est pas seulement pleine du souvenir de l'aïeule et du père illustre ; chaque membre de la famille disparu a là son image et ses reliques, au milieu des images et des trophées de la famille vivante; et on peut suivre la filiation physique et morale d'une génération à l'autre, depuis le portrait de Mme de Meulan (Marguerite-Jeanne de Saint-Chamans), mère de la première femme de M. Guizot, où Vanloo l'a représentée si gracieusement cravatée d'un collier de perles à quintuple rang, et celui de son mari, Charles-Jacques-Louis de Meulan, receveur général des finances de la ville de Paris, pastel d'un élève de La Tour, jusqu'au portrait

de Mme Guizot, la seconde femme de l'homme d'État et du grand historien par Mme de Mirbel, et à celui de son fils M. Guillaume Guizot, par Baudry. Mais c'est assez errer autour de notre sujet, par des détours qui, toutefois, on en conviendra, ne nous en éloignent guère et en éclairent toutes les avenues. Nous traversons le salon à manger avec ses quatre grands dessins dont les deux derniers sont d'Aligny, et représentent des sujets naturellement chers à l'un des maîtres et des héros du régime parlementaire en France : *la Chambre des députés en* 1841, *la Chambre des communes* en 1741, le *Forum* romain et le *Pnyx* grec et nous revenons nous placer, pour raconter sa vie et sa mort, devant l'image magistrale de la mère héroïque qui donna deux fois la vie, par le sang et par le cœur, par le corps et par l'âme, par l'amour et par le conseil, à l'orateur qui a illustré tour à tour la chaire et la tribune française, à l'homme d'État plus rare encore dont l'exercice du pouvoir n'a ni augmenté la fortune ni amoindri le caractère.

Nous serons singulièrement aidé dans notre tâche par un beau livre, qu'il est impossible de lire sans une émotion salutaire, dû à la plume de la fille même de M. Guizot, de la petite-fille de cette grand'mère dont elle a tracé un portrait littérairement aussi éloquent, aussi pénétrant, aussi précieux que l'est artistiquement le portrait de Scheffer (1). Et d'abord, c'est à elle qu'il faut emprunter le saisissant résumé de l'histoire de sa grand'mère jusqu'au jour douloureux où, dégoûtée de la vie par désespoir conjugal, elle se résigna à vivre par dévouement maternel.

(1) Madame de Witt, née Guizot : *Monsieur Guizot dans sa famille et avec ses amis*, 1787-1874. 3e édit. Hachette, 1880.

François-Pierre-Guillaume Guizot naquit à Nîmes, le 4 octobre 1787. Son père et sa mère appartenaient l'un et l'autre à des familles depuis longtemps protestantes avec ferveur, et qui, dans le temps des persécutions religieuses, avaient fourni des pasteurs au culte du désert. Tous deux étaient jeunes, unis par une tendresse profonde. Madame Guizot (Sophie-Élisabeth Bonicel), jolie, vive, spirituelle, bonne musicienne, aimant la danse et y excellant, avait refusé obstinément de se marier comme on se mariait alors, comme on se marie souvent encore aujourd'hui, par des raisons de famille ou de fortune.

..... Elle avait vingt et un ans et M. André-François Guizot était du même âge, lorsqu'ils furent mariés, le 27 décembre 1786, par un pasteur dont le ministère était encore proscrit. Au mois de décembre 1787, un édit royal consacra enfin les droits élémentaires des protestants français, mais les effets de la mesure n'étaient pas rétroactifs et l'acte de naissance de M. Guizot ne fut pas enregistré par le juge du lieu.

Les longues souffrances des protestants devaient naturellement exciter leur ardente sympathie en faveur du mouvement réformateur qui leur assurait la liberté. André-François Guizot, avocat distingué et déjà connu, suivit l'élan de ses coreligionnaires; il prit une part active aux réunions politiques où l'éclat de sa parole le fit remarquer. Ma grand'mère, pendant son long et fidèle veuvage, répétait souvent à son fils, lorsqu'il eut pris place parmi les grands orateurs de son pays : « Tu tiens ton talent de ton père ; s'il avait vécu, on aurait parlé de lui. » Mais bientôt les espérances généreuses furent déçues, les consciences honnêtes se troublèrent et bien des hommes qui s'étaient engagés avec joie dans les voies nouvelles se virent obligés de s'arrêter ou de revenir sur leurs pas. La Révolution était tombée aux mains des Jacobins; la Terreur régnait partout en France; elle était particulièrement cruelle dans le Midi, et ceux qui cherchaient à lui résister devinrent bientôt ses victimes. Menacé depuis plusieurs semaines, fugitif d'asile en asile, protégé par le dévouement de quelques amis, André-François Guizot fut enfin arrêté. Le gendarme qui avait découvert sa retraite le connaissait depuis longtemps; il était au dé-

sespoir : « Voulez-vous que je vous laisse échapper? dit-il à son prisonnier. — Es-tu marié? demanda vivement celui-ci. — Oui, répondit le gendarme, j'ai deux enfants. — Et moi aussi, dit M. Guizot, mais tu payerais pour moi, marchons. » Quelques jours plus tard il mourait sur l'échafaud (8 avril 1794). Au moment où son jugement avait été prononcé, reconnaissant, dans le tribunal révolutionnaire, des hommes qu'il avait connus naguère, il les avait appelés à comparaître à leur tour devant le tribunal de Dieu. Son éloquence troubla, dit-on, plusieurs de ses juges.

Une seule consolation restait à sa femme, dans ce malheur qui brisait à jamais sa vie. De la prison où il avait été enfermé pendant quelques jours, André-François Guizot lui avait écrit une lettre longue et tendre, quelque peu empreinte de l'emphase du temps, simple et courageuse dans le fond comme le cœur qui l'avait dictée et celui auquel elle s'adressait. Madame Guizot était malade et n'avait pu revoir son mari, auquel ses enfants avaient seuls dit adieu.

Lorsqu'elle mourut, en Angleterre (31 mars 1848), au lendemain d'une révolution nouvelle, qui avait épuisé le reste de ses forces, elle murmurait d'une voix ferme encore dans sa faiblesse : « Je m'en vais le retrouver; » et ceux qui lui rendirent les derniers devoirs trouvèrent sur son cœur le suprême adieu de celui qu'elle avait uniquement aimé.

Depuis le jour où elle perdit son mari jusqu'au jour vengeur de la révolution de l'horreur et de la pitié en France, le 9 thermidor, Mme Guizot n'était plus sortie de chez elle. La Terreur avait la pudeur des malheurs qu'elle multipliait. Elle ordonnait à ceux qu'elle épargnait de cacher les larmes que leur causait le sort de ceux qu'elle avait frappés, ne pouvant leur interdire de pleurer; et elle évitait en public avec un soin jaloux jusqu'au muet reproche d'une robe de deuil. La veuve resta chez elle, absorbée dans sa dou-

leur solitaire. Mais avant de se résigner complètement à la vie, avant d'étouffer les regrets de l'épouse sous les devoirs de la mère, que d'efforts elle dut faire, que de scrupules, que de doutes à vaincre, que de pleurs versés en secret, disait-elle, dans sa petite chambre! Elle y avait tant pleuré, disait-elle encore, qu'elle était étonnée de n'être pas devenue aveugle. Bien loin de là, une fois le parti pris, le désespoir dompté et surmonté le dégoût de vivre, elle n'en vit que plus clair dans la vie avec la supériorité de ceux qui n'ont qu'une volonté, qu'un amour, qu'un but.

Pour elle, vouée à l'éducation de ses enfants, unique affection, unique passion de sa vie, voici le but qu'elle poursuivait : les rendre dignes de leur père, les mener au mieux de leur bien et du bien du prochain par la ligne droite, unique chemin des âmes fières, dont plus tard son illustre fils devait prendre pour symbole de sa vie la ligne inflexible.

De telles ambitions, de tels devoirs ne vont pas sans soucis pour une jeune veuve obligée de prendre pierre à pierre les matériaux de sa cité nouvelle parmi les débris de la famille et les ruines de la patrie. Songez au moment où elle cherchait ainsi à rebâtir son foyer foudroyé, enfants heureux, nés aux heures prospères dans un nid tranquille, et vous ne vous étonnerez pas du masque de rigide pâleur bientôt étendu sur les joues de la veuve de vingt-neuf ans, de la gravité pensive qui voila l'éclat de ses yeux et du pli d'opiniâtre contention qui étouffa pour longtemps le sourire sur ses lèvres serrées! Ce n'est que plus tard, aux rayons réparateurs de la fortune et de la gloire, que devait s'épanouir pour l'intimité, dans un subit et dernier renouveau de

jeunesse rendue par le bonheur, la fleur, si longtemps refermée, de l'ancienne vivacité d'esprit et alacrité de cœur.

Et ce n'est pas à force d'oublier, c'est au contraire à force de se souvenir qu'elle était arrivée à dompter sa tristesse et à adoucir son austérité. Elle redevenait plus indulgente à la vie, plus douce aux hommes, à mesure qu'elle voyait approcher la fin de sa tâche, le terme de son exil, et l'heure de sa réunion définitive, dans la patrie éternelle, à celui qu'elle n'était parvenue à attendre qu'en pensant sans cesse à lui. Le léger enjouement qui la déridait parfois pendant ses dernières années tenait à la fin de son impatience. Mais son espérance du prochain avenir ne cessait de se nourrir du fidèle souvenir du passé. Elle ne laissait passer, sans lui payer le tribut d'un hommage attendri, aucun anniversaire domestique. Elle écrivait, quarante-six ans après avoir reçu la blessure de cœur que la foi et l'affection pouvaient soulager, mais non guérir, à son fils alors ambassadeur en Angleterre, à l'occasion de son anniversaire.

J'ai peu dormi cette nuit, mon cher fils; mes pensées m'ont tenue bien éveillée, et je n'ai pas cherché à les éloigner. J'ai été avec toi, je me suis reportée à cette date du 4 octobre 1787, à ce jour de grandes douleurs physiques d'abord, terminé par un bonheur si vif, si profond, pour moi, pour ton excellent père qui était aussi tendre pour ses enfants, que tu peux l'être pour les tiens. Bon Dieu! je le vois encore, te portant à mon lit dans ses bras, tout ému, les yeux pleins de larmes, me disant : « Voilà notre fils, nous l'aimerons bien, n'est-ce pas? et notre bonheur en deviendra encore plus grand. » J'aime à te répéter ces paroles qu'il n'a pas démenties un seul jour de sa vie, je puis le dire. Une âme noble, élevée, aimante, un esprit bien fait, éclairé: voilà celui que Dieu m'avait accordé, mon enfant, et j'en connaissais bien tout le prix.

Hélas! quand les jours de malheur vinrent m'accabler, je fis à Dieu péniblement, très péniblement, mon sacrifice; j'avais promis à mon ami de vivre pour ses enfants, de tenir auprès d'eux sa place et la mienne, et tout mon courage, avec le secours d'en haut, a été employé à cette œuvre longue et difficile pour mon pauvre cœur brisé, souvent très faible; mais l'impression de mes souffrances ne s'est jamais effacée non plus que le bonheur dont j'avais joui; elle est restée vivante au fond de mon âme; mes jouissances, mes peines, je l'ai toujours associé à tout et souvent il m'a aidée à soutenir le fardeau. Mon cher fils, voilà une part de ma longue vie; la seconde, tes épreuves à toi se sont ajoutées aux miennes; je les ai toujours partagées. Peut-être n'as-tu jamais connu ma tendresse; mais je ne crois pas qu'il puisse y en avoir de plus grande; je le dis sans orgueil, avec humilité même et reconnaissance, puisque cette faculté d'aimer, je l'ai tenue de Dieu, qui m'en a douée si généreusement que dans ma vieillesse, cette source n'a point été tarie; tes chers enfants m'ont trouvée jeune et tendre comme à vingt ans. Qu'il en soit mille fois béni! j'avais besoin de te parler de ton père; je l'ai fait trop rarement peut-être; mais j'ai souvent cédé aux circonstances, tu l'as si peu connu! Et cependant il y a entre lui et toi des rapports et beaucoup, et toutes les fois que j'ai pu les saisir, j'en ai éprouvé une douce consolation. Cependant qu'ajouterai-je à cette heure? que je prie avec ferveur, que je demande à notre Dieu de te prendre sous sa garde? tu sais tout cela, mon cher fils; à neuf heures, quand les enfants seront levés, nous prierons encore tous les quatre ensemble et chacun fera sa petite prière à sa manière.

Nous avons voulu citer cette lettre toute entière, parce qu'elle peint à merveille Mme Guizot en 1840, et permet de deviner ce qu'elle était en 1799, quand elle prit d'une main si ferme et si décisive le gouvernement de sa famille et la direction de l'éducation de ses deux fils. En 1840, elle s'est adoucie, apaisée, et son autorité n'est plus faite que de ten-

dresse; c'est la mère triomphante; en 1799, c'est à la mère militante que nous avons affaire, et un seul trait suffit à la juger. Ne trouvant pas dans le système d'éducation alors en vigueur les ressources et les garanties dont elle avait besoin, elle s'expatria intrépidement; elle alla, à Genève, initier ses enfants aux disciplines sévères de l'enseignement calviniste et les faire passer par ce moule des *gymnases* et des *auditoires* conservé depuis le seizième siècle dans sa rigidité, et dont ils gardèrent la forte empreinte. « C'était dès lors, remarque le filial biographe, le trait distinctif du caractère de Mme Guizot qu'une autorité naturelle incomparable; elle l'exerçait avec l'ardeur d'une âme forte, profondément atteinte, se roidissant sous le poids du malheur et de la responsabilité. » De leur côté, les enfants, se rendant compte du mérite et du bienfait de cette direction maternelle, la laissaient remplir uniquement leur vie, « résolûment soumis à la volonté souveraine, et se rangeant même de son côté pour résister à la faiblesse tendre des grands parents. » Mme Guizot payait cette prédilection et cette obéissance par des soins aussi affectueux que sérieux.

Elle s'était établie à Genève dans une petite maison en face de celle qu'habitait le professeur chargé de l'éducation de ses fils; elle assistait à toutes les leçons, elle prenait part à tous les travaux, elle étudiait avec ses enfants et pour eux; parfois, lorsque en hiver, le climat rude de Genève couvrait d'engelures les petites mains, les devoirs étaient écrits sous la dictée des élèves par leur mère. Mon père avait conservé plusieurs cahiers ainsi rédigés.

Il faut citer encore ce passage du livre de famille si dignement rédigé par Mme de Witt pour donner une idée de

l'énergie dans le dévouement et de la hardiesse dans les vues qui présidèrent à l'éducation tout à fait virile dirigée par cette femme.

La vie était d'ailleurs simple et dure. La modeste fortune de Mme Guizot s'était ressentie des secousses qui agitaient la France : le régime des assignats avait amoindri les ressources; la mère avait résolu de consacrer tout ce qu'elle possédait à l'éducation de ses enfants. La table était modestement servie. une femme, venue du dehors, aidait seule Mme Guizot pendant quelques heures aux soins du ménage, mais du moins ses fils assistaient aux répétitions des meilleurs professeurs; ils prenaient des leçons d'équitation, de natation, de dessin ; elle leur faisait en même temps enseigner un métier manuel d'après les principes de Rousseau, auxquels les bouleversements de la société francaise s'étaient chargés de donner une importance toute pratique. François Guizot devint un menuisier habile et un excellent tourneur.

Après six ans d'un tel régime, ce fils aîné, objet d'une prédilection justifiée par ses facultés brillantes et sa vertu précoce, n'avait plus rien à apprendre en humanités, en logique, en philosophie, et il était fortement préparé, par une trempe morale solide, aux leçons de l'expérience. Il alla les recevoir à Paris, où l'appelait la nécessité de faire son droit pour succéder au barreau à la réputation paternelle, suivant le désir de sa mère, plus que le sien, car sa vocation était littéraire et politique. Mais il sacrifiait, suivant son habitude, sa préférence à celle de sa mère qui n'approuvait ni l'une ni l'autre de ces inclinations. « Elle redoutait la politique avec l'effroi d'une femme à laquelle la révolution avait coûté la vie de son mari, et ne regardait pas les occupations littéraires comme une carrière sérieuse. »

Nous avons des extraits de la correspondance particulière, confidentielle, qui n'était pas communiquée, comme ce qu'il appelait la *correspondance publique*, au reste de la famille, sorte de mémorial de conscience, de journal intime que François Guizot écrivait pour sa mère, de façon à ce que, de loin comme de près, elle ne cessât point de présider à sa conduite et jusqu'aux mouvements de son âme. Ces lettres de 1806 (M. Guizot avait atteint dix-neuf ans au mois de novembre) à 1809, ont été citées par le biographe de famille; elles nous donnent une première impression saisissante du caractère de M. Guizot où, jusqu'en sa première fleur de jeunesse, on sent percer la solidité et la maturité de l'incorruptible fruit prochain; et elles font grand honneur à l'influence souveraine qu'avait su conserver la mère absente, rentrée à Nîmes chez ses parents, dans l'été de 1806, avec son fils cadet, sur cet esprit et sur ce cœur graves et fiers dès la vingtième année. Voici dans quels termes il s'exprimait quand il s'adressait à sa mère; ils sont caractéristiques du sentiment qu'il éprouvait pour elle et qu'elle avait su lui inspirer; car il n'était homme à obéir qu'à une autorité respectée.

J'ai fait partir ce matin une longue lettre pour toi, bonne maman, et ce soir il faut que je t'écrive encore; la vie solitaire que je mène me laisse tout le temps de réfléchir; mes idées ne se dispersent plus, mes sentiments acquièrent plus de force, à mesure qu'ils se concentrent davantage. Si je ne t'écrivais pas, je serais inquiet, malheureux; tu es la seule personne à qui j'ouvre mon cœur sans crainte; chaque jour (si je le puis) je t'écrirai, et je ferai partir ma lettre chaque semaine en un seul paquet; là tu verras un tableau fidèle de mes opinions et de mes pensées; tu y trouveras quelquefois des variations apparentes, peut-être

même réelles; ne t'en étonne pas; je ne connais rien de plus incertain que la pensée de l'homme, et s'il n'avait pas quelques points inébranlables auxquels il peut se rattacher par intervalles, il ne pourrait répondre un seul instant de ses actions et de ses volontés.

Ces points inébranlables, ces ancres de résistance et de salut qui préservèrent de tout écueil et de tout naufrage son austère jeunesse, ce furent sa foi religieuse et son affection filiale. De tels sentiments, nourris avec modestie mais au besoin confessés avec courage, car ils ne sont malheureusement pas de ceux dont s'enorgueillit le plus la jeunesse étourdie de vanité, enivrée d'indépendance, étaient faits pour concilier à François Guizot l'estime et lui ménager les services de tous ceux qui le connaissaient. Ils touchèrent profondément le cœur du savant et du bon M. Stapfer, ancien ministre de Suisse à Paris, qui prit un intérêt paternel au présent et à l'avenir du jeune homme, l'introduisit dans sa famille, le logea dans sa maison, le dirigea dans ses études et, sans vouloir accepter de ses bienfaits d'autre prix que celui des soins d'une sorte de préceptorat volontaire et affectueux auprès de ses enfants, lui ouvrit la voie pour laquelle il était fait. Grâce à lui, dès l'âge de vingt-deux ans, François Guizot put trouver honneur et profit dans la profession littéraire, et, grâce à lui encore, il vit lever, devant les résultats des succès présents et l'augure des succès à venir, l'interdit fulminé d'abord par la prévoyance maternelle apaisée.

M. Guizot ne parla jamais sans une reconnaissance attendrie de ces services de M. Stapfer au début de sa carrière; et la Providence réalisa un de ses vœux les plus chers

en lui permettant, bien des années plus tard, de seconder la vocation et de favoriser les travaux d'un jeune précepcepteur volontaire et amical de ses petits-enfants, qui honore encore aujourd'hui par ses succès professoraux à Grenoble et ses succès académiques à Paris le nom de Stapfer.

A l'âge de vingt-trois ans François Guizot allait publier la traduction du *Voyage en Espagne* de Rehfus, travaillait pour Maradan à une traduction de *l'Histoire de la Décadence* de Gibbon, enrichie de notes désormais classiques, préparait son *Dictionnaire des Synonymes*, collaborait au *Mercure* et au *Publiciste* et trouvait encore du temps pour ses leçons particulières. Mais il n'en trouvait plus à son gré et à son goût pour écrire à sa mère, et en lui faisant part de ses travaux il s'excusait du ralentissement de sa correspondance de la seule façon qui put lui en adoucir la privation. En effet cette absorption de travaux multipliés, ce soin d'une réputation naissante, s'ils gênaient des épanchements qui leur étaient chers à tous deux, attestaient en même temps un succès qui déchargeait d'une partie de leur fardeau la sollicitude et la responsabilité maternelles, rassurées à l'endroit de cet enfant, qui se montrait un homme de si bonne heure.

Elle est bien d'un homme en effet, d'un homme aux travaux déjà magistraux, mais qui garde devant sa mère — rare et émouvant contraste — la douceur et la soumission d'un enfant, cette lettre du 21 janvier 1810, dont nous citerons encore quelques lignes, parce qu'elle donne une idée à jamais honorable pour tous deux, de l'empire de sa mère sur lui, et de l'estime qu'elle avait mérité qu'il mêlât à sa tendresse.

Je suis continuellement occupé de toi, ma bonne mère ; ta tristesse me navre plus que je ne puis te le dire ; je donnerais la moitié de mon sang pour te rendre un peu de courage et de bonheur. Pauvre chère amie, personne ne comprend mieux que moi le vide que tu éprouves ; je sens l'impossibilité de le combler ; rien ne peut réparer la perte que tu as faite ; rien ne te peut consoler. J'ai la profonde conviction que jamais fils n'a aimé sa mère plus que je ne t'aime ; mais je n'espère pas remplacer pour toi mon père. Il y a dans cette union un charme, une solidité au dessus de tous les plaisirs qu'elle donne ; les liens qu'elle forme ne se peuvent comparer à rien ; ce que Dieu a joint est mis dès lors hors de la portée du reste des hommes ; ils ne peuvent fournir des consolations parfaites aux douleurs qui naissent de là.....Cependant, mon amie, je ne crains pas de t'affliger en te disant que la résignation doit nous inspirer non seulement de la soumission, mais du courage. Pardon si j'ose le dire, il faut tâcher de jouir, au sein même de cette cruelle vie, des biens qui peuvent nous rester encore. Parle-moi toujours de mon père, de tes regrets, de ce qui faisait ton bonheur ; mais laisse-moi le pouvoir de diminuer un peu ta tristesse. Si jamais je fais quelque chose de bien, les consolations que tu pourras en retirer seront ma plus douce récompense ; c'est pour moi que je te le demande, pour mon propre bonheur.

En 1811, François Guizot se donna la joie d'aller embrasser sa mère et la lui donna. Sans doute, il fut, à ce voyage, question entre eux des desseins d'établissement qui fleurissaient déjà dans son âme et l'embaumaient de l'espoir du bonheur. C'est de là, dit-il, dans ses *Notes* sur la vie de sa première femme Pauline de Meulan, qu'il lui écrivit ce qu'il n'avait osé lui dire, et lui fit l'aveu d'un sentiment qu'il pouvait espérer partagé, car depuis 1810, une liaison commencée par un service, entretenue par un constant échange de témoignages de dévouement, les unissait moralement et

leur avait permis de s'éprouver mutuellement. Le 7 avril 1812, un mariage qui reçut l'approbation de leurs amis et la bénédiction maternelle, consacra cette communauté d'idées, de sentiments et de travaux que devait seule interrompre une mort prématurée, et M. Guizot put connaître ce bonheur, qu'il devait célébrer si éloquemment, de l'amour dans le mariage. Il n'en jouit pas égoïstement et en 1814, dans un voyage à Nîmes où il présenta sa femme à sa mère, il put lui offrir la consolation de voir revivre, dans celle de ses enfants, cette félicité conjugale qu'elle était si capable de goûter, et dont elle avait trop peu joui elle-même.

Lorsque, le 1er août 1827, Mme François Guizot s'éteignit doucement, pendant que son mari, assis à côté d'elle, lui lisait selon son désir un sermon de Bossuet sur l'immortalité de l'âme, il ne trouva de consolation à la douleur d'une telle perte que dans l'amour paternel et dans l'amour filial. Sa mère et son fils lui donnèrent le courage de vivre. Lorsque, le 8 novembre 1828, il rétablit son foyer brisé, en plaçant à sa tête, selon le vœu même de sa femme mourante, sa nièce Élisa Dillon, c'est encore à sa mère qu'il dut l'inspiration, confirmée par son cœur, de ce choix réparateur qui ne remplaça point, mais qui fit revivre, dans sa plus digne et plus parfaite image, l'épouse perdue par celle qu'elle avait élevée elle-même comme une sœur cadette.

Madame Guizot savait combien elle contribuerait au bonheur de son mari en aimant sa mère comme lui-même; elle n'eut pas de peine à lui donner cette satisfaction; elle parle d'elle, dans une lettre du 15 juillet 1830, avec une affection émue, qui montre à quel degré elle avait compris

sa mission de donner à Mme Guizot une fille dans la femme de son fils.

Nous avons été hier soir aux Tuileries, ta mère et moi; et nous avons beaucoup causé de sa douleur, de l'effet qu'elle avait produit sur elle, de sa fidélité aux opinions de ton père, de votre éducation, et cette pauvre mère pleurait, elle me disait : « Mes douleurs sont de l'histoire pour mes enfants, ils étaient trop jeunes pour les sentir; pendant vingt ans, j'ai passé toutes mes nuits à pleurer, assise sur mon lit; je me contraignais pour ne pas les attrister. Votre mari avait un grand instinct de tendresse; il voyait mes chagrins et je me forçais pour vivre; sans eux, je ne l'aurais pu, mais j'avais l'idée d'une double tâche à remplir; mon pauvre ami avait eu confiance en moi, et je puis bien dire que j'ai accompli toutes ses volontés. J'ai élevé complètement mes enfants, je ne m'y suis pas épargnée, ni au moral, ni au physique; enfin, ce dont je ne puis me corriger, c'est d'être exigeante avec eux; mais je crois que Dieu me le pardonnera. » Mon ami, j'avais les yeux pleins de larmes en l'écoutant; elle me disait qu'elle avait eu trois vies en une seule : la jeunesse assez indifférente, huit années de bonheur, et tout le reste dans les larmes; voilà trente-cinq ans qu'elle pleure et qu'elle ne trouve nulle part un cœur qui réponde pleinement au sien. Je m'attache tous les jours davantage à elle, et elle s'attache à moi. Je crois que nous nous entendrons fort bien sur l'éducation d'Henriette.....

Les grands bonheurs sont courts dans cette vie. Plus on sent profondément une joie, plus il faut trembler de la perdre. Au commencement de 1833, M. Guizot était heureux de la satisfaction du travail fécond, du devoir accompli, du succès obtenu, du pouvoir exercé, de la réputation et de l'autorité conquises, de l'affection partout donnée et reçue, du parfait équilibre entre les facultés, les sens, la volonté, l'esprit et le cœur. Cette plénitude d'âme et de vie

datait déjà de plusieurs années. Le 2 mai 1831, en considérant pour la première fois à Honfleur la mer dont il n'avait pas encore eu le temps de faire la connaissance (comme plus d'un travailleur à sa table enchaîné), il avait goûté, avec une volupté grave et reconnaissante, l'impression de ce spectacle. Il y trouvait l'image de cet infini dont notre esprit et notre cœur sont également avides sans pouvoir se satisfaire ici-bas, où partout et en tout, nous sentons les bornes. Mais il est des heures d'illusion où respirant la joie à pleins poumons, nous l'oublions et ne voyons pas d'horizon à notre béatitude. C'est alors qu'en plein azur l'éclair brille, la foudre éclate et que nous reconnaissons à travers nos larmes qu'il ne faut jamais se fier au bonheur. C'est alors que nous sentons qu'il ne faut jamais prendre pour mesure de nos affections et de nos joies cet infini de notre désir et de notre espérance, séduisant et décevant comme l'infini de la mer, dont il suffit d'une nuit de tempête pour raccourcir brusquement l'horizon aux proportions de l'écueil où notre barque fait naufrage et de l'abîme où nous sombrons.

Rien ne manquait, en 1833, au bonheur de M. Guizot que la certitude de sa durée. Il en avait du moins l'espoir. Le 11 janvier 1833, il avait vu sa famille s'augmenter d'un fils et François avait un frère dans Guillaume. Le lundi 11 mars, foudroyée en pleine félicité, Mme Guizot rendait le dernier soupir. Quatre ans plus tard, le 15 février 1837, le fils aîné, le gage unique de l'amour de Pauline de Meulan, succombait à son tour à un mal implacable et subit, dans la verdeur, dans la fleur d'une beauté physique, intellectuelle et morale qui promettait les plus heureux fruits.

Qui soutint, qui aida, qui réconforta M. Guizot dans ces terribles épreuves, qui pansa les blessures de son cœur, qui remplaça, à force de se multiplier autour du veuf et des orphelins, les épouses et les mères disparues? qui, pour lui redevint mère avec un redoublement de tendresse et de dévouement, et pour ses enfants réalisa avec perfection le type vénérable et charmant de la grand'mère? On le devine : ce fut Mme Guizot.

Le foyer désolé n'était pas désert. Toujours prête au dévouement le plus absolu et le plus simple, surtout à celui qui lui permettait l'action et lui laissait en définitive, le gouvernement, la mère de M. Guizot s'était retrouvée à ses côtés, acceptant résolument, à soixante-neuf ans, la tâche de soigner et d'élever trois enfants dont l'aîné n'avait pas quatre ans, dont le dernier atteignait ses deux mois. Lorsque la mère s'était sentie frappée à mort, dans les intervalles de son délire elle avait recommandé ses enfants à sa belle-mère avec une pleine et touchante confiance. Au travers des différences de l'éducation et de l'origine les deux âmes, par dessus tout nobles et désintéressées, s'étaient rencontrées et comprises. C'était, depuis son second mariage, une des joies de M. Guizot, de voir sa mère heureuse par la tendresse de sa femme. La grand'mère devait rendre aux enfants au-delà de ce qu'elle avait reçu.....

..... L'affection toute filiale qui unissait depuis longtemps Mlle Rosine de Chabaud-Latour à Mme Guizot se reportait sur les petits-enfants de son amie. Déjà elle commençait auprès d'eux cette douce mission, mêlée de complaisance tendre et des soins les plus sérieux, qui devait laisser dans leur cœur et dans leur vie une profonde empreinte et une vive reconnaissance. Au sein de l'atmosphère presque austère que la mort et la douleur avaient créée autour de leur petite existence, c'était à l'amie de leur grand-mère qu'ils devaient presque tous leurs plaisirs. L'incomparable dévouement de Mme Guizot ne s'abaissait pas sou-

vent jusqu'aux caresses, et la faiblesse n'y tenait guère de place. Tout jeunes encore, les enfants ne se trompaient pourtant ni sur la tendresse, ni sur le dévouement (1).

Cette tendresse et ce dévouement eurent une occasion unique de se montrer quand l'absence de M. Guizot, nommé ambassadeur en Angleterre (20 février 1840), l'obligea de laisser sa famille sous la direction de sa mère : devoir tutélaire accepté par elle, comme toujours, avec empressement mais non sans inquiétude pour une telle responsabilité, dont une active correspondance entre elle et son fils l'aida à porter le fardeau. Toutes ces lettres adressées à la colonie enfantine du Val-Richer et à sa septuagénaire gouvernante sont charmantes, pleines d'une vivacité d'esprit et de cœur inattendues pour ceux-là seulement qui ne savent pas ce que l'homme d'État cachait de tendresse sous sa gravité contenue, et quels trésors de jeunesse économisée, il trouva jusqu'en pleine vieillesse, à prodiguer aux siens.

Il en était de même, du reste, de sa mère, que la vie patriarcale du Val-Richer, conforme à ses goûts, avait déridée, épanouie, transfigurée, et qui y apparaissait sous un jour plus vif et plus doux au milieu de ce cadre nouveau de la verdure, des eaux et des fleurs.

(1) Madame de Witt, p. 160-161. Nous avons pensé que la meilleure façon de louer le beau livre dont nous avons indiqué le titre au début, c'était de le citer souvent. De telles œuvres se louent ainsi elles-mêmes, sans rien devoir qu'à leur mérite. De même nous avons évité tout compliment banal à l'adresse de M. Guillaume Guizot, à qui nous devons les matériaux les plus intéressants de cette *Étude*. Il suffisait de le nommer pour que tout lecteur lettré pût rendre l'hommage qui lui appartient à l'ingénieux et élégant auteur de l'*Étude* sur Ménandre, au biographe et au traducteur de Macaulay, à l'éloquent commentateur de Shakespeare au Collège de France, qui se prépare à rendre par une édition digne de lui, à la gloire de Montaigne, les services que Montaigne a rendus à la gloire des lettres françaises.

Dans la vie du Val-Richer, qui plaisait à Mme Guizot, ses petits-enfants jouissaient ordinairement non seulement de leur liberté, mais des amusements qu'ils partageaient avec elle. Cette âme forte, si cruellement ballottée par la vie, frappée dans sa jeunesse d'une incurable douleur, avait conservé le goût des fleurs, des fruits à cueillir, de tous les soins et de tous les agréments de la vie rurale ; ses constantes inquiétudes maternelles ne parvenaient pas à troubler complètement pour elle le calme de cette retraite ; elle s'y reposait et s'y détendait, et elle consacrait à ses petits-enfants, à leurs promenades, aussi bien qu'à leur éducation, tout ce qu'elle reprenait là de forces et de sérénité, comme elle avait toujours consacré à ceux qu'elle aimait tout ce qui était en elle. Quoiqu'elle eût eu d'abord quelque peine à s'apercevoir que ceux qu'elle aimait grandissaient et avaient, d'année en année, besoin de beaucoup plus de mouvement et d'indépendance, ils sentaient bien quelle tendresse couvait sous sa volonté d'être obéie, et l'âge d'ailleurs eut aussi pour effet de l'adoucir sans l'affaiblir. « Vous n'avez pas connu ma mère jeune, » disait quelquefois M. Guizot en riant à ses enfants.

La nature méridionale, avec ses impressions rapides et passionnées, s'alliait chez Mme Guizot à un caractère persévérant, puissant, agissant, pénétré jusqu'à la moelle des traditions et des doctrines qui ont fait le vieil esprit huguenot. Les douleurs et les soucis qui avaient assombri sa vie lui avaient laissé cependant un fond de gaieté naturelle qui reparaissait parfois. Ce qui reparaissait surtout en elle, et jusque dans son extrême vieillesse, c'était son goût pour l'instruction, et cette curiosité constamment éveillée sur tous les sujets qui était l'un des caractères du dix-huitième siècle : les voyages, surtout les descriptions des pays inconnus, les faits nouveaux ajoutés à la connaissance de la nature physique ou de la nature humaine, étaient pour elle d'un irrésistible attrait.

Bientôt les événements qui avaient provoqué l'absence de M. Guizot la firent cesser. L'ambassadeur, redevenu ministre, rentra à Paris et put, en contribuant, autant que le lui permettaient les fonctions absorbantes et dévorantes dont il

s'était chargé, au gouvernement de sa famille et de sa maison, alléger un peu ce joug sévère de l'intérim d'une grand'-mère qui exigeait un travail assidu et « qui n'admettait pas les vacances. »

Ce ne fut pas sans rendre encore hommage à la sollicitude de celle qui l'avait si bien suppléé. Le 10 octobre il écrivait à sa mère :

Chère maman, parmi tant de motifs qui me feraient vivement regretter de ne pas être avec vous le 4 octobre, un des plus pressants était mon désir de vous témoigner ce jour-là, encore plus qu'un autre, toute mon affection et ma reconnaissance. Que ne vous dois-je pas? Ce que vous avez fait pour moi quand j'étais enfant, et n'avais plus de père, vous le faites aujourd'hui pour mes enfants qui n'ont plus de mère. Il y a en vous deux choses inépuisables, infinies : la tendresse et le courage. Vous avez supporté sans succomber, vos propres épreuves, vous m'aidez à supporter les miennes. Grâce à vous, je puis, sans manquer à mes devoirs envers mes enfants, sans sécher d'inquiétude pour eux, remplir d'autres devoirs et donner à ma vie quelque chose de l'importance à laquelle Dieu l'a peut-être destinée. Toujours, chère maman, pour toutes choses, vous m'aidez, vous me secondez. Vous ne savez pas tout ce qu'il y a pour vous dans mon cœur de tendresse, de respect, de reconnaissance. Que Dieu vous garde longtemps, bien longtemps, à moi et à mes enfants! Je ne saurais vous dire avec quelle joie je vois leur tendresse pour vous. Elle est très vive. Que Dieu nous accorde de vous en faire jouir longtemps !

Dans les derniers jours d'octobre, le cabinet du 20 mai se retira et le roi rappela à Paris M. Guizot, afin de le charger de former un ministère. Quand il eut accepté, le dialogue suivant, digne de Corneille, s'engagea dès la première entrevue entre la mère et le fils, celui-ci justifiant d'un mot le parti qu'il avait pris, celle-là s'inclinant devant ce

mot sacré, qui lui avait déjà dicté tant de sacrifices, dans un silence plus éloquent que toutes les paroles.

Le 29 octobre, à six heures du soir, Mme Guizot, rentrée dans la maison de la rue Ville-l'Évêque, attendait son fils, encore aux Tuileries. Lorsqu'il rentra, toute l'anxiété de la mère était peinte sur son visage. « Eh bien? dit-elle. — J'ai les affaires étrangères. — Comment as-tu accepté un tel fardeau? s'écria Mme Guizot. — J'ai cru que c'était mon devoir. » C'en était assez pour la mère comme pour le fils. Mme Guizot courba la tête, assurée d'avance des inquiétudes et des angoisses qu'elle aurait à subir, sans prévoir cependant le triste et fatal dénouement.

Les affaires du pays ne laissaient pas à M. Guizot le loisir de s'occuper beaucoup des siennes. Quoiqu'il ne fût plus séparé par la Manche de sa famille, il ne pouvait lui donner que de rares instants. Il régnait chez lui, mais n'y gouvernait pas. C'est sa mère qui continua de tenir le sceptre domestique avec la dignité austère de la matrone romaine portant sa quenouille. Quand le premier ministre avait des vacances, il les consacrait à ses enfants, et c'était fête et liesse au Val-Richer. Quand il ne pouvait venir, il écrivait un billet hâtif, plein des fièvres de la lutte et des sollicitudes de la paternité, le plus souvent sur la table du conseil, entre deux délibérations. L'hiver lui rendait ses enfants et sa mère, qui faisaient à l'hôtel du ministère un séjour qu'il leur rendait en monnaie de visites intermittentes à cette résidence d'été, créée par lui, où il retrempait ses espérances dans tant de chers souvenirs. C'est à l'un de ces séjours de la famille à l'hôtel des affaires étrangères, qui rendaient un intérieur au père fatigué de triomphes et affamé de caresses, que se rapporte l'anecdote suivante.

C'était durant une de ces crises morales dont il gardait la blessure secrète, dans un de ces moments de lutte entre le devoir d'un côté, et sa passion paternelle inassouvie de l'autre, où il regrettait, non sans amertume, de consacrer à des efforts peut-être stériles le temps qu'il eût pu employer plus à son goût à reprendre ses travaux délaissés, et à jouir du bonheur d'aimer les siens et d'en être aimé. Son fils Guillaume, encore enfant, jouait sur un tapis où il s'amusait à marcher à quatre pattes, avec le bonheur naïf des petits hommes, avides d'imitation et de mouvement. A un instant où il passait à portée de la main de son père, qui paraissait absorbé, avec un interlocuteur diplomatique, dans un grave entretien, celui-ci, interrompant une phrase commencée, se pencha brusquement sur son fils, le saisit à le faire crier, l'embrassa plusieurs fois nerveusement, fiévreusement, puis le replaçant sur le tapis de l'air soulagé d'un voyageur fatigué qui vient de boire quelques gorgées d'eau fraîche, il se tourna vers son partenaire étonné, expliquant et excusant, par un mot d'une familiarité shakespearienne, l'accès d'amour furieux auquel il venait de céder. « *La bête aime son petit,* » dit-il de sa voix profonde et grave, avec un sourire plein de regrets et de reproches à sa destinée qui signifiait : « à plus forte raison doit-il être permis à l'homme d'aimer son fils, fût-il ministre. »

L'enfant devenu homme n'a jamais oublié cette brusque détente des bras paternels l'enveloppant d'une étreinte affectueuse et douloureuse à la fois, cette chaude et hâtive caresse, et la réflexion d'une énergie sublime dans sa vulgarité qui avait excusé cet accès de paternité animale. S'il avait poussé l'oubli momentané du masque officiel, jusqu'à

se mettre aussi à quatre pattes devant son fils ou à le jucher à califourchon sur son dos, M. Guizot aurait eu une excuse dans un exemple fameux : celui d'Henri IV surpris dans ses ébats familiers avec ses enfants par le raide ambassadeur d'Espagne, et se bornant à lui demander : « Êtes-vous père, monsieur l'ambassadeur? »

C'est à ce moment aussi que ceux qui ont vu au ministère M[me] Guizot, ont pu applaudir à la justesse de ce beau portrait qu'en a tracé Sainte-Beuve, d'après nature, et auquel il n'a rien eu à ajouter ou à retrancher, quand la contemplation du portrait d'Ary Scheffer a pu raviver ses souvenirs.

Je crois voir encore (et de ceux qui ont eu l'honneur de la voir une seule fois, quel est celui qui peut l'avoir oubliée?) sa vénérable mère dans cette mise antique et simple, avec cette physionomie forte et profonde, tendrement austère, qui me rappelait celle des mères de Port-Royal, et telle qu'à défaut d'un Philippe de Champagne un peintre des plus délicats nous l'a rendue; cette mère du temps des Cévennes à laquelle il resta jusqu'à la fin le fils le plus dévoué et le plus soumis, celle à laquelle, adolescent, il avait adressé une admirable lettre à l'époque de sa première communion dans la Suisse française. Je la crois voir encore en ce salon du ministère où elle ne faisait que passer, et où elle représentait la foi, la simplicité, les vertus subsistantes de la persécution et du désert (1).

Si M. Guizot a eu une admirable mère, chacun sait combien il fut un admirable fils. Tous les matins, jusqu'au dernier jour, déjà blanchi sous le harnois et plus que quinquagénaire, l'homme d'État, qui fut si longtemps à la tête des

(1) Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, t. IX, p. 96-97.

affaires de son pays, le professeur célèbre, l'orateur éloquent, l'auteur de tant d'ouvrages devenus classiques, plusieurs fois ambassadeur, ministre, membre de trois académies, ayant le droit de porter tous les ordres de l'Europe, tous les matins, en se levant, M. Guizot venait incliner au chevet maternel sa tête chargée de travaux et d'honneurs, et réveiller au jour, avec un baiser, celle qui, avec un baiser, l'avait éveillé à la vie. Chaque soir, en rentrant de la Chambre ou du conseil, il venait s'asseoir devant son fauteuil et lui rendre compte de sa journée, avec la ponctualité d'un écolier et la tendresse d'un fils. Elle l'écoutait avec une joie grave et une fierté contenue, souriant parfois à se retrouver en lui jusque dans son geste habituel à la chaire ou à la tribune, ces deux mains posées sur les bras du fauteuil ou sur ses genoux, attitude démonstrative et autoritaire héréditaire dans les vieilles et fortes races, qu'on voit aussi à Bertin aîné dans son portrait par Ingres. Elle aussi, le plus souvent, croisait ou joignait ainsi les mains sur ses genoux, tribune des petits enfants. Et quand son fils, son compte rendu terminé, était sorti, accompagné par elle d'un long regard léonin, elle se retournait vers sa Bible et mentalement rendait grâces à Dieu.

Au commencement d'août 1847, M. Guizot, domptant ses inquiétudes et ses pressentiments, se retournait vers sa famille pour puiser dans cette pensée le courage des heures décisives, et il écrivait à sa fille Henriette une longue lettre, pleine de conseils et de caresses, qu'il terminait ainsi :

Toutes deux embrassez pour moi votre excellente grand'mère qui a tenu sa place (de leur mère) auprès de vous avec une tendresse et un dévouement qui ont fait plus que doubler la recon-

naissance que je lui devais déjà pour mon propre compte. Que Dieu nous la garde longtemps encore! C'est mon vœu de tous les jours, d'aujourd'hui plus que tout autre jour.

Dieu exauça ce vœu. Il conserva Mme Guizot à sa famille pour ménager une dernière épreuve à sa vertu de chrétienne, pour ménager aussi, en des extrémités inouïes, à son fils épuisant la lie des grandeurs humaines, après en avoir épuisé le miel, une suprême consolation. Quand M. Guizot tomba du pouvoir, au lendemain d'une révolution qui emporta dans son ouragan une fois de plus la monarchie et faillit y emporter la société française, quand il fut proscrit, fugitif, dépouillé de toutes ressources autres que celles de son travail et de son courage, il n'exprima qu'un regret et qu'un espoir, le regret de n'avoir pu emmener avec lui sa mère dans l'hospitalière Angleterre, où il avait trouvé un asile digne de lui, l'espoir de la voir bientôt l'y rejoindre. Il la connaissait assez pour ne pas en douter. En effet, malgré l'âge, les infirmités, la saison, les fatigues d'une traversée nouvelle pour elle, la rigueur d'un climat si différent de celui qu'éclaire et qu'échauffe le soleil du Midi, Mme Guizot n'eut pas de repos qu'elle n'eût abordé en Angleterre. « Je *veux* les retrouver, » disait-elle pour toute réponse aux conseils amis qui la dissuadaient d'un tel voyage. Elle recueillit, avec une énergie héroïque et simple, ses dernières forces pour le faire.

« En mettant le pied à Londres, en se sentant pressée dans les bras de son fils et de ses petits-enfants, elle s'écria : *Maintenant, je puis mourir!*

« Quelques jours plus tard, en effet, le 31 mars 1848, dans la petite maison que M. Guizot avait louée à Brompton,

sa mère s'éteignit sans effort et sans secousse, comme un ouvrier lassé qui, ayant terminé sa tâche, s'endort à la fin de la journée. Elle avait usé dans les souffrances et dans les angoisses des derniers jours, dans l'élan qui l'avait amenée auprès de son fils, tout ce qui lui restait de force physique. Le courage moral était resté inépuisable comme la tendresse. Elle ne parlait déjà plus, et ses regards suivaient encore avec intérêt tous les mouvements de ceux qu'elle aimait. Cependant elle mourait sans regret, murmurant à la dernière heure : « Je m'en vais le retrouver, » fidèle au souvenir de celui qu'elle avait perdu cinquante-quatre ans auparavant, et qui n'avait pas cessé de remplir son âme. Son dernier vœu témoignait de cette occupation constante : « Vous me laisserez ici, dit-elle à son fils. Puisque je ne puis pas reposer auprès de ton père, je resterai où Dieu m'a prise. »

Ainsi cessa de vivre ici-bas pour vivre éternellement, au terme qu'elle s'était en quelque sorte assigné elle-même, cette admirable épouse et admirable mère, « maîtresse d'elle-même jusqu'à l'instant suprême, simple et ferme, soutenue par l'inébranlable foi qui l'avait portée à travers tant d'épreuves, laissant à ceux qui l'avaient connue le souvenir de l'autorité la plus naturelle et la plus incontestée, d'une grandeur simple qui allait jusqu'à la majesté. »

« Sur le tombeau de Mme Guizot, morte à quatre-vingt-quatre ans sur la terre étrangère, se lisent les mêmes paroles qui sont inscrites sur la pierre de sa petite-fille, Mme Cornélis de Witt, morte à quarante-deux ans, après une vie, elle aussi, laborieusement remplie : *Heureux sont dès à présent les morts qui meurent au Seigneur! car ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent.*

Une obligeante communication nous permet de clore cette *Étude* par un souvenir digne de son sujet et qui en est comme la moralité, car il nous permet d'assister à une manifestation publique, premier témoignage réparateur d'une longue injustice, et nous montre M. Guizot recevant au milieu d'une assemblée solennelle et religieuse, dans les lieux témoins des prières et des vertus maternelles, un hommage à ces vertus et à sa piété filiale fait pour le toucher plus qu'aucun des honneurs de sa carrière passée.

Le 26 avril 1860, M. Guillaume Guizot épousait, à Nîmes, Mlle Gabrielle de Flaux, appartenant à une famille protestante des plus considérées du pays, et dont l'oncle, M. Édouard de Flaux, avait naguère été, à Genève, le condisciple de M. Guizot. Pour assister à ce mariage, M. Guizot retourna dans sa ville natale, qu'il n'avait pas visitée depuis trente ans. Ses filles et l'un de ses gendres l'y accompagnèrent : tous prenaient plaisir à voir ces lieux dont ils avaient tant de fois entendu parler, à retrouver le souvenir de Mme Guizot la mère, vivant et présent dans les esprits et dans les cœurs.

Quatre jours avant, le dimanche 22 avril, la Société protestante de prévoyance et de secours mutuels et celle de patronage pour les apprentis tinrent une séance publique anniversaire au Petit-Temple, sous la présidence de M. le pasteur Tachard, président du consistoire.

M. Guizot fut invité à y assister et à y parler. Pour justifier cette présence et cette intervention, il n'était pas besoin de l'éclat dont un personnage historique rehaussait la fête. Il suffisait que M. Guizot fût le fils de Mme Guizot pour qu'on ne pût, sans encourir le reproche d'ingratitude, pire que celui de flatterie, se dispenser d'évoquer des sou-

venirs inévitables et de leur consacrer un hommage qui était dans la pensée et le cœur de tous les assistants. Parmi eux, en effet, figurait M. le pasteur Juillerat qui, lors des réactions et des troubles de 1815, avait été chargé de présider à l'inauguration du temple longtemps fermé et rouvert enfin *manu militari*. Pour accomplir impunément une mission difficile, qu'une foule hostile pouvait essayer de contrarier, ce qui eût provoqué sans doute, de la part de la foule sympathique, de sanglantes représailles, le pasteur ne trouva pas de meilleur moyen que de s'avancer vers le temple en donnant la main à une femme honorée du respect universel. Celle qu'il choisit pour personnifier les fidèles, leur donner l'exemple et lui servir de sauvegarde à travers la multitude difficilement contenue par les soldats, ce fut Mme Guizot, la chrétienne exemplaire et intrépide qui ne connut jamais, comme son fils, aucune peur dans la recherche de la vérité et la pratique du devoir, et ne trembla jamais que des craintes de l'affection.

Ce souvenir était présent à tous lorsque le président du consistoire, M. le pasteur Tachard, remplit le devoir de rappeler les initiatives créatrices de Mme Guizot et les bienfaits qu'elle avait répandus sur les institutions fondées par elle et quelques autres grandes chrétiennes, notamment le comité des écoles et l'asile des orphelins.

Si Madame Guizot, conclut l'orateur, se trouvait aujourd'hui parmi nous, elle serait heureuse de voir que les grains abondants qu'elle a semés ont porté leurs fruits, et qu'à côté des œuvres anciennes fortifiées, de nouvelles œuvres sont venues prendre place pour témoigner que l'esprit qui l'animait n'a pas cessé de souffler sur l'Église de Nîmes. Elle serait heureuse

encore de voir son fils recevoir aujourd'hui dans cette enceinte, au milieu de ses concitoyens et de ses coreligionnaires, l'hommage dû à des talents et à des vertus qui, sous la bénédiction et avec l'aide de Dieu, ont été aussi son ouvrage; et l'assemblée sera heureuse elle-même d'entendre l'austère et éloquente voix de notre cher compatriote nous dire où se puisent les nobles inspirations, les généreuses pensées qui enfantent le bien, qui le fécondent et en rendent l'exemple comme contagieux.

M. Guizot s'attendait à parler et il avait fait choix d'un sujet original et fort approprié à la circonstance. Il s'était promis de prendre pour thème devant cet auditoire religieux, laborieux et populaire, le peintre moraliste et humouriste Hogarth et sa double série de tableaux contrastés, représentant l'une les vicissitudes et les succès de la vie de l'ouvrier honnête, travailleur et économe; l'autre les fautes et les chutes de l'ouvrier fainéant, vicieux et vagabond. Le premier arrive à la fortune et aux honneurs; il meurt lord-maire de Londres; le second tombe du vice au crime et finit par la potence. M. Guizot se proposait d'assaisonner de conseils familiers ces deux frappants exemples de l'élévation progressive du bon ouvrier et de la dégradation successive du mauvais ouvrier. Mais il ne s'attendait pas, pensant qu'on les épargnerait à sa modestie, aux éloges et aux hommages dont la mémoire de sa mère allait être l'objet. Aussi est-ce sous le coup d'une émotion partagée par son auditoire qu'il se leva et débuta par ce remerciement éloquent où la parole traduisait, dans le style magistral qu'il avait aux bonnes heures d'inspiration, les pensées qui lui venaient du cœur aux lèvres.

Avant tout, j'éprouve le besoin de vous remercier des sou-

venirs que vous venez de rappeler. Rien ne pouvait m'aller plus droit au cœur que vos paroles en mémoire de ma mère. Dans aucune bouche elles ne pouvaient être mieux placées que dans la vôtre, ni dans aucun lieu mieux appréciées qu'ici. C'est ici que ma mère a passé la plus longue et la plus douloureuse portion de sa vie. C'est dans ce temple que pendant bien longtemps elle est venue prier. C'est ici, permettez-moi ces expressions d'orgueil filial, c'est ici que se sont déployées sa vertu, quand elle a eu beaucoup à souffrir, sa charité, quand elle a pu agir pour faire le bien. C'est ici que j'aurais voulu la retrouver toujours ou la ramener. Cette joie ne m'a pas été accordée. Au regret de l'avoir perdue, se joint pour moi le regret d'avoir laissé tout ce qui reste d'elle ici-bas en terre étrangère, dans une terre où, comme moi, elle a reçu la plus cordiale, la plus affectueuse hospitalité, mais pourtant en terre étrangère. C'est ici, j'en suis sûr, que ma mère aurait voulu se reposer de ses travaux, entourée et suivie de ses œuvres, comme dit l'Évangile. Dieu en a ordonné autrement. J'ai appris de ma mère à me soumettre à ses décrets.

C'est ainsi que, douze ans après sa mort, il fut donné à la mère de M. Guizot cette récompense suprême d'être louée dignement, par son fils, et à celui-ci de remporter, douze ans après avoir abandonné la tribune alors muette, le plus rare et le plus doux des triomphes oratoires, celui qui est dû aux plus nobles émotions du cœur humain, et fait couler de pures et religieuses larmes.

XV.

MARIE-ANNE DE RATHSAMHAUSEN,

BARONNE DE GERANDO.



MADAME DE GERANDO.

D'après une miniature de J. Guérin, communiquée par M. le baron de Gerando.

XV.

MARIE-ANNE DE RATHSAMHAUSEN,

BARONNE DE GERANDO

(23 juin 1774 — 16 juillet 1824).

Mme de Gerando, très connue et très appréciée par la société d'élite de l'Empire et de la Restauration, serait absolument inconnue de la génération contemporaine, si elle ne lui eût été fort à propos révélée par la publication récente de sa *Correspondance* due à son fils, ancien procureur général à Metz, premier président honoraire de la cour de Nancy. Cette initiative de la piété filiale la plus délicate et la plus éclairée à la fois méritait d'être heureuse et l'a été. Le public l'a récompensée par des suffrages assez nombreux et assez choisis pour faire un vrai succès à cette publication de famille et pour permettre à M. de Gerando d'ajouter la couronne du talent littéraire à toutes celles qui ornaient déjà la tombe maternelle.

Ce n'est pas seulement un vrai talent littéraire, — ce talent fait de dons heureux et d'art instinctif dont la grâce pri-

me-sautière a tant de saveur, — que la *Correspondance* de Mme de Gerando atteste chez elle et que le lecteur lui reconnaît avec la double gratitude de la surprise et du plaisir; il est encore obligé de s'incliner avec respect devant un caractère aussi viril que le talent est féminin, et de saluer, dans celle qui en eut tous les agréments, toutes les vertus de son sexe. Mme de Gerando fut une grande épouse et une grande mère; elle eut à un degré éminent, parfois au degré héroïque, toutes les qualités de dévouement et de sagesse qui méritent ces deux titres; et il nous sera aussi facile qu'agréable de lui en demander la preuve à elle-même sans dommage pour sa modestie; car elle nous la donne sans le savoir dans ces lettres écrites au jour le jour sous l'impression du sentiment, de l'intérêt ou du devoir du moment, qui n'étaient destinées qu'à la poste, et n'arrivent à la postérité que par la plus louable et la plus heureuse des indiscrétions ou plutôt des confidences, et la plus noble des sollicitudes pour une chère mémoire.

En ne résistant pas au désir de la voir revivre dans cette image épistolaire de ce qu'elle eut de meilleur, son esprit et son cœur, et de faire partager à ceux qui ne l'ont pas connue la tendresse de ses regrets et la fidélité de son culte, M. de Gerando n'a rendu à sa mère que cet hommage discret qui est le plus digne d'elle; il ne l'a pas louée; il a laissé à ses lettres le soin de la louer et ce n'est pas sa faute si la vérité est un éloge. Mme de Gerando elle-même fut trop sincère pour ne pas avoir eu à se résigner parfois à cet effet de ses qualités; et nous verrons que les suffrages les plus flatteurs et les plus autorisés ne lui manquèrent pas.

Grâce à son fils, et grâce à elle aussi, puisque ce sont ses lettres qui ont tout fait, sans que la mode s'en mêle, sans que l'engouement y ait de part, sans que la politique y touche, Mme de Gerando prend sa place à l'écart dans un coin obscur de ce salon brillant où Mme de Staël et Mme Récamier recueillent les hommages dus à l'esprit et à la beauté, sans trouver mauvais que, ce devoir rempli, les plus délicats de leurs adorateurs et de leurs admirateurs aillent faire, derrière elles, leur cour à la vertu. Désormais il est impossible d'écrire l'histoire de la société polie pendant le premier tiers du siècle sans faire la part du charme qu'y montra, de l'influence qu'y exerça Mme de Gerando, et sans payer à ces talents et à ces vertus dont la famille n'a plus aujourd'hui le secret, qu'elle a bien fait de trahir au profit de l'exemple, le tribut d'éloges qui lui est dû. Ces éloges n'ont rien d'enthousiaste et de passionné comme ceux d'un Benjamin Constant ou d'un Chateaubriand. Ce sont les sages surtout que Mme de Gerando attire par son attrait et retient par son mérite. C'est de l'approbation et de l'estime des sages, des sages dont le cœur est ravi, attendri par le spectacle de la beauté morale qui s'ignore, la plus parfaite de toutes, qu'est faite la réputation, conforme à ses goûts modestes, de celle qui n'aspira qu'à être aimée et regrettée de ses amis, et aux yeux de qui l'emblème de la plus enviable gloire était la fleur du souvenir, le bleu *Wergissmeinnicht*, doublement cher aujourd'hui à l'Alsace, sa patrie.

Ainsi qu'il est arrivé pour la plupart des hommes et même des femmes de cette génération de la fin du dix-huitième siècle, vouée à des vicissitudes inouïes, c'est surtout à

l'école de l'adversité que se fit l'éducation intellectuelle et morale de Mme de Gerando. C'est dans l'amertume des plus précoces et des plus injustes tribulations que furent trempées son inaltérable douceur, son incorruptible vertu. L'histoire de sa jeunesse tourmentée par les persécutions révolutionnaires est un roman sans faute dont l'unique amour fut couronné enfin, après plus d'une épreuve, par le mariage souhaité. Et s'il était un homme fait pour la comprendre et en tout digne d'elle, c'est bien le grave et laborieux jeune homme, poursuivant philosophiquement, à travers la proscription et l'exil, les travaux désintéressés du penseur, qui rencontra sur sa route Marie-Anne de Rathsamhausen par un de ces hasards où il est impossible de ne pas voir la main de la Providence. Mais il est temps de les présenter, ou plutôt de les laisser se présenter eux-mêmes au lecteur par les faits qui les louent et les lettres qui les peignent, en remerciant pour ce bienfait que nous lui devons, de connaître deux âmes choisies, la publication biographique, épistolaire et filiale à laquelle nous ferons tant d'emprunts (1).

Marie-Anne de Rathsamhausen naquit à Grüsenheim (Haut-Rhin) le 23 juin 1774, du second mariage de Léopold-Eberhard, seigneur d'Ebenweyer, de Müttersholz et de Grüsenheim qui faisaient partie du neuvième district de la noblesse immédiate de la Basse-Alsace, avec Frédérique-Suzanne-Françoise de Malzen, née en 1742, décédée en 1789.

Elle avait quatorze ans lorsqu'elle perdit sa mère, à la veille de la Révolution qui allait rendre pour elle cette perte

(1) *Lettres de la baronne de Gerando*, née de Rathsamhausen, suivies de fragments d'un journal écrit par elle de 1800 à 1804 (publiées par son fils, le baron de Gerando, premier président honoraire de la cour de Nancy), 1880, Didier.

doublement regrettable, car elle devait se trouver seule à soigner son père sexagénaire et à élever sa sœur cadette, et bientôt à ces soins allaient s'ajouter les soucis de la lutte engagée pour défendre sa liberté et celle des siens contre les persécutions, pour disputer les débris de la fortune commune aux spoliations de la tyrannie jacobine. Son courage de jeune fille plia quelquefois, mais ne rompit jamais devant des épreuves auxquelles tant d'hommes demeurèrent inégaux, et auxquelles elle se montra toujours supérieure. Non seulement elle ne succomba pas à un tel fardeau, mais tout en faisant de si bonne heure, et sous ce dur empire de la nécessité, l'apprentissage virginal de ses devoirs futurs d'épouse et de mère auprès de son père et de sa sœur, elle conserva assez de liberté d'esprit et d'énergie de volonté pour se former elle-même et se procurer, par la lecture et la méditation des spectacles de la nature et des leçons de la vie, une instruction et une éducation des plus variées et des plus solides.

On peut juger de cette fermeté et de cette maturité précoces en lisant la lettre qui ouvre le recueil et qui n'est autre qu'une pétition en revendication des biens séquestrés, adressée, au nom de son père, *aux citoyens administrateurs du directoire du district de Benfeld*, *séant à Schelestadt*, en date du 12 germinal an II (3 avril 1794). La lettre qui suit, à quelques pages de distance, et où elle refuse noblement, parce qu'elle ne peut remplir les conditions qu'il y met, les offres bienveillantes d'un prince de Wurtemberg, son parent, qui lui proposait de la recueillir et de la fixer honorablement à sa cour, est de 1796, postérieure à la mort de son père, et à la certitude acquise

qu'elle ne recueillerait jamais que des débris de sa fortune, soumise aux séquestres, c'est-à-dire aux pillages révolutionnaires. Quand on pense que ces deux lettres ont été écrites par Mlle de Rathsamhausen, la première à l'âge de vingt ans, la seconde à l'âge de vingt-deux ans, on est sans appréhensions sur le sort d'une jeune fille qui exprime si dignement les réclamations les plus courageuses et les refus les plus délicats, et on respire avec plaisir, dans leur fleur de naïveté et de jeunesse, ces agréments de l'esprit et ces qualités du cœur qui porteront bientôt les plus beaux fruits de bonheur et d'exemple.

Nous lisons, dans la lettre aux administrateurs du district de Benfeld, ces lignes empreintes de la sentimentalité un peu déclamatoire du temps, mais où, sous une forme de mode et de circonstance qui trahit l'inexpérience du goût, on sent quelque chose qui n'est banal ni commun à aucune époque : un caractère.

Moi qui connais bien mon père, et à qui il a communiqué ses principes, je vous déclare que ce n'est pas l'amour de la fortune qui le rend si pressant dans ses réclamations ; la perte entière de son mince revenu ne changerait pas ses sentiments. La pauvreté peut aigrir le caractère, mais elle ne peut effacer les vérités gravées dans l'âme ; nous vivrons et nous mourrons en cherchant la liberté fondée sur la loi. Mon père offrirait avec joie son superflu à la nation, s'il en avait. Je ne parle pas de ma sœur et de moi ; nous sommes jeunes, nous avons du courage et nous aimons le travail...

Sa réponse au prince de Wurtemberg n'est pas moins caractéristique. Rien ne saurait égaler l'impression produite par ces quelques lignes qu'il faut citer et non analyser.

Depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir, Monseigneur, mon existence a été souvent troublée par les orages politiques, et la mort de mon père a paru détruire à jamais tout mon bonheur. Le temps et des principes religieux ont remis l'équilibre dans ma destinée : elle est telle aujourd'hui que j'y trouve plus de véritables biens que de maux.

La famille de M. de Berckeim, de Schoppenvir, a été mon refuge depuis que la perte de la mienne m'avait isolée. Les amies de ma jeunesse sont devenues la consolation de mon infortune et les modèles que je me suis proposés. Leur père et leur mère, par leurs bienfaits, ont répandu sur mes jours toutes les douceurs de la vie; j'ai puisé dans leur sein la sérénité et le contentement de l'âme dans des circonstances bien désastreuses. Je viens de me réunir à ma sœur; nous allons nous fixer de nouveau dans l'habitation de nos parents.

... Quand la paix aura fait disparaître les entraves qui nous séparent, j'espère, Monseigneur, visiter des contrées où j'ai passé de trop beaux jours pour les effacer de mon souvenir; mais je ne dois pas vous cacher que je ne pourrai, pas plus qu'autrefois, y fixer mon sort en acceptant les offres de Votre Éminence. Ce n'est point par dédain des grandeurs et de l'opulence, c'est une justice que je me rends. J'ai été élevée dans la retraite. J'y ai contracté des goûts simples et constants; mon esprit s'est formé à la méditation, à l'indépendance, à une sorte de philosophie (si je puis honorer mes principes de ce titre pompeux) incompatible avec les usages des cours et du grand monde. Je ne demande et ne puis trouver le bonheur que dans ma sphère : la vie de campagne, l'amitié, l'estime de tous ceux dont je suis connue, comblent mes vœux. Il n'est pas probable que je me marie jamais; ma position y met trop d'obstacles, et je ne me contenterais pas de recevoir ou de répandre un bonheur médiocre dans une situation que j'aurais librement choisie.

Telle était en 1796 la situation, tel était le caractère de cette Anne que, suivant l'habitude du patriarcal pays d'Alsace, on appelait le plus souvent, dans l'intimité des

châteaux dont elle recevait l'hospitalité, des familles où elle était traitée comme une fille ou sœur adoptive, du diminutif affectueux, fraternel, du petit nom d'amitié et de *caresse*, comme dit Marmontel, d'*Annette*. Annette était heureuse de cette vie simple, modeste, cordiale, patriarcale, occupée tour à tour des travaux de l'intelligence ou des soins domestiques, sans cesse égayée par le rire de la belle humeur de l'innocence, et dont la promenade, les visites aux environs, les repas champêtres et les petits bals intimes variaient de joyeux intermèdes le fond de douce et sereine austérité. Annette n'avait pas encore songé à l'avenir, tant elle était rendue timide par le passé et reconnaissante par le présent. Les besoins de son cœur n'allaient pas au delà de l'échange des affections naturelles, des tendresses de l'amitié, des plaisirs de la bienfaisance parfois intrépidement pratiquée. Pour ce qui est de l'amour, elle n'y songeait guère. Il faut pour cela que quelqu'un commence. Tout roman a son point de départ dans la réalité. C'est elle qui noue le premier nœud; c'est elle qui présente le héros. C'est elle qui jette sur une occasion, une rencontre indifférente en apparence, ce petit coup de soleil, ce rayon subit d'électricité sympathique sous lequel le cœur se dilate comme la fleur et s'épanouit, comme elle, aux feux féconds et aux larmes légères, rafraîchissantes comme des rosées, de la saison du sentiment. Si modeste qu'elle fût, Annette savait trop le prix de son âme pour ne pas attendre, fût-ce toute la vie, le privilégié, l'unique fiancé encore mystérieux, digne d'en respirer les parfums. Peut-être désespérait-elle de le rencontrer jamais, comme l'indique la lettre où elle se condamne si nettement, non sans

un soupir de regret peut-être, fièrement étouffé, au célibat fatal des filles nobles, sages et pauvres.

Au moment même pourtant où elle semblait devoir renoncer à toute ambition, à toute espérance, et sans regarder vers l'avenir, baissait les yeux sur son sort, modeste et triste, d'orpheline, le hasard des événements, ou plutôt, disons-le à l'honneur de Dieu, qui cache sous ces airs de hasard les desseins paternels de sa providence, la bonté divine mit sur son chemin le jeune homme grave et doux, courageux et modeste comme elle, qui devait être le héros d'un roman d'amitié fraternelle et d'émulation morale, bientôt digne d'un nom plus tendre, que clora, en 1797, le plus heureux des mariages.

Ce mariage unissait deux destinées également aventureuses, également contrariées, qui sans la Révolution, la Terreur et l'exil, ne se fussent sans doute jamais rencontrées. Le proverbe a raison : « A quelque chose malheur est bon. » C'est le plus souvent de nos malheurs que Dieu se sert pour nous rendre heureux, comme il se sert parfois de nos fautes pour nous rendre sages.

Au moment où Marie-Anne de Rathsamhausen, devenue orpheline, refusait les bienfaits du duc de Wurtemberg, par un double scrupule de fierté et de patriotisme, et se préparait à se retirer avec sa sœur dans la maison paternelle, un jeune Lyonnais, Marie-Joseph de Gerando, élevé au collège des Oratoriens, puis au séminaire de Saint-Irénée dans sa ville natale, qui se disposait à entrer au séminaire de Saint-Magloire à Paris, sous l'aiguillon d'une vocation ecclésiastique naissante, était détourné violemment de la vie contemplative par les événements et brusquement jeté dans l'action.

Joseph-Marie de Gerando était né à Lyon le 29 février 1772. C'était le fils de l'architecte de la ville, qui y avait construit l'église de la Charité et plusieurs des édifices les plus élégants de la place Bellecour. Il avait reçu dans sa famille une éducation qui correspondait à l'instruction puisée dans les leçons de l'Oratoire et de Saint-Irénée, marquée à la fois du respect des traditions du passé et du goût des progrès de l'avenir, et tendait à faire de lui le philosophe chrétien qu'il fut depuis.

Dès l'âge de dix-neuf ans la défense de ces principes l'avait improvisé écrivain, et dès l'âge de vingt et un ans elle devait l'improviser soldat.

« D'abord la plume à la main, ensuite le mousquet au bras, il défendit les beaux principes de justice générale, de liberté religieuse et civile, qu'avaient invoqués les généreux esprits du dix-huitième siècle et qu'avait eu pour objet d'établir la grande révolution de 1789. Il entreprit cette double campagne de concert avec un de ses condisciples les plus distingués, avec Camille Jordan, qui devait honorer un jour la tribune française, et qu'une entière conformité de sentiments et une certaine diversité de caractères, l'accord dans les idées et la différence dans les talents, des épreuves subies d'un même courage pour la même cause, la plus tendre confiance et le dévouement le plus doux unirent à lui d'une amitié inaltérable depuis le collège jusqu'à la tombe (1). »

Ni l'un ni l'autre ne pouvaient demeurer indifférents à l'appel des organisateurs de la résistance à la tyrannie jacobine,

(1) *Le Baron de Gerando*, notice lue à la séance publique annuelle de l'Académie des sciences morales et politiques, par M. Mignet, le 16 décembre 1854, — *Éloges historiques*, Didier, 1864, p. 45-95.

doublement impérieux, puisqu'il parlait à la fois au nom du salut public et du salut privé. Même pour un homme sans principes et sans foi, il n'y eût pas eu moyen d'hésiter sur le parti à prendre. Coupables tous deux du double crime de dévouement à la cause de l'indépendance municipale et de la liberté des opinions, ils ne pouvaient s'attendre à être épargnés. Mais c'est par le généreux élan de leurs convictions froissées bien plus que par le souci de leur sécurité menacée que tous deux furent jetés dans ce mouvement de réaction qui n'admettait pas d'ailleurs de neutralité et enrégimenta côte à côte la peur des sceptiques et l'intrépidité des croyants.

« Les deux précoces publicistes, entrant dans le débat que provoquait la constitution civile du clergé, écrivirent en commun une suite de brochures pour réclamer une entière liberté de conscience, et lorsque l'intrépide ville de Lyon se souleva contre les excès démagogiques, après les journées du 31 mai et du 2 juin 1793, ils s'enrôlèrent l'un et l'autre dans la milice de leur quartier. Grand et frêle, maladroit et brave, ayant l'ardeur nouvelle du citoyen et encore un peu de l'ancienne gaucherie du séminariste, le jeune de Gerando devint grenadier dans la compagnie de la rue du Buisson. Il concourut aux préparatifs de défense de la ville insurgée, et il affronta les périls d'une guerre que les passions déchaînées devaient rendre sans merci. »

Pendant que la Convention, qui avait décrété le siège et la ruine de la ville rebelle, hâtait par ses commissaires envoyés dans les départements voisins de Lyon les levées destinées à en resserrer le blocus et à exécuter l'arrêt de proscription lancé contre elle, les Lyonnais préparaient la défense par des expéditions de ravitaillement et de munition-

nement, et cherchaient à étendre au loin l'insurrection libératrice. Le 28 septembre, dans une rencontre entre un détachement de Lyonnais envoyé au delà du Rhône, vers les montagnes du Forez, et l'avant-garde des troupes conventionnelles qui descendaient de l'Auvergne, M. de Gerando tomba atteint d'une balle à la jambe, et dut de n'être pas achevé à la pitié et à la généreuse intervention d'un officier touché de sa jeunesse et de son malheur. Il en était plus d'un secrètement acquis de cœur à la cause qu'il combattait par force, comme on le voit en maint endroit des curieux et touchants *Mémoires* de Mlle Alexandrine des Écherolles, publiés récemment.

Mais ce n'était pas là encore le salut : jeté sur la paille d'une charrette et transporté à Saint-Étienne, enfermé durant trois mois dans un cachot infect entre un fou et un assassin, le blessé ne guérit que pour comparaître devant un tribunal militaire dont l'unique fonction était de prononcer la mort ou la mise en liberté suivant la réponse faite à cette unique question : *L'accusé a-t-il été pris les armes à la main?* Là encore l'intérêt qu'inspirait le prisonnier à ses gardiens lui valut de la pitié de l'un d'eux un courageux mensonge, — récompensé plus tard par sa reconnaissance d'une pension, — qui l'arracha à la mort et le rendit à la liberté : liberté précaire qui consistait seulement dans le droit de fuir, pour échapper à de nouveaux et cette fois peut-être inexorables juges. La fuite aussi avait ses dangers pires encore peut-être. C'est ce qui explique le parti téméraire en apparence, mais efficace, comme le prouva son succès, que prit M. de Gerando, et qu'en même temps prenaient aussi Lacretelle, Dupaty et plus d'un autre célèbre

depuis. Ce parti, habile précisément par son incroyable hardiesse, consistait à se cacher dans l'armée et à se sauver sous l'uniforme, le seul habit que respectât la Terreur, au moins dans la personne des simples soldats. Perdu dans le nombre, préservé de toute recherche et de tout soupçon par la complicité inconsciente de ses parents qui, considérant leur fils comme mort, après la malheureuse expédition du Forez, avaient fait célébrer son service funèbre, Gerando s'enrôla sans encombre dans un régiment de chasseurs campé dans le voisinage de Saint-Étienne.

« Après avoir été, dit son éminent biographe, résumant vivement les vicissitudes de ces aventureux débuts dans la vie, en moins de deux ans, séminariste par goût, publiciste par occasion, insurgé par devoir, le voilà chasseur de la République par nécessité; il ne le fut pas longtemps. Au lieu d'être envoyé à la frontière, le régiment où il avait pris du service reçut l'ordre d'entrer dans Lyon. Le déguisement protecteur de son uniforme et le bruit répandu de sa mort ne dérobèrent pas longtemps M. de Gerando aux regards du parti victorieux. Il s'y livra en quelque sorte lui-même. Il ne put résister au besoin d'embrasser sa mère, et un jour, de nombreuses victimes conduites au supplice passant devant sa compagnie sous les armes, il reconnut parmi elles plusieurs de ses amis et de ses proches. A ce douloureux spectacle, lui qui deux fois avait vu la mort de si près et sans aucun trouble, tomba évanoui au milieu des rangs. Dénoncé par sa défaillance, reconnu par ses ennemis, il fallut fuir ou périr. Son commandant lui-même facilita son évasion. Il l'envoya guérir sa blessure mal fermée en Savoie, d'où M. de Gerando rejoignit en Suisse

Camille Jordan qui s'y était réfugié après le siège de Lyon. »

Là nouvelles épreuves, nouvelles vicissitudes. Après avoir en vain tenté ensemble la fortune, si dure à l'émigré, la pauvreté contraignit de se séparer les deux amis que tant de liens attachaient. « Chacun d'eux alla où il pouvait vivre. Camille Jordan se rendit à Londres et y vit de près le gouvernement représentatif qu'il devait admirer alors en Angleterre et défendre plus tard en France; de Gerando partit pour Naples où l'un de ses parents avait une riche maison de commerce et le chargea de la tenue de ses comptes en qualité de commis. »

Enfin le ciel se rasséréna un peu sur la tête des deux exilés. La Convention, en abdiquant sa longue et sanglante dictature, avait voulu, par une loi de pardon, se ménager l'indulgence dont plus d'un de ses membres allait avoir besoin. L'amnistie générale du 4 brumaire an IV rouvrit à Camille Jordan et à de Gerando les portes de la patrie. Les élections de l'an V envoyèrent Camille Jordan siéger au conseil des Cinq-Cents, et, fidèles à leur habitude de ne point se séparer dans la bonne ou la mauvaise fortune, les deux amis se rendirent ensemble à Paris. Ce ne fut pas pour longtemps, car le mauvais sort n'était pas conjuré. Désigné par son talent comme un des chefs de la majorité qui ne tarda pas à mettre le Directoire en échec, inaccessible par son caractère à la crainte ou à la corruption, Camille Jordan, proscrit au coup d'État de fructidor, n'échappa à la meurtrière déportation dans les déserts de Sinnamary, si justement et si tristement appelée la *guillotine sèche*, que grâce au dévouement de son ami de Gerando qui veillait sur lui, lui ménagea un asile sûr, puis s'expatria avec lui. Les deux amis se ré-

fugièrent en Allemagne et vécurent ensemble en travaillant et en donnant des leçons dans la ville studieuse et hospitalière de Tubingue. C'est là, selon M. Mignet, ou, suivant la tradition de la famille, dans le salon de M. Pfeffel, fondateur et directeur d'une académie militaire à Colmar, que Joseph de Gerando connut Mlle Annette de Rathsamhausen, « ornée des plus précieux dons de l'esprit, douée des qualités les plus élevées de l'âme, joignant un grand charme à une force singulière, et qui devint alors sa fiancée pour être un peu plus tard sa fidèle et utile compagne. »

A la date du 27 juillet 1795, les relations entre le jeune émigré philosophe et sa future fiancée n'en étaient encore qu'aux préliminaires de l'amitié et peuvent se caractériser par les confidences suivantes de la lettre d'Annette à son amie Octavie de Berckeim, datée de Tubingen.

Henriette (sœur d'Octavie) me dit, ma bonne amie, qu'en te parlant de tout, elle te parle aussi de Joseph et de moi. Tu verras donc que cette folie de l'imagination s'est transformée en une source de moralité et de bonheur. Joseph est devenu mon ami; je suis la sienne. Il me donnera l'exemple de tout ce qui est beau et bon, il me fortifiera dans la vertu; il me guidera dans le bien. Dès à présent il s'applique à éclairer mon esprit, à mieux asseoir mon jugement, à étendre mes connaissances. Il m'a tracé un plan de conduite, d'études, des habitudes d'ordre et d'emploi de mes journées. Enfin il veut être en tout mon instituteur. Tu me demanderas à quoi cela peut aboutir : je te répondrai qu'il n'en résultera jamais rien que de bon. Mon imagination est calme et mon cœur, tout pénétré qu'il est d'une douce émotion, reste maître de lui-même. Joseph m'éclaire, me console, me fait bénir Dieu et aimer la vie; je n'éprouve pas encore le besoin qu'il devienne autre chose pour moi. Cela n'empêche qu'il ait d'autres vues qui ne peuvent pas encore s'accomplir; je ne m'en inquiète

point, parce que mes désirs ne vont pas au delà du présent. Si une autre destinée m'est imposée, je tâcherai de la remplir dignement, de suivre tes traces, de m'élever à Dieu et de faire consister mon bonheur dans celui des autres.

Nous ne pouvons, à notre grand regret, poursuivre l'analyse de cette *Correspondance* de Mme de Gerando avant son mariage. C'est surtout comme mère que nous avons à l'envisager et à l'apprécier, et nous nous reprocherions de dérober au juste éloge de ses vertus domestiques le temps qu'il nous serait doux de consacrer à l'étude de ce charmant caractère de jeune fille, à la fois solide et brillante, tendre et sage, généreuse et modeste, enjouée et mélancolique, qui se peint si bien dans les lettres de la première partie du recueil. Mais il nous faut nous hâter, sauter les feuillets, et arriver au dénouement du roman trop longtemps suspendu par les vicissitudes des événements de 1795 à 1798.

Ces événements avaient ajouté des obstacles dont nous n'avons pas le secret à ceux qui résultaient naturellement de la situation précaire des deux fiancés, l'un et l'autre sans fortune et sans moyens d'en acquérir ou de s'en passer. Nous ne trouvons dans la correspondance ni dans les notes de son éditeur rien qui nous explique certains faits rendus aujourd'hui par la distance difficilement appréciables. Ainsi il faut mettre sur le compte des singularités et des contradictions qui abondent aux époques troublées celui de la rentrée, sans doute involontaire, vers 1798, de Joseph de Gerando dans l'armée, où ne l'attirait pas une vocation irrésistible, que l'expérience n'encourageait en tout cas que médiocrement. Comment le trouvons-nous à ce moment simple soldat au 6me régiment de chasseurs à cheval, en

garnison à Colmar, consacrant ses loisirs à l'étude et à la société, et rencontrant dans un programme de l'Institut la révélation de sa vraie et incontestable vocation? C'est ce que nous ne saurions dire. Nous nous bornerons à cette réflexion, qu'un esprit aussi sérieux, aussi précocement mûri par les plus graves spéculations et les plus dures expériences, ne devait rien faire à la légère, par boutade et fantaisie, sans motifs sérieux et impérieux, et que s'il était simple chasseur à cheval en 1798, à Colmar, c'est faute d'avoir pu faire mieux ou autrement.

Quoi qu'il en soit, la classe des sciences morales et politiques de l'Institut offrait depuis deux ans un prix de cinq hectogrammes d'or à celui qui traiterait le mieux la question suivante : « Déterminer quelle a été l'influence des signes sur la formation des idées. »

M. de Gerando se mit à l'œuvre pour participer au concours avec la froide résolution qui était un trait de son caractère. Mais, informé tardivement, il n'eût pas été en mesure de présenter à temps son mémoire sans le concours et la collaboration dévouée de trois charmantes jeunes filles, Mlle de Rathsamhausen, sa fiancée, et ses amies, Mlle Pfeffel et Mlle de Berckeim, qui lui servirent de secrétaires, de copistes; et en dehors du mérite de son travail, il semble que cette aimable et originale collaboration, bien qu'ignorée des juges, a dû porter bonheur au candidat qui obtint le prix. C'est en effet le succès de ce mémoire, écrit par Joseph de Gerando au château de Schoppenwihr pendant le séjour qu'il y fit au cours des négociations et des préparatifs de son mariage, qui dénoua de la façon la plus heureuse et la plus conforme aux ambitions de son esprit et aux vœux de

son cœur les difficultés presque inextricables de sa position.

Le jour où ce succès, prélude de tant d'autres, valut à la fois à Joseph de Gerando sa libération du service militaire, sollicitée et obtenue sans peine du ministre de la guerre Scherer par Garat et François de Neufchâteau, la place de secrétaire du bureau consultatif des arts et du commerce, que ce dernier y ajouta en sa qualité de ministre de l'intérieur, enfin et surtout le consentement des parents, dont les dernières objections tombèrent devant la certitude non seulement du bonheur moral, mais du bien-être matériel de leurs enfants; ce jour-là, ni Joseph de Gerando, ni Anne de Rathsamhausen ne firent difficulté de pardonner au sort les rigueurs qui les avaient obligés à attendre, en leur permettant de s'éprouver mutuellement, de se mieux connaître, c'est-à-dire de se mieux aimer, la réalisation de leurs espérances. Le lecteur ne saurait se plaindre non plus des retards qui suspendirent deux ans le dénouement légal de cette liaison qui avait, de part et d'autre, sincèrement commencé par l'amitié pour devenir bientôt cet amour mutuel, fondé sur une mutuelle estime, dont le dévouement fraternel de Camille Jordan provoqua l'aveu, seconda les desseins et favorisa la consécration. Elle eut lieu, le 27 décembre 1798, dans une chapelle solitaire et agreste cachée dans un pli boisé des Vosges où la main d'un prêtre insermenté ajouta les bénédictions de l'Église à celles de la famille. Le mariage civil fut célébré à Ricquenwihr (Haut-Rhin).

Après un court voyage nuptial en Alsace et dans le Lyonnais, les deux jeunes époux arrivèrent à Paris, où M. de Gerando fut introduit par ses juges, devenus ses amis, dans la maison hospitalière d'Auteuil et le cercle de gens d'esprit

qu'y présidait Mme Helvétius. Grâce à eux, il ajouta à ses titres et déjà à ses services ceux de correspondant de l'Institut, dont il devait faire partie dès 1806, et de professeur de morale dans la chaire du Lycée, où la Harpe enseignait la littérature. Les suffrages des derniers salons, où la nouvelle société se formait à l'école de l'ancienne, ratifièrent le choix que M. de Gerando avait fait de Mlle de Rathsamhausen pour compagne. Ce choix ne faisait pas moins honneur à son esprit qu'à son cœur, portant sur la personne la plus capable de s'associer aux graves travaux de l'un comme aux généreux besoins de l'autre. Les lettres de Mlle de Rathsamhausen avant son mariage, les détails qu'elle y donne à ses amis Joseph de Gérando et Camille Jordan sur la littérature allemande, qu'elle possédait à fond, et jusque sur la philosophie allemande, aux mystères de laquelle elle était initiée, au point d'être capable d'une claire analyse de Kant, attestent chez elle une finesse et une culture d'esprit qui devaient lui permettre de s'associer dignement et utilement aux travaux d'un mari dont la vie fut vouée à la solution des plus graves problèmes de la philosophie, de l'administration et de la politique; de même que sa délicatesse de cœur la préparait à partager sa prédilection généreuse pour les progrès de la charité publique et l'essor des œuvres philanthropiques qui ont fait à son nom une si pure gloire.

Les premières lettres de la baronne de Gérando après son mariage nous la montrent devenant sans effort, — tant toutes les qualités nouvelles, en germe dans son esprit et dans son cœur, n'avaient plus qu'à s'épanouir, — la meilleure des épouses après avoir été la plus tendre, la plus dévouée, la plus aimable des filles, et se préparant à devenir la meil-

leure des mères. Ses confidences aux deux familles amies qui avaient recueilli et adopté sa jeunesse orpheline, les familles de Berckeim et de Dietrich, respirent le bonheur, mais ce bonheur calme, grave, modeste, pieux, sans enivrement, sans orgueil, sans égoïsme, fondé sur la plénitude du droit et du pouvoir de faire le bien, qui se traduit tout d'abord par un élan de reconnaissance envers Dieu auquel elle le doit, et l'expression ingénue du désir de le mériter et de le partager.

C'est ainsi qu'elle écrit de Colmar, en janvier 1799, à la baronne Fritz de Dietrich :

Combien de fois n'ai-je pas envisagé avec douleur le terme de mon existence au sein de ta famille, l'époque la plus heureuse de ma vie, où j'ai trouvé des amis, des sœurs, des parents qui ont remplacé les miens, où j'ai puisé le peu de bien qui est en moi, l'exemple et l'amour de la vertu ! Si désormais mon mari est heureux et s'applaudit de son choix, si Dieu nous accorde des enfants qui nous bénissent, si je goûte le contentement de moi-même, supérieur à toutes les jouissances terrestres, c'est à vous tous que je le devrai.

Et à la baronne de Stein (Octavie de Berckeim) elle écrivait, toujours de Colmar, en février 1799 :

... Notre avenir, ma bonne amie, est encore dans un vague impénétrable, mon bonheur ne l'est pas. Unie au meilleur des hommes, je suis sûre de me trouver partout heureuse à ses côtés. Son cœur sera mon asile, et ses vertus deviendront ma force, si j'en avais besoin. Je suis encore bien loin, mon Octavie, d'être digne de celui que la Providence m'a associé; il est au-dessus de moi comme les anges sont au-dessus des humains. Je le respecte et je l'aime comme tout ce qu'il y a de plus pur sur la terre. Pardonne-moi cet enthousiasme, ou plu-

tôt je puis t'assurer qu'il ne se mêle pas d'enthousiasme à mes paroles; c'est un hommage que je rends à la vertu et à la vérité.

Un *P. S.* de cette lettre, que nous nous reprocherions de ne pas citer, nous révèle un détail qui est caractéristique. « Sois fidèle, dit Mme de Gerando à son amie, à l'heure du rendez-vous. » C'était l'heure d'une prière du soir dans laquelle Mme de Berckeim et leurs amies intimes étaient convenues de se consacrer mutuellement un souvenir devant Dieu, et de s'embrasser, en esprit et en cœur, à travers la distance, dans l'hommage simultané rendu au Créateur. Le 22 septembre 1800, Mme de Gerando rappelle encore à son amie ce rendez-vous devant Dieu auquel elle fut toujours fidèle. « Ma bien-aimée, je t'appelle à ce rendez-vous où nos âmes se rencontrent et se comprennent; il n'est pas de jour où je ne goûte la consolation et la douceur de ce moment consacré aux plus tendres souvenirs, et je le prolonge souvent. »

Il n'y a que les âmes d'élite pour être capables de ces délicatesses de piété et d'amitié.

Nous n'avons cité ces lettres que pour en retenir l'accent pénétrant de tendresse reconnaissante, de modestie ingénue qui les anime, que pour noter ce naïf effarouchement de ces devoirs nouveaux, de ces obligations sociales dont s'étonne et s'effraye à tort la jeune femme, un peu ensauvagée par la vie patriarcale des châteaux alsaciens.

Nous verrons qu'elle saura bientôt, grâce à un effort qui ne lui coûtera guère, tant il sera favorisé par les dons heureux de sa riche et sympathique nature, se former, s'assouplir, s'aguerrir à ces obligations, à ces devoirs, à ces plaisirs de sa

vie nouvelle, de façon à faire honneur à son mari, à seconder sa légitime ambition, à prendre part à ses travaux et à embellir ses succès par ceux d'une femme dont bientôt le jugement fut de ceux avec lesquels on compte, le goût de ceux auxquels on se confie, l'estime de celles qui donnent la considération. Bientôt des femmes comme, Mme de Staël, Mme de Krüdner, Mme Récamier, des hommes comme les quatre frères Périer, ses amis de jeunesse et de tous les temps, le prince Dalberg, Mounier, Mathieu de Montmorency, Ballanche, Lemontey, Camille Jordan, Guillaume de Humboldt, Benjamin Constant, Sismondi, le général Lamarque, Maine de Biran, devaient rechercher l'amitié, louer la conversation, admirer les lettres de la baronne de Gerando.

Deux ans après son mariage, son mari lui rendait en hommages attendris, quand il parlait d'elle, les témoignages d'admiration enthousiaste et candide qu'elle lui avait donnés à lui-même, et, puisqu'elle voulait bien s'avouer son élève, déclarait que le maître était aussi étonné qu'heureux de si rapides et si flatteurs progrès. Il écrivait de Saint-Ouen, le 4 juin 1801, à Mme de Staël :

C'est une chose très singulière et qui m'étonne souvent, que cette justesse d'esprit et que cet instinct de raison dont Annette est éminemment douée, avec un cœur fait pour toute exaltation juste et noble. C'est ainsi qu'elle a toujours aimé la liberté, quoique la Révolution ait ruiné sa famille, et lui ait enlevé tous les avantages qu'elle eût tirés d'une noblesse de plus de mille ans et de sa parenté avec plusieurs princes souverains. C'est que la générosité du caractère contribue beaucoup à la justesse des opinions.

Un juge compétent et autorisé, le comte de Champagny,

duc de Cadore, dont M. de Gerando devait être, en qualité de secrétaire général, le bras droit au ministère de l'intérieur, à une de ces époques de réorganisation et de suprématie universelle où les affaires intérieures de la France se confondaient avec celles de l'Europe elle-même, subjuguée ou persuadée, soumise à l'application de nos lois ou gagnée à leur imitation : cet homme illustre, qui par une longue intimité avait éprouvé le charme et l'ascendant de Mme de Gerando, confirmait l'appréciation de son mari par la sienne, quand il écrivait de Bayonne, où il avait accompagné l'empereur (août 1808), à M. de Gerando : « On trouve en votre chère Annette tout ce qu'on aime à rencontrer dans la femme à laquelle on veut s'attacher pour la vie, ce qui plaît un jour et ce qui plaît encore plus le lendemain. »

Bientôt Mme de Gerando fut mère et rien ne manqua plus à son expérience du bonheur, puisqu'elle connut le plus grand qu'une femme puisse éprouver, celui de voir revivre un mari adoré et digne de l'être, et de se voir revivre elle-même dans une créature à leur double image, fruit humain et divin de l'amour. Bientôt aussi, hélas! puisqu'elle eut le malheur de perdre, à peine enfant, sa petite Fanny, rien ne manqua plus à son expérience du malheur, car elle éprouva aussi le plus grand qui puisse affliger une mère. La venue de deux fils, dont un vit encore et peut nous parler encore d'elle avec la chaleur d'une admiration et d'une affection que le temps et l'expérience n'ont fait que consacrer, consola Mme de Gerando et guérit, autant qu'elle pouvait être guérie, la blessure de leur cœur. C'est ce fils, magistrat éminent et lettré, digne héritier de ces traditions d'esprit, d'urbanité, de charité et de vertu dont le souvenir donne un

parfum particulier à ce nom qu'il porte si bien, qui est représenté, dans tout l'attrait naïf de sa plus tendre enfance, porté souriant sur les bras maternels, dans cette exquise miniature de Guérin que son obligeance nous a permis de faire graver. C'est à lui aussi que nous avons dû de pouvoir contempler dans le salon, sanctuaire et musée du culte de sa piété filiale, les diverses images de son père et de sa mère qui nous permettent de nous figurer cet intérieur exemplaire où tous deux, après avoir payé aux devoirs de hautes fonctions et aux obligations sociales, que multipliaient la considération dont ils jouissaient et l'agrément de leur commerce, un inévitable tribut, se plaisaient à se retirer pour y jouir de ce bonheur domestique, supérieur à celui fondé sur l'unique affection, qui est fait de l'émulation mutuelle du bien, de la pratique en commun du travail, de la charité et de la vertu, et des succès de l'éducation des enfants, consciencieusement et pieusement dirigée.

Ce bonheur moral, placé par son essence au-dessus des vicissitudes des événements et des sentiments humains, respire dans les yeux et s'épanouit sur les lèvres, rayonnants d'intelligence et de bonté, de M[me] de Gerando, telle que nous la représente le grand portrait d'Apariccio. On comprend, à la voir souriante de cet enjouement cordial que voile à certains moments une ombre fugitive de mélancolie, l'influence faite de charme et de sympathie, que M[me] de Gerando exerça autour d'elle et que, malgré leur supériorité d'éloquence et de beauté, subissaient, en l'enviant amicalement, M[me] de Staël et M[me] Récamier. La première convenait que, la plume à la main, M[me] de Gérando ne connaissait de rivale que M[me] Necker de Germany; et la seconde reconnais-

sait qu'au salon ou à la promenade, par le simple attrait de ses yeux bleus et de ses opulents cheveux blonds, de l'éclatante fraîcheur de son teint, de sa taille élégante drapée dans le schall de cachemire blanc, surtout par la séduction de sa conversation, son amie lui disputait sans le vouloir ses conquêtes, et lui ravissait sans le savoir des hommages dont elle eût été flattée.

Cette double impression fut celle de tous ceux qui purent la voir de 1804 à 1812, faisant les honneurs de ce salon nomade que les missions successives de son mari transportèrent tour à tour du ministère de l'intérieur, au palais de la junte toscane à Florence, au palais Corsini à Rome, et à Girone en Espagne. Partout la grâce et la bonté de la femme ajoutèrent des amis aux admirateurs de ce génie du bien, dont l'ardeur anime le visage pâle et doux d'une gravité pensive, du baron de Gerando, qui revit à la fois dans la double image due au pinceau de Vincent et au ciseau magistral de Canova. Canova fut des familiers et des courtisans de Mme de Gerando comme de ceux de Mme de Staël et de Mme Récamier. Un jour, le grand artiste offrit au digne couple l'hommage et le présent royal de deux bas-reliefs, aujourd'hui malheureusement perdus, représentant, l'un la *Charité qui enseigne*, et l'autre la *Charité qui donne*. Le premier était dédié à M. de Gerando, qui a fondé la législation, l'administration et la philosophie de la bienfaisance publique, l'autre à Mme de Gerando, qui en apprit l'art avec lui en pratiquant la bienfaisance privée.

C'est à la date du 12 décembre 1814 que nous trouvons la première des deux admirables lettres qui nous découvrent enfin dans toute sa générosité, sa noblesse, sa sa-

gesse, ce cœur maternel, éclairé par une intelligence d'élite, de Mme de Gerando, et que nous la voyons exposer ses vues sur l'éducation de son fils avec une éloquence et une clairvoyance qui lui ont mérité la place que nous lui donnons dans notre galerie.

Cette lettre, qu'il faut citer tout entière, est adressée de Nogent-sur-Marne à M. Guillemin, chef d'une institution de jeunes gens à Paris, plus tard consul général de France aux États-Unis.

Retenue à la campagne, Monsieur, plus longtemps que je ne croyais y rester, je vais commencer l'entretien que je vous avais demandé en vous faisant connaître le caractère et les dispositions de votre nouvel élève, pour suppléer au temps que vous n'avez pas encore eu de suivre vos propres observations, qui seraient assurément bien plus justes que les miennes.

L'amour-propre, qui donne de l'activité à toutes les actions, l'amour-propre, je le sais, est un ressort qu'il ne faut point détruire; on le compte même dans la société pour bien plus qu'il ne vaut, à mon avis. Je ne voudrais pas l'affaiblir, mais mon désir serait de cultiver à côté, et avec un soin extrême, un mobile plus puissant encore et qui dominât les autres, celui de la conscience, qui apprend, lorsqu'on a pour soi ce premier interprète de la pensée de Dieu, à se mettre au-dessus du jugement des hommes et à dédaigner les éloges, les honneurs et les récompenses. C'est ainsi qu'on a de l'inflexibilité dans ses principes. C'est ainsi qu'on a du caractère, chose si rare et cependant si nécessaire, depuis que, toutes les bases de l'ordre social ayant été ébranlées, chaque homme aurait besoin de s'appuyer contre une haute colonne, pour ne pas abandonner, au premier choc, le terrain qu'il s'est choisi.

Les enfants qui annoncent des facultés plus actives sont précisément ceux qui courent les plus grands dangers. Il en est de cela comme des outils tranchants, d'un usage si utile, et que l'inex-

périence ou de mauvaises intentions peuvent transformer en armes meurtrières.

L'habitude de l'exagération est tantôt un défaut de jugement naturel aux enfants, tantôt un effet de la faiblesse ou de l'instabilité de leur organisation qui les jette rapidement hors des limites du vrai. Je crois que cela mérite une plus grande attention que l'on n'en porte d'ordinaire à ce genre de travers. C'est un défaut de justesse dans les idées, de précision dans les paroles, quelquefois même de sincérité, qui déconsidère beaucoup dans la société. Je me suis souvent aperçue que les personnes qui exagèrent manquent essentiellement leur but. Elles veulent étonner, intéresser, et elles ne donnent à connaître que les bornes de leur esprit et leur défaut de sens. Ce qu'elles disent n'a plus aucune valeur, et ce qui est plus grave, c'est qu'au fond c'est aussi une manière de sentir, mais la plus sotte de toutes, puisque chacun est à même de mesurer l'étendue du mensonge et de rabattre de chaque parole pour la réduire à la vraisemblance. On n'ajoute pas plus foi aux discours des gens qni ont cette manie, qu'on ne croit à la fidélité de l'histoire dans un roman historique.

Ce ne sont pas les succès que je désire sur toutes choses pour votre élève, quoique j'aie éprouvé déjà combien je puis y être sensible; mais je n'oserais en faire l'objet de mes demandes à Dieu, ni de mes efforts pour une éducation. Si le cher enfant confié à vos soins obtient des succès, j'en jouirai assurément, mais je ne serai pas affligée si rien ne le fait sortir de la classe ordinaire des hommes. Quelle est la mère, si elle devait choisir, qui ne préférât pour son enfant le bonheur obscur à de brillants mécomptes? Que votre élève soit toujours en paix avec lui-même et qu'il puisse chaque jour se mettre avec joie en la présence de Dieu: ce sont là tous mes vœux. Nous avons tous vécu dans des temps de rudes épreuves, et nous savons bien que la paix avec sa conscience et avec Dieu est un asile où l'on peut toujours n'être point malheureux, même en souffrant beaucoup.

Je désire que l'enfant reçoive une instruction religieuse solide, approfondie, longtemps cultivée. Les dogmes du catéchisme sont nécessaires, mais ils ne suffisent plus aux hommes d'aujour-

d'hui pour les fixer et les attacher à la religion. Il faut les y amener par toutes les facultés, par le cœur et la raison. D'abord, il faut qu'ils soient persuadés par la vérité, mais aussi charmés par le goût et par l'esprit, et qu'ils sentent à la fois les beautés et la nécessité de la religion. Il y a quelque chose de si grand dans l'âme d'un homme vraiment pieux! N'eût-il d'ailleurs que bien peu d'esprit, bien peu de lumières, s'il est religieux dans la sincérité et la candeur de sa foi, un caractère de grandeur se manifestera dans toutes ses actions.

Il est parmi les hommes un genre d'erreurs pour lesquelles la société a beaucoup d'indulgence, et l'indulgence n'est certes que de la justice de la part des uns à l'égard des autres; mais je voudrais qu'on n'eût point privilégié certaines fautes dont les suites ne me paraissent pas moins funestes que celles de tant d'autres que l'on condamne plus sévèrement. Je ne sais pourquoi les hommes ont mis les femmes et leur conduite à l'égard des femmes tout à fait en dehors de leur moralité et des reproches de leur conscience. Ils ne jugent point du tout condamnable et déclarent honnête homme celui qui commet chaque jour le suicide de ses plus nobles facultés et quelquefois même de son existence. Familiarisés avec ce qu'il y a de plus faible ou de plus misérable dans notre sexe, ils se privent du secours si doux et si heureux qu'ils trouveraient dans les vertus aimables des femmes; ils finissent par n'y plus croire, et alors l'abrutissement est complet.

Ah! que votre jeune élève soit préservé de ce malheur quand il sortira de vos mains! C'est pourquoi j'attache tant de prix à ce qu'on cultive de bonne heure en lui cette fleur de délicatesse dont le respect pour les femmes est le garant.

J'ai entendu dire à des hommes, sans reproche à cet égard, que la religion seule les a garantis, que les sentiments d'honneur, de justice et de délicatesse n'eussent point suffi pour les préserver à l'âge des passions, et que la pureté de leurs mœurs n'a été sauvée que par l'inflexibilité de la loi religieuse. Voilà une raison de plus qui me fait souhaiter que l'âme de votre élève soit imbue des principes et des habitudes qui le détournent de tout ce qui est mal, ou du moins le rappellent au bien s'il venait à s'en écarter, et l'em-

pêchent d'ériger en règle de conduite les erreurs qu'il aurait à faire excuser, par suite de la dangereuse indifférence que trop d'hommes professent sur ce point. Nous sommes encore loin sans doute de l'époque à redouter pour le cher enfant que je vous recommande, mais il faut préparer de loin les bases sur lesquelles on veut édifier. Je vous prie instamment de me faire part, de temps en temps, des observations que vous aurez faites sur son compte; nous avons besoin de nous éclairer et de nous aider mutuellement pour atteindre le noble but d'en faire un homme et un chrétien.

C'est peu de temps après la date de cette lettre que Mme de Gerando ressentit les premières atteintes de ce mal incurable, qui devait, en commençant par le sein son œuvre dévorante, corrompre et tarir en elle, pendant neuf ans d'une progressive agonie, les sources de la vie. Ce mal, elle le devait à la charité dont elle paya l'héroïsme par ce long martyre auquel elle succomba. Elle l'avait contracté, en pansant la plaie contagieuse d'une pauvre femme qu'elle seule avait eu le courage de soigner. A partir du jour où elle se sentit blessée à mort, elle envisagea, avec la sérénité des espérances chrétiennes, l'inévitable et prochaine séparation, se maîtrisant au point que c'est à peine si dans ses lettres perce, par quelque soupir mal étouffé, par quelque mélancolique retour vers le passé, traces discrètes de cette lutte intérieure dont le triomphe serait sans mérite s'il était sans effort, la conscience qu'elle a de sa condamnation. Pour se consoler de quitter trop tôt ceux qu'elle aime, elle redouble de sollicitude envers eux et ses *Lettres à son fils aîné*, qui forment la troisième partie de sa *Correspondance*, sont pleines de témoignages de cette sollicitude aussi éclairée que tendre, avec laquelle elle sui-

vait les premiers pas de ce fils dans la vie virile, et multipliait à son adresse les conseils de cette affection inspiratrice, préservatrice, consolatrice qui allait lui manquer. Elle s'occupait de son esprit, surtout de son cœur, et lui donnait par exemple, le 21 octobre 1820, en ce qui touche ces premières amitiés qui ont une si grande influence sur la jeunesse, et par elle sur la vie tout entière, des avis où la délicatesse féminine le dispute à la sagesse virile.

Tu me disais hier que tu es occupé à observer le caractère de L... et le tien propre; l'un et l'autre est sage et utile. C'est, en effet, en réfléchissant beaucoup sur toi-même que tu deviendras difficile (et il est permis de l'être sur son perfectionnement) et que tu seras offusqué de toutes les taches que tu y découvriras encore. Quant au caractère de tes amis, pour en avoir qui méritent ce titre et qui puissent le conserver jusqu'à la fin de tes jours, il n'est pas moins important que tu y fasses une grande attention. Mais c'est avant de contracter une liaison, avant de déférer ce nom d'ami, si doux et si sacré, qu'il faudrait déjà s'être connu assez pour être sûr qu'on ne s'y est pas trompé et qu'on n'aura jamais à en revenir.

Nous devons une grande indulgence à tous nos semblables et la porter dans nos simples relations de société. Les personnes que je ne puis estimer ou qui ne m'attirent point par leur mérite, qui peut-être me repousseraient par leurs vices, je ne m'en occupe point, je m'abstiens de communications avec elles, ayant à mieux placer mon temps et mes affections; mais je ne prononce aucune sentence contre elles. Je ne sais quel secours de la Providence, quelle amélioration les attend, ce qu'elles pourraient dire pour faire excuser leurs défauts et en dévoiler la source, qui peut provenir non d'elles-mêmes, mais de ce qu'elles n'ont pas été aidées et éclairées dans le bien; je me tiens donc pleine d'indulgence à leur égard, et je reste neutre de tout jugement. Mais quand il s'est agi d'*aimer*, de faire un choix d'*amis*, j'ai bien senti que je n'étais

pas assez forte pour me passer de secours, pour m'exposer à l'influence des mauvais exemples ou pour la braver. Je ne me suis donc attachée qu'à des personnes meilleures que moi, supérieures à moi, qui me fissent sentir cet ascendant d'un mérite éminent qui nous oblige à nous élever nous-mêmes, pour atteindre ceux avec lesquels nous voulons vivre en égaux. Je n'ai jamais eu d'attrait solide et durable que pour ces personnes-là, et mon sentiment, pour être complet, avait besoin de me faire éprouver ce mouvement d'*ascension,* si je puis dire ainsi, que nous communiquent les êtres vraiment vertueux et distingués.

Je te confie ma pensée sur ce point, mon bon ami, pour t'engager à t'en tenir fermement à la même appréciation dans le choix que tu feras...... Crois-moi, dès que quelqu'un se sera montré à toi sous un aspect qui t'oblige à lui refuser ton estime, soit par une de ses actions, soit par un principe dangereux que tu lui entendrais énoncer, soit par une habitude vicieuse, ou bien en traitant avec légèreté ce qui est essentiel et respectable pour tout honnête homme, crois-moi, dis-je, dès que tu auras fait cette triste expérience, fais-en une pierre de touche qui soit un avertissement pour toi, et ne te lie jamais intimement avec un de ces êtres-là! Ne témoigne aucun mépris, tu n'en as pas le droit, mais reste étranger à de pareilles relations. A quoi bon les formerais-tu? Elles ne pourraient contribuer à ta satisfaction et à ton plaisir avec les habitudes plus distinguées que tu as contractées ; elles ne pourraient être utiles dans aucun sens, puisque tu n'aurais qu'à y perdre. Recherche *les bons et les forts* pour t'appuyer sur eux, en faire l'honneur et la joie de ta vie; mais si, en ton chemin, tu rencontres et tu peux secourir, par des paroles encourageantes, par une tendre et généreuse pitié, l'un des *faibles* et des *misérables*, ne le dédaigne et ne le néglige pas; seulement ne le préfère pas pour ton ami. Voilà, cher enfant, mes maximes générales en fait d'amitiés et dans leur choix; si tu veux bien t'en pénétrer, je pense que cela ne te sera pas inutile...

Un autre jour, en avril 1822, la pensée et les sollicitudes de la mère s'attachent à un objet plus secondaire, mais qui

a son importance, et elle écrit à son fils une charmante lettre, *à propos de bottes*, dit-elle en souriant, c'est-à-dire sur la question de la toilette et du juste tempérament, de la mesure exacte et exquise qu'un jeune homme doit apporter dans cette affaire, sérieuse sous ses apparences frivoles, puisqu'elle touche à la considération et à la dignité, du vêtement et des soins extérieurs du corps. Selon elle, et selon la raison qui parle par sa bouche, il faut se garder de tout excès, et ne pêcher contre le bon goût ni par trop ni par trop peu de raffinement, ni par trop de mépris ni par trop de respect de l'élégance et de la mode.

Tu seras peut-être étonné que je paraisse mettre de l'importance à si peu de chose; mais tout ce qui, aux yeux des observateurs, pourrait leur faire croire qu'un jeune homme est capable d'une recherche ou prétention puérile n'est pas aussi peu de chose qu'on pourrait le supposer. Tu es encore trop jeune pour être très sensible au jugement des femmes, et j'espère même qu'elles ne seront jamais les seuls arbitres de tes goûts et de tes choix; mais tu peux être assuré que toute femme de bon sens et d'un jugement un peu élevé concevrait des préventions contre un jeune homme qu'elle croirait entiché d'un soin exagéré pour une partie quelconque de sa toilette ; et au lieu de *plaire* il ne ferait que *pitié*. Je te saurai toujours gré d'être soigneux, propre, rangé dans ta tenue et ta toilette, de ne pas te laisser aller à une négligence qui annonce paresse ou saleté. Ce soin *raisonnable* de sa personne et de son extérieur influe même plus qu'il ne devrait sur une sorte de considération et surtout de succès dans le monde, parce que le monde est toujours repoussé par ce qui le choque ou lui déplaît. Mais l'excès opposé au défaut de soins que j'appelle *raisonnables*, produirait un effet semblable par le ridicule qui en résulterait.

Conserve donc de bonnes habitudes de propreté et d'arrangement dans la toilette, car elles sont presque *une vertu sociale;*

mais que ce soit aussi avec une grande simplicité, sans laisser enraciner aucune prétention frivole et féminine.

Cette simplicité seule, cette absence non de soin, mais de prétention, est de bon goût. Tu verras tous les jeunes gens bien élevés et appartenant à la meilleure société se distinguer surtout par cette grande simplicité, et presque toujours les gens de petite condition afficher l'affectation des modes et la recherche de la mise. Les commis de magasins, les garçons limonadiers, les jeunes provinciaux généralement font *jabot*, portent la cravate haute, des nœuds aux souliers, se gonflent dans leur toilette et se croient des hommes d'importance parce qu'ils sont bien ajustés, frisottés et pimpants.

La société aristocratique et de l'ancien ton me séduit surtout par la simplicité de ses manières polies et par celle de tout son extérieur. Tu y verras toujours les hommes et les femmes mis plus simplement, à moins de frais et avec plus de goût que ce qu'on appelait autrefois les roturiers. Matthieu de Montmorency t'en offre un exemple; il est toujours *bien*, mais tout à fait sans recherche, et il ne faut pas dire que c'est parce qu'il est vieux; il y a vingt-cinq ans, il était jeune et tout de même...

Mais là où il faut admirer sans réserve la clairvoyance, la prévoyance, la supériorité de vues de Mme de Gerando, c'est dans la consultation épistolaire qu'elle envoie à son fils, le 11 octobre 1822, sur l'acte le plus essentiel et le plus décisif de la vie d'un jeune homme : le choix d'un état. Elle envisage ce problème sous toutes ses faces « avec ce sentiment du devoir et cette tendresse qui toujours confondus dominent à la fois sa conscience et son cœur; car tout, ajoute-t-elle, *est cœur et conscience dans l'amour maternel.* » Sa conscience et son cœur se préoccupent, avec juste raison, de trouver pour son fils la meilleure, la plus efficace, la plus salutaire, la plus favorable au développement de ses facultés, des solutions multiples que comporte

le problème de sa destination volontaire. Si en effet l'appel de la vocation, justifié par un examen réfléchi, présidait toujours au choix de la carrière embrassée, que de mécomptes et de révoltes, que de désordres privés et publics, moraux et sociaux, il y aurait de moins dans le monde! Écoutons, sur ce grave et important sujet, les réflexions de Mme de Gerando. Le propre des bons conseils, c'est qu'ils le sont toujours, et il y a autant de profit que d'intérêt à lire et à méditer aujourd'hui encore ce qu'elle écrivait à son fils à la fin de 1822.

Il importe de se souvenir que la carrière de M. de Gerando lui-même, poursuivie avec succès de 1802 à 1814, avait, au lendemain de la Restauration et vers 1821, été traversée, contrariée par plus d'une vicissitude et avait parfois, quoique assez doucement, ressenti le contrecoup des événements. Bien que ses lumières, son expérience et son caractère eussent fait considérer son concours comme nécessaire par tous les gouvernements qui s'étaient succédé et qu'il n'eût connu que de rares et courtes disgrâces, il n'avait pas été sans éprouver parfois avec une certaine amertume l'instabilité, toujours croissante depuis, des fonctions administratives (1).

(1) Voici le raccourci des états de service de M. de Gerando, où nous ne mentionnons même pas les plus beaux de ses titres et les plus durables, ses nombreux ouvrages de philosophie, de droit administratif et d'économie politique. Secrétaire général du ministère de l'intérieur de 1803 à 1808, maître des requêtes au conseil d'État et membre de la junte de Toscane. Mêmes fonctions dans les États Romains en 1809; conseiller d'État en 1810, intendant de la Catalogne en 1812. Baron de l'empire, officier de la Légion d'honneur. Dès 1806, membre de l'Institut. Chargé en 1815, de l'organisation de la défense nationale dans la Moselle. Conseiller d'État quelque temps après la deuxième Restauration. Créateur, en 1819, du cours de droit administratif à la faculté de Paris, qu'il professe deux ans. Pair de France après 1830. Grand officier de la Légion d'honneur. Mort le 10 novembre 1842. Son *Éloge* a été écrit par M. Mignet.

M. de Gerando, réfléchissant au même sujet et cherchant la carrière à indiquer à son fils, « dans le double but de la plus grande élévation morale et de la certitude d'une existence honorable et indépendante, » avait opté pour le barreau. La mère se prononçait dans le même sens, et son ambition se fixait à voir son fils porter dignement la robe d'avocat.

Cette carrière que ton père te propose, dans laquelle il peut si puissamment te guider et t'assister, me paraît belle, et, je l'avoue, la plus désirable pour toi. Tu ne peux la suivre qu'avec honneur, et elle te promet, avec le temps, des fruits utiles que tu seras dans le cas de désirer et de recueilir lorsque tu seras devenu père de famille. J'y vois d'abord la garantie d'une haute moralité dans une vie très laborieuse, et, crois-moi, nous n'avons jamais trop de garanties à nous donner à nous-mêmes pour ne pas craindre de tomber, comme tant d'autres, dans les inconvénients de la frivolité, de la mollesse et d'une existence presque nulle, comme celle de tant d'êtres qui *végètent* plutôt qu'ils ne *vivent*.

Ici il ne te restera point de vides : tous tes instants devront nécessairement être consacrés à des études sérieuses mais intéressantes, persévérantes mais variées; au travail, mais aussi à ses fruits. Ton caractère revêtira cette dignité propre aux hommes qui doivent tout à eux-mêmes, à leurs efforts, à ce noble sentiment, qu'il leur est permis de nourrir, que la société aussi leur doit quelque chose, et qu'elle leur paye du moins infailliblement en une considération justement acquise.

Quels que soient les évènements qui viennent agiter la société, renverser la destinée que plus d'un individu s'est laborieusement préparée, tu résisteras à toutes ces mauvaises chances, au fond de ton cabinet où se réuniront toutes tes ressources par ton travail, et grâce à un état qui n'aura rien à subir des arbitraires volontés du pouvoir, ni des malheurs dont ce pouvoir lui-même peut être accablé. Si des douleurs qui navrent le cœur humain deviennent aussi

ton partage, le meilleur remède, la seule diversion, tu les trouveras encore dans le travail. Tu seras d'autant plus disposé à respecter non seulement les institutions de ta patrie, mais aussi l'autorité même qui y préside, que tu en seras plus indépendant par tes propres intérêts et que tu sentiras mieux l'appui que peut lui prêter un citoyen probe et éclairé en échange de la protection qu'il en reçoit lui-même comme membre de la société.

Je ne me suis jamais représenté le patriotisme comme un sentiment hostile à l'autorité qui maintient l'équilibre et l'ordre dans l'état social; le patriotisme même me le ferait chérir dans la proportion de ces bienfaits que la société en reçoit et comme une des institutions qui doivent être sacrées pour le bon citoyen. Ce que le patriotisme et ma dignité propre me feraient désirer, ce serait de n'avoir jamais à flatter le pouvoir, jamais à le servir contre le sentiment qui s'élèverait du fond de ma conscience, et même de ne pas y rattacher tellement toute mon existence, que mes services devinssent une chaîne, une contrainte, où j'aurais sans cesse à lutter contre mes convictions ou contre le maintien de ma situation, où je verrais sans cesse comme un glaive suspendu pour la menacer. Enfin, je voudrais ne rien devoir au gouvernement par nécessité, mais avoir beaucoup à lui offrir par un dévouement désintéressé aux intérêts sociaux qui doivent être protégés par lui.

Tu vois, cher ami, que j'aurais exclu du choix de ta carrière celle qu'on nomme *administrative*, celle qui vous place immédiatement sous la dépendance du pouvoir et vous soumet aux injonctions gouvernementales. Ce n'est pas que là il n'y ait pas d'honorables exceptions, de grands services à rendre au pays et de nobles vertus à exercer; mais l'on n'y est *bien* qu'avec la latitude d'une fortune personnelle, caution de l'indépendance, de la conduite; on n'y trouve jamais la stabilité, et la stabilité est nécessaire au repos de la vie, aux besoins de la famille. Cette carrière serait assurément un vaste champ pour l'exercice des vertus publiques et j'en ai connu de beaux exemples. Je pourrais te citer les noms de Mounier, de Malouet, de Lecoulteux; je pourrais surtout t'en rappeler un plus révéré encore par toi; mais si j'ai vu ces hommes

excellents, constamment vertueux dans l'exercice des fonctions administratives, je ne puis dire que je les ai vus heureux quoiqu'ils fussent si éminemment protégés par leurs vertus. Et si j'ai vu ces *hommes phénomènes* se maintenir longtemps, malgré la sévère indépendance de leur caractère, ils ont cependant succombé aussi aux rapides vicissitudes des évènements, et j'en ai vu beaucoup d'autres, estimables à plus d'un titre, perdre à la fois, par leurs hésitations, la considération publique et la faveur du pouvoir. Se maintenir dans une pareille carrière est une de ces chances de loterie, qui peut d'autant moins échoir à un homme sage, qu'il ne doit pas s'y confier pour fonder son sort et l'existence de sa famille...

Les réflexions de Mme de Gerando, que nous regrettons de ne pouvoir citer en entier, sur la carrière du commerce et des affaires, qu'elle est loin de déprécier et de dédaigner, mais dont elle redoute les chances aléatoires, sur les carrières qu'ouvre le brevet de l'École polytechnique, sur la magistrature, trop dépendante du pouvoir dans les fonctions du ministère public, trop peu rétribuée et sujette à trop de responsabilités de conscience dans les fonctions inamovibles, mais dont on sent bien que le grand rôle moral et social attire sa prédilection pour le jour où son fils aura acquis l'expérience et l'autorité au barreau, sont marquées du même caractère d'élévation morale et de sagesse pratique, et gardent encore une notable partie de leur valeur. Il est impossible de les lire sans éprouver une profonde estime pour leur auteur et sans envier à celui à qui elles furent adressées le bonheur d'avoir possédé une telle mère.

Les conseils de Mme de Gerando furent suivis, ses vœux furent exaucés et un pieux devoir d'obéissance, s'ajoutant aux prédilections d'un cœur généreux et d'un esprit libéral, poussèrent M. de Gerando à entrer dans la voie que lui indiquait

cette belle lettre, à l'accent presque testamentaire, où la plus grave et la plus noble des professions est si dignement appréciée et louée. Lorsque enfin, à Thiais (Seine), le 16 juillet 1824, le mal implacable qui rongeait cette noble victime de la charité eut achevé son œuvre, lorsque tomba sur sa famille et ses amis éplorés le dénouement fatal, hâté, elle en convient dans une lettre du 4 octobre 1822, par la douleur de la mort prématurée de son meilleur ami, Camille Jordan, une espérance, une certitude consolatrice mêla sa douceur à l'amertume des derniers adieux. La meilleure des mères put envisager avec sécurité l'avenir de ce fils, aimé d'une affection si tendre et si sage, dont elle avait tant contribué à faire un homme. Et peut-être, avec la prescience qui permet aux mourants de voir bien au-delà du présent, s'endormit-elle dans la paix du Seigneur, heureuse d'avoir vu son fils faire honneur à la magistrature, après avoir fait honneur au barreau, siéger comme procureur général, puis comme premier président, dans un ressort où Hercule de Serre avait préludé à la gloire politique par la gloire judiciaire. Avant de la rejoindre au rendez-vous de leur commune foi, ce fils consacre les loisirs de sa retraite à faire connaître et admirer à tous cette mère dont la mémoire, trop longtemps réduite aux hommages domestiques, appartient aujourd'hui, grâce à lui, à toutes les bonnes mères et à tous les bons fils, et embaume d'un parfum d'esprit et de vertu un nom de plus sur la liste des chefs-d'œuvre de la littérature féminine, maternelle, épistolaire et morale.

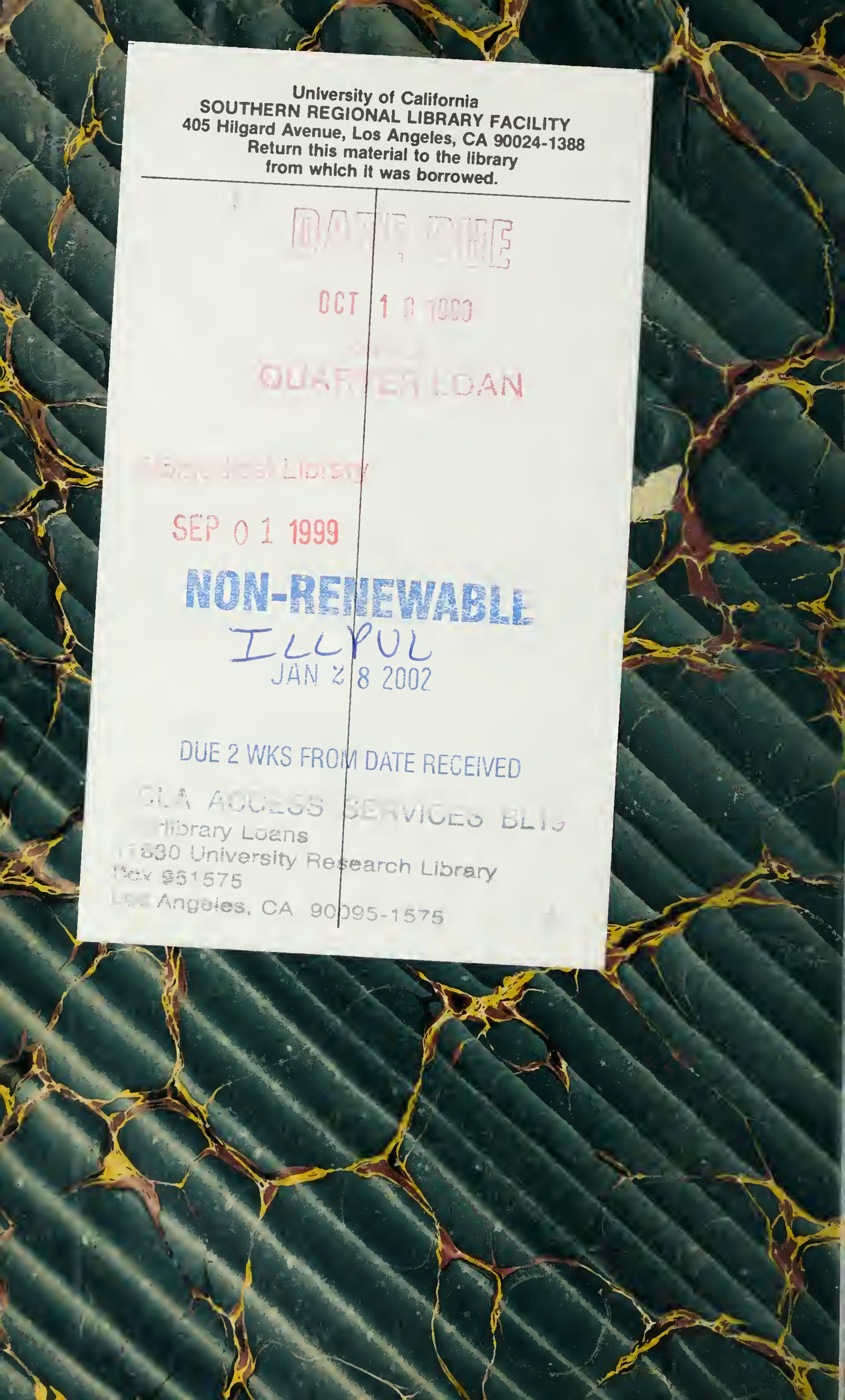
FIN.

TABLE DES GRAVURES.

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.




3 1158 01009 5759
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 083 363 2

